Народна библиотека
СР Србије
Ғ5 4844/I

DOCUMENTS

relatifs aux violations des conventions de la Haye et du Droit international en général, commises de 1915-1918

par les Bulgares en Serbie occupée

TOME I.

PARIS 1919

Ђ5 4844

БИБЛИОТЕКА
ТИХОМИРА Р. ЂОРЂЕВИЋА
Поклон Народној библиотеци

A.

DOCUMENTS

DE LA

COMMISSION INTERALLIÉE D'ENQUÊTE

A.

Documents

de la Commission Interalliée d'Enquête

N° 1

Le délégué du Ministre de la guerre de Serbie

à Monsieur le Ministre de la Guerre.

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport suivant :
Les prisonniers de guerre Serbes sont placés dans deux camps :

I. — Le 6 novembre 1918, j'ai visité *Rouchtsouk :*

a) *Les dépôts de réserve*

Il y a eu dans ce camp environ 305 prisonniers et internés civils et parmi eux des personnes très âgées des différentes régions de notre pays, mais pour la plupart originaires de la Macédoine ou de la vieille Serbie.

Les listes des prisonniers et des internés sont tout à fait inexactes. On ignore leur nombre global ainsi que le nombre exact de ceux qui se trouvent dans les camps.

La moitié des prisonniers est à l'abri, tandis que l'autre couche dehors, par terre, sans couverture.

Ceux qui sont à l'abri se trouvent déjà dans un état épouvantable de misère et de détresse. Les bâtiments où ils sont placés ont été construits pour enfermer le bétail et non pas les hommes. Dans une partie de ces bâtiments qui, en temps ordinaire, ne peuvent contenir que vingt hommes, on en a placé cent, ce qui fait que l'intérieur de la pièce est d'une malpropreté indescriptible.

Tous les prisonniers sont presque nus, sans linge, sans vêtement, et pleins de poux. Les murs et le plancher en sont également couverts. Jusqu'à ce jour, ils n'ont pas pris de bain et leurs vêtements n'ont jamais été désinfectés. La nourriture est impossible : des piments bouillis à l'eau, sans viande, laquelle est distribuée aux soldats bulgares. Le pain leur est distribué en quantité insuffisante, juste pour ne pas les laisser mourir de faim.

Tous les prisonniers ont été journellement battus, et même après que l'armistice a été signé ; tous, sans égard à leur âge, ont été forcés d'exécuter les travaux les plus durs. Les meurtres des prisonniers étaient devenus la chose la plus ordinaire.

Les prisonniers devaient se procurer eux-mêmes leurs vêtements et chaussures.

L'envoyé du Ministre des Pays-Bas était venu, à plusieurs reprises, leur distribuer des secours en argent, mais les Bulgares les avaient toujours refusés, disant que ce n'était pas des prisonniers de guerre, mais des personnes venues de leur plein gré pour travailler.

b) *Dans le camp Roussensko-Plenitchky Depot :*

Il y a environ 470 prisonniers serbes. Beaucoup de Russes, de Roumains et de Grecs. Ils se trouvent mieux dans ce camp, étant tous à l'abri, mais dans les mêmes mauvaises conditions d'hygiène. Ils sont aussi, journellement battus, horriblement maltraités ; leur nourriture est tout à fait mauvaise ; ils sont sans linge et sans vêtement et pleins de poux.

Les Français ont pris sous leur protection les prisonniers roumains et pourvoient à leurs besoins et à leur nourriture. Questionné au sujet des Serbes, le colonel français a répondu qu'il ne s'en occupait pas, n'ayant reçu aucune instruction à ce sujet.

L'hôpital se trouve dans un très mauvais état : mal nourris, mal soignés, dans un état de saleté répugnante, les prisonniers sont couchés dans les mêmes vêtements qu'ils portaient au camp. Cet hôpital ressemble plutôt à un cimetière.

Dans la ville ainsi que dans les villages environnants, se trouvent internés beaucoup de particuliers aussi bien que des familles entières originaires de toutes les régions de notre pays.

Abandonnés de tout le monde, extrêmement maltraités, ils sont jetés dans les prisons militaires et civiles, sans avoir rien fait qui puisse leur mériter un pareil traitement.

J'ai envoyé le télégramme suivant au général Chrétien :

« Etat des prisonniers et des internés serbes très critique. Prière de les rapatrier d'urgence. »

Le nouveau commandant de Division bulgare à Rouchtshouk n'a jamais visité les camps étant, dit-il, arrivé tout récemment à son poste.

Le colonel français m'a raconté qu'un Belge, propriétaire d'une usine de sucre, s'était vu forcé de donner à nos prisonniers, employés dans son usine, des vieux sacs pour s'en faire des vêtements, des chaussons et des molletières, qu'ils portaient ensuite sans aucun linge au-dessous.

J'ai vu, de mes propres yeux, avec le major anglais M. James Cunningham, nos prisonniers malades, que les Bulgares faisaient traîner d'un hôpital à l'autre, au nombre d'environ une vingtaine, pieds nus, couverts de loques, épuisés comme des vrais squeletes.

II. — Le 9 novembre 1918, à *Schoumen* (*Schoumla*).

J'ai visité le camp et vu ce qui suit :

a) Dans le dépôt de Schoumen, j'ai trouvé 79 soldats, que les bulgares forçaient à travailler jusqu'au 6 courant au matin. Le bâtiment où ils sont logés est en bon état. Pas d'officiers au camp, les fonctions de commandant sont remplies par un sous-officier bulgare.

Les prisonniers sont constamment battus, assassinés et dépouillés. Ils rapportent : qu'il y a deux semaines, les bulgares en avaient assassiné et dépouillé deux dans le cabinet d'aisance pendant qu'ils étaient en train de satisfaire à un besoin naturel. En janvier, dans la gare du chemin de fer, ils ont assassiné un officier Serbe, ils lui ont tranché la tête, et ont jeté le corps du malheureux, percé de coups de baïonnettes, dans la rue, à côté de la gare, afin que nos prisonniers puissent le voir en passant. Le corps y est resté pendant deux jours et a été vu par tous les soldats du camp. J'ai noté le nom de deux témoins : Sima Lépojévitch, de Brod, arrondissement de Vlassotinzi, département de Vranjé, et Dragoutine Stevtshitch, de Sikirritza, arrondissement de Parachine, département de la Morava.

Le cadavre d'un soldat assassiné dans la gare est resté pendant vingt jours sans être enterré, dans un état de putréfaction très avancée. Il a été aussi vu par M. et Mme Georgeopoulos, Directeur de la Douane de Cavalla, internés, et par nos soldats.

Beaucoup de nos nationaux ont été assassinés au cours de l'année 1917, sans que leurs assassins fussent jamais inquiétés.

La nourriture des prisonniers est la même que dans les autres camps, c'est-à-dire sans viande, sauf la viande d'une charogne quelconque.

Le prisonnier Diha Izolitch a été battu et dépouillé de tout son argent, soit 2.300 dinars.

b) Dans le bas camp de Schoumen.

Dans ce camp, les internés sont plus nombreux que les prisonniers et mêlés avec des grecs. La plupart sont de la Macédoine ou de la vieille Serbie et se trouvent dans un état de grande misère. Retenus de force, ils ne sont pas nourris et ils n'ont pas même d'eau à boire. Dans ce camp, 20 de nos soldats étaient tenus séparés des autres prisonniers, sous prétexte d'une quarantaine. Ils m'ont raconté les faits suivants : le 24 octobre, était venu au dépôt le Directeur d'une usine de sucre, un Allemand, dont l'usine est située à deux heures de Schoumen, pour chercher les prisonniers, de préférence ceux qui avaient déjà travaillé chez lui. Mais ceux-ci ayant refusé de se rendre à l'usine, où ils avaient subi déjà des mauvais traitements, ont été battus sur l'ordre du capitaine Marin Pétrov.

Le sergent Schteïtch, de Markovitza, arrondissement de Kossanitza, département de Toplitza, a été assassiné dans cette usine au mois d'octobre dernier, c'est-à-dire quelques jours après la signature de l'Armistice.

Quinze de nos soldats qui étaient internés dans le même camp avec les vingt soldats sus-mentionnés ont été conduits pour une destination inconnue, et on n'a plus eu de leurs nouvelles. Tout le monde est d'avis qu'ils ont été assassinés.

c) Dans la prison militaire, j'ai vu environ 100 prisonniers dans un état lamentable. Ils sont restés trois jours sans boire ni manger, et ils se tiennent à peine debout. Ces malheureux sont forcés de satisfaire à leurs besoins naturels dans la pièce même où ils se trouvent renfermés. Tous sont logés dans deux pièces dont chaque ne peut contenir que vingt hommes.

Sur ma demande de relâcher les dits prisonniers et de les envoyer au camp, le Commandant de la Division bulgare, contrairement à sa promesse de faire droit à ma demande, les a immédiatement envoyés à Dobritch, où je les ai trouvés à mon arrivée.

d) Dans la prison civile, il y a aussi beaucoup de nos soldats.

e) Vingt prisonniers serbes sont retenus de force comme infirmiers à l'hôpital de la place de Schoumen. Ils ont été contraint à signer une de-

mande disant qu'ils voulaient rester en Bulgarie. En me racontant ce fait, ils m'ont cependant déclaré qu'ils attendaient avec impatience le moment de rentrer dans leur patrie.

f) Dans les villes également se trouvent internés des hommes et des femmes. Les bulgares avaient internés : Mlle Militza Grégoriévitch, institutrice de Djiounis, uniquement parce qu'elle était institutrice en Macédoine, il y a vingt-cinq ans, et Mme Stanca Oubavkitch, institutrice de Skopljé. Cette malheureuse a été battue et maltraitée d'une façon inhumaine. J'ai demandé qu'elles soient autorisées de rentrer avec les autres internés en Serbie.

III. — Le 10 et 11 novembre 1918, à *Varna.*

Pas de camps de prisonniers. Beaucoup d'internés dans la ville et dans les villages environnants. Il y en a dans les prisons militaires et civiles, ainsi qu'un très petit nombre à l'hôpital.

Le 12 et 13 novembre 1918, à *Dobritch.*

Visite dans le camp de nos prisonniers de guerre et internés civils. Leur situation est la même ici que partout ailleurs. Ils sont affamés, nus, et aussi pleins de poux. Leur nourriture est horrible. Ils ne reçoivent pas de viande. Le pain est de 200 grammes par jour. Un grand nombre de ces prisonniers est arrivé de différentes parties de la Dobroudja où ils étaient employés à des travaux agricoles. Ils parlent des atrocités sans nom et des mauvais traitements dont ils étaient l'objet aussi bien de la part des autorités militaires que des autorités civiles et même des paysans de Dobroudja auxquels ils étaient confiés. Le nombre exact de ces prisonniers n'est pas connu, mais d'après une source privée, il serait de 8 à 10 mille dans le quadrilatère Rouchtshouc — Schoumen — Varna — Constanza. Leur nourriture était meilleure que celle des prisonniers dans les villes, le travail qu'ils devaient fournir n'était point rétribué.

Etant donné que Dobritch est le chef-lieu, j'ai envoyé le Capitaine Dr Pétrovitch, de Schoumen à Dobritch, tandis que M. le Dr Tchévitch reste à Schoumen.

LES RENSEIGNEMENTS GÉNERAUX

1° L'état dans lequel se trouvent nos prisonniers et internés (femmes, enfants et vieillards), est désespéré.

2° Assassinats, tortures, vexations de tous genres sont des phénomènes journaliers et habituels. Les bulgares travaillent d'une façon systématique à l'extermination de notre population.

3° Les autorités militaires et civiles n'exécutent pas les ordres venus de Sofia.

4° Notre population est dispersée dans toute la Bulgarie, dans les villages aussi bien que dans les villes. Elle est placée sous la surveillance des autorités civiles et militaires mais, en fait, personne ne s'en occupe. Elle est à la merci de tout le monde.

5° Les prisons militaires et civiles bulgares regorgent de soldats et de civils serbes, qui sont exposés à tous les mauvais traitements : les bulgares les laissent mourir de faim, et leur font subir des peines corporelles.

6° Les bulgares obligent encore aujourd'hui nos prisonniers à travailler pour eux.

7° Les nationaux serbes sont aussi employés dans l'Armée Bulgare. Ceux d'entre eux qui s'étaient évadés, puis repris ont été condamnés aux travaux forcés.

8° Le rapatriement de nos nationaux est rendu très difficile par les bulgares pendant que les trains allant vers Sofia sont bondés de voyageurs bulgares.

9° Les autorités bulgares, après avoir forcé nos internés (femmes, enfants et vieillards), à venir dans les gares des chemins de fer, les font attendre inutilement sur le quai pendant dix à vingt jours avant de les embarquer à destination de leur patrie.

RESUMÉ

Afin que tous nos nationaux puissent être réunis le plus tôt possible en vue de leur rapatriement, il est indispensable :

1° De placer dans toutes les villes bulgares des Commissions composées d'officiers alliés et serbes à l'effet d'exercer un contrôle sur les autorités bulgares.

2° Que les autorités militaires françaises soutiennent de leur mieux notre cause et quelles apportent leur aide à notre Commission officielle.

15 novembre 1918.

Signé : J.-C. Cunningham,

Sofia. *Major Argyll et Sutherland Highlanders.*

Colonel Drag. T. Nicolaiévitch.

N° 2

A la Commission interalliée d'enquête sur les atrocités bulgares.

A Skoplié.

En tant que membre-expert de la Commission, le soussigné a inspecté les édifices religieux de Skoplié et de certains villages de la région boisée de Skoplié. A la suite de cette inspection, il a l'honneur de soumettre le rapport suivant :

Les autorités bulgares se sont employées de trois façons différentes à détériorer les édifices religieux dans les pays occupés.

1° Elles détruisaient ou abîmaient ces édifices de façon à les rendre inutilisables pour les services religieux.

C'est le cas de l'église grecque de Skoplié. Dans cette église, tout l'intérieur est démoli et il ne reste plus rien du mobilier. L'autel, le rideau des icônes, les tables, etc., tout a été détruit. Le chœur est de même détruit et les dalles ont été brisées et emportées. L'église a été de la sorte profanée et rendue impropre au service religieux. Le dommage matériel doit être évalué par des experts.

2° Les Bulgares ont profané les édifices religieux mahométans en les utilisant à toutes sortes d'usages profanes et en mettant en danger la conservation même de ces édifices.

On pourrait citer comme exemple la mosquée de Iaïa pacha à Skoplié. Les Bulgares l'ont d'abord utilisée comme prison pour les prisonniers, puis comme atelier de réparation des automobiles. Les dommages ne peuvent être évaluer qu'au moyen de l'expertise.

3° Les édifices religieux serbes, principalement dans les villages, devaient servir aux Bulgares pour deux buts différents. D'abord, pour y détruire tout ce qui pouvait réveiller la conscience nationale serbe, ensuite pour y apporter des éléments qui, bien au contraire, serviraient à faire passer au bulgarisme les populations de ces villages.

C'est ainsi qu'à Koutchévichté, dans le narthex de l'église, sur la partie nord, on a peint saint Jean Ossogovski, après avoir badigeonné l'ancienne peinture qui représentait probablement un des rois ou des saints serbes. Dans le narthex supplémentaire et antérieur, on a badigeonné tous les saints serbes qui s'y trouvaient primitivement. On y a peint ensuite les saints Cyrille et Méthode, et sur le mur nord « Boris, empereur des Bulgares ». On a agit de même dans les églises des villages de Poboujié, de Glouch, de Bagnan, de Tchourtchère, etc.

Pour illustrer la façon d'agir des autorités bulgares, le soussigné citera la déposition de Dimitri Tchélikitch, épicier de Tchourtchère et tuteur de l'église de cet endroit.

Tchélikitch déclare que le métropolite bulgare Néophyte lui avait adressé un acte écrit dans lequel il lui ordonnait de recevoir le peintre Dimitri et d'exécuter ses ordres. Le peintre Dimitri a voulu faire trois tableaux dans l'église et demandait pour cela la somme de 300 lévas. Tchélikitch a déclaré alors qu'il n'avait pas autant d'argent appartenant à l'église. Le peintre est allé ensuite Koutchévichté où il s'est adressé au commissaire de police Kolé (Nicolas) pope Michaïlov, ancien cocher de Skoplié, et comotadji bulgare, à qui, il a fait savoir qu'il n'avait pas pu s'entendre avec Tchélikitch. Ce commissaire a fait alors venir Tchélikitch et lui a ordonné d'imposer le village pour la somme nécessaire si l'église ne pouvait pas payer. On a tout de même pu payer avec les fonds de l'église.

Afin de propager le bulgarisme, on avait ordonné de peindre à toutes les places bien visibles des portraits et des scènes avec des inscriptions bulgares. C'est ainsi qu'au-dessus du portique du monastère du Saint Archange, près du village de Koutchévichté, on a peint saint Georges et saint Michel avec des inscriptions bulgares, tandis que dans un cadre spécial se trouvait l'inscription suivante : « restauré en 1916, aux frais de Iossif D. Makarov ». Au-dessous du cadre, à droite : « peintre Vassil D.-D. Vassilov ». Il en est de même avec l'église de Bagnani, où se trouvent les portraits de saint Gabriel et de saint Georges, sur le mur du côté sud avec l'inscription : » Don de Nédelko Petrov, en 1918, en mémoire de sa maison et de son enfant. Peintre Dimtché Vassev. »

Pour compléter l'explication des buts des Bulgares, en ce qui concerne l'église serbe et la façon dont ils ont agi, le soussigné dépose ci-joint la déposition orginale du peintre Dimitri A. Papradichki. Cette déposition a été enregistrée à la Commission sub. n° 140, du 13 décembre 1918.

J'ai de même l'honneur d'informer la Commission que M. Milan Boroïévitch, professeur du lycée de Skoplié, continuera l'instruction conformément aux ordres qu'il a reçus et qu'il remettra un rapport.

Fait à Skoplié, le 14 décembre 1918.

Le Membre expert de la Commission,

Signé : Dr Miloié M. Vassitch.

N° 3

Fait à la Commission Interalliée d'Enquête

16 décembre 1918.

Lazare Doitchinovitch, 27 ans, agriculteur, demeurant à Lapotintsi, arrondissement de Jablanitza.

Au mois de mars 1917, une révolte a éclaté dans l'arrondissement de Jablanitza ; elle était motivée par les actes de cruauté et les excès commis par les Bulgares ; ceux-ci ont fait intervenir la force armée pour maîtriser les révoltés. Dans l'impossibilité de pouvoir lutter, ces derniers se sont dispersés, mais une partie d'entre eux, a, toutefois, été prise par les Bulgares, ou s'est rendue ; j'étais de ce nombre.

Peu après, je suis rentré au service de la Municipalité de Jablanitza, comme postillon, et facteur.

Au mois d'août suivant, les Bulgares ont prétexté de cette fonction, pour prétendre que je connaissais les révoltés et que je leur portais des lettres. Ils m'ont questionné, j'ai répondu que j'ignorais ce qu'ils me demandaient. Pour me faire avouer, ils m'ont soumis à la torture. Une première fois, j'ai été conduit sur une place, dépouillé de mes vêtements, couché nu à terre, et pendant qu'un soldat me tenait la tête, et un autre les pieds, j'ai reçu cinquante coups de bâton sur le dos. Les coups ont été très violents. La scène s'est passée devant tous les habitants du village de Lapotintsi. Le supplice terminé, j'ai pu, en rampant, regagner ma maison et je suis resté deux semaines, sans pouvoir me mettre debout, obligé de me maintenir constamment sur le ventre.

Quatre semaines après cette torture, j'ai été appelé de nouveau par les Bulgares. Ils m'ont dit que je cachais mon fusil chez moi, et qu'ils savaient que je continuais à porter des lettres aux révoltés. Ce prétexte était faux comme le premier. J'ai nié. De nouveau, j'ai été soumis à la torture, dans l'école proche de la Municipalité.

Là, j'ai eu les bras liés et ramenés derrière le dos, j'ai été serré au point que le sang a jailli de mes mains, que j'ai senti ma poitrine craquer et que je suis tombé sans connaissance. Je sais que lorsque je suis revenu à moi, les Bulgares m'ont demandé si j'avais quelque chose à dire, j'ai répondu négativement. Sur cette réponse, j'ai été envoyé en prison et j'y suis resté trois semaines. J'ai enfin été relâché, n'ayant rien dit, rien avoué.

Lecture faite, le déclarant signe avec nous.

Michaëlo Stankowitch, 27 ans, cultivateur, demeurant à Lapotintsi, arrondissement de Jablanitza, serment prêté de dire la vérité.

J'ai été fait prisonnier par les Bulgares, en octobre 1915, et conduit à Pirot. Là, j'ai réussi à m'évader et j'ai regagné mon village de Lapotintsi, où je n'ai pas été inquiété pendant l'année 1916. En mars 1917, la révolte a eu lieu à Jablanitza, et dans des localités voisines. En juin, j'ai été emprisonné et maintenu au cachot pendant 56 jours. Les autorités Bulgares m'ont demandé si je connaissais les révoltés, persuadés que je devais les connaître, j'ai répondu que je ne les connaissais pas, et que j'ignorais tout. J'ai été mis en liberté et j'ai regagné mon village. Au bout de trois jours, une compagnie d'infanterie bulgare, commandée par le lieutenant Philippoff, est arrivée dans le village. Cet officier a réuni tous les habitants, hommes, femmes, enfants ; il a demandé des renseignements sur les révoltés ; comme il avait quatre noms, indiqués sur un papier, parmi lesquels je figurais, — deux vieillards, Lazare Doïtchinovitch et moi, — il nous a immédiatement fait venir auprès de lui, et nous a demandé les noms des révoltés, prétextant que nous devions les connaître et que nous leur fournissions du pain. Nous avons tous répondu que nous ne les connaissions pas. Aussitôt, il nous a soumis à la bastonnade, devant les habitants du village, hommes, femmes et enfants. Nous avons été frappés avec des verges, faites de trois bâtons réunis ; nous étions nus, couchés à terre, face contre terre ; un homme nous tenait la tête, un autre les pieds. J'ai reçu ainsi cinquante coups de bâton, sur le dos, les fesses et les jambes. Pendant le supplice, un homme me demandait d'avouer, j'ai toujours répondu que je ne savais rien. Après cette bastonnade, j'ai été conduit vers le lieutenant Philippoff, il m'a demandé d'avouer ; j'ai de nouveau répondu que je ne savais rien ; cet officier a ordonné de continuer la bastonnade ; il se tenait à quelques pas et a assisté à la scène. J'ai reçu, de nouveau trente coups de bâton ; affolé par la douleur, j'ai crié : « J'avouerai, j'avouerai, laissez-moi ». Mené devant le lieutenant, il m'a déclaré : « Pourquoi te laisses-tu tuer de cette façon, tu aurais bien pu commencer par avouer ». A ma réponse, que je n'avais rien à dire, et que j'avais dit que j'avouerai, vaincu par la souffrance, il a ordonné que je sois achevé sous les coups. On m'a recouché à terre ; on a continué à me frapper ; j'ignore le nombre de coups de bâton que j'ai reçus, et le temps du supplice, je me suis évanoui. Relevé dans un état affreux, j'ai été mis dans une voiture à bœufs et j'ai été transporté au village de Bellanovtzé, où j'ai été enfermé en prison deux jours, puis j'ai été conduit à Gornjé-Brianié, siège d'un bataillon bulgare. Pendant trois semaines, je suis resté en prison, sans soins, sans remèdes, nourri

d'un morceau de pain tous les deux jours, et d'un peu d'eau. Je n'ai reçu aucune visite médicale. Après trois semaines, j'ai été dirigé sur Cosantitch, où se trouvait une unité de cavalerie. Là, encore, j'ai été mis en prison ; le lendemain, j'ai été appelé par le lieutenant-commandant la cavalerie,Kacheff, qui m'a dit qu'il était informé de source sûre, que je savais beaucoup de choses sur les révoltés. Sans tenir compte de mes souffrances, sur ma réponse négative, il m'a fait donner vingt-cinq coups de bâton, il m'a gardé deux semaines en prison.

Rentré à la maison, j'ai reçu immédiatement la visite d'un sergent de cavalerie, de la police militaire (gendarmerie à cheval). De nouveau, j'ai été frappé sur la tête à coups de nerf de bœuf, prétextant que je n'avais pas salué le sergent, j'ai eu la tête toute ensanglantée.

Cette violence a été la dernière que j'ai subie ; je puis dire que la question du salut n'a été qu'un prétexte, et que j'avais été recommandé à la force armée qui devait me surveiller.

Lecture faite, le déclarant, signe avec nous.

Ces deux dépositions ont été reçues, le 17 décembre 1918, par MM. Gavrilowitch et Bonnassieux, délégués de la Commission.

N° 4

Fait le 17 décembre 1918, à la Commission interalliée d'enquête.

Novak Trimtchévitch, du village de Bélitsé (Poretch), âgé de 60 ans, s'est présenté spontanément et a déclaré ce qui suit :

Une dizaine de jours avant la Noël, le 14 ou le 15 décembre 1915, l'armée bulgare est entrée dans notre village. Il y avait plus de 200 soldats que conduisait le lieutenant Petrov. Je ne connais pas son prénom. Dès qu'ils sont arrivés, le lieutenant a demandé le maire Radovan Michaïlovitch qu'il a d'abord bien battu en ordonnant ensuite qu'on le tue. Feu Radovan a été immédiatement tué, devant la maison de Zdravko Stoïtchévitch. Plusieurs soldats l'avaient percé de leurs baïonnettes. Immédiatement après les soldats sont allés dans les maisons et ont fait sortir tous les hommes de 12 ans et plus, et nous ont emmenés en dehors du village où se trouvait rassemblée la compagnie. Là, le lieutenant Petrov sépara des autres 21 hommes, parmi lesquels je me trouvais avec mes quatre frères. Cette même nuit, nous restâmes enfermés dans la maison d'Ilia Jivkovitch. Avant de nous y amener, Petrov avait donné à chacun de nous plusieurs coups de cravache. Le lendemain de bonne heure, la com-

pagnie est partie du village et nous avons été libérés.

Le même jour, au soir, est arrivée une autre compagnie bulgare. Le lieutenant qui la conduisait et dont je ne sais pas le nom, fit venir cinq ou six paysans de l'endroit et ordonna qu'on lui prépare des logements pour les soldats. Il y en avait plus de 200. Nous les avons mis dans les maisons, mais au cours de la nuit, ils ont reçu l'ordre de partir et ils sont partis après minuit. Ces soldats ont emporté du village tout ce qu'on pouvait emporter.

Cinq jours avant la Noël, l'autorité municipale de Lokvitsa manda dans cette localité deux de mes frères, Traïtché et Ianitchié, de même que les villageois Trenko Veilkovitch et Aleksa Veilkovitch. Dès qu'ils ont comparu devant le sous-préfet, Stoïan Blajévitch, de Skoplié, celui-ci les a envoyés en prison. Les villageois de Lokvitsé savent qu'ils ont été conduits en prison par le pope Mitsko Traïkovitch et le maire Stavré. Ils y ont tous été tués. A nous, on nous a dit plus tard qu'ils avaient été internés en Bulgarie.

En novembre 1916, tout le village de Bélitsa, — hommes, femmes et enfants, — ont été internés à Haskov, en Bulgarie. Ils nous ont emmenés parce que le voïvode serbe Vassilié Terbitih, était venu dans la région de Poretch. Nous sommes partis 313 à 320 personnes, je ne sais plus au juste. Nous sommes revenus 270 personnes.

Lorsque nous sommes arrivés à Haskovo, on nous a dit : « Travaillez pour manger, parce qu'on ne vous donnera rien ». C'est ce qui est arrivé.

Nova Trimtchévitch.
Signé par P. Gavrilovitch,
Membre de la Commission interalliée d'enquête.
Signé : P. Gavrilovitch.

N° 5

Nous, soussignés, membres de la Commission d'Enquête, nous nous sommes transportés, le 18 décembre 1918, au presbytère catholique d'Uskub à 5 heures du soir, et avons entendu Mgr Myedia, archevêque catholique de Prizrend, de passage à Uskub, qui nous a déclaré ce qui suit :

« Mgr Vincent, archevêque orthodoxe d'Uskub, qui était arrivé à Prizrend avec l'armée serbe, en retraite, m'a rendu visite. Il est resté dans

cette ville après le départ de l'armée serbe, et c'est là que les Bulgares l'ont trouvé. Quant j'ai appris, quelques jours plus tard, que l'autorité militaire bulgare avait décidé de l'envoyer, à pied, à Ferizowitch, j'ai fait une démarche auprès de cette dernière et demandé des égards dûs au rang et à l'âge avancé de Mgr Vincent, qui ne pourrait certainement pas accomplir à pied la distance de soixante kilomètres, environ, qui sépare Prizrend de Férizowitch. J'ai été heureux de réussir, car une voiture à chevaux lui a été donnée. J'ignore les circonstances de la mort de Mgr Vincent.

Le ravitaillement de la ville de Prizrend, pendant l'occupation bulgare a été très mauvais, le pain, les vivres ont manqué, et la famine a sévi. Beaucoup de personnes sont mortes de faim ; le chiffre exact des morts m'est inconnu, mais, à mon avis, il dépasse un millier. Le soir, quand chacun rentrait à domicile, on entendait partout les cris et les pleurs des enfants, des femmes qui demandaient du pain.

Cette famine, a été, d'après moi, organisée par l'ennemi, car le pain ne manquait pas dans les villages environnants, mais il existait des défenses sévères de l'autorité d'en apporter à Prizrend. Ces défenses étaient basées sur des raisons politiques et sanitaires.

Malgré la protection accordée par l'Autriche, à l'église catholique, il m'a été souvent impossible de remplir les fonctions de mon ministère, et j'ai dû, à quelques reprises, m'adresser au roi Ferdinand, et demander son intervention. »

Après cette audition, nous avons clos et signé le présent procès-verbal.

BONNASSIEUX.

P. GAVRILOVITCH.

N° 6

Le commandant de la Division de Skoplié a renvoyé devant la Commission interalliée d'enquête, Georges Génev, officier de réserve bulgare qui a déclaré dans sa déposition de ce jour, 19 décembre 1918, ce qui suit :

Je suis né à Ochrid, le 27 février 1888. Je suis fils de Vassilié Genev, commerçant. Je n'avais qu'un an lorsque mon père est passé d'abord à Galats, puis à Svichtov. J'ai suivi les cours du gymnase militaire à Petrograd, puis je suis entré à l'école de cavalerie. Je suis revenu en Bulgarie comme candidat officier en 1909, et comme tel, j'ai été admis au

11e régiment de cavalerie. Pendant les deux guerres balkaniques, j'ai été adjoint au G. Q. G.

Le 8 octobre 1913, je suis sorti de l'armée active où je ne pouvais pas rester, étant russophile notoire. J'ai vu que je ne pouvais pas obtenir de l'avancement et que ce n'était pas une carrière pour moi. Je me suis établi à Vidin avec ma famille (femme et deux enfants), et j'y ai fait du commerce. J'avais le grade d'officier de réserve.

Lorsque la Bulgarie a mobilisé contre la Serbie, en 1915, j'ai été mobilisé aussi et j'ai reçu le commandement du 6e escadron de la cavalerie divisionnaire. J'ai pris part aux combats de Verchka Tchouka, puis, je suis passé avec l'escadron par Zaïtchar, Kniajévats, Soko Bagna et Alaksinats, vers Prokouplié.

En mars 1916, je me trouvais avec l'escadron, à Belassitsa, près de Petritch, où la même division se trouvait en cantonnement.

Le 9 mars, j'ai été destitué et accusé de manquement au devoir à Verchka Tchouka. J'ai été mis en prison et je comparus devant le Conseil de guerre. L'accusation portait qu'étant commandant d'une reconnaissance, j'avais fourni des renseignements faux et, par là, immobilisé la 6e division. J'ai été condamné à 3 ans 1/2 de prison et par conséquent à la perte du grade d'officier. J'ai été transféré immédiatement à la prison centrale de Sofia où je suis resté jusqu'au 4 décembre de l'année courante. J'ai été libéré sur l'intervention de la délégation serbe à Sofia, qui m'a fait transporter ici.

Signé : G. Génev,
Lieutenant de réserve.

A la question s'il avait eu comme commandant d'escadron des ordres spéciaux ne concernant pas les opérations militaires, il a répondu ce qui suit :

Avant que nous passions sur le territoire serbe, je crois que c'était le 8 ou le 10 octobre 1915, j'ai reçu un ordre confidentiel du chef d'état-major de la 6e division, colonel Popov (présentement général), et où il était dit qu'on nous faisait un devoir d'exterminer les gens intelligents qui peuvent avoir de l'influence sur la population. On citait les prêtres, les instituteurs, les professeurs et les fonctionnaires.

Pendant que je me trouvais en prison à Sofia, on y a amené Pierre Tochkov de Tern qui avait été secrétaire du préfet bulgare de Zaïtchar, Hinkov, et qui avait été condamné pour malversation. Tochkov m'a raconté en prison devant le sous-lieutenant de cavalerie serbe, de réserve, Momtchilo Obradovitch, que dix prêtres de Zaïtchar et des environs

avaient été tués par ordre de Hinkov dans la forteresse Kraliévitsa, près de Zaïtchar. On leur avait dit à tous de se préparer pour la Bulgarie et ils s'étaient munis d'argent. Ils ont tous été dépouillés de leur argent. Ces assassinats ont eu lieu en 1917.

Signé : G. Génev,
Lieutenant de réserve.

N° 7

Le 20 décembre 1918, à Uskub, devant nous, soussignés, Membres de la Commission interalliée d'enquête, a comparu au siège de la Commission, le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déposition suivante :

Zorka Stergewitch, femme Georgewitch, âgée de 29 ans, demeurant à Uskub :

Avant l'occupation bulgare, j'étais à Prizrend, avec mon mari et ma fille âgée de dix-huit mois, auprès de mes parents, car je suis originaire de cette ville. Un ordre des autorités bulgares ayant prescrit à chacun de regagner le lieu de son domicile avant la guerre, je me suis rendue à Uskub, où j'habitais. Nous y avons été relativement tranquilles jusqu'au mois de mars 1917 et nous n'avons eu à subir que six visites et perquisitions de la police. En mars 1917, mon mari a été appelé par le chef de la police secrète, un nommé Alexandre, fils de Koutchouck Petré ; cet homme a dit à mon mari qu'il allait être interné en Bulgarie, mais qu'il pourrait se sauver, s'il lui versait immédiatement mille francs. Mon mari lui a versé cette somme, et, sur les conseils de cet homme, n'a pas quitté la maison pendant deux mois ; il s'y tenait caché. En février 1918, il a été appelé au troisième Commissariat de police d'Uskub ; il y a été frappé, battu à coups de bâton, sous prétexte que, d'après l'autorité bulgare, il connaissait de nombreux soldats serbes restés dans le pays et ennemis de la Bulgarie. Il a été prévenu qu'il avait de nombreuses chances d'être fusillé. Cette affaire s'est arrangée par la remise de 1.200 francs qui lui ont été demandés par le chef de la police, à qui il les a versés, le lendemain ; pour fournir cette somme, nous avons dû vendre nos derniers effets ou objets de valeur que nous avions pu soustraire aux pillages et aux réquisitions. Il a été remis en liberté. Ce chef de la police s'appelle Stoïtché.

Au mois de mai, mon mari a été de nouveau emprisonné. Il a été sommé d'indiquer les noms de prétendus citoyens d'Uskub, qu'il devait, disait-on, connaître, et qui complotaient avec lui contre l'occupation bul-

gare. Le soir de son incarcération, il a été conduit à la prison centrale de la police, où il m'a trouvée avec mon enfant. J'y avait été, en effet, conduite, dans l'après-midi, pour avoir supplié des gens de s'occuper de mon mari. Là, nous avons été frappés par des soldats, à coups de bâton. Cette torture a eu lieu en présence de notre enfant, âgée à cette époque de quatre ans. Nos bourreaux n'ont cessé de frapper que lorsque cette fillette, qui était effrayée et se lamentait, s'est mise à pousser de tels cris d'effroi qu'il a paru qu'elle allait succomber sous l'émotion et l'horreur du spectacle. Le lendemain dans la nuit on m'a laissé ramener l'enfant à la maison pour la soigner, mais la pauvre petite est décédée dans la journée suivante, succombant aux suites de l'émotion et de la torture morale qu'elle avait subies.

Pendant un mois et demi, on nous a laissés tranquilles. Mais en juillet, le fonctionnaire de la Sûreté générale, M. Tochaff, a convoqué mon mari pour lui dire que de lourdes charges pesaient sur lui, au point qu'il ne pouvait pas croire à tout ce que la police lui avait raconté, en raison de sa bonne conduite. Il l'assura qu'il allait s'efforcer de le tirer d'affaire ; mais mon mari, pour ses bons offices, dut lui verser six cents francs. Ainsi fut fait.

Un peu moins de deux semaines, avant la rentrée de nos troupes à Uskub, j'ai été conduite par les gendarmes au Commissariat principal où j'ai été questionnée. J'ai été sommée d'indiquer les personnes suspectes d'être des patriotes serbes. Je ne comprenais même pas les questions posées et ce que l'on voulait de moi. J'ai eu beau dire que les personnes que je voyais étaient mes parents ou des voisins, connus de la police, qui n'avaient jamais été inquiétés ; mes déclarations ont été inutiles. J'ai été injuriée, ignoblement traitée, pour mes dénégations, puis j'ai été frappée sur le dos, sur les fesses, devant les gardiens qui m'avaient amenée et les fonctionnaires qui m'encourageaient à avouer. Un employé me questionnait pendant que je recevais les coups, portés avec la plus grande vigueur. J'étais, à ce moment, enceinte de six mois. J'ai ressenti des douleurs atroces. Un moment donné, on m'a dit que j'allais être mise dans un sac pour être noyée ; sur l'ordre d'un fonctionnaire, le sac a été apporté. Les coups ont continué ; je ne puis dire combien j'en ai reçu, ni combien de temps le supplice a duré ; vaincue par la douleur, je me suis évanouie. Pendant ma prostration, par un reflexe involontaire, purement mécanique, j'ai satisfait à des besoins naturels. Alors, on m'a relevée, j'ai été frappée à nouveau et on m'a mis le sac sur la tête. J'ai crié, supplié, disant que j'étais enceinte, demandant que l'on me tue rapidement, moi et mon enfant, plutôt que de me faire souffrir aussi longuement ; un gen-

darme, ou un soldat, le revolver à la main le braquait sur moi, comme s'il allait me tuer.

J'ai été ramenée à la prison dans un état épouvantable. Sans me laisser le temps de me reposer, les gendarmes m'ont prise et poussée chez un colonel, commandant la division. Là, cet officier m'a dit, après avoir lu le papier remis par les gendarmes, que mon cas était grave et que je méritais d'être exécutée ; cependant, cette peine m'était remise en raison de mon état de grossesse.

Sans me laisser un répit, j'ai été envoyée à la forteresse, et le lendemain matin, j'ai été jointe à un convoi de 50 prisonniers de guerre serbes, escorté de 35 soldats bulgares. Nous avons été dirigés sur Koumanovo, par la montagne, et nous y sommes arrivés après une marche de deux jours et d'une nuit. J'étais la seule femme, parmi ces soldats. Il m'est impossible de dire ce que j'ai souffert pendant cette marche, après la torture que j'avais subie en prison. A Koumanovo, nous sommes arrivés dans la matinée ; mais dans la soirée même, nous avons été dirigés sur Vrania ; j'étais exténuée, sans forces, au bout de deux heures de marche, j'ai dû rester en arrière du convoi avec trois prisonniers malades et très fatigués. Trois soldats bulgares sont restés avec nous pour nous surveiller. Après entente avec les soldats prisonniers, nous avons proposé à nos surveillants de nous ramener à Koumanovo, car nous ne pouvions plus avancer. Nous avons fait accord avec eux pour la somme de cinq cents francs, que nous avons réunie à nous quatre. J'ajouterai, ici, qu'en partant d'Uskub, avec le convoi des prisonniers, ma sœur m'avait envoyé des pièces de linge où j'ai trouvé six cents francs, en billets de banque ; j'ai pu, de cette façon, donner ma part pour être renvoyée à Koumanovo.

Dans cette ville, je suis entrée dans la première maison turque que j'ai rencontrée. Les soldats ne s'y sont pas opposés. L'armée bulgare était déjà en retraite et la ville n'était gardée que par quelques comitadjis. Dans la maison du bey, j'ai été bien traitée, et c'est là seulement que j'ai pu voir en quel état, je me trouvais. Mon corps était noir, enflé et je ressentais des douleurs partout. Emu, touché de pitié, cet homme m'a fait aussitôt soigner et m'a fait recouvrir le dos de peaux fraîches de mouton. Ce traitement, appliqué sur le dos et les fesses, m'a fait le plus grand bien. Avant et pendant ce traitement, je passais mes jours et mes nuits à genoux, ne pouvant m'appuyer ou me coucher, sur aucune partie du corps.

Six jours après, les troupes serbes sont entrées à Koumanovo. Le Commandant m'a vu, entendue ; un médecin m'a examinée, et m'a remis un certificat constatant mon état. Mon mari, aussitôt prévenu, est venu me chercher à Koumanovo et m'a ramené à Uskub où j'ai guéri lentement.

Toutefois, je suis angoissée à la pensée de l'état de l'enfant que je porte en mon sein et de sa santé ; je me trouve dans le neuvième mois de ma grossesse.

Lecture faite, le témoin a signé avec nous.

Signé : Zorka Georgevitch.
Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission d'Enquête.

N° 8

Le 20 décembre 1918, à Uskub, devant nous, soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, a comparu au siège de la Commission, le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Julienne Tassitch, femme Terpkowitch, 34 ans, demeurant à Uskub.

Avec mon père, ma mère et ma sœur, nous avions quitté Uskub, et étions partis à Prizrend pour nous soustraire aux Bulgares. Les Bulgares sont entrés à Prizrend, le 29 ou le 30 novembre 1915 ; le premier décembre suivant, quatre soldats ont pénétré dans notre maison où toute la famille était réunie. Deux d'entre eux ont sommé mon père de leur remettre tout l'argent qu'il possédait, ils prétendaient avoir reçu cet ordre de l'autorité. Mon père, pauvre curé d'Uskub, vieux et paisible, leur a remis 50 louis qu'il avait dissimulés dans son habit. Comme ils demandaient quelque chose pour eux, puisque ces mille francs étaient pour leur chef, il a tiré de sa poche son porte-monnaie, où il y avait trois billets de 100 francs, et de la petite monnaie. Il le leur a montré en leur disant que c'était tout ce qu'il possédait, pour nourrir sa famille. L'un des soldats lui a frappé la main, a fait tomber le porte-monnaie qu'il a ramassé. Ensuite, les soldats lui ont enlevé sa chaîne de montre, et celle qui attachait son lorgnon. Mon père a réclamé cette chaînette sans valeur, indispensable pour lui, pour ne pas perdre son lorgnon ; elle lui a été rendue. Sur ce, les soldats nous ont donné l'ordre de quitter Prizrend, le lendemain dans la matinée. Tel était l'ordre de leur chef. Ils sont partis. Nous avons exécuté cette injonction et le lendemain notre famille, et d'autres personnes d'Uskub, sont parties de Prizrend, en voiture à destination d'Uskub.

Arrivés ici le soir, nous avons été aussitôt emprisonnés à la prison de

la gare, mais nous avons été mis en liberté le lendemain matin et nous avons pu rentrer chez nous.

Le surlendemain matin, mon père et mon frère ont été conduits à la prison de la ville où nous savons que mon père a passé quatre jours ; car, maladif comme il était et ne pouvant absorber que du lait, on nous avait permis de lui en porter. Le cinquième jour, lorsque nous nous sommes présentés, on nous a dit qu'il était parti et avait été interné en Bulgarie. La vérité est que mon père, a été supplicié, torturé en prison, puis conduit hors la ville, pour être assassiné près du pont du Vardar. Toute la population d'Uskub le sait. Son cadavre a été brûlé. La seule faute de mon père a été d'avoir été un prêtre serbe : les Bulgares l'ont tué pour ce motif ; il ne pouvait y en avoir d'autre, car c'était un homme âgé et tranquille.

Après la mort de notre père, nous sommes restées à Uskub, ma mère et moi, pendant toute la durée de l'occupation et nous avons été fréquemment l'objet des tentatives lubriques des Bulgares.

Lecture faite, le témoin a signé avec nous.

Signé : Julienne Tassich.

Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch.

N° 9

Fait le 21 décembre 1918, à Skoplié.

Commission interalliée d'enquête sur les atrocités bulgares.

Mme Nathalie, née Kaldrovitch, femme de Traïko I. Michaïlovitch, hôtelier de Vranjska Bagna, âgée de 56 ans, mère de six enfants, s'est présentée aujourd'hui devant nous, soussignés, et a déclaré ce qui suit :

Mon mari Traïko, dit « Talimat », tenait une boucherie à Vranjska Bagna. En même temps, il y tenait aussi un café. Il y est resté avec moi et les enfants jusque quelques jours avant l'arrivée des Bulgares, puis il nous a amenés à Vranjé et il est parti avec le premier hôpital de réserve d'Oujitsé, dont il était le fournisseur.

Le septième jour après l'arrivée des Bulgares dans la ville, onze soldats se sont présentés chez nous pour me conduire à la place. Je me trouvais chez moi et je suis partie immédiatement, mais je me suis retournée pour dire aux enfants de ne pas avoir peur, et ce fut la raison pour la-

quelle un soldat m'asséna un tel coup de crosse dans le dos que je me maintins avec peine debout. A la place, on commença par me poser la question si je connaissais des comitadjis serbes et si je les avais nourris. J'ai répondu que je ne connaissais pas un seul comitadji. Le sergent Mata me battit alors le premier, puis l'officier qui m'interrogeait, un certain Chronov, qui me donna des coups de cravache en m'insultant. N'ayant pu dire que je connaissais des comitadjis, je fus conduite en prison où je fus retenue pendant plus de deux heures et battue à plusieurs reprises.

Mon mari Traïko, qui avait suivi l'hôpital jusqu'à Prichtina, n'avait pas pu aller plus loin. Il avait voulu revenir, mais n'avait pas pu et s'était arrêté chez certains Albanais du nom de Guiafé et Zaïr. Pendant ce temps, les Bulgares recherchaient toujours des comitadjis, et mon mari aussi, parce que, disaient-ils, il les avait nourris dans son auberge. Ils avaient perquisitionné dans toute ma maison, ils l'avaient cherché partout et en fin de compte, ils m'avaient battue en disant que c'était moi qui le cachais.

Un beau jour, avant la Noël, mon mari arriva à Vranjé. La garde bulgare entoura immédiatement la maison et arrêta mon mari. Moi, je me mis à crier, je rassemblai tous mes enfants, sauf l'aîné, Sava, et j'allai au commandement de la place pour demander qu'on ne tue pas mon mari. Au commandement, je vis mon mari tout ligoté dans un coin du couloir et comme je voulus m'avancer vers lui, un soldat bulgare me poussa brutalement, et je roulai au bas des escaliers en me blessant sérieusement près de l'œil gauche. Je porte encore aujourd'hui la cicatrice de cette plaie. On ne me permit pas de communiquer avec mon mari, ni de lui envoyer à manger, et on m'interdit aussi de lui envoyer des couvertures. On m'interdit même de sortir de chez moi. C'est deux jours après qu'un émissaire bulgare vint me trouver et me dit que mon mari pourrait être libéré si je donnais 2.000 dinars au commandant bulgare Ilkov, qui doit le juger. Je sortis immédiatement 2.000 dinars et je les remis à cet émissaire qui s'appelait Traïko. Celui-ci revint alors à la charge et me dit que je devais aussi donner 1.000 dinars à l'officier Chranov qui travaillait avec Ilkov. Je donnais cette somme aussi. Le lendemain, je réussis à sortir de chez moi. J'allai chez le commandant Ilkov avec une de mes parentes pour le prier de ne pas faire tuer mon mari. Il me répondit qu'il ne pouvait rien dire et ajouta : « Attends jusqu'à demain ». Je suis allée alors chez le colonel allemand qui était ici, en le priant de ne pas permettre qu'on tue mon mari. Il vint alors lui-même avec moi chez le commandant Ilkov, et demanda les actes concernant l'affaire de mon mari, mais à lui aussi on répondit qu'il devait attendre jusqu'à demain. Je suis revenue alors chez moi.

Le même jour, c'était le 20 décembre, vers 9 h. 1/2 du soir, au moment où je me trouvais dans la cour, j'entendis la voix de mon mari. Il criait : « Ah ! mes chers enfants, on me tue sans aucune raison. On va me couper en morceaux ». Je voulus y courir, mais l'un des soldats bulgares qui montaient toujours la garde devant ma maison me donna un coup de crosse et m'interdit le passage. Le lendemain, je me rendis au commandement de la place, chez le commandant Ilkov, et je lui demandai où se trouvait mon mari. Il me répondit qu'on l'avait envoyé à Sofia.

J'ai demandé ensuite partout où j'ai pu après mon mari, j'ai donné assez d'argent aux fonctionnaires bulgares, mais je n'ai jamais pu rien apprendre. Après une semaine déjà, partout où je venais me renseigner on me mettait à la porte des bureaux. Les Bulgares ne me laissèrent pas tranquille non plus. Toutes les semaines, les gendarmes venaient deux ou trois fois et perquisitionnaient soi-disant pour chercher des comitadjis et des armes. C'était rare qu'ils partaient sans m'avoir donné au moins quelques giffles.

Cinq mois après le jour où j'avais entendu la voix de mon mari, on me fit venir de nouveau au commandement de la place. L'officier Chranov me montra un journal bulgare où il y avait la photographie de notre roi et de ses fils, et me demanda si je les connaissais. Il y avait là aussi avec eux des officiers, et je répondis que je ne les connaissais pas. Alors Chranov ordonna qu'on me batte à mort. Les gardes me jetèrent par terre et se mirent à me battre à coups de crosse et de paquets de sable avec tant de force et si longtemps que pendant deux mois je n'ai pas pu me mouvoir. Je porte encore les traces de ces coups, principalement celles des coups de crosse du côté droit.

Après lecture a reconnu la présente déclaration comme étant conforme à ses dires et n'ayant rien à ajouter, a signé avec nous.

Signé : Nathalie T. I. Michailovitch.

Signé : P. Gavrilovitch,
Membre de la Commission d'Enquête.

Signé : Vassilié Protitch,
Secrétaire de la Commission.

N° 10

Fait le 21 décembre 1918.

Commission interalliée d'enquête sur les atrocités bulgares

Nicolas Blagoïévitch, âgé de 18 ans, natif de Prichtina, s'est présenté devant la Commission d'enquête et a déclaré ce qui suit :

Deux ou trois jours après l'entrée des Bulgares à Prichtina, une dizaine de soldats bulgares avec un officier sont venus chez nous et ont demandé à mon père Georges, de sortir dans la cour. Lorsque mon père est sorti, l'officier bulgare lui a demandé son nom et sa profession et aussi s'il avait fait son service militaire. Mon père a répondu qu'il s'appelait Georges Blagoïévitch, qu'il était menuisier de son métier, et qu'étant Serbe il avait fait son service militaire dans l'armée serbe, à Belgrade. Il a ajouté qu'il était encore soldat serbe et que c'était à cause de cela qu'il portait l'uniforme serbe, qu'il s'était battu contre les Autrichiens et qu'il ne se trouvait chez lui que parce qu'il était malade. L'officier bulgare lui a dit alors : « Eh bien, maintenant tu seras avec l'armée bulgare et c'est là que tu vas servir ». Mon père a répondu qu'il ne pouvait pas servir parce qu'il était malade, et que c'était la raison pour laquelle on l'avait laissé partir de l'armée serbe aussi ; puis il dit encore qu'il n'était pas Bulgare, mais Serbe, et qu'il ne voulait pas servir dans l'armée bulgare. Alors l'officier bulgare lui a dit : « Maintenant tu seras Bulgare et tu serviras dans l'armée bulgare ». Mon père a répondu qu'il était né en Serbie et qu'il avait prêté serment au roi serbe, mais l'officier bulgare lui répondit : « Tu dois être Bulgare et soldat bulgare ; si tu ne veux pas, nous allons t'égorger ». Mon père commença alors à le prier de ne pas l'égorger parce qu'il était Serbe et qu'il ne pouvait pas servir dans l'armée bulgare. et l'officier bulgare dit : « Saisissez-le ; liez-le ». Ma mère et moi qui nous trouvions près de mon père, nous voulions le défendre, mais les soldats bulgares nous arrêtèrent. J'ai oublié de dire qu'il y avait là encore quatre ou cinq soldats autrichiens qui eux, aussi intervinrent auprès des Bulgares pour qu'ils nous laissent en paix. Je me souviens qu'un des Autrichiens est venu à moi, m'a caressé et a dit aux Bulgares en langue serbe : « Laissez cet homme à cause de cet enfant ». L'officier bulgare lui répondit : « Occupe-toi de ce qui te regarde. Ce n'est pas ton affaire. Emmenez celui-là, vous autres ». Ma mère et moi qui étions là, près de mon père, nous nous portâmes à son secours, mais on nous repoussa : Mon père dit : « O ! mon Dieu ! » tandis que ma mère se mit à pleurer. Quatre soldats bulgares s'emparèrent de nouveau de moi

et de ma mère et nous baillonnèrent la bouche et les oreilles, et les autres emmenèrent mon père dans la cour, puis sur la route. Dix minutes après, ces soldats revinrent avec l'officier et celui-ci s'approcha de ma mère qui s'appelait Maria et lui dit : « Nous avons égorgé ton mari, maintenant, c'est ton tour ». Il ordonna alors aux soldats de l'emmener aussi, et il laissa l'un des sergents avec moi pour me garder. Après un quart-d'heure de temps, ils revinrent avec une voiture. Ils entrèrent dans la maison avec l'officier, ramassèrent tout ce qu'il y avait d'effets, puis ils partirent en m'emmenant aussi du côté par où ils avaient fait partir ma mère et mon père. Après avoir passé environ 1.000 mètres, nous arrivâmes à un endroit où les soldats qui avaient emmené mon père étaient en train de travailler à quelque chose. Après nous être arrêtés là, un soldat autrichien me dit : « Vois-tu, c'est là que les Bulgares ont égorgé ton père et ta mère et maintenant ils vont les enterrer. » Je regardai et je vis mon père et ma mère étendus sur le dos près d'une fosse, couverts de sang sur le visage et sur le corps et je remarquai surtout que ma mère avait une plaie énorme sous la gorge. Je me mis à crier, mais deux soldats bulgares me baillonnèrent la bouche avec des mouchoirs. Alors le soldat autrichien me prit avec lui, me mit dans une voiture et m'emmena à Koumanovo, où nous arrivâmes deux jours après. De là, il m'emmena à Sofia, puis dans une ville du Danube, d'où nous sommes allés en bateau à Belgrade. Là, le soldat me remit à un officier autrichien qui s'appelait Friedrich et qui m'emmena à Budapest, où je suis resté pendant trois ans dans un bureau où j'ai lavé les parquets et les vitres jusqu'à il y a une vingtaine de jours, quand cet officier Friedrich m'a dit : « Maintenant, tu peux retourner à Prichtina ». Il m'a alors amené en ville et m'a remis à des soldats serbes qui revenaient de captivité. Avec ces soldats, je suis revenu d'abord à Belgrade, ensuite à Leskovats, Vranjé et Skoplié. Là on m'a admis à l'école pour la préparation aux emplois des chemins de fer. J'ai oublié de dire que l'officier autrichien Friedrich m'avait donné cinq couronnes au moment où je suis parti de Budapest.

A reconnu la déclaration conforme après lecture et a signé avec nous.

Signé : Nicolas Blagoiévitch.

Signé : P. Gavrilovitch,
Membre de la Commission

Signé : Vassilié Protitch,
Secrétaire de la Commission

N° 11

Le 20 décembre 1918, à Uskub, devant nous, soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, a comparu, au siège de la Commission, le témoin ci-après nommé, qui nous a fait la déclaration suivante :

Elisabeth Minowitch, veuve du pope Kostcha, 37 ans, demeurant à Uskub.

Le treizième jour, après l'entrée des troupes bulgares à Uskub, j'ai été invitée au poste de police du Vardar. Là, un fonctionnaire m'a demandé de quelles ressources je vivais et m'a dit que la police savait que je touchais une pension du Gouvernement Serbe. Ce dernier point était vrai, car je touchais une pension comme veuve du pope ; le fonctionnaire a prétendu que je recevais cet argent comme espionne serbe, et il a ajouté qu'ayant loué des chambres à diverses personnes, je devais connaître les gens sûrs et dévoués au régime serbe. J'ai répondu encore que je louais des chambres à des fonctionnaires pour gagner les ressources nécessaires à ma vie et à celle de mes deux enfants, mais que je ne me préoccupais nullement des idées et de la conduite de mes locataires ; sur cette réponse, il a répliqué : « Je vois que tu ne veux rien dire, mais comprends ce qui t'attends si tu restes toujours aussi silencieuse ». Après cette première entrevue, j'ai été convoquée à la Préfecture, quatre jours après, et, là, un autre fonctionnaire ma déclaré que je connaissais des dépôts d'armes, de bombes, de munitions ; sur ma réponse négative, j'ai été traitée ignominieusement de femme publique, de racoleuse, etc., j'ai montré mes mains qui sont celles d'une travailleuse et non celle d'une prostituée, mais je n'ai pas convaincu cet homme et ceux qui étaient avec lui.

Trente-cinq fois de suite, j'ai ainsi été convoquée et traitée ; j'étais conduite à la Préfecture encadrée de quatre gendarmes ; quand ceux-ci se présentaient chez moi, je devais les suivre immédiatement, je n'avais même pas le temps de me vêtir convenablement et de prendre des chaussures.

La dernière fois, j'ai été appelée sous le motif que j'avais donné du pain à des femmes serbes. En effet, j'avais partagé mon pain avec de pauvres malheureuses femmes ; mon geste charitable constituait un crime aux yeux des Bulgares. Finalement, j'ai été frappée de cinq coups de bâton par ce fonctionnaire, et punie de quinze jours de prison. A l'expiration de cette peine, comme j'étais considérée comme incorrigible, j'ai été internée en Bulgarie pendant deux ans et six mois. On m'a donné deux heures pour faire mes préparatifs et ceux de mes deux enfants internés comme moi.

En route, un soldat ayant remarqur un petit paquet que je portais, m'a questionné sur son contenu, je lui ai répondu qu'il contenait un peu de linge pour mes enfants. Le soldat a déclaré que je ne devais rien emporter, et, sur ce propos, m'a frappé violemment, d'un revers de main à la figure ; il m'a cassé une dent, tellement le coup a été porté avec force. Cet homme s'appelle Stoyan, mais je ne connais pas son nom de famille.

En Bulgarie, j'ai été mise dans un village, où par mon travail j'ai pu gagner ma vie et celle de mes enfants ; je n'ai rien reçu des Bulgares, ni pain, ni nourriture, ni logement.

Avant mon départ en Bulgarie, les autorités militaires envoyaient chaque nuit des soldats coucher chez moi ; souvent j'ai dû me défendre contre leur bestialité et me fermer chez moi pour me soustraire à leurs tentatives.

Lecture faite, le témoin a signé avec nous.

Signé : Elisabeth Minovitch.

Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission.

N° 12

Le 24 décembre 1918, devant nous, soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, a comparu, au siège de la Commission à Uskub, le témoin, ci-après désigné qui nous a fait la déclaration suivante :

Olga Hadjisailkowitch, veuve de Manassé Nicolitch, 40 ans, demeurant à Ristowatz.

Depuis vingt ans, nous tenions, mon mari et moi, un café à Ristowatz ; dans notre établissement travaillait aussi mon frère Nicolas, âgé de 45 ans Lors de l'entrée de l'ennemi, nous avons été relativement tranquilles, nous n'avons eu à subir que quelques extorsions d'argent de peu d'importance, mais le 1/14 mai 1917, vers cinq heures du matin, les Bulgares sont entrés dans la maison et nous ont tous sortis de nos chambres, hommes, femmes, enfants. De ces derniers, il y en avait cinq, dont le plus âgé était une fillette de 12 ans. Les hommes ont été immédiatement séparés ; nous, les femmes, nous avons été conduites à la mairie du village ; là, insensiblement toutes les femmes et tous les enfants ont été réunis. Tous les hommes ont été semblablement groupés et enfermés ailleurs. Nous avons été détenues pendant deux jours ; puis, le troisième

jour, tout le monde a été transféré dans la cour de mon café, qui avait été pillé, et nous y sommes restés enfermés pendant quatre jours. C'est pendant ce temps que le village a été pillé, puis brûlé complètement. Les hommes ont été enlevés également pendant cet espace de temps, conduits au dehors, et fusillés. Mon frère et mon mari ont été du nombre. Les Bulgares ont ainsi fusillé 170 hommes et trois femmes ; parmi les victimes se trouvaient quelques garçons qui avaient à peine dépassé douze ans.

Pendant notre détention, on nous a menacés nous, femmes, de nous fusiller ; et c'est ainsi que nous avons appris que la raison de cette catastrophe était, que le village avait fourni du pain aux insurgés, révoltés contre la tyrannie bulgare.

Les femmes, les enfants et quelques vieillards ont été internés dans les trois villages de Boyanowatz, de Klinowatz et de Zbewatz. Là, nous sommes restées sans nourriture ; nous avons été presque toutes frappées à coups de bâton, sauf de rares exceptions. Notre internement a duré quatre mois.

Les auteurs de ces meurtres et de ces pillages sont le lieutenant-colonel bulgare Simeon Volkoff, et le capitaine Nicolas Mikaïloff, originaires de Stara-Zagora.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer.

Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission.

Les témoins, ci-après entendus, nous ont fait des déclarations identiques :

Zorka Arandjelowitch, veuve Dragoulioub Stankowitch, 28 ans, demeurant à Ristowatz.

Je fais une déclaration semblable. Ma maison a été pillée et brûlée ; mon mari a été fusillé le 2/15 mai 1917, à Ristowatz. J'ai été enfermée et battue comme le précédent témoin.

Lecture faite, le témoin signe avec nous.

Signé : Zorka Stankovitch.
Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission.

Lioubitza Stoïlkowitch, veuve Popowitch, 30 ans, demeurant à Ristowatz.

Je fais une déclaration semblable. Mon père, interné comme les autres habitants de Ristowatz, est mort d'épuisement et de faim. Mon mari

a été tué à la guerre, j'ai été internée et frappée comme toutes les femmes de Ristowatz.

Lecture faite, le témoin signe avec nous.

Signé : Lioubitza Popowitch.
Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission.

N° 13

Le 25 décembre 1918, devant nous, membres de la Commission interalliée d'enquête, a comparu, au siège de la Commission à Uskub, le témoin, ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Anna Ouchtétowitch, veuve du prêtre Dimitriewitch, Pierre, âgée de 35 ans, née à Prizrend, demeurant à Uskub.

J'étais partie d'ici avec mon mari, avant l'arrivée des Bulgares, jusqu'à Prizrend. C'est dans cette ville, qu'ils nous ont trouvés, vers le 30 novembre 1915. Le lendemain de leur entrée, des soldats ont immédiatement recherché les personnes d'Uskub, nous ont séparés, puis ramenés à Uskub, à pied, où nous sommes arrivés après cinq jours de marche. Mon mari était au service de l'armée comme aumônier. Ici, le soir même de notre arrivée, nous avons été enfermés à la gare, puis relâchés le lendemain. Rentrée dans ma maison je l'ai trouvée pillée.

Le jour suivant, les gendarmes sont venus chercher mon mari et l'ont conduit à la prison. On m'a permis de lui porter du pain ; en le visitant, j'ai trouvé huit prêtres serbes et deux moines enfermés avec mon mari. Il y avait aussi plusieurs instituteurs serbes, parmi lesquels j'ai reconnu Vassa Vaïmanowitch. Le lendemain, ils ont été transférés et enfermés dans une maison turque où ils ont été gardés pendant cinq jours. Le sixième jour, quand je suis allé porter des vivres à mon mari, on m'a appris que les prisonniers avaient été transférés au troisième commissariat de police. Dans la prison de ce commissariat, mon mari et les autres détenus ont été gardés encore treize jours. La détention avait déjà durée 18 jours. Le dix-neuvième, tard dans la soirée, un gendarme bulgare est venu chez moi pour m'inviter à porter du linge à mon mari, car on l'envoyait en Bulgarie. J'y suis allée, portant ce que j'avais, et je l'ai trouvé. Il y avait, au total, vingt-deux prisonniers dont neuf prêtres, deux moines et onze instituteurs. On les a placés dans un wagon, tous ensemble ; je

n'ai vu dans ce train qu'un seul wagon, autre que le leur ; il contenait des gens amenés de Kossovo ; j'ignore leur nombre. Trois jours après leur départ, j'ai reçu une lettre de mon mari qui m'a été remise par un soldat bulgare à qui il avait donné le reste de son argent pour me l'apporter. Dans cette lettre, mon pauvre mari m'encourageait à supporter bravement notre séparation, d'attendre de meilleurs jours et de ne pas conserver d'espoir, en ce qui le concernait, car il avait reconnu les intentions de l'ennemi.

Je ne l'ai plus revu. J'ai appris, plus tard, par les parents de mon mari, originaire de Kumanovo, qu'ils avaient été gardés dans la prison de cette ville, jusqu'à la Noël, et que tout le convoi avait été massacré dans les environs de la ville. Je ne sais rien sur le genre de son supplice.

J'ai été relativement tranquille après la mort de mon mari ; j'ai, cependant, subi des perquisitions et des visites domiciliaires. A la fin du mois de mai 1918, j'ai subi, à deux reprises, deux perquisitions à minuit. On m'a enlevé deux mille francs, le seul argent qui me restait, tous les livres ecclésiastiques de mon mari, ainsi que les lettres de famille, déposées dans une malle. C'était toujours le même prétexte que des femmes serbes venaient chez moi, comme porte-parole, de la part de patriotes contre le régime bulgare. Tous les jours, j'ai été obligée d'aller au commissariat de police voisin faire acte de présence. Cependant, il n'y avait aucune raison pour motiver ces mesures.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer, nous avons signé.

Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission.

Le même jour, et de même suite, nous avons entendu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Tassa Georgewitch, veuve de Josif Angelkowitch, 36 ans, demeurant à Uskub :

Fin novembre 1915, je me trouvais à Prizrend avec mes deux enfants, et mon mari malade. J'étais enceinte. Le cinquième jour de l'entrée des Bulgares, nous avons été dirigés, à pied, sur Uskub. Le convoi comprenait plusieurs centaines de personnes. Dans le défilé de Tzernolievo, tout le monde sans exception a été pillé et volé par les soldats, qui, outre l'argent, ont même pris les chaussures des personnes, qui ont dû continuer la route en chaussettes ou pieds nus. A mon mari, ils ont pris 500 francs en billets, 300 francs en argent, et 30 louis, soit toute notre fortune. Arrivé à Uskub, mon mari a été emprisonné le lendemain et dirigé sur la Bulgarie, le troisième jour. Il y est décédé, il y a onze mois,

en janvier 1918 d'épuisement, et des suites des mauvais traitements, d'après les déclarations des internés revenus de Plovdu, où mon mari était interné.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer ; nous avons signé.

Signé : A. Bonnassieux, P. Gavrilovitch,
Membres de la Commission,

N° 14

Devant nous, soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, étant en transport, à Cavadar, le 1er janvier 1919, assisté de M. le Commandant Georgévitch, expert interprète, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Kama Ristovitch, 20 ans, sans profession, demeurant chez sa mère, propriétaire à Kavadar.

Au début de l'occupation bulgare, fin octobre 1915, un soir, je me trouvais seule à la maison, ma mère étant sortie faire des achats en ville. Deux soldats bulgares ont pénétré brusquement dans la maison ; ils étaient ivres tant de leur succès que de la boisson qu'ils avaient absorbée. Ils ont tiré leurs couteaux et se sont avancés sur moi en me menaçant de me tuer si je ne cédais pas à leurs désirs. J'ai refusé, j'ai crié, mais personne n'est venu à mon secours. Sous leur violence, malgré ma défense, j'ai été renversée et violée. Ces deux soldats m'ont outragée à tour de rôle. Leur acte accompli, ils se sont éloignés en se moquant de moi. J'ai été enceinte de leurs œuvres et j'ai accouché, neuf mois après, d'une enfant qui a vécu six mois.

Je voulais porter plainte, mais les habitants m'ont conseillé de ne pas sortir, car si je me montrais, je pouvais susciter de nouvelles convoitises.

J'ajoute que nous avons été dépouillées, ma mère et moi, de tout ce que nous possédions, blé, farine, moutons, vêtements, linge, chaussures, ce qui peut représenter quatre mille francs.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : Bonnassieux.

Signé : Commandant Milan M. Kr. Georgévitch.

Nous avons entendu ensuite :

Dhalip Moustaphovitch, 38 ans, agriculteur, demeurant à Drénovo.

Je suis musulman, mais Serbe de nationalité. A la fin du mois d'octobre, les Bulgares ont pénétré dans ma maison sous prétexte que j'étais Serbe. Ils m'ont injurié, menacé, puis battu. Ils sont ensuite entrés dans la pièce de la maison réservée à ma femme, et, sous mes yeux, ont pris ma femme et l'ont conduite au dehors. Ils l'ont contrainte à les suivre dans les montagnes. Elle est restée avec eux pendant trois jours. A son retour, elle m'a raconté qu'elle avait été violée par eux et qu'elle avait dû subir leur caprice à plusieurs reprises. Là-dessus, pris de frayeur, j'ai pris mon fusil et j'ai gagné la montagne ; au bout de plusieurs mois, je suis revenu à Drénovo. J'ai été dénoncé et les Bulgares m'ont interné en Bulgarie. Ma maison a été pillée complètement pendant mon absence et ma femme a dû mendier pour vivre. J'ai été interné à Sofia, à Plovdiv, Krdjali et Djoumouldjina. La plupart du temps j'ai été employé aux travaux de route. Après un certain temps, j'ai été renvoyé à Drenovo et les bulgares m'ont employé au recrutement où j'ai travaillé dans les convois militaires. Je me suis échappé au bout de six mois et j'ai pu rester caché jusqu'au retour des Serbes à Kavadar. J'évalue mon mobilier et le bétail qui m'a été pris à quatre mille francs.

Ma sœur Chiesa, femme Achmet Moustaphovitch a été violée comme ma femme ; mais les Bulgares au lieu de la conduire dans la montagne, l'ont gardée à Kavadar pendant plusieurs jours, et l'ont outragée. Ils ne l'ont relâchée que lorsqu'elle était à bout de forces. Son mari, mon beau-frère, a été tué parce qu'il n'a pas pu donner mon adresse.

Lecture faite, persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : Bonnassieux.

Avant de se retirer, le témoin ajoute :

Pendant que j'étais dans la montagne, j'ai vu la scène suivante :

Les Bulgares ont amené à cheval, dans la forêt, un homme sans vêtements, tout nu ; après l'avoir adossé à un rocher, ils l'ont percé à coups de baïonnettes, puis ont précipité son cadavre du haut du rocher dans une dépression. J'ai reconnu cette malheureuse victime, c'était Hranislav Kolabitch, instituteur du village de Dradnia. Je le connaissais bien. Des paysans qui passaient ont demandé aux Bulgares de leur permettre d'ensevelir cet homme. Ils ont refusé. Après le départ de tous, je me suis approché ; j'ai reconnu Kolabitch ; je n'ai pas pu l'ensevelir craignant d'être surpris.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : Bonnassieux.

Signé : Commandant Milan M. Kr. Georgévitch.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Kousman Kostévitch, 65 ans, agriculteur, à Bayets.

Après l'arrivée des Bulgares, j'ai été surveillé pendant près de deux ans, j'étais suspect de serbophilié, mais je restai prudent, j'évitais de causer et d'admettre des gens chez moi. J'avais d'ailleurs trois filles et je redoutais l'intrusion des Bulgares chez moi. En novembre 1917, un Bulgare, se disant serbophile, m'a trompé et j'ai consenti à le recevoir croyant qu'il était vraiment Serbe. Il s'appelle Dimitrié Stoyanovitch. Il a amené deux hommes et comme il invoquait la recommandation d'un ami, je les ai reçus. Une première et une seconde visite se sont passées sans incident ; mais à la troisième, ils se sont emparés de moi et m'ont conduit à Rillo, au monastère, en Bulgarie. C'était un des plus mauvais camps d'internement. Ma femme et deux de mes filles ont été internées avec moi. Nous avons été employés aux plus durs travaux de route. Au bout de quelques jours, mes deux filles âgées de vingt et vingt-et-un ans sont succombé d'épuisement, de fatigue et de privations. Il fallait travailler beaucoup à des travaux très pénibles, et ne recevoir qu'une nourriture insuffisante. Elles n'ont reçu aucun soin.

Pendant mon internement, ma maison a été pillée complètement. J'avais farine, blé, animaux domestiques, rien n'a été épargné.

Lecture faite persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : Bonnassieux.

Signé : Commandant Milan M. Kr. Georgévitch.

N° 15

Le 1er janvier 1919, devant nous, soussigné, membre de la Commission interalliée d'enquête, étant en transport à Cavadar, assisté de M. le Commandant Georgewitch, expert et interprète de la Commission, a comparu, à Cavadar, le témoin soussigné qui nous a fait la déclaration suivante :

Georgewitch Dané, 48 ans, président du Conseil municipal, à Mzrend Horaowatz.

Au mois de novembre 1915, c'est-à-dire, au moment de l'envahissement du pays, trois officiers bulgares ont pénétré dans ma maison, où se trouvait ma famille composée de ma femme, de ma fillette, 12 ans, et de deux petits garçons. J'étais suspect, parce que j'ai un frère dans l'armée

serbe. Après diverses observations, ils ont forcé ma femme, en ma présence, et celle de mes enfants, à se coucher, et ces trois officiers l'ont violée sous nos yeux. Avisant ensuite ma fillette, ils lui ont fait subir le même sort, malgré son jeune âge et ses cris. Après ces actes, ils ont questionné mes deux petits garçons, âgés de 7 et de 9 ans. Ils leur ont demandé : « Tu seras officier ou soldat serbe, un jour ! ». Sur leur réponse affirmative, ils les ont pris, leur ont serré le cou, tourné violemment la tête, à droite, puis, à gauche, au point que ces enfants ont souffert énormément. A la suite de ces événements, des émotions, et des souffrances, endurées, ma femme, ma fille, mes deux garçons sont morts. Ils sont morts au début de l'année 1916, après avoir, chaque jour, chaque nuit, redouté une nouvelle violence des Bulgares. Je n'ai plus de raison de vivre. Mon père, Georges, âgé de plus de 70 ans, n'ayant pu continuer la retraite, s'était arrêté à Cavadar, où il était resté un certain temps. Vers la Noël, il est revenu chez nous ; peu après son retour, Stoyan Yovanowitch, Dvino Donowitch, et Traiko, Deinowitch, (le premier, maître d'école bulgare) sont venus à la maison, lui ont demandé huit cent louis d'or, et quarante ocques d'opium. L'ocque était, à ce moment, au cours de 100 francs. Mon père, menacé, intimidé, injurié, a donné 400 louis d'or et 20 ocques d'opium. Pour le surplus, il a exposé qu'il n'avait plus rien. C'est alors que Dvino Donowitch et Stoyan Yovanowitch, assis à ses côtés, à droite et à gauche, ont tiré leurs couteaux et l'ont frappé, chacun, à la cuisse de deux coups de couteau. Le vieillard a répété qu'il n'avait plus rien. Stoyan lui a répondu « Puisque tu n'as plus rien, prends ce couteau et frappe l'officier serbe ». Il faisait allusion à son petit-fils qui avait dit qu'il serait officier serbe, un jour. » Mon père a répondu qu'il ne pouvait égorger son petit-fils et qu'il s'y refusait. Là dessus, les trois hommes sont partis en disant qu'ils reviendraient à l'aube pour prendre les 400 louis d'or et les 20 ocques qui n'avaient pu leur être donnés : faute de quoi, la famille serait égorgée. La nuit s'est passée dans l'angoisse. A l'aube, les brigands sont revenus, et après diverses insultes et brutalités, ils ont dit : « Embrassez la main au vieillard, vous ne le reverrez plus ». Là-dessus, ils ont emmené mon père : je ne sais ce qu'il est devenu, s'il est mort ou vivant. Je ne l'ai plus revu, personne n'a pu me donner de ses nouvelles. D'après plusieurs personnes du village, il aurait été torturé cruellement, mais je ne sais rien personnellement ; en tout cas, je pense qu'il est mort.

Je puis encore ajouter qu'après la mort de mon père et avant celle de ma femme et de mes enfants, les trois hommes sont revenus ; ils ont, de nouveau réclamé de l'argent. Je leur ai répondu que je n'en avais plus;

en réalité, j'avais encore 2.000 francs en billets de banque ; ils constituaient ma dernière ressource, et provenaient d'une vente de vin faite par mon père. Je n'osais m'en servir, car j'avais dit que je n'avais plus aucune ressource ; et si j'avais fait des achats, les brigands auraient su que j'avais encore de l'argent. Pressé par la faim, voyant ma femme, mes enfants dans la misère, je résolus d'aller demander le secours de mes beaux-frères dans le village de Tchickevo, près de Veles. Je me mis en route : sitôt après mon départ, ces trois hommes sont venus à la maison et ont demandé à ma femme où j'étais parti. Elle leur indiqua une direction opposée à la mienne, mais ils se sont renseignés dans le village étant sur ma véritable direction. Entre temps, j'arrivais chez mon beau-frère, je lui exposais ma situation, ma misère, celle des miens, et il s'offrit aussitôt à me venir en aide. Je sortis, puis me rendis chez mon second beau-frère, qui me promit semblablement son secours. Là-dessus, les trois hommes sont arrivés, et m'ont rejoint chez mon plus jeune beau-frère. Ils ont renouvelé leurs demandes d'argent, leurs menaces. J'ai répondu que je n'avais plus aucune ressource. Mes deux beaux-frères ont, alors, proposé de nous rendre à la Commandature, à Cavadar, pour exposer ma situation au Commandement. Nous sommes venus à Cavadar ; j'ai pu dire à ma femme de prendre sur elle les deux mille francs, pour servir à me racheter, si possible. A Cavadar, j'ai été emprisonné ; j'ai été menacé, on m'a dit que je serai tué comme mon père — c'est ainsi que j'ai appris qu'il était mort — que je serai mis en morceaux comme lui, si je ne donnais pas de l'argent. Ils savaient, hélas, que j'avais encore l'argent provenant de la vente de vin de mon père.

Me voyant perdu, j'ai dit à Stoyan Yovanovitch : « Il me reste deux mille francs, prends-les, mais, après, coupe-moi la tête, je n'ai plus rien ». Stoyan a répliqué qu'il n'acceptait pas, sachant que j'avais davantage. Je lui ai répondu que je n'avais réellement que deux mille, mais que j'emprunterai le reste, si possible. J'ai été laissé libre, j'ai demandé à des amis ; l'un d'eux m'a remis deux cents francs. Je suis allé aussitôt porter cette somme à Stoyan Yovanovitch, qui l'a prise, et j'ai été laissé libre. Mon prêteur s'appelle Risto Bébédjaco, de Cavadar, il peut en témoigner. Comme il n'avait pas lui-même ces deux cents francs, il a lui-même emprunté cent francs à Risto Yosipowitch. Depuis, je n'ai plus été inquiété.

Lecture faite, persiste et signe avec nous.

Signé : Dané Georgevitch.
Signé : A. Bonnassieux.
Commandant Milan M. Kr. Georgevitch.

Au moment de signer, le témoin ajoute : J'ai été complètement dépouillé par les Bulgares. Ils m'ont pris vingt mille ocques de vin, trois mille ocques de raki, liquides et barriques ; huit mille ocques de vinaigre, cent soixante moutons, quinze bœufs, deux chevaux, six ânes, vingt-cinq mille ocques de paille, dix mille ocques d'orge. Les bâtiments qui contenaient ces marchandises ont été brûlés ; mon mobilier de maison a été pillé. J'avais un magasin de mercerie, de cordonnerie, d'objets divers : tout a été pris. J'avais une fortune supérieure à un million deux cents mille levas, au moment où j'ai été dépouillé ; actuellement, je suis complètement ruiné. Après avoir été le plus riche du village, je suis devenu le plus pauvre.

J'ajoute encore que j'avais un moulin, unique en la contrée, avec trois meules ; huit mille ocques de vin. Dans leur rage, les Bulgares ont même coupé les ceps de mes vignes, sur une étendue de vingt-cinq hectares. Ils m'ont coupé huit cent peupliers, très vieux, dont leurs troncs étaient à peine encerclée par deux hommes.

Lecture faite, persiste et signe avec nous.

Dané Georgevitch,
Bonnassieux.
Commandant M. Kr. Georgevitch.

N° 16

Le 2 janvier 1918, à Farisch, devant nous, soussigné, membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté de M. le commandant Georgewitch, expert et interprète, en transport dans ce village, a comparu le témoin ci-dessous désigné qui nous a fait la déclaration suivante :

Temelko Nedowitch, 47 ans, agriculteur, à Farisch.

Au début de l'année 1916, en janvier, le nommé Stoyan Yovanowitch, de Mzrend, est venu au village, accompagné de deux officiers bulgares ; il a réuni les notables, les adjoints du régime serbe, dont je faisais partie ; il a demandé à tous quelles fonctions ils exerçaient sous le régime serbe, et s'ils étaient vraiment Serbes. Tous ont répondu affirmativement. Alors, à titre d'exemple, il m'a fait dévêtir complètement. Une fois nu, j'ai été inondé d'eau froide, puis enfermé dans une cave pendant deux heures. Extrait de la cave et conduit devant Stoyan, j'ai été de nouveau questionné et j'ai fait les mêmes réponses qu'auparavant. Dans la soirée, nous

avons été conduits à Cavadar, où nous avons été mis en prison ; au bout de deux jours, en raison des bons renseignements que les gens ont donné sur nous, nous avons été reconduits à Farisch. Là, les Bulgares ont gardé avec eux, mon oncle Kostevitch, Amed, ainsi que l'adjoint Risto Arsowitch. Ils les ont conduits en dehors du village, et les ont tués à coups de couteau. Le lendemain, j'ai trouvé leurs cadavres troués de coups ; leurs figures portaient aussi des traces de violences. J'ai enseveli les deux corps. Les Bulgares ne nous ont plus inquiétés personnellement, mais ont tout pillé et emporté. Il n'y a plus de mobilier dans le village. Parfois, ils donnaient un bon de réquisition. « raspiska » ; parfois, ils en donnaient, mais ils venaient les réclamer plus tard, en sorte que personne n'a été payé.

La lecture faite, le témoin signe avec nous.

Temelko Nedovitch.

Bonnassieux.

Commandant M. Kr. Georgevitch.

Nous avons entendu :

Atsa, Ristova, 40 ans, cultivatrice, à Farisch.

Au début de l'occupation bulgare, Wasil Karageoff avec quelques soldats bulgares, sont venus à Farisch. Ils m'ont prise, moi, ma fille, âgée de 20 ans, et trois autres femmes du village, dont l'une, âgée de 70 ans. Ils nous ont conduites sur une montagne, à la position de Rouyan. Là, ils nous ont livrées aux soldats. Pendant huit jours, nous avons été violées par ces hommes, qui nous traitaient en filles publiques. Après ces huit jours, on nous a fait revenir à Farisch. Ma fille a survécu peu de temps à l'émotion qu'elle avait éprouvée et à la honte ; la vieille de 70 ans a aussi succombé.

Quelque temps plus tard, les Bulgares sont revenus ; ils ont demandé à mon mari de l'argent. Il a remis ce qu'il avait : deux louis d'or. Sur ce, Wassil Karageoff a pris ma fille ; — le fait se passait avant son décès — et, sous nos yeux, l'a violée. Nous n'avons pu intervenir, ni mon mari, ni moi, car Wassil était accompagné de Stoyan Yovanowitch et d'un autre comitadji très redouté.

Peu après, les Bulgares sont venus à la maison et ont pris mon mari. Ils l'ont conduit, je ne sais où, et je ne l'ai jamais plus revu. Sans doute, ils l'ont tué. Son nom était Rista Arsovitch. J'ai appris récemment qu'il avait été tué.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Bonnassieux.

Commandant M. Kr. Georgevitch.

Nous avons entendu :

Kamka Démékémélkwitch, 30 ans, cultivatrice, à Farisch.

J'ai fait partie des femmes de ce village que les Bulgares ont emmenées et conduites à Rouyan. Pendant huit jours nous avons servi à leurs amusements lubriques. Nous étions considérées et traitées comme des femmes publiques.

Quand je suis revenue à Farisch, j'ai trouvé ma maison complètement pillée, et dévalisée. Je n'ai plus aucune ressource.

Mon mari, prisonnier de guerre des Autrichiens, est survenu peu après, et depuis nous avons été laissés tranquilles.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
Commandant M. Kr. GEORGEVITCH.

N° 17

Nous avons entendu :

Grosda Arso-Arsowitch, 37 ans, cultivatrice, à Farische.

Comme les autres femmes du village, j'ai été prise par les Bulgares et conduite à Rouyan. J'ai été outragée, violée, malgré mes protestations et pendant huit jours j'ai du subir les caprices de ces hommes, comme une femme publique.

A mon retour, j'ai trouvé ma maison détruite, tout avait été pillé, et dévalisé, je n'ai rien retrouvé.

J'ai été très malheureuse.

Lecture faite, persiste, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
Commandant M. Kr. GEORGEVITCH.

Le 3 janvier 1918, à Vélès, étant en transport, devant nous, soussigné, membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté de M. le commandant Georgewitch, interprète et expert, a comparu le témoin, ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Temka Giorgia Yanackiewitch, 65 ans environ, demeurant à Théovo, cultivatrice.

Au début de l'occupation bulgare, à Theovo, en novembre 1915, les Bulgares ont imposé des contributions au pays. Ils ont demandé notamment

de la farine. Mon mari a reçu la visite des soldats bulgares qui l'ont invité à leur donner de la farine. Il leur a remis ce qu'il avait; les Bulgares l'ont forcé à porter cette farine chez eux; il est sorti, mais en chemin les Bulgares l'ont tué, à coups de baïonnette. Je n'ai pas vu le meurtre; mais le lendemain, j'ai vu son cadavre. Personne n'a osé l'ensevelir, les Bulgares s'y opposaient; enfin, après que ce cadavre fut resté près de trois semaines, exposé dehors, sans sépulture, j'ai été autorisée à le faire enterrer. Un voisin m'a aidée à lui rendre ce dernier devoir.

J'oubliais de dire qu'en même temps que la farine, les Bulgares ont demandé de l'argent; mon mari, sous leurs menaces a dû leur donner 30 livres turques qui constituaient notre unique fortune.

J'ajoute que dans les premiers jours de l'occupation, ma belle-fille, Paraskeva, âgée de 40 ans environ, a été violée, dans notre maison, par trois soldats bulgares qui se sont introduits dans notre demeure pendant qu'elle était seule.

Nous avons subi plusieurs vols : 80 moutons, 1 cheval, 10 porcs nous ont été soustraits.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
C[t] M GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Risto Georgewitch, 57 ans, cultivateur, à Krajnici.

Je suis le président du Conseil municipal de Krajnici. Lors de l'invasion bulgare, je me suis retiré à Cavadar, sur l'ordre des autorités. Les Bulgares m'ont pris dans cette ville, et m'ont ramené dans mon village. J'ai appris que ma femme Velicka et mon fils unique Alexandre, âgé de 20 ans, avaient été tués par les Bulgares. J'ai découvert leurs tombes et je les ai reconnus. Les détails suivants m'ont été donnés. Le maire bulgare, un habitant du village, Pécho Naïdow et Milan Paulowitch, ainsi qu'un troisième de Prilep, sont venus, pendant une nuit et ont réclamé de l'argent. Ma femme, mon fils, ont été torturés jusqu'au moment où ils ont remis 17 louis d'or. Ma sœur, qui est notre voisine, entendant les cris de sa maison, est accourue pour racheter les victimes et a remis 30 louis d'or; mais ce don n'a servi à rien; ma femme a été encore torturée; on lui a coupé la langue; finalement elle a été tuée; mon fils a subi le même sort.

Les Bulgares m'ont pris 10.000 kilos de froment, 80 moutons, tout mon mobilier a été enlevé; on ne m'a laissé aucun habit. Avant ces événements, j'étais un des plus riches de la commune; actuellement, je n'ai

plus rien. Les habits que je porte m'ont été donnés par M. le Préfet.

J'ai été enfermé en prison à Vélès, pendant un mois; j'ai été relâché, mais sur la dénonciation d'un espion, j'ai été emprisonné à nouveau. En prison, j'ai été frappé à coups de bâton, à plusieurs reprises; on me liait les mains derrière le dos, et on me frappait violemment. J'ai souffert comme le Christ. Enfin, j'ai été extrait de la prison, mais interné à Sliven où je suis resté jusqu'à la délivrance de la Serbie.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
Cᵗ M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Pano Datchéwitch, 58 ans, cultivateur, à Sopot.

Vers la fin d'octobre 1915, un nommé Témelko Paparowitch est venu m'inviter à me rendre chez lui; j'ai pénétré chez lui, où j'ai trouvé des Bulgares; j'ai été immédiatement ligoté et l'on m'a demandé 15 livres turques. On a menacé de m'égorger, en sorte que j'ai dû dire d'aller demander à ma femme les 10 livres turques que je possédais; les Bulgares se sont rendus au domicile de ma femme qui leur a remis cet argent; après m'avoir pris mon argent, j'ai été renversé à terre et frappé avec une telle violence que ma jambe droite a été brisée et qu'actuellement encore je suis obligé de me servir de béquilles pour marcher. Je suis estropié pour la vie. Je n'ai reçu aucun soin; je n'ai pu guérir.

Les Bulgares m'ont volé 6 moutons et 2 chèvres.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
Cᵗ M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le temoin suivant :

Lenka Nicolé Saldowitch, 40 ans environ, à Vélès.

Le jour de l'arrivée des Bulgares à Vélès, j'étais à la maison avec mon mari et mes cinq enfants. J'ai conseillé à mon mari de fuir, mais il n'a pu le faire, c'était trop tard. Le nommé Leseff, un comitadji, accompagné de plusieurs hommes, est venu chez nous. Il s'est emparé de mon mari et de mon fils Boris, âgé de 17 ans. Tous deux ont été enfermés à la prison. Au bout de trois semaines, un soir que je rendais visite à la prison, mon fils m'a dit de le sauver, car son père avait été tué la veille et il s'attendait au même sort pour le lendemain. Je suis allée voir le comitadji qui m'a dit qu'il avait envoyé mon mari en Bulgarie, mais qu'il me laisserait mon

fils puisqu'il était encore mineur. Envoyer quelqu'un en Bulgarie signifie le faire mourir. Mon fils a été rendu à la liberté peu après.

Comme nous étions pauvres, on n'a rien pu nous prendre. Mon mari était employé à la mairie.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
C^t M. KR. GEORGEVITCH.

Catherina Babunski, femme de Jean Babunski, voïvode, 37 ans, à Vélès.

Lors du départ de mon mari, en octobre 1915, j'étais à Bouyanovci, avec mes cinq enfants : l'aîné avait 12 ans, le dernier 3 mois, je le nourrissais au sein. Je me suis réfugiée à Prichtina, où j'ai été admise dans une famille turque; j'ai été dénoncée, et je me suis aperçue que j'étais suivie; pour pouvoir vivre, j'en étais réduite à extraire des excréments des chevaux des grains d'avoine, que je lavais pour les convertir ensuite en farine et nourrir mes enfants. Un espion m'a accostée et m'a demandé d'où j'étais; j'ai répondu : je suis de Belgrade; l'individu, qui me connaissait, m'a répondu : « Non, tu es la femme du fameux Babunski. » J'ai avoué; il était impossible de nier. On m'a ordonné de me rendre à Uskub; j'ai dû faire la route à pied et franchir 60 kilomètres portant mon nourrisson sur les bras, et le plus jeune après lui, sur l'épaule. J'ai marché deux jours et une nuit, suivie de 4 hommes armés. A Uskub, sur mes prières, on m'a accordé une voiture que j'ai payée 70 levas et je suis allée à Vélès. Ici, j'ai été saisie par des soldats et conduite devant trois hommes qui étaient des comitadjis: Petar Lesseff, leur chef, le commandant Tchoukov et l'inspecteur de police Bitchew. J'ai été insultée, maltraitée, invitée à dénoncer mon mari, mise à nu devant eux et mes enfants. Ils m'ont pris tout mon argent. J'avais une somme de 23.000 francs dont 18.000 étaient au Comité de mon mari et 5.000 à nous; entre autre, 80 Napoléons. Après cette entrevue, j'ai été conduite en ville, exposée aux huées des gens qui me crachaient au visage et m'invectivaient. Au pont du Vardar, j'allais être jetée dans le Vardar, mais sur l'intervention d'un officier allemand j'ai été épargnée. C'est un officier bulgare qui m'avait prise à bras le corps et qui allait me précipiter dans l'eau, lorsque l'Allemand l'a arrêté. Conduite dans une maison, toujours avec mes enfants, j'y ai été enfermée, et un officier m'a dit que je serais pendue le lendemain. Dans la nuit, j'ai été emmenée près du Vardar, sur une place où une potence était dressée. L'officier bulgare m'a dit : « Tu as deux heures à vivre. » J'ai supplié de me laisser en vie.

Devant moi, les Bulgares ont pendu deux femmes, qui ont supplié, elles aussi, mais les Bulgares sont restés insensibles. Après leur mort, j'ai vu jeter leurs corps dans l'eau. L'officier s'est, à nouveau, tourné vers moi et m'a dit : « Tu as dix minutes à vivre. » J'ai ressenti une telle émotion que je me suis évanouie. Au matin, j'ai été reconduite à la prison; mais dans la journée j'ai été extraite de ma cellule pour être promenée en ville et exposée aux huées et aux crachats des soldats. Enfin, j'ai été ligotée et mise dans un train, avec mes enfants, à destination d'Uskub. J'ai été conduite devant un officier qui m'a insultée, demandant la retraite de mon mari. J'ai été giflée; puis j'ai été mise dans une cellule avec vingt-cinq soldats qui ont tenté de me violer ainsi que ma fillette de 12 ans. A force de pleurs et de supplications, j'ai pu éviter cette honte. Après un séjour de douze jours, j'ai été envoyée à Nisch, où j'ai été enfermée dans la forteresse: on m'a annoncé que j'allais être fusillée en même temps que six popes et six instituteurs. Ces hommes ont supplié pour que je sois épargnée en raison de mes enfants. J'ai été conduite au lieu du supplice; un officier bulgare est venu sur les lieux; après m'avoir insultée et giflée, il m'a annoncé que j'avais la vie sauve. Reconduite en prison, j'ai entendu peu après les coups de fusil qui m'annonçaient la mort des prêtres et des maîtres d'école. Enfin, quelques jours après, j'ai été envoyée à Sofia. En route, un de mes enfants a été jeté du train sur la voie par un gendarme. Cette fillette, âgée de 6 ans, a eu la colonne vertébrale brisée, elle est morte quelques jours après notre arrivée à Sofia, après d'horribles souffrances.

Je suis restée enfermée pendant trois mois dans une cave; je n'ai eu pour nourriture que du pain et de l'eau. La vermine s'est mise sur moi et sur mes enfants; nous avons eu des plaies causées par les morsures des puces, des parasites, etc. Ces plaies sont à peine cicatrisées en ce moment Je suis tombée malade, mes enfants aussi. J'ai été soignée par des médecins serbes et j'ai pu recevoir quelques soins. Après notre guérison, j'ai été enfermée au camp de prisonniers de Sofia, où je suis restée plus d'un an, astreinte aux travaux des autres prisonniers. De Sofia j'ai été envoyée à Philippopoli dans un autre camp, je n'y suis restée qu'une semaine, enfin j'ai été conduite à Carlovo, où j'ai été employée aux travaux des champs; mes enfants faisaient paître les bestiaux. Au bout d'un an, en février 1918, j'ai été transférée à Belgrade, avec mes enfants, je m'y trouvais encore au moment de la délivrance de la ville par les Alliés.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.

Cᵗ M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Maria-Zaphira Petrowitch, 40 ans, femme du garde-champêtre de Vélès.

Deux jours après l'arrivée des Bulgares, en octobre 1915, Petar Leseff et Nicolas Sophianatz sont venus chez moi, m'ont injuriée, frappée, moi et mes deux enfants (un garçon 12 ans, une fille 6 ans) ainsi que ma mère, âgée de 70 ans. Ils nous ont demandé l'adresse de notre cousin Bobunski. Nous n'avons pas pu la donner, puisque nous l'ignorions. Mon mari a été emmené à la Préfecture; il y est resté deux jours. Après ce délai, j'ai été invitée à m'y rendre pour le voir. Là j'ai été mise en présence de son cadavre. Il avait les deux bras coupés au coude, les deux jambes coupées au genou, les yeux crevés Leseff et Sophianatz m'ont dit : « Tu vois, si tu ne veux pas donner l'adresse de Bobunski, tu auras le même sort. » J'ai répondu, en pleurant, que je ne le connaissais pas. Après cette scène, j'ai été laissée libre et je suis retournée à mon domicile. Le lendemain, je suis allée réclamer le cadavre de mon mari pour l'ensevelir; un gendarme bulgare m'a répondu : « Inutile de vous en inquiéter, on l'a envoyé par le Vardar pêcher les poissons à Salonique. » J'ai compris qu'on l'avait jeté dans le Vardar.

Depuis ce fait, je n'ai plus été appelée par les Bulgares, et je n'ai plus été inquiétée.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
C^t M GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Athanase Yovanowitch, 21 ans, cultivateur, à Bogoumile.

Lors de l'invasion bulgare, en 1915, j'avais 18 ans, et je me trouvais à Bogoumile. J'ai fui devant les Bulgares, avec mon oncle, une cousine et une quinzaine de personnes de la localité. Nous nous sommes réfugiés à Dolgace. Mais là, les Bulgares n'ont pas tardé à nous rejoindre et nous avons été arrêtés.

Le lendemain, vers la nuit, les Bulgares ont rassemblé un grand nombre de personnes, 150 environ. Ces gens ont été réunis dans un endroit assez vaste, et ont appris qu'ils allaient être tués. Au bout de quelques instants, j'ai vu l'exécution commencer; les Bulgares ont tiré des coups de fusil sur nous; j'ai vu l'un d'eux prendre ma cousine et la violer; d'autres femmes ont subi le même sort. Ensuite, un Bulgare a dévêtu ma cousine et lui a coupé un sein avec son couteau de soldat; la malheureuse, Athanasia Illievitch, âgée de 17 ans, pleurait et suppliait; elle les adjurait de lui laisser

la vie sauve, elle donnerait tous ses biens; le soldat lui a coupé le deuxième sein; après ce supplice, elle est tombée évanouie. Cette exécution a provoque un tumulte à la faveur duquel je me suis enfui; les Bulgares m'ont tiré dessus, et m'ont blessé au pied, mais j'ai pu échapper à leur poursuite. De la montagne où j'étais, j'ai vu les Bulgares allumer un grand feu, dans lequel les cadavres des victimes ont été jetés et brûlés. Dans cette exécution en masse mon grand-père a été tué; cinq membres de ma famille ont été massacrés; mon grand-père, ma cousine, une tante et deux cousins.

Je suis rentré à Bogoumile, mais dénoncé comme ayant des relations avec un comitadji serbe, Vassil Crbitch, j'ai été arrêté et conduit à Vélès où j'ai été emprisonné pendant cinquante jours. Là j'ai été battu, à plusieurs reprises, frappé à coups de bâton. Finalement, j'ai été relâché et je suis resté tranquille jusqu'à mon enrôlement par les Bulgares, en juillet 1918. J'étais en garnison à Vidin.

Je me suis sauvé lors de la libération de la Serbie par les Alliés.

Toute la fortune familiale, en blé, farine, bétail, argent, a été prise par les Bulgares.

Lecture faite, signe avec nous.

Atanas Yovanovitch.
Bonnassieux.
Cᵗ M. Georgevitch.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Sazdo Gallewitch, 52 ans, cultivateur, à Sopat.

Un soir, après l'invasion de 1915, Temelko Papasovitch et Yovan Goulewitch et Dimitriew Rautche, sont venus chez nous à Sopot. J'étais couché avec ma femme et mes enfants. Ils ont frappé à la porte. Sachant qu'ils avaient tué mon frère dans la journée, je n'ai pas ouvert. Ils ont démoli la porte à coups de hache et ont pénétré dans notre domicile. Mes six enfants ont fait un rempart devant moi, ils ont été écartés. Ces trois hommes m'ont demandé des explications sur la conduite de mon frère. Je n'ai rien dit; j'ai été terrassé et frappé avec violence sur le dos et les jambes. Remis debout, j'ai senti qu'on me passait une corde au cou; j'ai vu placer la corde sur une poutre, trois fois j'ai été soulevé et maintenu en l'air, et trois fois ramené à terre, après plusieurs minutes de supplice. Ce supplice a eu lieu dans la maison de Temelko, qui est dans le village. Ramené à mon domicile, j'ai été rançonné à 20 livres turques, j'en ai offert 10, tout ce que j'avais. J'ai donné 5 livres et ma femme en a emprunté 5 autres dans le village. Si je n'avais pas fourni cette somme, j'aurais été pendu et jeté ensuite dans le Vardar, comme mon frère.

Ma maison a été pillée, on m'a pris 80 moutons, 8 ruches d'abeilles, 2.000 ocques de froment, 2 vaches. Bref, ils ont tout pris. Après ce pillage, j'ai été laissé libre. Ma femme, ma fille, âgée de 21 ans, ont été violées. Mon plus jeune fils, saisi par les jambes, a été jeté avec violence dans un coin; il a succombé un mois après; mon autre fille, âgée de 12 ans est morte d'émotion.

Quelque temps après, des gendarmes bulgares sont venus à leur tour; j'ai été battu à outrance au point de m'évanouir. Ils m'ont demandé de l'argent, j'ai dit que je n'en avais plus. Ils m'ont encore frappé. J'ai eu le corps noir de coups et pendant trois mois j'ai gardé le lit, étant dans l'impossibilité de me mouvoir; dès que j'ai pu me lever, je me suis réfugié à Vélès avec ma femme et mes quatre enfants survivants. Ici, je n'ai pas été inquiété. Je porte encore les traces des coups que j'ai reçus.

Lecture faite, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

BONNASSIEUX.
Cᵗ M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Matsa Thodorowitch, 42 ans, sans profession, à Vélès.

Lors de l'invasion bulgare, en 1915, j'étais ici, mais mon mari était parti à l'armée, comme officier de réserve. Craignant pour mes six enfants, je me suis réfugiée à Mitrowitsa; là pour gagner ma vie, j'ai servi dans des maisons turques, comme servante. Au bout d'un certain temps, je suis revenue à Vélès, pour chercher mon mobilier; un de mes parents m'a recueillie et m'a appris que ma maison avait été pillée. Je suis allée ensuite chez un Bulgare, Jocha Tchakrian; j'ai vu sur sa femme et ses filles, mes propres vêtements. J'ai supplié, mais en vain de me les rendre. Une des filles de ce bulgare, furieuse, est allée me dénoncer et m'a dit : « Attendez un peu, et vous verrez vos têtes rouler dans les rues. » Je suis partie. Un jour, un colonel bulgare m'a rencontrée. Il s'appelle Popoff, il m'a saluée et m'a causé comme si je le connaissais. Il m'a demandé mon domicile et m'a présentée à sa femme comme une parente. Il a fait ensuite éloigner les siens et s'est alors montré entreprenant sur moi, en dégraffant mon corsage, pour voir ma poitrine, disait-il. J'ai crié, il m'a frappée, je me suis défendue; le bruit a attiré sa femme et il s'est éloigné. Aussitôt après, une personne est venue de la Sous-Préfecture m'inviter à m'y rendre. Je m'y suis rendue. Là, le sous-préfet m'a assaillie et saisie à la poitrine; je me suis débattue, il m'a frappée, en me disant d'appeler à mon aide les Français ou les Anglais, ou les autres Alliés pour me défendre. J'ai réussi à l'arrêter: je lui ai demandé ce qu'on me voulait, pourquoi on me traitait ainsi, qui

m'avait dénoncé. Il m'a répondu que c'étaient les filles du Bulgare qui m'avait accueilli. Pris de doute sur la sincérité de la dénonciation, le sous-préfet m'a rendu ma liberté en me disant d'aller à Uskub, où j'aurai un autre laisser-passer pour me rendre à Mitrowitza. A Uskub, je me suis rendu compte que j'étais encore trompée, car au lieu de me donner une autorisation d'aller à Uskub, j'ai été renvoyée devant le Conseil de guerre. Le lendemain matin de mon arrivée, j'ai comparu devant un Tribunal, j'ai été interrogée; on me reprochait des propos alarmants pour avoir dit que les Serbes et les Alliés ne tarderaient pas à arriver. Le Tribunal, après avoir délibéré sur mon sort — il était question de me pendre ou de me jeter dans le Vardar — n'a pas statué; j'ai été relâchée, sur l'intervention d'un officier, tout au moins, je le pense, car à mon arrivée, j'avais exposé au commandant de la place ma situation et cet homme, convaincu de ma sincérité, m'avait rassuré sur mon sort et dit qu'il éclairerait la juridiction militaire.

J'ai été autorisée à me rendre à Mitrowitza, où, depuis je n'ai plus été inquiétée.

J'ai souffert beaucoup, des souffrances morales surtout.

Lecture faite, signe avec nous.

MATSA THODOROVITCH
BONNASSIEUX.
Cᵗ M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Nicolas Gotchewitch, 58 ans, cultivateur, à Bogoumile.

Au moment de l'invasion bulgare, des comitadjis se sont présentés à mon domicile, et m'ont demandé de l'argent. J'ai versé 800 francs; ils ont eu les mêmes exigences vi-à-vis d'autres habitants du village, plusieurs ont versé de l'argent, mais quatre ont été tués malgré leurs versements.

L'armée bulgare est arrivée douze à quinze jours après les comitadjis, et comme le village était considéré comme purement serbe, sa destruction a été décidée. D'abord, les Bulgares ont tiré à la mitrailleuse sur les maisons, puis sur les gens qui fuyaient. Mon fils a été tué; les habitants du village qui se sont sauvé, se sont réfugiés à Castici. Puis l'armée est arrivée, et a entouré ce village. Les gens sont descendus et sortis des maisons; un grand nombre a été tué. Personnellement, caché dans un grenier, j'ai soulevé une ardoise et j'ai vu tuer ma femme, une de mes belle-filles, deux filles, une de 8 et une de 4 ans. Ensuite 23 femmes ont été déshabillées complètement et laissées nues; elles ont été placées d'un côté, pendant que de l'autre 10 jeunes filles tziganes également nues, leur faisaient vis-à-vis. Les soldats se sont rués sur ces femmes et les ont violées, sous les regards et les rires des officiers. Après le viol et les danses, les soldats les

ont frappées à coups de couteau et toutes ont été tuées; ensuite, 10 jeunes gens du village ont été emmenés à Tscenitiché où ils ont été tués avec barbarie: on leur a crevé les yeux, lardé le corps de coups de couteau.

Un Turc, nommé Hassan Hadji Ahmetdof, de Tscenitchté après la mort de ma femme et de mes filles, est allé vers leurs cadavres et leur a fracassé la tête à coups de crosse de fusil.

Une des femmes pensant attendrir le Bulgare qui l'assaillait, l'a supplié de l'épargner, mais l'homme loin de se laisser émouvoir, s'est reculé légèrement, a pris son couteau et d'un coup violent lui a fait au ventre une large blessure d'où les intestins sortaient. La malheureuse s'est affaissée et a succombé peu après.

La plus petite de mes filles a eu une agonie de quatre heures.

Après le départ des Bulgares, je suis sorti de ma cachette et je me suis sauvé dans la montagne. Comme les victimes n'avaient pas été ensevelies par les Bulgares, je suis revenu dans la nuit, et avec d'autres hommes, j'ai creusé une fosse commune où, toutes, ont été enterrées Depuis, les parents des victimes ont pu reprendre les corps de leurs parents et les ensevelir séparément, dans la commune.

Chez moi, dans ma maison, j'ai trouvé le cadavre de mon fils, âgé de 17 ans, tué à coups de fusil. Les doigts de la main gauche étaient coupés.

Il m'a été volé 50 moutons, 300 ocques de blé, 2 bœufs. Ma paille, mon avoine ont été prises et n'ont jamais été payées.

Lorsque les Bulgares ont été battus et ont pris la fuite, ils devaient nous interner; leur défaite nous a sauvés.

Lecture faite, le témoin signe avec nous.

Nicolas Gotchemitch.
Bonnassieux.
Ct M. Georgevitch.

Dasta Bogdana Arsowitch, 45 ans, cultivatrice à Orahowdol.

Mon mari était président de la commune d'Orahowdol lorsque les Bulgares sont venus. Il a pu partir et se réfugier à Salonique. Je suis restée seule à la maison, avec ma belle-fille. Les comitadjis sont venus; ils ont tout pris, tout pillé. Nous n'avons eu aucune autre ressource que de nous réfugier chez des voisins. Un soir, Diocha Sardowitch est entré à la maison pour me dire d'aller à la mairie où j'étais convoquée, je m'y suis rendue. Là j'ai trouvé le chef des comitadjis, un nommé Iwan, voïvode de Xrainici. Après avoir causé, Diocha est sorti, et après son départ, Iwan s'est jeté sur moi et m'a violée. J'ai bien résisté, mais j'ai été paralysée par cet homme

qui est fort et était armé de son couteau et déterminé à me tuer, si je résistais énergiquement; c'était, d'ailleurs, le sort de toutes celles qui résistaient jusqu'au bout.

On nous a volé 170 moutons ou chèvres, 2 bœufs, trois vaches, trois cochons, 3.000 ocques de froment, et tout le mobilier de la maison. Mon mari avait heureusement emporté son argent.

Lecture faite, le témoin déclare ne savoir signer; nous avons signé,

BONNASSIEUX.
C[t] M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Stoyan Georgewitch, 19 ans, cultivateur, Bogoumli;

Vers le milieu de novembre 1915, un nommé Dimtchef, boucher à Velès et comitadji, est venu à Bogoumil; il s'est présenté chez mon père et lui a dit de le suivre. Caché dans le hangar, j'ai vu mon père sortir et suivre cet homme. De loin, j'ai cherché à voir ce qui se passerait. J'ai vu Dimchef lier mon père à la ceinture par une corde reliée à un arbre. Il lui a donné ensuite une pioche pour creuser la terre; la fosse terminée, le comitadjis, malgré les prières et les supplications de mon père, l'a forcé à se coucher au fond. Alors, le comitadjis l'a enterré vivant; quand mon père se soulevait, le bourreau le frappait avec la baïonnette placée au bout de sonfusil. Quand il n'a plus remué, il a comblé la fosse.

J'ai tout vu, caché derrière un arbre du bois voisin. Comme j'avais 16 ans à peine, je n'ai pas osé intervenir pour défendre mon père; je n'aurai pas pu le faire avec succès et j'aurais eu le même sort.

Quelque temps plus tard, ma mère a succombé de chagrin et de douleur. Je reste seul avec un petit frère, âgé de 8 ans.

Les Bulgares m'ont pris 2 bœufs, 1 cheval, 13 chèvres, 10 moutons, 1 cochon, 1.000 ocques de blé, 15 ocques de fromage, 2.000 ocques de foin. Comme nous n'avions pas d'argent, ils n'ont pu nous en soustraire, mais notre mobilier a été pillé

Lecture faite, le témoin signe avec nous.

STOYAN GEORGEVITCH.
BONNASSIEUX.
C[t] M. GEORGEVITCH.

Nous avons entendu le témoin suivant :

Ismaël Sultché, 36 ans, commerçant, épicier à Velès.

En octobre 1915, de vieux soldats serbes, fatigués, blessés ou malades,

ont passé à Vélès; mais sur l'ordre des Bulgares, déjà maîtres de la ville, ils ont été enfermés au nombre de 8 dans l'école musulmane de la ville. Ils ont été laissés sans nourriture et sans soins. Pris de pitié pour eux, des Musulmans ont voulu leur donner quelques vivres, mais la sentinelle postée devant l'école s'y est opposée ; cependant, nos enfants ont pu leur faire passer un peu de pain et de l'eau. Après 5 jours de détention, un combat eut lieu dans la nuit,aux environs de Vélès, le lendemain matin, nos enfants ne voyant plus la sentinelle sont venus nous prévenir. Nous nous sommes rendus à l'école et nous avons aperçu 7 cadavres percés à coups de baïonnette. Le huitième détenu avait pu s'enfuir ; il est venu chez l'un de nous, Suleiman Ali, qui lui a donné un vêtement civil et un fez ; grâce à ce déguisement, il a pu se sauver. Rabino Courtot, sur l'ordre de Lazare Trékof, agent des Bulgares et maire provisoire, a jeté les sept cadavres dans le Vardar.

Lecture faite, le témoin signe avec nous.

Ismaël Sultché.
Bonnassieux.
Ct Georgevitch.

Les témoins ci-après, Suleiman Ali, Rohmo Courtot et Hodja Nourri Abdhullah, entendus par nous, confirment pleinement la déposition ci-dessus.

Ismaël Sultché.
Bonnassieux.
Ct Georgevitch.

N° 18

Nous, soussigné, membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté de M. le commandant Georgewitch, expert et interprète, dûment munis de pouvoirs par la Commission, avons fait les constations et reçu les dépositions suivantes, au cours d'un transport que nous avons accompli à Négotin, à Cavadar, à Farisch, à Vélès.

1° Etant à Cavadar, le 1er janvier 1919, V. S., nous avons entendu plusieurs témoins dont les dépositions ont été consingées dans un procès-verbal spécial, ci-annexé.

Nous avons visité le cimetière, dans la partie haute de la ville, près de l'église.

Dans sa partie inférieure, ce cimetière a été transformé en théâtre en

plein air ; le sol, en déclivité très accentuée, présente une forme semi-circulaire ; le terrain a été nivelé, les tombes enlevées, et une douzaine de gradins a été aménagée. Ces gradins sont encore intacts; au bas, une plate-forme de terre et de pierre a été construite, de forme rectangulaire. Elle constituait la scène, elle est très visible.

Au-dessus des gradins, sur la partie haute du cimetière, qui est constituée par un plateau, des barres parallèles, destinées à des exercices de gymnastique, existent toujours.

Le cimetière est traversé par une allée centrale qui mène à l'église.

A droite, plusieurs tombes sont abimées; les stelles sont cassées ou renversées ou mises en morceaux; les tumuli de pierre et de terre sont détruits, les uns totalement et comme nivelés, les autres partiellement. A gauche, mêmes constatations.

En outre, les Bulgares ont constitué un cimetière pour enterrer leurs morts. Après avoir nivelé les tombes serbes, ils ont fait un enclos, entouré de fils de fer barbelés. Le contraste est frappant entre ce carré du cimetière où lels tombes sont récentes et en bon état, et le reste du cimetière où les tombes sont détruites, partiellement ou totalement, par suite des profanations commises par les Bulgares.

Nous avons remarqué que sur plusieurs tombes, et notamment sur celle du pope, enterré dans le cloître de l'église, la syllabe terminale « itch » a été martelée ; parfois, elle est remplacée par la terminaison « off », parfois elle n'a pas été remplacée.

Dans la ville, plusieurs maisons sont détruites. Elles ont été ou brulées, ou mises en démolition pour se procurer le bois des planches, des toits, des portes, des fenêtres, des madriers encastrés dans le pisé et qui en constituaient l'armature. Elles se sont effondrées.

M. le Sous-Préfet et les notablels qui nous accompagnent, me déclarent que ces destructions sont l'œuvre des Bulgares. Elles sont, d'autre part, récentes, et n'offrent pas l'aspect de ruines antérieures à la guerre.

Le 2 janvier 1919, nous avons profité de notre passage très court, à Négotin, pour entendre divers témoins. Nous n'avons pu rédiger un procès-verbal spécial des dépositions, faute de temps :

« Fatima Suleiman, 20 ans, son père, son mari ont été tués pour n'avoir pu fournir l'argent demandé par les Bulgares. Sa maison a été entièrement pillée. Elle n'a plus aucune ressource ».

« Aicha Suleiman, 30 ans ,son mari a été tué pour les mêmes motifs Sa maison a été détruite, son mobilier pillé ».

« Ioré Ibrahim, 41 ans. Les Bulgares ont enlevé tous les mâles de son village — Brusnick — époux, pères, enfants, grands parents. On ne les a

plus revus. On ignore leur sort. Elle ne sait, par suite, où se trouve son mari. Le village entier a été pillé. Réfugiée dans un village voisin, elle vit de la charité du maire ».

« Veli Effendi, 65 ans, hodja (prêtre) de Bustrenji.

« Il a subi un grand outrage, sa barbe a été coupée, — insigne de son caractère sacré. — Les Bulgares lui ont demandé une rançon de 3.000 fr. qu'il a versée.

« Dans son village, dix personnes ont été tuées; la plupart des habitants ont été frappés et maltraités. Tous ont été rançonnés et dépouillés de leur mobilier ».

« Ismid Ahmet, 54 ans, hodja et maire de Bistorije :

« Il a été rançonné et a payé 3.000 fr. aux Bulgares. Son frère a été tué. Dans le village, le bétail, les récoltes, les mobiliers ont été volés ».

« Zeim Helmas, 70 ans, de Bistriza :

« Les Bulgares lui ont pris 2.500 livres turques et 30 napoléons. Il a été frappé et maltraité; son bétail, ses récoltes ont été prises sans payer, sa maison a été brûlée ».

Chaban Djérépowitch, hodja à Dragovo :

Les Bulgares ont pillé la mosquée; les tapis, les richesses, évaluées 8.000 francs, ont été enlevées ».

On nous a présenté :

Suleiman Hassonovitch, 12 ans, et Ismaël Demowitch, 15 ans. Ces deux enfants, d'après les déclarations de M. le Sous-Préfet et des notables de Négotin, ont perdu la raison à la suite des coups, des mauvais traitements que les Bulgares leur ont fait subir. Visiblement, ils n'ont plus leur raison.

« Helmas Ali, 55 ans, Saïm Ismaël, 75 ans, de Dragovo, ont été entièrement dépouillés de leurs biens. Ils ont été frappés et maltraités par les Bulgares ».

Environ 20 autres personnes auraient pu être entendues, si nous avions eu plus de temps.

En général, ces témoins sont des musulmans serbes, sur lesquels les Bulgares se sont acharnés à cause de leur serbophilie.

Le même jour, partant pour Vélès, nous nous sommes arrêtés à Pépélitché pour visiter la mosquée. Ce village est turc, sa population serbophile.

Le hodja nous montre la mosquée qui est privée de ses tapis. Les Bulgares, peu de jours avant leur retraite, ont enlevé tous les tapis.

Le 3 janvier 1919, à Vélès, nous avons entendu plusieurs témoins par procès-verbaux séparés.

En ville, nous avons visité les deux fontaines, la fontaine Sermoli et

la fontaine des casernes. Les inscriptions serbes de ces monuments sont martelées ou détruites au ciseau. Ellles commémoraient des victoires serbes, en 1912, 1913, 1914.

Les bâtiments très vastes, très importants de la Régie des tabacs, ceux du manège, sont brûlés. Ils ont été ainsi détruits par les Bulgares, peu de jours avant leur retraite.

Dans les librairies, dans les écoles, chez les particuliers, les livres imprimés en serbe ont été saisis et brûlés par les Bulgares.

Le maire de la ville, M. Bogdanowitch, qui nous loge, nous montre, dans une pièce que les officiers Bulgares avaient transformée en popote, les traces, très nettes, très vieilles, — 9 —, des coups de revolver, tirés par les officiers, pendant leur séjour, dans sa maison. Il nous déclare qu'une assiette turque de valeur, souvenir de famille, a disparu de la pièce où il logeait un prince deBavière. Il s'est plaint au commandant bulgare, qui lui a répondu que l'ordonnance du prince avait du agir par inadvertance.

Fait à Uskub, au retour de notre transport, le 4 janvier 1919.

BONNASSIEUX.

N° 19

Le 6 janvier 1919, à Uskub, nous soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, nous sommes transportés, à 9 heures du matin, au vice-consulat de France, rue du Prince-Alexandre, pour y faire toutes constatations relatives à l'état du consulat, et des biens mobiliers qui y ont été laissés par M. le Vice-Consul de France, M. Zarzecki, lors de l'évacuation de cette ville par les autorités serbes, le 21 octobre 1915. Nous sommes assistés de Mme Vve Zarzecki, de passage à Uskub, et de M. Dumont, attaché du vice-consulat, demeurant à Uskub, rue de Monastir, 22.

La maison comprend un rez-de-chaussée, un étage, un sous-sol.

Avant son départ, M. le Vice-Consul de France avait réuni ses objets mobiliers dans quatre pièces : le salon, au rez-de-chaussée, le boudoir, la chambre à coucher, la chambre de bonne, à l'étage au-dessus, et avait apposé les scellés sur les portes.

Une première visite au vice-consulat nous montre que ces scellés ont été brisés. Les diverses pièces que nous parcourons contiennent un nombreux mobilier, disparate, en général, en très mauvais état et dans le plus grand désordre.

Pour nous reconnaître, nous prenons l'inventaire donné par M. J. Zar-

zecki, énumérant son mobilier, laissé par lui au consulat lors de son départ d'Uskub, le 21 octobre 1915.

Il comprend :

Rez-de-chaussée.

1° Vestibule. — 1 porte-chapeaux, chêne ciré avec glaces bisautées ; 1 grand paillasson-feutre ; 6 chaises ordinaires.

2° Hall. — 1 mobilier en osier composé de 1 canapé, 1 table, 2 fauteuils; 2 chaises, 1 chaise-longue; 1 table de milieu en faïences anciennes turques de Kutalina, provenant d'une mosquée d'Andrinople ; 1 grand coffre de mariage vénitien Louis kIII en bois de cyprès ciselé, sujets burinés au feu avec pommeau même bois ciselé sur trétaux; 2 grands candélabres en bronze et cristal de 12 bougies ; 1 lampe vénitienne ancienne en cuivre ; 3 amphores en poteries avec inscriptions en grec ; 3 coupes en porcelaine de Chine ; 1 coupe ancienne en verre de Venise ; 7 aiguières en porcelaine de Chine ; 1 coupe en porcelaine ; 3 tasses en porcelaine de Chine ; 1 porte-lampe en porcelaine de Chine ; 1 vase en porcelaine bleue de Chine ; 3 cendriers en cuivre ; 1 panneau composé de 2 costumes indiens, 3 arcs et une trentaine de flèches ; 2 grandes douilles en bronze de 0 m. 80 de hauteur servant de jardinière ; 1 calorifère Godin, grand modèle, avec tuyautage ; 2 toiles persanes, servant de rideaux ; 5 broderies sur velours de Gênes ; 1 lampe-suspension avec abat-jour en soie ; 1 grand tapis de milieu, travail bulgare, dimensions 5 mètres sur 6 mètres ; 1 mangal turc, en cuivre ; 5 tableaux à l'huile, représentant des sujets orientaux.

3° Cabinet de Travail. — 1 bureau empire en acajou verni; 1 fauteuil de bureau en acajou verni, tapisserie ancienne; 1 cartonnier en acajou verni, 12 cartons; 2 grandes bibliothèques en acajou verni; 2 grands fauteuils de bureau anglais en cuir maroquin; 1 table à jeu empire en acajou verni; 1 seconde table à jeu pliante; 1 calorifère émaillé vert avec tuyautage; 1 porte-pelles en cuivre doré et un seau à charbon; 1 peau de Léopold montée suspendue au mur; 1 tapis bulgare 4 m. sur 5 m.; 1 tapis persan ancien fond bleu 2 m sur 1 m.; 1 tapis turc ancien fond rouge 2 m. sur 1 m. 50; 1 tapis de table tablier roumain ancien 1 m. 50 sur 1 m.; 2 paires de rideaux en « djidjinn » avec tringles et garnitures cuivre doré; 4 rideaux en tulle avec garnitures en cuivre; 1 tableau ancien représentant l'Adoration des Mages, de l'école allemande du xviii[e] siècle, attribué à Rottenhamer; 1 tableau ancien représentant Saint François; 1 coffret albanais en bois sculpté; 1 pendule ancienne bois sculpté et bronze; 4 douilles d'obus; 1 encrier porcelaine de Limoges avec accessoires; 2 flambeaux en bronze empire; 1 grande papeterie en noyer sculpté (travail d'Uskub); 4 cadres en

noyer; 2 porte-bouquets en verre de Venise; 1 presse-papier en bronze avec sujet un oiseau mort; 1 presse-papier en argent; 6 broderies anciennes tartanes; 1 broderie arménienne; 3 broderies turques anciennes (pechkirs); 1 lampe en cuivre, abat-jour en cabochons; 1 lampe de bureau électrique portative avec abat-jour; 1 corbeille à papier en osier; 1 plumier en cristal; 1 pèse-lettres; plaques, produits et accessoires de photographie; dans le tiroir du bureau (21 pièces) couverts en argent russe; 1 table à cigarettes turque incrustations nacre; 1 vase à fleurs gallé; dans les deux bibliothèques, livre dont le Larousse illustré, la collection des œuvres de La Fontaine, les collections de l'*Illustration*, ouvrages anciens d'histoire, littérature française et étrangère, croix de la Légion d'honneur, fournitures de bureau et albums de timbres et de photographies, etc., etc.

4° Salon. — 4 tapis persans; ameublement de salon Louis XVI, soie verte, bois doré, composé de 1 canapé, 2 bergères, 2 fauteuils,s, 2 chaises; 2 paires de rideaux assorties soie verte, doublure satin jaune avec garnitures en cuivre doré; 4 rideaux en tulle avec garniture en cuivre; 1 bahut secrétaire vénitien Henri II, incrustations d'ivoire et pierres fines à tiroirs et à battants, en ébène; 1 coffret ébène et albâtre avec dorures; 1 coffret ancien en noyer sculpté Louis XVI; 1 lampadaire cuivre doré, tablette onyx avec un abat-jour empire en soie; 1 lampe anglaise double mèche en cuivre; 1 lampe électrique Gallé, éclairage intérieur, avec abat-jour Gallé; 2 flambeaux en argent, empire; 2 candélabres à 2 branches Louis XV, en argent; 2 statuettes biscuit « Enfants »; 1 jardinière en biscuit de Sèvres; 1 bonbonnière en porcelaine de Vienne forme voiture; 1 petite pendule Louis XVI; 3 broderies turques anciennes; 1 grande glace Louis XVI, encadrement bois doré; 2 corbeilles en argent pour cartes de visite; 1 portrait de Mme Zarzecka peint à l'huile, signé Mirca; 7 tableaux à l'huile, sujets divers; 1 petite table à cigarette en noyer sculpté, porte-bouquet en argent martelé; bibelots divers d'étagère.

5° Salle a Manger. — 1 salle à manger composée d'un buffet, 1 desserte, 1 table 12 personnes en chêne ciré; 12 chaises sièges et dossiers en cuir; 1 glacière; 1 grande lampe suspension en nickel avec 12 bougies et abat-jour; 1 tapis persan couverture de table; 1 tapis de Karamine; 3 paires de rideaux « Djindjinne » avec galerie et garnitures cuivre doré; 6 rideaux en tulle tringle et garniture; 1 toile cirée; 1 théière bouillote en cuivre rouge; 1 sparklet; 1 bouillote en nickel blanc; 7 douilles d'obus servant de rince-bouche; 1 surtout de table en poterie de Bretagne; 1 bonbonière en poterie; 13 « Zarfs » turcs en argent avec leurs tasses; 1 dessus de buffet broderie blanche à la main; 1 service de table complet pour 12 personnes

en porcelaine de Limoges la place bleu de Sèvres et or; 1 service de table en faïence Lorideau pour 12 personnes; 1 service à petit déjeuner pour 6 personnes; 1 service à thé complet pour 12 personnes en porcelaine de Limoges, la place bleu de Sèvres et or; 1 service verrerie Loctus pour 12 personnes; 1 service complet pour 18 personnes, verrerie en cristal millet; 12 coupes à champagne supplémentaires; 1 service verres à liqueur pour 18 personnes; 12 tasses à café turc porcelaine japonaise; 12 tasses à café turc porcelaine ordinaire; 1 tête-à-tête porcelaine japonaise; 9 tableaux à l'huile représentant des natures mortes; 8 assiettes suspendues au mur porcelaine de Marseille; 6 assiettes suspendues au mur époque Empire; 2 plats persans anciens suspendus; 1 service à glace en cristal pour 18 personnes. 3 théières en terre de fer brunes; 1 grand plateau en argent; 3 plateaux laqués.

6° Cuisine. — 1 grand fourneau de cuisine avec tuyautage; 1 batterie de cuisine complète en cuivre avec tous les accessoires nécessaires pour la cuisine; 1 table de cuisine et 3 chaises; assiettes et couverts pour les domestiques; 2 lampes de cuisine; brosses, balais, pelles à charbon, plumeaux, etc.; 1 sorbetière.

Dans l'escalier menant au premier étage : 1 lampe, 1 tapis d'escalier.

Premier étage.

1. Hall du premier étage. — Armoire à linge avec toute la lingerie de maison; trousseau et garde-robe ou vestiaire de Mme Zarzecki y compris chaussures, chapeaux, etc.; 1 mallette à chapeaux; 10 petites toiles à l'huile. sujets divers; 1 voiture d'enfant.

2° Boudoir. — 1 bibliothèque armoire avec mercerie, albums et livres; 1 table secrétaire avec objets divers, écritoire, photographies; 2 chaises longues avec coussins; 1 grand calorifère Godin avec tuyautage; 1 table à thé avec tapis; 6 chaises en paille; 4 grands tableaux à l'huile, sujets divers; 3 petits tableaux à l'huile, sujets divers; 3 paires de rideaux en tulle; plantes vertes sur le balcon de cette chambre.

3° Chambre a Coucher. — Chambre à coucher Régence, de l'époque, en palissandre massif sculpté; 1 grand lit double à colonnes et baldaquins; 6 chaises, siège en cuir de Cordoue repoussé; 1 table à tiroir; 1 armoire à glace et 1 table de nuit; 2 paires de rideaux tapisserie avec tringles galerie; 2 paires de rideaux en tulle avecgarnitur; 1 lit d'enfant complet; 4 tableaux, sujets divers.

4° Cabinet de Toilette. — 1 table de toilette avec garniture complète

en faïence, broc, seaux, etc.; 1 porte-serviettes; 1 divan recouvert d'un tapis turc; 4 coussins velours de Gênes; 2 coussins en soie brodée; 3 coussins en soie peinte; 4 coussins velours de Gênes; 2 tableaux à l'huile; 1 glace à 3 faces; 1 glace de toilette; 1 glace à main monture Empire; 1 bonbonière en Sèvres· 2 rideaux « Djinndjinn » avec tringles et garnitures; 4 rideaux en tulle avec garniture; 1 armoire contenant le trousseau, robes, chapeaux, chaussures, ombrelles. de Mme Zarzecki et de bébé, etc.; 1 tapis bulgare; 2 toiles cirées; 2 broderies « pechkirs ».

5° Chambre d'Ami. — 1 lit double complet en noyer ciré avec sommier, matelas laine, etc.; 1 armoire à glace noyer ciré double glace biseautée; 1 table de nuit marbre rose noyer ciré; 1 table lavabo avec marbre et garniture de toilette, broc, seau, etc., 2 chaises en noyer ciré recouvertes soie verte; 2 paires de rideaux en tapisserie, doublés, avec tringles dorées; 2 paires de rideaux en tulle avec garniture; 1 vierge de Lourdes en argent; 2 étagères-appliques; 1 tableau à l'huile, paysage; 2 flambeaux en bronze, Empire; 1 tapis persan fond vert; 1 tapis bulgare; 1 glace cadre russe émaillé; 1 couvre-pied en coton fait à la main; 2 porte-manteaux.

6° Chambre de Bonne. — 1 lit en fer double garniture cuivre, sommier métallique, matelas laine, traversin, etc.; 1 lit en fer petit avec paillasse, matelas laine, etc.; 1 table lavabo garnie; 2 chaises; 1 planche à repasser, fer, etc.; 1 caisse contenant de la musique pour piano; 1 grand tub en zinc; 1 baignoire pour enfant; 1 mannequin démontable; 1 malle avec différents effets, balais, plumeau, tête de loup et autres accessoires pour nettoyage de maison.

7° Chambre & Provisions. — Provisions diverses : sucre, chocolat, farine, café, thé, riz, crème, savon, conserves de légumes, de poisson, de viande, truffes, biscuits, foie gras. Lampes et appareils électriques, ampoules, etc., non utilisés.

Sous-Sol. — 70 caisses d'emballage; approvisionnement de bois pour l'hiver. Dans la buanderie, accessoires pour lessive. Dans la chambre des cavass et des domestiques, divers objets.

Cave. — 1 cinquantaine de bouteilles de champagne; 1 centaine de bouteilles de vins de Bordeaux et de Bourgogne; 1 cinquantaine de bouteilles liqueurs, cognac, sirops, vermouth.

En examinant les différents meubles, nous avons reconnu :

1° Vestibule. — Le porte-chapeau chêne ciré, avec glace biseautée. Il est intact.

2° Hall. — 1 canapé, 1 chaise longue en osier; la table de milieu en faïences anciennes turques, de kutalina provenant d'une mosquée d'Andrinople. Elle est en partie brisée; le grand coffre de mariage vénitien Louis XIII, en bois de cyprès, etc. Le couvercle manque, ainsi que les tréteaux. Il est hors d'usage; 1 des deux candélabres en bronze et cristal. Il est hors d'usage, les verreries sont brisées; la lampe vénitienne ancienne en cuivre, mais elle est privée de tous ses accessoires; 2 des 7 aiguières en porcelaine de Chine.

3° Cabinet de Travail. — Le bureau Empire en acajou verni. Il est fracturé et vidé; le fauteuil de bureau en acajou verni, tapisserie ancienne; 1 des deux grandes bibliothèques en acajou verni. Elle est brisée, hors d'usage, les livres manquent; le calorifère émaillé vert, les pieds sont brisés, les tuyautages ont disparu; le tapis turc ancien fond rouge 2 m. sur 1 m. 50; le tapis persan ancien fond fraise 2 m. sur 1 m. 50; le tapis turc fond rouge 2 m. 50 sur 1 m. 50; 1 rideau, des deux paires, en « Djinndjinn », il est déchiré, troué, en très mauvais état; 1 tableau représentant Saint François. Il a été abîmé par un lavage et n'a plus d'evaleur; la pendule ancienne en bois sculpté. Hors d'usage.

4° Salon. — 1 canapé, 1 bergère, 2 fauteuils, 1 chaise, de l'ameublement de salon Louis XVI. La soie des sièges est salie, trouée, usagée à fond, la trame est à nu; le bahut secrétaire vénitien Henri II, etc. Il est fracassé, privé d'un battant de porte, de plusieurs tiroirs, les incrustations ont été en partie enlevées, les pierres fines ont disparu. Sans valeur, irréparable; le lampadaire cuivre doré, tablette onyx, etc. 1 des deux candélabres à deux branches Louis XV, en argent, la grande glace Louis XVI, encadrement bois doré. Elle est écornée.

5° Salle a Manger. — Le buffffet et la desserte, ils sont brisés, les tiroirs manquent, les panneaux sont arrachés, abîmés, les pieds, les colonnes coupés. Ils sont hors d'usage, sans valeur; la glacière, brisée. Hors d'usage; 1 paire des trois paires de rideaux « Djinndjinn ».

6° Cuisine. — Le fourneau, abîmé. Hors d'usage; 1 chaudron, seule pièce subsistant de la batterie de cuisine.

Premier étage.

Escalier, plus de tapis.

1° Hall du Premier étage. Néant.

2° Boudoir. — **Néant.**

3° Chambre a Coucher. — 1 des 6 chaises, siège en cuir de Cordoue repoussé, le cuir est largement coupé, la chaise ne peut se réparer. Hors d'usage; l'armoire à glace, le panneau à glace est détaché mais peut être remis. Ce meuble peut servir; le lit d'enfant. Il est complètement dégarni, la carcasse seule subsiste.

4° Cabinet de Travail. — Néant.

5° Chambre d'Ami. — L'armoire à glace, noyer ciré, double glace biseautée. Elle est abîmée, sans valeur; la table lavabo avec marbre, la garniture de toilette a disparu; la glace cadre russe émaillé. Hors d'usage.

6° Chambre de bonne. — Le buste en mannequin démontable, abîmé.

7° Chambre a Provisions. — Néant.

8° Sous-Sol. — Néant.

9° Cave. — Néant.

Tels sont les meubles que nous avons retrouvés et reconnus comme étant ceux mentionnés audit inventaire.

Tous les autres ont disparu.

Meubles du Consulat.

Il n'en existe plus aucun, tous ont disparu. Mme Veuve Zarzecka, M. Dumont, n'en ont découvert aucun parmi les nombreux meubles qui se trouvent dans la maison, et qui y ont été apportés pendant l'occupation bulgare. Leurs propriétaires sont inconnus.

En résumé, il résulte de nos constatations que le Vice-Consulat de France à Uskub a été vidé, que les scellés apposés au départ du Vice-Consul ont été brisés, que le mobilier du Consulat a totalement disparu, que le mobilier personnel de M. le Vice-Consul a été presque totalement pillé; les rares pièces qui subsistent sont abîmées, hors d'usage, sans valeur.

Par contre, un mobilier hétéroclite, en général très abîmé, dont les propriétaires sont inconnus, a été apporté au Vice-Consulat. Nous savons officiellement qu'une enquête est en cours, à la Préfecture d'Uskub, pour rechercher et connaître les circonstances de la violation du Vice-Consulat de France, du pillage et de ses auteurs.

On remarque dans la cour un abri bétonné de 2 m. d'épaisseur.

Fait à Uskub, le 6 janvier 1919, I. V. S.

Ont signé :

P. Gavrilovitch,
Membre serbe.

A. Bonnassieux,
Membre français.

N° 20

Le 8 janvier 1919, à Uskub, devant nous, soussignés, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne, D. S. O. R. G. A., membre anglais, A. Bonassieux, membre français, de la Commission interalliée d'enquête, a comparu le témoin, ci-après désigné qui nous a fait la déclaration suivante :

Vassil Djakonowitch, âgé de 26 ans, sous-lieutenant bulgare, du 61e régiment d'infanterie, prisonnier de guerre, à Uskub.

Pendant l'hiver 1916-1917 ,je suis resté six mois à Uskub, au régiment macédonien. A cette époque, une division de montagne a été formée et j'ai été affecté au 2e régiment. Une révolte venait d'éclater en Serbie, notamment dans la Morave et dans la région qui s'étend de Leskowatz à Négotin.

Ma compagnie, composée d'éléments spécialement choisis, est partie avec le régiment pour Leskowats où elle est restée dix ou douze jours environ. J'ai assisté au pillage de Leskowats; tous les magasins ont été dévalisés par les soldats qui prenaient, de préférence, les denrées alimentaires, les effets de lingerie et de mercerie. Nous sommes allés, ensuite, à Vranje. Je puis dire que des viols ont été commis par des officiers bulgares, j'en ai été le témoin; quant aux meurtres, je ne puis dire s'ils en ont commis, je n'en ai pas vu commettre sous mes yeux.

Dans un village, dont je ne sais plus le nom, le colonel Zlatanof, qui commandait la brigade a dit aux officiers de ne pas s'inquiéter et de ne pas s'opposer à ce que feraient les soldats. Ces derniers, déchaînés, sachant qu'ils ne risquaient rien, ont commis toute une série de meurtres, de violences, de pillages, de dévastations, de viols. Les populations serbes n'avaient, cependant, rien à se reprocher.

Je puis citer le fait suivant : la compagnie du capitaine Charaptchief a rencontré sur la route un Serbe boiteux. Cet homme a salué le capitaine qui, malgré cette attitude polie, a donné l'ordre de tuer ce malheureux. Un sergent l'a immédiatement abattu d'un coup de fusil. Le fait s'est passé à mi-chemin sur la route entre Vranje et Leskowats.

Trois jours après notre départ de Leskowats nous sommes arrivés dans un village où nous avons cantonné pendant une journée. Là, vers trois heures de l'après-midi, sur l'ordre du colonel Zlatanoff, trente habitants du village, de tout âge (29 hommes et une femme) ont été amenés au dehors par une escorte de quinze soldats. Le colonel a donné l'ordre de les tuer. Les soldats ont exécuté l'ordre et tiré sur eux avec fusils et mitrailleuse. Une seule des victimes a pu s'enfuir. Après la fusillade, trois hommes et la femme étaient encore vivants. Ils ont supplié l'officier, chargé de l'exécution, le capitaine Charaptchief, de les épargner. « Dieu nous a épar-

gnés, disaient-ils, puisque nous avons échappé aux coups, laissez-nous la vie sauve. » Comme j'étais présent, je suis intervenu, à mon tour, et j'ai demandé à Charaptchief de leur faire grâce. Ce fut en vain, il donna l'ordre de tirer, tous furent tués; la femme avait pu se sauver et se cacher, mais le capitaine Charaptchief s'en est aperçu; il l'a fait rechercher et tuer comme les autres.

La nuit suivante, le village a été incendié, j'ai vu brûler dix maisons.

Le lendemain matin, j'ai vu sur le bord de la route le cadavre du maire d'un village voisin. Cet homme arrivé la veille, avait passé la nuit dans le village, puis il avait été fusillé au matin, sur l'ordre du capitaine Charaptchief.

A Vranje, j'ai compris que j'étais en butte à l'hostilité du capitaine Charaptchief. Il a fait un rapport sur ma conduite, me représentant comme dangereux, et exposant qu'il y avait des choses qu'il ne fallait pas me laisser voir. De fait, j'ai été enlevé de ma Compagnie et envoyé à Uskub.

Je sais que ma Compagnie a été, depuis, envoyée deux fois pour sévir contre les révoltés, mais je ne sais pas ce qu'elle a fait.

J'ai dénoncé le capitaine Charaptchief et les cruautés qu'il avait commises; j'ai été entendu par un juge d'instruction bulgare qui m'a laissé parler librement, mais le rapport de ce juge n'a pas mentionné toutes mes déclarations; quant au Tribunal, il ne m'a pas permis de préciser mes accusations. J'ai appris ultérieurement que Charaptchief avait été condamné à la prison, cinq ou dix ans, mais je ne puis dire s'il a été emprisonné.

A Uskub, beaucoup de familles ont été internées en Bulgarie; je suis intervenu en leur faveur, mais ma conduite a été mal vue, et j'ai été condamné à trois mois deprison et à trois ans de retard dans mon avancement en grade. J'étais intervenu principalement en faveur des familles Triphoun Djukitch et Jakowitch. Sur ce, j'ai été renvoyé au front, et les familles ont été internées.

Ces faits, ces cruautés, cette conduite barbare et odieuse m'ont écœuré; aussi, vers fin juillet 1918, j'ai tenté de déserter. C'était au Sura di Ligen, près de Kuma. Dans ma tentative, j'ai été frappé d'un coup de baïonnette par un soldat. Je suis tombé, caché dans un ravin. Ne pouvant passer les lignes, je seuis revenu à Uskub, où je me suis caché, jusqu'à l'arrivée des Alliés.

Trois ou quatre jours après leur arrivée, je suis allé faire ma déclaration à la Préfecture serbe. Ma déposition a été prise par écrit.

J'ai déserté, parce que, en toute sincérité, j'étais écœuré, dégoûté des procédés bulgares, et je constatais un désaccord profond entre mes sentiments et les leurs.

Je suis né à Uskub, sous le régime turc; après mes études, je suis entré dans l'armée bulgare.

Je certifie que ce n'est pas la crainte de la défaite de la Bulgarie qui m'a poussé à déserter.

Lecture faite, persiste et signé avec nous.

Vassa Gjakonovitch.
H. B. Mayne.
Bonnassieux.

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O. R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégués à la même Commission, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

N° 21

Xanda, 56 ans, femme de Denkro Stoïlcovitch, de Koumanovo.

Pendant la révolution de 1917 à Lescovaty, les soldats bulgares m'arrêtèrent et le commandant de la place, lieutenant Petcoff m'ordonna de lui dire où j'avais caché des armes.

Je répondis ne rien posséder, alors il ordonna à un de ses soldats de me maintenir sur son dos et après avoir retroussé mes jupes, il m'administra 25 coups de bâton.

Lecture faite le témoin persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

H. B. Mayne.
Lt C. P. Voltos.

N° 22

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O., assisté de Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégués à la Commission interalliée d'en-

quête, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Elisavet, femme det George Hadjipopivitch, 30 ans, soldat dans l'armée serbe et commerçant de Koumanovo.

En 1915, lors de l'entrée de l'armée bulgare à Koumanovo, ils commirent toutes sortes d'excès et je dus quitter la ville. Après un séjour d'un an au village Gilanitrja je retournais à Koumanovo avec mon père et deux enfants. Nous nous arrêtâmes à une auberge et là, pendant la nuit, deux comitadjis surgirent et nous dévalisèrent et maltraitèrent pendant deux jours. Un soldat bulgare ayant vu ce qui se passai nous dénonça. Nous fûmes arrêtés avec comitadjis et écroués. Je restais en prison une demi-heure et là fus violée par un fonctionnaire du commandant. Je me laissai violer, terrorisée complètement. Un des comitadjis fut condamné à trois ans de prison et le fonctionnaire à six ans. 2.000 dinars qu'on nous avait pris ne furent jamais rendus.

Lecture faite, le témoin persiste et signe avec nous.

ELISAVET HADJIPOPOVITCH.
H. B. MAYNE.
Lt C. P. VOLTOS.

N° 23

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O. R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégués à la même Commission, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Elisavet, femme de Angelko Ristich, instituteur, 31 ans, de Koumanovo.

Après la prise de Monastir en 1916, par les Alliés, deux gendarmes bulgares sont entrés dans ma maison, baïonnette au canon, et m'ont emmenée avec mes deux enfants et écrouée à la prison ds la place.

Le soir, les enfants furent mis en liberté et je fus conduite à l'hôtel de Serbie Dans la chambre du commandant de la place il y avait un couvert pour deux; il me vioelnta, mais je réussis à me défendre fou de rage, il appela un sergent-major et un garde, je fus mise à nu et reçus

25 coups de bâton. Je fus mise en liberté, mais dus garder le lit pendant trois mois.

En août 1917, une femme voilée se présenta chez moi un soir et essaya de se faire passer pour un comitadji serbe. Je compris le piège et je gardais le silence. A peine la soi-disante femme partie, le commandant de la place avec six gendarmes vinrent m'arrêter ainsi que ma belle-sœur Tina Ristich, 42 ans, femme de Pétar Ristich, pour avoir reçu chez nous un comtiadji serbe. On nous emprisonna jusqu'au lendemain, nous fûmes malmenées. Ayant persisté à nier connaître le comitadji, je fus bâtonnée 25 coups. Après on me remit en liberté.

Lecture faite, le témoin persiste et signe avec nous.

Signé : Elisabeth Ristich.
H. B. Mayne.
C. P. Voltos.

N° 24

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O. R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégué à la même Commission, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Stana, 45 ans, femme de Stoïmen Dimitrievitch, commerçant, habitant de Koumanovo.

« Je fus maltraitée et violée d'une façon dégoûtante par un sergent-major qui a vécu chez moi pendant deux ans et demi. »

Miss Harvey, sage-femme, n° 1 Hôpital Anglo-Serbe, ayant examiné la victime, déclare qu'elle a été vraiment traitée d'une façon dégoûtante et que sa santé est ruinée.

» Je fus traitée de cette façon pour la seule raison que j'étais Serbe. »

Lecture faite, le témoin persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : H. B. Mayne.
C. P. Voltos.

N° 25

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O. R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégué à la même Commission, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Arsa Traïcovitch, 61 ans, de Koumanovo.

Je me trouvais dans une petite hutte près de la route Koumanovo-Biliano avec Zaphir Angellovitch Dimitrievitch, 50 ans, de Komanovo, tandis que nos brebis se trouvaient dans les champs, lorsque nous entendîmes des détonations; peu après trois soldats bulgares, Traïco, Trojan, le troisième m'était inconnu, entrèrent dans notre abri et se lavèrent les mains et leurs baïonnettes qui étaient ensanglantées; après ils nous forcèrent d'aller avec eux et nous trouvâmes les cadavres de deux hommes en caleçons et chemises ensanglantés, et avec les mains liées derrière leur dos. Nous les enterrâmes sous un poirier Un jour après, nous apprîmes que c'étaient des officiers serbes, car le capitaine commandant la compagnie de ces deux soldats nous fit venir chez lui et nous menaça de ne rien dire parce que c'étaient des officiers serbes qui avaient été faits prisonniers.

Lecture faite, le témoin persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signe.

Signé : H. B. Mayne.
C. P. Voltos.

N° 26

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O. R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégué à la même Commission, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Natsi Moulivitch, 28 ans, épicier de Koumanovo.

Cinq jours après l'entrée des Bulgares, à Koumanovo, 27 octobre 1915, je fus arrêté et emprisonné avec deux officiers serbes, un paysan des environs et sept habitants de Koumanovo. Nous fûmes tous battus. Le soir, les

soldats bulgares conduisirent à un endroit, Jivbrova-Carpa, les deux officiers, le paysan et moi pour nous tuer.

Ils égorgèrent les deux officiers et le paysan, mais ils eurent pitié de moi parce que je pleurais; ils me ramenèrent et me rendirent la liberté contre 5 livres turques, un pantalon et une paire de chaussures.

Lecture faite, le témoin persiste et signe avec nous.

Signé : Nates Moulievitch.

H. B. Mayne.
C. P. Voltos.

N° 27

Le 10 janvier 1919, à Koumanovo devant nous, Lieutenant-Colonel H.-B. Mayne D. S. O R. G. A., membre de la Commission interalliée d'enquête, assisté du Sous-Lieutenant C.-P. Voltos, officier interprète et de M. Ivcovitch, délégué à la même Commisison, étant en transport à Koumanovo, a comparu le témoin ci-après désigné, qui nous a fait la déclaration suivante :

Zarko Zvetcovich Mladenovitch, 25 ans, du village Tabanova, agriculteur.

En 1915, j'étais soldat serbe, je fus blessé et fais prisonnier par les Bulgares. Après ma guérison, je fus engagé par force dans la division macédonienne. Le général Protogeroff ordonna au capitaine Cheraptief, commandant ma compagnie, de coopérer à la suppression de la révolte en Serbie de toutes façons, d'aller de village en village en violant, pillant et incendiant. Dans certains villages, après avoir assemblé les hommes par 10, 40, nous les avons tués à coups de mitrailleuses; dans d'autres villages nous avons brûlé les familles dans leurs maisons, nous avons brûlé des femmes. Dans le village de Popovatrj, le sous-lieutenant Christoff a tué à coups de bâton un vieillard de 60 ans. En tout nous avons détruit 30 villages.

Lecture faite, le témoin persiste et signe avec nous.

Signé : Zarko Zvetcovitch.
H. B. Mayne.
C. P. Voltos.

N° 28

Le 11 janvier 1919, à Uskub, devant nous, soussignés, membres de la Commission interalliée d'enquête, au siège de la Commission, assistés de de M. le Commandant Georgewitch, expert et interprète, a comparu le témoin, désigné ci-après, qui nous a fait la déclaration suivante :

Iovka, femme du pope Tassitch, 40 ans, à Tchoutcher.

Quand le métropolite Vincent a quitté Uskub, mon mari, pope, est parti avec lui; ils ont fait route ensemble jusqu'à Prizrend, là, le métropolite, fatigué, n'a pu continuer, exténué de fatigue. Vers la fin de novembre 1915, mon mari est revenu à la maison. Il m'a raconté qu'il avait vu dépouiller le métropolite de tous ses objets et vêtements sacerdotaux, canne, crosse, croix, mitre, anneau pastoral, etc. Deux nuits après l'arrivée de mon mari, deux gardes de la mairie sont venus le chercher et l'ont emmené à la mairie. Je l'ai suivi, mais on m'a empêché d'entrer. Peu après, j'ai entendu mon mari crier et implorer, sans doute, on l'avait frappé. Le lendemain, il a été envoyé à Uskub. Je m'y suis rendue également; je l'ai cherché vainement, pendant une semaine; enfin je l'ai découvert dans une prison, j'ai pu lui parler. Il m'a dit qu'il allait être fusillé, comme d'autres prêtres, tués avant lui, et qu'il fallait multiplier mes efforts pour le sauver. Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à le sauver, car depuis cette dernière entrevue je ne l'ai plus revu, je n'ai plus entendu parler de lui, je ne sais ce qu'il est devenu. Sans doute, il a été tué ; je garde peu d'espoirs sur sa vie.

A deux reprises, des soldats bulgares sont venus chez moi et ont tenté de me violer; j'ai résisté, crié; mes cinq enfants ont fait beaucoup de bruit; les soldats, pris de peur, se sont enfuis.

On m'a laissée sans ressources; un de mes enfants est mort de faim; il avait 3 ans. J'avais cependant fait quelques réserves, mais les Bulgares sont venus me les voler, sous prétexte que je les destinais à des comitadjis serbes. J'en ai été réduite à la mendicité.

Les Bulgares sont venus souvent réclamer les livres de mon mari, mais je les avais enterrés et l'ennemi n'a pu les découvrir.

Lecture faite, persiste, déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : A. Bonnassieux,
H. B. Mayne.
C^{t} M. Georgevitch.

Nicolas Georgewitch, 65 ans, cultivateur, à Tchoutcher.

Lorsque les Bulgares sont venus, mon fils Tocha, âgé de 36 ans, instituteur, s'est réfugié à Prizrend; il était parti avec Mgr Vincent. Les Bulgares l'ont emprisonné dans cette ville. Ils l'ont relâché, au bout de quelques jours, mais ils lui ont pris ses chaussures, ses habits, en sorte qu'il est revenu à Tchoutcher, presque nu. Le soir même il a été de nouveau arrêté, ainsi que le vieux pope Mécho Iovanowitch et quelques notables. Envoyé à Uskub, après avoir été battu, frappé cruellement en même temps que le pope Tassitch, il y est resté quelque temps. Je suis allé le voir, il m'a dit qu'il n'avait aucune illusion sur son sort et qu'il serait fusillé. Après une seconde visite je ne l'ai plus revu. Je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je crois qu'il a été fusillé.

Lecture faite, persiste, et signe avec nous.

A. Bonnassieux.
Nicolas Georgevitch.
H. B. Mayne.
Commandant M. Kr. Georgevitch.

Maxim Novakovitch, 22 ans, commerçant, à Uskub.

Je suis d'origine dalmate, mais avant la guerre, j'étais venu m'installer en commerce à Uskub et j'avais des sentiments serbes. Mon commerce réussissait; la guerre étant survenue, je me suis engagé dans l'armée serbe, mais j'ai été blessé à la jambe gauche, gravement, le 17 novembre 1915. J'ai été transporté à l'hôpital militaire, à Prichtina. Les Bulgares sont arrivés; j'ai été fait prisonnier. J'ai été nourri, comme les autres malades, très économiquement; plusieurs sont morts faute de vivres, de nourriture, et non de leurs blessures. Deux mois et demi plus tard, j'ai été transporté à Uskub; j'allais un peu mieux, mais j'avais encore le pied dans le plâtre.

A Uskub, on m'a enlevé le plâtre et on m'a dit que j'étais libre de rentrer chez moi.

Je descendai doucement, avec mes béquilles, lorsque arrivé devant mon magasin, près du pont, j'ai vu les Bulgares qui le pillaient et le déménageaient. J'ai protesté; les Bulgares ont prétendu que mon magasin était abandonné. C'était faux, puisque j'avais encore quatre employés.

Je suis allé me plaindre au commandement, mais au lieu de me donner satisfaction, on m'a mis en prison. Dans la prison, j'ai trouvé un capitaine serbe, blessé et soigné à Prichtina, Iovan Brankovitch, de Pirot; il y avait aussi un pope, qui, une nuit, a été extrait pour être fusillé. Les Bulgares nous ont dit qu'il était dans une autre prison; c'était faux.

Dix jours après, nous avons été déportés à Sofia. J'ai pris le train, car je me servais toujours de mes béquilles. De Sofia à Hastrovo, j'ai été contraint de faire la route à pied, soit 50 kilomètres, malgré mon état. Je suis resté deux mois dans cette ville, dans une baraque, sans fenêtres; les fenêtres étaient recouvertes de planches. Je n'ai pas travaillé et j'ai eu une nourriture suffisante. J'ai été transporté à Krejdolig, après vingt jours de repos, on m'a conduit à la frontière grecque. Là le régime a été très brutal, et la faute la plus légère était punie de 25 ou 15 coups de bâton sur le dos ou sur les jambes. Près du village de Pachemacria, chaîne du Rhodope, nous avons été contraints à faire une route militaire; mon équipe était composée de 120 prisonniers; le capitaine Titroff, un ingénieur, nous commandait. Pour notre nourriture, il nous donnait un demi pain à chacun et 3 têtes de choux pour toute l'équipe; les cuisiniers bulgares mangeaient, à eux seuls, presque tous les choux, en sorte que notre soupe en était réduite à un bouillon d'eau chaude. Le défaut de nourriture a causé de nombreux décès. De nombreux Serbes sont morts en criant : « Du pain, du pain. » L'hiver nous avons travaillé pieds nus dans la neige, dans la glace; nos pieds enflaient; plusieurs ont été malades, les uns sont morts, les autres ont été tués sur l'ordre du capitaine. Nos réclamations étaient sans effet, vaines; les souffrances atroces que nous avons endurées sont indescriptibles.

Lorsque la route a été finie, l'ordre a été donné d'aller dans une autre direction. Ceux qui n'ont pu suivre ont été tués.

Sur ce, un télégramme est arrivé, prescrivant l'envoi dans cette ville, des hommes exerçant[e] des professions telles que tailleurs, cordonniers, peintres, etc. Je me suis présenté comme peintre, et j'ai été, de ce fait, envoyé à Sofia.

Mais avant de partir, j'ai vu un certain nombre de cruautés. Ainsi quand un prisonnier serbe s'évadait, le commandement faisait saisir et fusiller deux autres prisonniers, à titre de représailles. On choisissait de préférence ceux qui avaient de bonnes chaussures, pour en profiter.

Les Bulgares nous injuriaient constamment; quand ils plaisantaient, ils le faisaient férocement; ainsi, ils disaient à un prisonnier : « Tu ne vaux plus qu'un sou », faisant allusion au prix d'une balle de fusil.

Les prisonniers grecs, roumains, russes, serbes, ont été très durement traités; les prisonniers français, anglais, étaient mieux traités; on ne les envoyait pas dans les montagnes, on les employait dans les camps.

Vraiment, ce capitaine Titkoff mérite une punition pour sa conduite barbare, ses actes inhumains, cruels. Je puis donner des noms de témoins qui confirmeront ma déclaration : Stoiko Traïkowitch, serre-frein au

chemin de fer, Sima Stephanowitch, même profession; le premier est de Nisch, le second de Vranje; Alexa Iovanovitch, employé aux ateliers des chemins ed fer, à Nisch; Petar Zvetkowitch, sergent d'infanterie, Maxim Iovanovitch, restaurateur à Donia Mautniza, près de Parachin. w

A Sofia, j'ai été employé aux ateliers de chemins de fer; nous étions entassés dans des wagons à bestiaux, pour nous loger, 25 par wagon; sitôt le soleil couché, on nous enfermait jusqu'au matin. Il nous était impossible de sortir pour satisfaire à nos besoins. Là, encore, les mauvais traitements ont continué; notre gardien — j'ignore son nom — a été avec nous pendant presque toute l'année; c'était une bête fauve; il avait un gourdin, frappait les prisonniers au point de les renverser à terre, puis il les piétinait. Pour une betterave, dérobée, par faim, sur un wagon, nous étions frappés jusqu'à perdre connaissance.

Ayant été malade, j'ai été conduit au médecin; mais le plus souvent, ces médecins étaient des débutants en médecine et savaient à peine traiter convenablement leurs malades. Ainsi, j'ai vu deux blessés du travail, qui avaient de grandes et larges blessures; pour tout traitementt ils ont été frappés; le médecin leur a demandé d'où provenaient leurs blessures; ils ont répondu qu'ils avaient été cruellement frappés parce qu'ils étaient allés voir leurs familles installées dans le pays, alors le médecin s'est précipité sur eux et les a frappés à coups de poing au visage, puis il les a mis dehors.

Je me demande comment je suis encore en vie; étant Dalmate d'origine, c'est-à-dire Autrichien de naissance, j'ai dû cacher mon lieu de naissance, pour éviter d'être fusillé; j'ai dit que j'étais né à Belgrade. Mais en mars 1918, j'ai été dénoncé et sur ce, envoyé dans la prison centrale. J'ai pensé que j'allais mourir, car l'envoi en prison centrale équivalait à la mort, mais au bout de quelques jours, j'ai été envoyé à Belgrade et enfermé à la citadelle. Là, j'ai vu les prisonniers recevoir des paquets, des colis; c'était la première fois que je les voyais, car, jamais, il ne nous en est parvenu en Bulgarie. La nourriture des Autrichiens n'était guère meilleur que celle des Bulgares, mais, au moins, grâce aux paquets et à une cantine payante, on pouvait améliorer son ordinaire. Après deux mois de séjour à Belgrade, j'ai été envoyé à Otochatz, dans ma circonscription; là, j'ai été mis en prison; mais la révolution est survenue; les insurgés ont ouvert les prisons, puis les Alliés sont venus et nous avons été délivrés définitivement.

Ici, j'avais pour 200.000 francs de marchandises qui ont été volées et pillées. Les Bulgares ont même pris une recette de 18.000 francs, réalisée par mes employés pendant mon absence. Ma succursale d'Istip a été semblablement pillée; mes pertes, de ce fait, s'augmentent de 45.000 francs.

Tout mon mobilier personnel et mes vêtements ont été pillés; cela représente encore 15.000 francs. Aux dépôts de la Banque franco-serbe, j'avais 45.000 kilogs de semence d'opium, ils ont été volés.

Lecture faite, persiste et signe avec nous.

Signé : Maxime Novakovitch.
A. Bonnassieux,
H. B. Mayne.
Cᵗ M. R. Georgevitch.

N° 29

Le 15janvier 1919, à Skoplié, devant nous, soussignés, Lieutenant-Colonel Mayne et Lieutenant Bonnassieux, membres de la Commission interalliée d'enquête, assisté de M. Miléta Novakovitch, délégué expert et interprète, a comparu le témoin ci-après désigné qui nous a fait la déclaration suivante :

Boyana Néchitch, 30 ans, veuve de l'archidiacre Tsvetko Néchitch, à Skoplié.

J'étais à Férisovitch le 2 décembre 1915 (a. s.), au moment où ont été arrêtés et emmenés dans cette ville le métropolite Vicentié et mon mari, archidiacre à Skoplié. Un officier bulgare a pris les deux prêtres, les a fait monter en voiture, et les a conduits hors de la ville, je ne sais où. Ils étaient enveloppés de couvertures qui les cachaient jusqu'au cou. J'ai vu, je l'affirme, les choses suivantes : M'étant approchée pour dire au revoir à mon mari, j'ai vu le métropolite assis dans le fond de la voiture, et mon mari sur le siège en face de lui. Un Bulgare a soulevé une couverture pour la placer sur eux; à ce moment j'ai nettement distingué sur le plancher de la voiture un bidon de pétrole, d'une contenance de 10 à 12 ocques. Je ne me trompe pas, il avait la forme caractéristique; à la lumière de la lampe je l'ai nettement aperçu. Mon mari était troublé, pâle, tremblant; il m'a dit adieu, puis il a ajouté de me rendre le lendemain auprès du commandant bulgare pour avoir l'autorisation de rentrer à Skoplié. J'ai d'ailleurs été écartée par un officier. Je lui ai toutefois demandé : « Où emmenez-vous mon mari? » Il m'a répondu : « Cela ne vous regarde pas. » J'ai vu la voiture s'éloigner du côté du commandeemnt bulgare; je n'ai pas osé la suivre pour voir ce qu'il allait advenir. Je suis restée une semaine environ à Férisovitch; j'ai appris, le lendemain de cette scène,

que mon mari et le métropolite Vicentié avaient été tués la nuit même de leur départ.

D'après des gens du pays, tous deux auraient été brûlés; l'ont-ils été vifs ou après avoir été tués, je n'ai pu le savoir. Je n'ai pas pu me renseigner facilement par crainte pour moi-même.

Lecture faite, le témoin persiste et déclare ne savoir signer. Nous avons signé.

Signé : A. Bonnassieux.
H. Mayne.
Mileta Novakovitch.
Bossilka Mladenovitch.

Bossilka Mladénovitch, 23 ans, sans profession, à Skoplié.

Je me trouvais à Férisovitch avec Bojana Néchitch, femme du pope de Skoplié, le 2 décembre 1915. Je confirme pleinement sa déclaration dont vous me donnez lecture. C'est la vérité même.

Lecture faite, le témoin persiste et signe avec nous.

Signé : A. Bonnassieux.
H. Mayne.
Mileta Novakovitch.

B.

ENQUÊTE

faite par

M. R. A. REISS

B.

ENQUÊTE

faite par

M. R. A. REISS

N° 30

VILLE DE VRANIA

Le 3, 16 octobre 1915, à midi, la cavalerie bulgare est entrée en ville. C'était un jour de marché. Il n'y avait pas de troupes serbes à Vrania. Les jeunes gens de la ville ont pris alors des fusils et ont tué un Bulgare sur la place du marché et ont fait prisonnier un autre. Ces jeunes gens sont ensuite montés aux positions et les ont tenues jusqu'à 10 heures du lendemain matin. Pendant ce temps la population s'est sauvée de la ville. Le 4 octobre au soir, les Bulgares avaient déjà pillé tous les magasins et les maisons. Sous prétexte de chercher les comitadjis, ils arrêtaient des citoyens et leur extorquaient de l'argent sous menace de mort. Georges Minintchitch, 45 ans, père de 7 enfants, et le fils de Petar Pogatcharevitch, 16 ans, furent tués. Au premier les soldats ont coupé la langue, crevé les yeux et cassé les bras. Ils prirent ensuite 30 citoyens comme otages, les enfermèrent à l'hôtel Vrania et les laissèrent sans nourriture pendant une semaine. Ceux d'entre les prisonniers qui avaient de l'argent, payèrent les sentinelles qui les relâchèrent. Mais ils furent repris et incarcérés de nouveau. Ces arrestations ont continué jusqu'au moment où les citoyens, qui étaient partis, ont rejoint leurs foyers vers le 18 octobre. Dès lors, jusqu'au 1er novembre, les Bulgares laissaient la population tranquille.

Le 1er novembre tous les hommes de 18 à 50 ans furent convoqués à la mairie, où se trouvait le commandant Ilkoff du 3e bataillon du 48e régiment. De 400 citoyens ainsi réunis à la mairie Ilkoff a choisi, en se servant d'une liste, qu'il avait en sa possession, 300 noms. Ces gens ont été internés à Plovdive. Le soir de ce même jour ont été tués : Georges Antich-Djikitch,

55 ans, ancien député, Rista Djordjevitch, 45 ans, fabricant de chaussures, Rista Dimitrievitch, 25 ans, fabricant de linge, et l'institutrice Mileva Skrlitch, 45 ans. Cette dernière fut prise au lit et emmenée, en chemise, hors de ville, où elle fut tuée.

Deux jours après furent tués le pope Axentie Sobinsky et Voya Bounouchevatz, âgé de 16 ans, ce dernier sous prétexte qu'on aurait trouvé chez lui un fusil. En même temps les Bulgares exécutèrent un sergent de l'armée serbe qui s'était sauvé. Deux ou trois jours après ces exécutions fut tué encore le pope Axentie Michitch que les soldats avaient arraché de son lit.

Vers le 15 décembre on a commencé à arrêter les gens en ville. Ces arrestations furent toujours faite pendant la nuit et les arrêtés furent enfermés sans nourriture. Vers le 20 décembre le pope Popovitch, 55 ans, de Vranska Banja et le boucher Traiko Tolimat, 50 ans, furent sortis de prison et tués. Après Noël on a appelé de nouveau tous les hommes de 18 à 50 ans pour les interner. C'était une commission qui a choisi les gens à interner. Faisaient partie de la commission : le capitaine Dimkoff, du 3e bataillon du 42e régiment , le lieutenant Branoff, du 42e régiment, et les deux médecins Dr Sapoundjieff, médecin de l'arrondissement, et le Dr Vasilieff, médecin de l'arrondissement, et le Dr Vasilieff, médecin de bataillon. Les citoyens qui avaient de l'argent pouvaient se libérer en payant, ceux qui ne pouvaient pas payer furent internés. Parmi ces derniers il y avait des aveugles, des sourds et des phtisiques. En tout environ 500 habitants de la ville furent internés. A cette époque aussi les Bulgares ont emprisonné Ljoubitza Yovanovitch, 55 ans, et la femme du commandant Badjevitch. La première fut battue de telle façon qu'elle en était malade pendant deux mois.

Le 28 décembre est parti à pied le premier groupe des internés par Trn à Sofia. Lorsque ces gens arrivèrent à Sourdoulitza, les Bulgares choisirent 17 notables et les tuèrent : Mita Militch, chef de service au monopole, Georges Petrovitch, négociant, Yantche Voutchkovitch, négociant, Ritoune Pantasievitch, caissier de banque, Mita Lochitchkovitch, employé au monopole, Douchan Kaltchitch, expéditeur, Georges Zubara, négociant, Kosta Djordjevitch, percepteur, Mika Mladenovitch, négociant, le fils de Mane Tchache, apprenti, Toma Momtchilovitch, tailleur, Milivoye Stamenkovitch, Aritoune Milkovitch, tous de Vrania, Blagoye Ilitch, fabricant de Vlassotintze et trois popes des environs de la ville : pope Tota, pope Manoilo et pope Stamenko Stoikovitch.

Le 23 janvier 1916 est venu le colonel Petar Kalkandjieff du 42e régiment et a donné ordre, le soir même de son arrivée, d'interner encore six citoyens dont quatre furent tués à Sourdoulitza : Toma Mikitch, 54 ans, juge, tuberculeux, Toma Djourdjevitch, président du tribunal de Smédé-

révo, Toma S. Mihailovitch, négociant, et Toma Zaphirovitch, député de Vrania, atteint d'une maladie de cœur. Le 9 février, pour la troisième fois, furent convoqué tous les hommes, mais cette fois on convoqua tous, de 18 à 100 ans. Ce fut le commencement des internements en masse surtout des habitants des environs de Vrania. Les convoqués de la ville furent, en partie, enfermés et les agents du colonel Kalkandjieff leur demandèrent de l'argent pour les libérer. Les aides du fameux colonel étaient le capitaine Dimkoff et le lieutenant Hranoff, tous deux du 42e régiment. En ce temps furent arrêtés aussi le professeur Djoura Hitch, Mialko Kitchitch, et Kosta Stamboulia, coiffeur. Tous les trois furent tués. C'est aussi à ce moment qu'on a massacré 11 prêtres de Guiljané sur la place Sarajina. Les habitants ont entendu les cris des malheureux et, le matin, ils ont trouvé du sang et les coiffures des popes sur la place.

Les Bulgares ont commencé à recruter depuis le mois de mars 1917. 500 à 600 jeunes gens furent ainsi recrutés et tous les jeunes gens de 18 ans furent envoyés aux mines de Pernik, où beaucoup sont morts. Ils y étaient employés comme recrues-ouvriers. Au mois de juin les Bulgares ont encore interné Luke Petrovitch et deux sage-femmes, Mileva Borisavlevitch et Dnouchka Soldatovitch, cette dernière avec son petit enfant de trois ans. En avril 1918 on a interné Mihailo Rochevitch avec sa fille, Draga Mikitch et Mitza, l'institutrice. 15 jours avant leur départ les Bulgares ont encore interné Ljoubitza Yovanovitch et ses deux filles.

Pendant leur occupation les Bulgares ont pillé et rançonné la population, qu'ils maltraitaient et battaient constamment. Il y a eu trois maires bulgares : Mihailo Popoff de Sofia, Ivan Markoff de Prilep et Nesletnikoff de Roustchouk. Ces trois hommes ont pris tout ce qu'ils pouvaient. Ainsi ils prenait le blé et le revendaient à leur profit aux habitants. On réquisitionnait pendant toute l'occupation. Cependant les bons de réquisition n'ont pas été donnés aux propriétaires des biens réquisitionnés, mais au maire que se les faisait payer et gardait l'argent. En 1917 et 1918 les Bulgares ne payaient rien du tout et ne donnaient pas même des bons. Les écoles ont été transformées en écoles bulgares et les livres serbes ont été brûlés. L'usage de la langue serbe était sévèrement interdit, seule la langue bulgare a été permise. Les églises ont été transformées en églises schismatiques et les noms des personnes changés en « off » et « effe ». On a voulu forcer la population par la menace de signer une déclaration disant que celle-ci était bulgare. Sauf deux prêtres et quatre domestiques de la mairie, personne de Vrania n'a signé cette déclaration.

En partant les Bulgares ont battu la population, entre autre Luka Petrovitch. Ils ont pris tout le bétail. Les Allemands ont enlevé les meubles

dans les maisons et endommagé ces dernières. Ils ont logé leurs chevaux dans les salons et ils ont sali les chambres en faisant partout leurs besoins. Le village d'Oucheftze a été complètement dépeuplé par les Bulgares qui tuaient femmes, enfants et vieillards.

Déposition de *Stoyan Spassitch* 35 ans, maire de Vrania, déposition confirmée par *Dimitrie Mikitch*, 42 ans, *Louka Petrovitch*, 25 ans, *Tasso Staïtch*, 58 ans, et *Olga Kouchakovitch*, 28 ans, de Belgrade, réfugié à Vrania.

Je possède dans mon dossier un certain nombre de documents bulgares se rapportant aux événements qui se sont déroulés à Vrania et dans les environs de cette ville. Je transcris ici la traduction française exacte de leur contenu :

« Arrondissement de Vrania.

N° 199

19. II. 1916.

Vrania.

A remettre à Monsieur l'auditeur du Vardar.

A remettre une copie au chef du département de Vrania.

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance, Monsieur l'auditeur, qu'on a trouvé au village de Korbœvatz, village de l'arrondissement qui m'est confié, deux cadavres de prêtres jetés à côté de la rivière. L'un des cadavres a pu être reconnu comme celui du pope du village susnommé, Manassi Popoff, par sa femme. L'autre n'a pas été reconnu. Je vous prie en même temps de me donner les instructions nécessaires concernant l'enterrement des deux cadavres.

Pour le chef de l'arrondissement : Iv. TRITCHKOFF,

Pour le secrétaire : ASTCHERIEFF,

Le chef du département : DIMITROFF. »

N° 623
19. II. 1916.
« Arrondissement de Vrania.
N° 175
13. II. 1916.
Vrania.

A remettre au chef du département de Vrania.

« J'ai l'honneur de vous rapporter, Monsieur le chef, que les autorités militaires allemandes ont fusillé, hier à midi, les personnes suivantes : Yova Dimitch, Ivan Djoultchitch et Dima Nikolitch. Dima Markovitch a été condamné à 10 ans de prison. Tous les quatre sont du village de Kriva Féa de l'arrondissement que j'ai l'honneur de gouverner.

Le chef de l'arrondissement : Z. A. BOJADJIEFF,
Le secrétaire : Iv. TRITCHKOFF. »

« Département de Vrania,
N° 2046.
15. II. 1916.
Vrania.

A remettre aux chefs des arrondissements de Vrania.

« D'après la lettre du chef de l'inspection militaire de la Morava, lettre du 11 janvier sous n° 2579, vous aurez, Monsieur le chef, à rapporter ce qui suit :

Quels biens, immeubles, concessions et droits différents possède l'ancien président Pachitch et les autres ministres de l'Etat serbe et où ?

On demande des renseignements, car on a l'intention de confisquer tous ces biens au profit de l'Etat.

Pour le chef du département : A. KRSTEFF.
Le secrétaire : Iv. TRICHKOFF. »

« Arrondissement de Vrania.
N° 242.
26. II. 1916.
Vrania.

A remettre au chef du département de Vrania.

« J'ai l'honneur de vous rapporter, Monsieur le chef, que le 24 de ce mois on a amené de Guiljané au commandement de l'étape d'ici sept prêtres, un officier de réserve et deux civils, tous des Serbes, et qu'on a au cours de

la même nuit conduit ces hommes, sous le commandement de l'officier du jour, le sous-lieutenant Cœn, au Nord de la ville près de la citadelle. Là, ils furent fusillés par deux groupes de soldats bulgares. La fusillade a fait peur aux habitants et, pendant toute la nuit, ils en étaient effrayés.

Le chef de l'arrondissement : Z. A. BOJADJIEFF.
Le secrétaire : Iiv. TRICHKOFF. »

« Commune de Ratai.
N° 714.
12. XI. 1916.
Village de Ratai.

A remettre au chef de l'arrondissement de Vrania.
Vrania.

J'ai l'honneur, Monsieur le chef, de vous rapporter ce qui suit : D'après l'ordre du commandement d'étape de Vrania, du 27. X. 1916, et sous n° 3538, on a conduit le nommé Spasse Stocheff, du village de Zrni Lougue faisant partie de la commune de Ratai, à Vrania le jour du 29. X. 1916 et on l'y a arrêté.

Le même Spasse est venu à la maison de la commune et a demandé à voir les portraits des empereurs et, lorsque le président de la commune lui avait dit que c'étaient les portraits de S. M. le tzar Ferdinand, de S. M. le prince-héritier Boris, etc., il a déclaré que ceux-ci n'étaient pas nos rois et empereurs, mais que les vrais maîtres viendraient un jour : le roi Pierre et ses fils, et que la Serbie ressuciterait. Spasse est un révolutionnaire.

Le président de la commission des trois membres : M. ST. STOCHEFF.
Le secrétaire birnik : Iv. MANASIEFF. »

Ces documents bulgares sont intéressants. Le second prouve que non seulement les Bulgares ont été féroce dans la contrée de Vrania, mais que les Allemands aussi y ont sévi. La lettre ne dit pas pourquoi Dinitch, Djoultchitch et Nikolitch ont été exécutés et pourquoi Markovitch a été puni de 10 ans de prison. Mais tout ce que nous savons de la conduite des Bulgares et des Allemands dans le pays serbe nous permet de supposer que ces hommes se sont probablement rendus suspects par leur loyauté envers la Serbie, ce qui leur a coûté la liberté et la vie.

Le troisième document nous montre les Bulgares dans un de leurs rôles favoris, dans celui de voleurs de bien privés. De quel droit, en effet, peuvent-ils se réclamer pour vouloir confisquer les biens de ministres serbes ?

D'après quel droit ces biens, malgré qu'ils soient propriété de ministres d'état, peuvent-ils être considérés comme des biens d'état, seuls biens que la loi internationale permet de confisquer à l'ennemi vainqueur ? Ce document est une preuve de plus de l'absolu mépris des Bulgares pour tout droit et toutes conventions établis d'un commun accord entre peuples civilisés.

La quatrième lettre confirme la déposition de mes témoins de Vrania relatant l'exécution des prêtres de Guiljané sur la place Sarajina à Vrania. Il y a cependant une différence. Mes témoins parlent de 11 prêtres, la lettre mentionne sept prêtres, un officier et deux civils. L'erreur des témoins en ce qui concerne le nombre des prêtres s'explique aisément. Ils ont vu les sept popes et n'ont pas fait attention qu'il y avait encore trois autres personnes. Ayant trouvé, le lendemain, les coiffures de pope, ils en ont conclu que toutes les victimes étaient des prêtres. Il se peut aussi, la nuit venant vite au mois de février, qu'ils aient pris dans l'obscurité tous les escortés pour des prêtres. La lettre parle de dix exécutés, la déposition de mes témoins de 11. C'est une erreur de compte. Admettons la véracité de la lettre bulgare en ce qui concerne le nombre des victimes. Il y a eu 10 et non pas 11. Toutefois la lettre établit, par un témoignage bulgare autorisé, la réalité de ce massacre de gens de Guiljané.

Enfin le dernier document fournit un exemple typique pour quels « crimes » beaucoup de Serbes ont perdu leur vie sous la domination des Bulgares.

De plus une lettre du chef du département de Vrania au chef de l'inspection militaire de la Morava nous donne des détails intéressants sur l'internement des gens de Vrania et des environs. Le texte de ce document très important est le suivant :

« Département de Vrania,
N° 273.
2. II. 1916.

A remettre à Monsieur le chef de l'inspection militaire de la Morava.
Nich.

« Mon général,

Aussitôt arrivé à Vrania et après avoir pris possession de mon département je ne pouvais faire autrement que prêter toute mon attention à une foule de plaintes, écrites et verbales, venant de la population et se rapportant aux internements sans motif et sans raison et j'ai dû voir, avec regrets tout ce qui se passait devant moi. Peu de temps après, j'ai reçu votre ordre n° 2 du 5 janvier de cette année, ordre dans lequel est dit qu'on a commis

beaucoup de fautes en internant les gens et dans lequel il est recommandé aussi aux chefs des départements et aux brigadiers de ne pas renouveler ces fautes d'autrefois, par exemple de ne pas interner des invalides, des malades, des estropiés qui ne représentent qu'une charge pour l'Etat bulgare. Malgré cet ordre et contre lui on a continué à interner sans motifs valables et j'ai été surchargé de plaintes à cause de cela. J'ai écrit à ce sujet sous n° 107 du 16 janvier de cette année une lettre au commandant d'étape, lettre dont j'ai l'honneur de vous joindre ci-inclus une copie pour que vous puissiez vous convaincre que je ne dis que la vérité.

Pour vous convaincre que je n'use pas de mots vides je vous donne ci-après des noms et des dates encore, quoique je vous en aie envoyé déjà dans mon télégramme n° 185 du 16 janvier 1916. Je veux par cela vous fournir encore des preuves pour que vous ordonniez enfin l'enquête que j'ai demandée.

1° Lazar Taxidar Yakymoff, 60 ans, a été emmené quoique vieux et presque aveugle parce que, lorsqu'on lui a réquisitionné 36.000 kilog. de vin, il a prié de lui en laisser un peu pour ses besoins personnels. Il avait formulé sa demande d'une façon très polie ;

2° Trifoune Avramoff, 60 ans, a été emmené pendant la nuit. Il est vieux et également presque aveugle ;

3° Georgi Nikitoff, invalide ; n'a qu'une jambe depuis les guerres balcaniques ;

4° Toma Mikitch, 55 ans, tuberculeux au dernier degré de la maladie ; on l'a emmené pendant la nuit en l'arrachant de son lit ;

5° Djouro Ilieff, 70 ans, vieux et atteint de sénilité ;

6° Pope Anto du village de Jabsko, 82 ans, a été sacré par l'évêque bulgare de Skoplié au temps des Turcs ;

7° Ephrème Ivanoff, 70 ans, en retraite parce que trop malade il vivait aux frais des autres ;

8° Milan Pavloff, 65 ans, commandant en retraite, comme le précédent.

9° Trifoune Mitroff, plus de 50 ans, presque aveugle et malade. Emmené de son lit et, étant malade, on a dû le coucher de nouveau à son arrivée à Sourdoulitza.

10° Traiko Nikoloff, 52 ans, à la main gauche paralysée. On l'a emmené malgré qu'il laisse quatre petits enfants sans ressources.

11° Vassa Mladenoff, environ 53 ans, a laissé à la maison une sœur idiote de 90 ans et trois petits enfants de 3 à 10 ans. Il était en possession de documents, provenant de la commune, qui prouvaient sa fidélité et sa probité, car il a été magasinier bulgare aux magasins de peaux de Vrania.

12° Le frère du député bulgare Naumoff. Il a été interné parce qu'il a demandé de lui délivrer un bon pour le vin qu'on lui a réquisitionné et cela parce qu'il n'avait pas d'autres moyens pour vivre. Il avait plus de 70 ans.

13° On a interné dix personnes qui avaient leurs papiers, établis par leur commune, en règle, qui n'ont jamais été soldats serbes, qui ne se sont jamais rendus coupables de quoi que ce soit et dont l'un était âgé de moins de 17 ans.

14° Contre vos ordres on a interné des présidents des commissions de trois membres, des membres de ces mêmes commissions et leurs secrétaires sans faire la moindre recherche uniquement sur dénonciation anonyme. Ainsi furent internés : 1° le président Ivan Stoilkoff et le secrétaire (birnik) Danail Antonoff de la commune de Bouchrenska, département de Ptchinja ; 2° Wladimir Traïkoff, secrétaire (birnik) de la commune de Tchonkovska ; 3° Toma Stankoff, conseiller communal du village de Koumarevo ; 4° Christe Georgieff, président de la commission de trois membres de la commune de Teseviche, etc. On n'aura jamais ici des autorités bulgares stables parce qu'on change trop souvent les commissions communales et les secrétaires (birnik) et cela sans la connaissance et l'autorisation des autorités administratives compétentes. Cependant c'est l'autorité bulgare qui, dans ces temps si graves, est responsable du maintien de l'ordre, des réquisitions et de l'entretien des routes, etc.

15° Djikitch X. Antitch, commerçant riche et bien connu, millionnaire, un homme fidèle et correct, a été emmené pendant la nuit au commandement de l'étape, où on l'a dépouillé de tout. Il avait sur lui 6 à 7.000 lèves en papier. A l'heure actuelle il a disparu. Du temps serbe ce même Djikitch a été expulsé de Prisren parce qu'il était bulgarophile. Il a procuré la liberté à un officier bulgare fait prisonnier par les Serbes, au lieutenant Ivan Markoff du 41e régiment, en tuant le soldat serbe qui gardait le lieutenant.

16° Toma Zaphiroff avait reçu ses papiers du commandant Ilkoff lui-même et la commission des médecins bulgares avait déclaré qu'il était malade sans espérance de guérison. Pendant trois mois seulement on l'a laissé en paix. Le commandant Ilkoff est venu dans la maison de Tomaet a dit souvent à sa femme : « Vous êtes riche, madame, et vous n'avez rien à craindre tant que je suis ici. »

17° Le commandant Ilkoff a fait interner le médecin russe Dr Milovanoff. Le lendemain du départ du Dr, une sage-femme est venue chez la femme du médecin interné le jour avant et lui dit : « Madame si vous voulez que votre mari revienne, allez chez le commandant Ilkoff et accordez lui tout ce qu'il vous demande, car ils est ici l'empereur et peut faire tout ce qu'il veut. La femme du Dr, quoique sans ressources et avec un petit enfant de

4 mois, a répondu : « J'étais en exil avec mon mari en Sibérie. J'avalerais plutôt du poison que de me prêter aux désirs du commandant. »

18° A Vrania vivait la femme du commandant serbe Badjevitch-Nikolitch et sa belle-mère Ljoubitza Ivanovitch-Ganetovitza qui avait deux ou trois très jolies filles. Le commandant Ilkoff voulait avoir madame Badjevitch et il ordonna à la mère de cette dame de lui préparer le lit de celle qu'il désirait. Les deux femmes refusèrent et c'est pour ce refus que les deux femmes furent amenées vers le commandant d'étape, où la mère fut battue fortement. La femme du commandant a été sauvée, car elle tomba évanouie, et il fallut la faire revenir à la vie avec de l'eau. La mère possède l'attestation d'un médecin bulgare disant qu'elle a été battue et de quelle manière.

19° Il sera intéressant pour vous de savoir que le commandant Ilkoff avait trois logements à la fois dont l'un servait à y tenir, pendant des semaines entières, les prisonniers susmentionnés et les suspects. Y étaient retenu, par exemple, l'ex-président du département de Smédérévo, le juge Toma Guermevitch. Celui-ci a été emmené le même soir que le commandant Ilkoff a remis son poste de commandant d'étape à son successeur. En causant je lui ai demandé une fois : « Pourquoi, mon commandant, avez-vous retenu cet homme dans votre logement pendant une semaine, quoiqu'il aurait dû être interné comme fonctionnaire de l'état serbe et en sa qualité de juge et cela autant plus qu'il a moins de 50 ans et qu'il est d'une santé parfaite ? » Il m'a répondu : « Je l'ai examiné. » En vous laissant le soin de saisir la vraie portée de ces mots, je vous prie, mon général, d'en saisir le sens comme celui de toutes les preuves que j'avance.

20° Le prêtre Ivotko Zvetkoff, 85 ans, sacré prêtre par l'évêque bulgare de Kioustendil, a été arraché de son lit pour être interné et cela malgré son âge. Deux soldats le tenaient des deux côtés. Ils était vieux et se soutenait à peine, les cheveux blancs et son corps courbé par la vieillesse. Beaucoup de gens sont sortis pour le suivre et pour lui dire adieu. Tous lui baisaient la main en pleurant et demandaient aux soldats : « Pourquoi faites-vous cela ? Les Turcs n'ont pas fait autant de mal et puis quel mal pouvait-il vous faire ? » Les soldats haussaient les épaules et ne répondaient rien.

Il me semble, mon général, que ces 20 cas concrets et typiques sont suffisants pour expliquer les motifs que j'avais pour demander qu'on évite les internements non motivés. Je dis de les éviter et non pas d'empêcher en général les internements n'ayant point l'intention de critiquer vos hauts ordres. Ces internements sans motifs se font au détriment du prestige de la Bulgarie et de l'armée bulgare si valeureuse. Pour se sauvegarder la population maltraitée s'adresse aux autorités allemandes qui font transporter ces futurs sujets de la Bulgarie dans la partie autrichienne de la Serbie. Tout cela ne

peut pas rester inconnu pour vous, mon général, vous qui êtes un vieux patriote bulgare, un chef militaire valeureux et un général de tant de mérite pour la Bulgarie, et j'espère que vous accueillerez ma demande d'établir tous ces faits par une enquête qui remettra chacun à sa place. Pour vous prouver toutes mes assertions des témoins qui pourront vous faciliter votre tâche de gouverneur tâche si difficile. De tels témoins sont par exemple le Dr Pavel Veltcheff, lieutenant-colonel sanitaire, le Dr Petkevitch, colonel, le Dr Bacheff, commandant, le Dr Markoff, capitaine, et quelques officiers du premier régiment de l'étape, par exemple le lieutenant-colonel Athanasoff, le capitaine, Mihailoff, etc.

Il est bien compréhensible que l'enquête que je demande fera découvrir encore d'autres faits, parce que tout ce que j'ai dit n'est qu'une très petite partie de ce qui est arrivé, et ces nouveaux faits, j'en suis sûr, corroboreront encore davantage mes affimations et les feront valoir. Je n'attends pas de reproche pour tout cela. Je ne fais qu'imiter votre exemple, mon général ; vous qui êtes un de ceux qui travaillent pour les intérêts de l'Etat. Ce que vous m'avez ordonné par votre ordre n° 2 me montre que vous-même encore une fois que je ne vous dis que la vérité, je puis vous fournir pour désirez mettre fin à tous les méfaits et à toutes les violations.

Veuillez agréer, mon général, etc...

Le chef du département : DIMITROFF. »

Vrania.
1er février 1916.

Cette lettre est écrite par le même préfet bulgare dont j'ai parlé dans mon rapport sur les événements de Sourdoulitza. Cette lettre adressée au chef de l'inspection militaire de la Morava est de nouveau un acte d'accusation formidable dressé par un Bulgare contre la conduite de ses compatriotes. Elle confirme aussi les dépositions de mes témoins de Vrania.

Ainsi ces derniers m'ont dit : « parmi les internés il y avait des aveugles, des sourds et des phtisiques. » Le Bulgare Dimitreff rappelle au général que, dans l'ordre n° 2 du 5 janvier 1916, ce dernier a déjà recommandé de ne plus interner des invalides, des malades et des estropiés qui ne représentent qu'une charge pour l'Etat bulgare. Mais le préfet, constate qu'on n'a pas suivi cet ordre et il précise, il cite des cas : sont internés Taxidar Yakimoff, presque aveugle, Trifeune Avramoff, presque aveugle, Georgi Nikiteff, invalide, Toma Mikitch, tuberculeux, Djoure Ilieff, atteint de sénilité, etc... Il constate en même temps la façon brutale employée par les Bulgares pour

emmener leurs victimes. Toma Mikitch, d'après les dires de Dimitroff au dernier degré de la phtisie, est ce juge dont parle les témoins de Vrania et qui a été tué à Sourdoulitza.

Le cas 15 est quelque peu invraisemblable dans ce sens qu'il aurait été étonnant que les Bulgares trouvant à Vrania, en plein pays serbe, un homme qui, pour protéger un officier bulgare capturé par les Serbes, avait tué un soldat serbe et cela sans être puni. Et cet homme porte, même sous la plume du préfet de Ferdinand de Cobourg, qui fait bulgariser tous les noms, un nom parfaitement serbe : Djikitch-Antich ! De plus Djikitch est un ancien député serbe, ce qui rend encore plus invraisemblable l'assertion du préfet. Cette libération de l'officier bulgare en tuant un soldat serbe ne serait-ce pas une légende inventée pour éviter les mauvais traitements des Bulgares, légende qui n'a pas atteint son but, car Djikitch a été tué à Vrania.

Nous trouvons également dans cette lettre une mention du sort du malheureux deputé Zaphirovitch dont je me suis déjà occupé dans mon rapport sur les événements de Sourdoulitza.

Dimitroff confirme ce que mes témoins ont dit des cas Badjevitch et Yovanovitch, seulement madame Yovanovitch devient Ivanovitch, à la bulgare. Il nous renseigne aussi sur le motif de ce traitement inhumain. C'est de nouveau un méfait dont le commandant Ilkoff aura à rendre compte.

Le préfet cite, comme victime d'Ilkoff, le juge de Smédéréve qu'il appelle Guermevitch et qu'il intitule ex-président du département. En réalité, comme le disent les témoins de Vrania, il s'appelle Toma Djourdjevitch et était président du tribunal de Smédérévo.

Le reste de la lettre du préfet ne demande aucun commentaire. Telle quelle, cette lettre est un réquisitoire terrible contre la conduite des Bulgares en Serbie envahie et ce réquisitoire est fait par un Bulgare même. Cependant il faut relever encore le passage concernant l'expédition de la population par les Allemands en pays occupé par les Austro-Hongrois. Mon enquête personnelle m'a démontré que la politique des Allemands en territoire occupé par les Bulgares était de jouer au protecteur de la population contre les Bulgares. Peut-être voulaient-ils se créer ainsi une sorte d'alibi. Toutefois ils ont bien vite changé de ton lorsque, après la capitulation bulgare, ils étaient seuls maîtres dans le pays.

En dehors du pillage, des mauvais traitements de la population, des extorsions et vols par les militaires et les fonctionnaires civils constatés partout où il y avait des Bulgares, mon enquête sur ce qui s'est passé à Vrania, enquête coorroborée par les documents bulgares, a donc permis d'établir avec sûreté :

1° Que 30 habitants de la ville de Vrania ont été massacrés par les Bulgares. Parmi eux se trouvaient des femmes. Ces tueries ont eu lieu dans la ville ou à Sourdoulitza.

2° Que 10 personnes, dont 7 popes, emmenées de Guiljané, ont été tuées à Vrania même.

3° Que les Bulgares ont dépeuplé des villages des environs de la ville en y tuant femmes, enfants et vieillards.

4° Que des centaines d'habitants de la ville, en tout cas plus de 500, ont été emmenés pour les interner. De ces emmenés quelques-uns ont été tués à Sourdoulitza. On ignore le sort d'autres. Dans les environs de Vrania. Les gens ont été internés en masse.

5° Que parmi les internés il y avait des malades qu'on a arraché de leur lit, des estropiés, des presque aveugles, etc...

6° Que les officiers responsables des événements de Vrania sont : le colonel Kalkandjieff, commandant du 42e régiment, le capitaine Dimkoff du 3e bataillon de ce même régiment, le lieutenant Hranoff du même régiment, le Dr Sapoundijieff, médecin de l'arrondissement et le Dr Vasilieff, médecin de bataillon.

7° Que 5 à 600 jeunes gens de Vrania ont été recrutés comme recrues ouvriers et envoyés dans les mines de Pernik.

8° Que les trois maires bulgares de Vrania : Mihaile Popoff, Ivan Markoff et Nesletnikoff, abusaient de leur situation pour s'enrichir au dépens de la population.

9° qu'au moins en 1917 et 1918 les Bulgares ne payaient rien pour leurs innombrables réquisitions.

10° Qu'on a voulu, sans succès d'ailleurs, faire signer à la population une déclaration disant qu'elle était bulgare.

11° Que, en partant et contre les stipulations des conditions de la capitulation, les Bulgares ont maltraité la population et emmené tout le bétail.

12° Que les Allemands ont pillé et abîmé les maisons et tué des hommes.

Belgrade le 25/12 décembre 1918.

R. A. REISS.

N° 31

LES VILLAGES DE L'ANCIENNE FRONTIERE SERBE

Village de Gornie Pavlovtzi

Dépositions de *Stoyan Stamenkovitch*, 65 ans, et de *Manasié Antitch*, 55 ans : Tout le bétail, le blé, etc., ont été réquisitionnés sans payement. On a ainsi tout pris aux villageois et on ne leur a laissé que 80 kg. de blé par personne et par année. Ensuite, sous prétexte de contribution, les Bulgares leur ont pris encoré de l'argent. Les plus pauvres payaient jusqu'à 250 lèves, les autres jusqu'à 4000 lèves. Le témoin Stamenkovitch, qui est pauvre, a donné ainsi 250 lèves, le témoin Antich n'a payé que la moitié de ses impôts, soit 340 lèves. Les soldats, baïonnette au canon, se sont introduits chez Velko Stoyanovitch, lui ont pris tout ce qu'il avait et l'ont blessé à coups de baïonnette. Les Bulgares ont pris au kmet Yovan Mladenovitch 1000 dinars. Celui-ci s'est enfui et les soldats lui ont brûlé sa maison. Vasilie Militch, 18 ans, fut tué après la révolte. On lui a coupé le cou. Presque tout le village est brûlé. Les Bulgares l'ont incendié sous prétexte que les habitants avaient, pendant la révolte, amené les insurgés au pont de Ristovatz pour le détruire. Ristovatz est complètement incendié. Les hommes et les jeunes garçons dès l'âge de 10 ans y furent tous tués. Ainsi périrent plus de 50 hommes et jeunes gens. Les femmes se sont sauvées dans d'autres villages ou ont été internées. Ont été incendiés encore les villages de Beli Breg, Donie Pavlotzi, Néradovtze, Gornie Néradovtze, Ribnitza, Rataje. Deux ou trois de ces villages ne sont incendiés qu'à moitié. Leurs habitants travaillaient aux gares lorsque les Bulgares ont brûlé les villages et les Allemands photographiaient le spectacle.

15 hommes du village ont été internés en Bulgarie ; Les Bulgares ont procédé aussi au recrutement, mais ils n'ont pas eu le temps d'appeler les recrutés. Le président de la commune à Néradovtze était de Vélès. Le greffier de la commune, Denko de Biljatcha, a pris tout le grain du village, l'a vendu et s'est sauvé avec 10.000 lèves. Il était défendu d'aller d'un village à l'autre ; il fallait une permission qui coûtait 60 cts. Le permis de travailler coûtait 20 cts... Hommes et femmes ont dû travailler tout le temps sans payement ni nourriture. Les Bulgares demandaient spécialement les jeunes femmes pour le travail. Le seul secours que le gouvernement a fait parvenir à la population appauvrie par lui était du sel qu'il vendait à raison de 50 stotinkes le kg. Lorsque les villageois parlaient le serbe, ils ont été battus, de même quand ils ne donnaient pas de suite l'argent qu'on leur demandait. Il

était défendu de parler de dinars, il fallait dire lèves. Il fallait dire aussi « krsta » pour « koutcha ». Le 3 octobre (après la capitulation) les Bulgares ont demandé encore 40 hommes pour transporter le fourrage.

VILLAGE DE NERADOVTZE

Dépositions de *Mladen Kostitch*, 70 ans, *Traiko Kostitch*, 67 ans, *Athanase Petkovitch*, 70 ans, et de *Ritoune Tassitch* :

Au commencement les Bulgares ont pris aux villageois le bétail, le blé, etc., sans rien payer. En 1916 ils payaient des prix très bas, par exemple 33 à 34 cts, le kg.de blé. Ils ont donné à Mladen Kostitch 90 lèves pour un bœuf. En 1917 et 18 ils n'ont plus rien payé du tout, mais ils ont tout réquisitionné en ne laissant que 80 kg. de blé par personne et par an. Les habitants ont protesté et on leur a laissé 110 kg. au lieu de 80. Les envahisseurs laissaient également 800 kg. de paille par tête d'homme et par an pour la nourriture du bétail. Le 4 octobre au matin les Autrichiens ont pris encore sans rien payer un cochon valant 320 dinars. Avant l'occupation bulgare il y avait de 1600 à 2000 têtes de bétail dans le village, aujourd'hui il n'en reste que 11 bœufs et environ 50 vaches.

Les Bulgares sont venus un samedi, en 1915, au village et le jour suivant la cavalerie a tué, en les sabrant dans la rue, les hommes ci-après : Mladen Stoyanovitch, 20 ans, Stoymen Stamenkovitch, 35 ans, Georgi Mladenovitch, 60 ans, Mane Pechitch, 50 ans, Kosta Mititch, 30 ans, Stanko Stamenkovitch, 60 ans, Mita Antitch, 40 ans, Mita Kalimantchevitch, 40 ans, Ljouba Stankovitch, 55 ans. Milan Stankovitch, 25 ans, Dimitrie Simonovitch, 40 ans, Vasilie Spassitch, 18 ans, Milan Tomitch, 30 ans, et un villageois de Lebtchintze Alexa. Après les massacres les Bulgares ont pillé la mairie et ils y ont volé la caisse.

Après la révolte les Bulgares ont incendié 400 bâtiments du village. Lorsqu'on a incendié la maison de Traiko Kostitch, on lui a volé encore un bœuf valant 1200 dinars, une vache et un veau et le président de la commune, Philippe de Vélès, lui a pris encore 200 dinars pour ne pas brûler le reste.

En 1917 les Bulgares ont recruté et incorporé comme recrues-ouvriers les hommes du village suivants : Trifoune Mitrovitch, Vlaiko Atanasovitch, Relia Kostitch, Jordan Péritch, Mialko Péritch, Douchan Atanasovitch, Douchan Kostitch, Zaphir Stochitch, Milan Kostitch, Milan Arsitch, Draga Traikovitch, Stoyan Traikovitch, Stravko Ristitch, Krsta Stamenkovitch. Les recrutés venaient parfois en congé au village et repartaient. Ils n'étaient pas en uniforme et devaient travailler, cependant ils étaient considérés comme sol-

dats et commandés militairement. En 1916 furent internés les villageois : Mitar Mladenovitch, Stoyan Antitch, Douchan Ristitch, Kosta Velitchkovitch, Traiko, Kostitch, Ljouba Kostitch et Alexadre Doditch. Mitar Mladenovitch et Kosta Mitich sont morts en Bulgarie.

Tous les jours et à chaque heure la population fut cruellement battue. Par exemple, le gendarme de Vrania Mite Borisoff, natif de Koumanovo, agent de sûreté, rencontre dans le village Ritoune Tassitch et lui demande 500 lèves. Tassitch se réfugie dans sa maison, mais le gendarme le suit et, en le menaçant d'incendier sa maison, il lui extorqua l'argent. Uroch Stamenkovitch, âgé de 16 ans, était greffier à la mairie sous les Bulgares. Avant le départ de ces derniers il fut battu de telle façon qu'il est (au moment de mon enquête) dans un état grave « enveloppé de peaux de mouton ». Ce garçon avait deux frères dont l'un est prisonnier et l'autre soldat dans l'armée serbe. Il avait également deux belles-sœurs fort gentilles. Le caporal Ivan Georgieff de la 12e « opoltchanska rola » faisait la cour à ces filles mais fut repoussé. Le caporal s'en est vengé en battant le père, la mère et le beau-frère. Des femmes ont été violées. Dans les villages de Ribnitza et de Pavlovtzi les Bulgares ont extorqué de l'argent aux villageois. A Naradovtzi il y avait un zadrouga possédant 4000 dinars. Cet argent fut pris par les Bulgares.

L'école serbe du village a été pillée et fermée par les Bulgares qui n'en ont point ouvert d'autre. La messe a été célébrée suivant le rite schismatique. Un pope de Klinovo, Alexa Antitch, est venu lire la messe au village et, au lieu de Ferdinand de Bulgarie, il a nommé dans sa prière Alexandre de Serbie. Les Bulgares ont fait disparaître ce pope.

Pour pouvoir travailler il fallait aux villageois un permis coûtant 20 cts, et qu'il fallait renouveler tous les trois jours. Cependant il fallait encore un permis général annuel (litchna karta) coûtant 65 cts... Pour aller d'un village de la commune à l'autre un nouveau permis était nécessaire.

Dépositions des femmes *Lina Milanovitch*, *Danitza Stravkovitch*, 27 ans, *Moucha Bockovitch*, 28 ans, *Sanda Mladenovitch*, 80 ans, *Tzona Vaskovitch*, 28 ans, *Tala Dragovitch*, 30 ans, *Stamena Staganovitch*, 45 ans, *Stoina Stamenkovitch*, 60 ans.

Les Bulgares ont fait beaucoup de mal. Tzona Vaskovitch avec ses trois petits enfants est restée sans abri pendant tout l'hiver passé, parce que les Bulgares lui avaient incendié sa maison. A Tala Dragaitch et à Noucha Bochkovitch les Bulgares ont également brûlé la maison pendant que leurs maris étaient prisonniers des Austro-Hongrois. Les soldats ont battu les femmes et les ont poursuivies. Après les avoir battues les bulgares les enfermaient au « karaoul », où on les retenait. Il arrivait aussi que, tout en les battant, les

Bulgares fourraient des bombes dans leurs vêtements qu'ils « découvraient » ensuite et envoyaient les coupables au « karaoul ». A Stamena Stoyanovitch on a incendié la maison, on lui a pris deux bœufs et deux vaches. Elle reste avec cinq enfants. A Tala Dragovitch les Bulgares ont pris en 1917 5000 kg. de blé et, avant leur départ, encore 2000 kg. A Stoina Menkovitch ils ont pris en 1917 900 kg. de blé, lui ont incendié sa maison pendant la révolte et, au courant de leur départ, ils lui ont enlevé encore 1000 kg. de blé. A Lina Milanovitch les soldats ont brulé quatre maisons et lui ont pris encore 3 bœufs et 7 cochons. Danitza Zdragovitch a sa maison incendiée. En 1917 on lui a pris 500 kg. de blé et elle a dû payer par dessus le marché 500 lèves comme impôt. Avant leur départ les Bulgares lui ont extorqué encore 60 lèves. A la femme Menkovitch, qui est pauvre, les Bulgares ont fait payer 510 lèves d'impôt et lui ont pris, au moment de leur départ, 90 lèves

Les dépositions de mes témoins ne demandent pas de commentaires. Elles disent, dans leur simplicité, toutes les misères que ces paysans ont dû endurer pendant les trois longues années de l'occupation bulgare. J'étais sur place et je me suis rendu compte de l'étendue du désastre pour les paysans. Dans les deux villages de Gornie Pavlovtzi et de Néradovtze, surtout dans le premier, beaucoup de maisons brûlées et en ruines. Les maisons qui restent paraissent pauvres, car les Bulgares les ont vidées. Le bétail est rare. C'est la misère ! D'autres villages, celui de Ristovatz par exemple, n'existent plus et, comme me l'ont affirmé mes témoins, les habitants mâles y furent tous tués, pendant la révolte. Les soldats de Ferdinand de Cobourg avaient fait, Naradovtze, des massacres tout de suite en arrivant. Ils ont sabré tous ceux qu'ils rencontraient dans le village et cela sans aucune raison. Ainsi périrent 14 villageois et les paysans et paysannes, en me racontant la scène du massacre, en sont encore tout émus après trois ans.

Comme ailleurs le gouvernement de Sofia a recruté les jeunes gens des villages en qualité de recrues-ouvriers. A Gornie Pavlotzi les Bulgares n'ont pas eu le temps de les incorporer ; à Néradovtze 14 hommes ont dû quitter leurs fermes pour travailler pour l'armée bulgare. Et ces recrutés, malgré qu'ils ne portassent pas l'uniforme et celà sûrement par manque de matériel, étaient bien considérés comme des soldats, les témoins me l'affirmenf et je le sais aussi par des documents officiels bulgares. Ainsi est de nouveau confirmé ce que j'ai signalé depuis longtemps dans mes rapports et écrits antérieurs, à savoir que les Bulgares, en violation des conventions et lois de la guerre et de l'humanité, ont recruté dans leur armée des sujets d'un pays ennemi envahi par eux. Sept paysans de Néradovtze furent internés.

Mon enquête a donc établi avec sûreté, en dehors du pillage, des réquisitions, des vols et des extorsions habituels, ce qui suit :

1° A la frontière de l'ancienne Serbie, autour du chemin de fer, furent brûlés partiellement ou entièrement par les Bulgares les villages de Beli Brege, Donie Pavlovtzi, Gornie Pavlovtzi, Néradovtze, Gornie Néradovtze, Ribinta, Rataje, Ristovatz.

2° A Gornie Pavlovtzi Vasilie Militch fut tué.

3° A Néradovtze 14 villageois furent sabrés par la cavalerie bulgare.

4° A Gornie Pavlotzi les Bulgares n'ont pas eu le temps d'appeler les recrutés ; à Néradovtze 14 hommes furent recrutés.

recrutés ; à Néradovtze 14 hommes furent recrutés.

5° 15 paysans de Gornie Pavlovtzi et 7 de Néradovtze ont été internés ; deux de ces derniers sont morts en Bulgarie.

6° La population des villages a été maltraitée et battue à tel point que quelques victimes en sont restées malades.

7° L'école a été supprimée et l'école a été schismatisée.

8° Les paysans n'avaient pas la liberté de mouvement.

9° Les femmes ont été persécutées par les soldats du Cobourg.

10° Les Bulgares ont appauvri les habitants des villages et n'ont ensuite rien fait pour leur venir en aide. Au contraire, ils les ont grevés d'impôts très lourds et leur ont pris leurs derniers biens.

11° Après la capitulation les Bulgares, malgré les stipulations de cette dernière, ont encore pris des vivres à la population, l'ont maltraitée et lui ont extorqué de l'argent.

Belgrade le 27-14 décembre 1918.

R. A. REISS.

N° 32

SOURDOULITZA

Dépositions d'*Alexa Yankovitch*, 69 ans, *Axentie Tomitch*, 65 ans, *Mihaïlo Momtchilovitch*, 45 ans, *Yovan Markovitch*, 53 ans, *Kosta Yankovitch*, 40 ans, *Marinko Stankovitch*, 66 ans. Tous de Sourdoulitza. Leurs dépositions sont dûment signées par eux :

« Trois citoyens de Sourdoulitza ont été tués par les Bulgares : Sima Montchilovitch, 26 ans, forestier, Jivko Arandjelovitch, 18 ans, et Mika Stoyano-

vitch, 25 ans, fonctionnaire. Ils furent tués le 8 décembre 1915. Les Bulgares avaient appelé tous les hommes de 18 à 50 ans et tous furent enfermés à la mairie. Le soir, les Bulgares ont choisi parmi eux cinq hommes dont les trois victimes. Deux en ont réussi à se sauver. Les trois autres furent ligottés et emmenés dans le bois. Deux en furent tués à coups de crosse de fusil. Sima Momtchilovitch fut torturé pendant toute la nuit jusqu'au matin. On lui cassa les bras et les jambes et on lui coupa les oreilles. Les soldats bulgares eux-mêmes racontaient ensuite en ville qu'on avait ainsi torturé cette victime.

Deux ou trois mille personnes des environs ou amenées de plus loin ont été tuées à Sourdoulitza. Les témoins n'ont pu les compter. Il y en avait trop. Le 7 décembre 1915, sept instituteurs furent tués sur la route près de la ville et les Bulgares les firent enterrer par des gens de Sourdoulitza. Ceux-ci ont constaté sur les cadavres que les malheureux ont été fusillés, après avoir été torturés. Le 10 décembre, 18 personnes amenées de Skoplié furent tuées à Vrla Reka. Huit jours après, toujours à la même place, 18 hommes de Prilep et un enfant de 13 ans furent tués. Pour que les habitants ne vissent pas ce qui se passait dans cet endroit, les Bulgares leur défendirent la route de Vrla Reka. Le 23 décembre 1915, les Bulgares ont amené de Prizren un avocat, originaire de Kniagevatz, avec sa fille de 16 à 17 ans. Ils furent tués pendant la nuit. Le 7 décembre 1915, 140 personnes venant de Leskovatz furent tuées dans la vallée de Douboka Dollina. On les tua par groupes de dizaines et à coups de baïonnette. Les tziganes de la ville ont été forcés de les enterrer. Cependant quelques victimes de ces tueries sont restées sans sépulture et leurs cadavres furent mangés par les chiens. Des sentinelles se tenaient en permanence devant la Douboka Dollina et en défendaient l'entrée à tout le monde. Au début de janvier, ce fut le tour de 12 hommes de Vrania, suivis bientôt par six autres. Au courant du mois de janvier, on amenait des groupes d'environ 300 personnes de Prokouplié, Kourchoumlia, Lébané, Pristina, Leskovatz, Nich, etc... Parfois, il y en avait moins d'hommes, mais les groupes étaient toujours composés d'au moins 120 personnes. De tels groupes arrivaient tous les jours dès le mois de janvier jusqu'en mars. Les hommes ainsi amenés à Sourdoulitza ne furent pas tous tués. C'est une commission qui décidait de leur sort. Cette commission était composée de : Nestor Simonoff, sous-lieutenant au 42e régiment et commandant d'étape, Todor Vitanoff, sergent à la 10e compagnie du 42e régiment, et Pejioff, infirmier, également du 42e régiment. Le président de la commission était Simonoff. Les soldats-massacreurs appartenaient au 42e régiment et le commandant de leur compagnie était le sous-lieutenant Stoyan Youroukoff, en même temps commandant de place à Sourdoulitza.

Les tueries furent exécutées à Vrla Reka, à Doubrava, à Stoikova Chouma, à Douboka Dollina, à Kalifer et à Raditcheva Bara. 40 otages furent tués à Vlatchki Dol. Dans la Vrla Reka on a trouvé des vêtements de pope. Le témoin Stankovitch pouvait voir depuis son auberge, située au milieu de la ville sur une sorte de place, tout ce qui se passait et tout spécialement l'arrivée des otages. Les Bulgares lui ont défendu de regarder par ses fenêtres au moment de ces arrivées et d'allumer sa lampe la nuit. En effet, c'est toujours la nuit, après 10 heures, que les massacres ont eu lieu et que le cortège des condamnés passait devant le cafana de Stankovitch.

Ayant assez tué, les soldats ont finalement refusé de continuer les massacres. Alors la commission demanda au G. Q. G. bulgare de leur envoyer des comitadjis macédoniens pour continuer la besogne. Peu de temps après arrivèrent ces comitadjis commandés par Traiko Popoff de Skoplié. Ils avaient la mission spéciale de tuer les victimes et ne sortaient que pendant la nuit. Les soldats ont étranglé dans le village de Polom le nommé Toma devant sa femme et son enfant.

70 hommes de la ville ont été internés. 200 jeunes gens de l'arrondissement ont été recrutés comme soldats-ouvriers. Lors de leur départ, les Bulgares voulaient emmener tout le monde avec eux, cependant le préfet bulgare les en a empêchés en leur expliquant que s'était défendu d'après les termes de la capitulation. Tous les habitants de la ville, hommes et femmes, ont été pillés et battus.

Le premier président de la commune était Tassa Stankoff de Trn. Après lui vint Krsta Menkoff de Kioustendil. Ce dernier extorquait de l'argent aux gens et a été même puni pour cela de six mois de prison. Le troisième président était Ivan Vassiloff, qui se comportait mieux que le précédent. Enfin, le dernier président était Nenko Jarkoff. Il n'était pas très méchant, mais prenait cependant l'argent aux habitants. Le greffier de la commune était Stoyan Georgieff, un homme très méchant et mauvais avec la population. Il faisait couper le bois de la commune et le vendait à son profit. Il prenait sans payer chez les habitants tout ce qui lui faisait plaisir.

Tous les vivres, bois, céréales, etc. ont été réquisitionnés. Parfois, on donnait des bons de réquisition, toutefois beaucoup fut pris sans ces bons. Ces derniers ne furent pas payés. Ainsi les Bulgares n'ont rien payé pour ce qu'ils ont pris.

L'usage de la langue serbe était sévèrement interdit. Les personnes chez lesquelles on trouvait des chaikatchas ou des livres serbes furent battues ou internées. Les livres serbes furent brûlés. L'église fut transformée en église schismatique. Au mois de janvier 1917, la ville fut cernée par les

soldats et le chef de la police força les habitants de signer à l'école une déclaration disant qu'ils étaient bulgares. Le chef de la police était alors Naiden Konstantinoff de Kioustendil. Les Bulgares ont détruit, pour en prendre le bois, les maisons d'Ilia Djoritch, Ritoune Markovitch, Stoyan Dimitrievitch, Rista Djoritch de la veuve Todora Ristitcha et de Zanka Rista Krstitch. Hommes, femmes et enfants ont été forcés de travailler aux routes. Même les femmes de fonctionnaires ont dû ainsi travailler sans paiement ni nourriture.

Dépositions d'*Osman Douritch*, 65 ans, et de *Moustapha Hamedovitch*, 65 ans, tous deux tziganes de Sourdoulitza. Les deux témoins m'ont déclaré que les Bulgares ont bien forcé des tziganes d'enterrer les massacrés, mais ils prétendent que les tziganes, occupés à ce travail, auraient été emmenés avec les troupes bulgares. Cette dernière assertion ne paraît pas exacte car les tziganes, dont je me suis fait accompagner lors de mes constatations à la Douboka Dollina, entre autres les deux témoins, semblaient parfaitement connaître les endroits, où les Bulgares avaient enfoui leurs victimes. Cette retenue s'explique aisément par la peur de ces hommes d'être impliqués dans les méfaits de ceux qui les ont forcé à accomplir ce travail.

Dépositions de *Stoyan Spassitch*, 35 ans, maire de la ville de Vrania, *Dimitrie Mikitch*, 42 ans, *Louka Petrovitch*, 25 ans, *Tasso Staitch*, 58 ans, tous de Vrania, et d'*Olga Kouchakovitch*, 28 ans, de Belgrade réfugiée à Vrania.

« Le 28 décembre 1915, est partie à pied la première partie des internés par Trn à Sofia. Lorsque ces gens sont arrivés à Sourdoulitza, les Bulgares en ont choisi 17 notables et les ont tués. Ces victimes, dont 13 de Vrania, sont Mita Militch, chef de service au monopole, Georges Petrovitch, négociant, Yantche Voutchkovitch, négociant, Ritoune Pantasievitch, caissier de banque, Mita Lochitchkovitch, employé au monopole, Douchan Kaltchitch, expéditeur, Georges Zoubara, négociant, Kosta Djorgevitch, percepteur, Mika Mladenovitch, négociant, Blagoye Ilitch, fabricant de Vlassotintze, le fils de Mane Tchache, apprenti, Toma Momtchilovitch, tailleur, Milivoye Stamenkovitch, Aritoune Milkovitch de même que trois popes des environs de Vrania : pope Tota, pope Manoilo et pope Stamenko Stoikovitch. Le 28 janvier 1916, est venu le colonel Petar Kalkandjieff, commandant du 42e régiment, et a donné ordre le même soir d'interner encore six citoyens dont quatre ont été tués à Sourdoulitza. Ce furent Toma Mikitch, 54 ans, juge et tuberculeux, Toma Djourtchevitch, président du tribunal de Smédérévo, Toma S. Mihailovitch, négociant, et Toma Zaphirovitch, député de Vrania, malade du cœur ».

Christodor Zvetanovitch, 30 ans, de Leskovatz dépose : « J'ai été amené avec 80 autres personnes à Sourdoulitza le 6 décembre 1915. Pendant le

trajet, on ne nous donnait rien à manger et on nous battait cruellement sans discontinuer. A Sourdoulitza on nous a menés dans un ravin du côté de la grande route (c'est la Douboka Dollina). Nous étions ligotés et les soldats nous donnaient des coups de baïonnette. J'en ai reçu deux, mais j'ai réussi à me délier et à me sauver. J'ai vu beaucoup de mes camarades qui gisaient déjà morts par terre. »

J'ai examiné le corps du témoin et j'ai constaté les cicatrices provoquées par les deux coups de baïonnette. De plus, j'ai constaté que Zvetanovitch a dû subir un fort choc nerveux ensuite de la scène d'horreur à laquelle il a assisté. Il ne peut pas y penser sans pleurer.

Accompagné du lieutenant d'artillerie Jarko Popovitch, de l'état-major d'artillerie de la division de la Morava, de mes témoins de Sourdoulitza ainsi que de quelques tziganes du même endroit, je me suis rendu à la Douboko Dollina. C'est un ravin peu profond, mais assez allongé qui est parcouru par un ruisseau quand il pleut fortement. Partout j'ai constaté la présence de terre relativement fraîchement remuée formant des tertres plats. Ces tertres sont presque tous envahis par la végétation et cachés par ce fait. Il suffit cependant de soulever les feuilles et de donner un coup de bêche pour se rendre compte de la nature de la terre. J'ai fait ouvrir par les tziganes un de ces nombreux tertres. Après avoir sorti les ossements d'au moins cinq cadavres, dont un pope à juger d'après les restes de vêtements, et après avoir mis à jour les restes de vêtements de paysan, j'ai constaté que cette tombe contenait encore une quantité d'ossements d'autres cadavres. J'ai observé également que de gros cailloux couvraient le haut de la tombe, cailloux dont plusieurs portaient encore des taches de sang comme si les bourreaux avaient lapidé leurs victimes jetées dans la fosse. Les tziganes m'ont affirmé alors que les victimes, lorsqu'on les enterrait, n'étaient pas tous morts et qu'on les a lapidés dans le trou. L'accès de la Douboko Dollina était sévèrement défendu à tous les habitants de la contrée. Une sentinelle se tenait, baïonnette au canon, en permanence à l'entrée du ravin.

Mes renseignements sur les événements de Sourdoulitza recueillis sont corroborés par une lettre secrète de Ivan Dimitroff, chef du département de Vrania, au ministre de l'Intérieur et de la Santé publique à Sofia, lettre datée du 23 mars 1916, sous le numéro 903 et dont une copie fut remise aux autorités serbes par une jeune fille de Vrania employée, comme dactylographe, à la préfecture de cette ville.

Après avoir critiqué très vivement la conduite des autorités militaires bulgares dans son département, ce préfet, qui paraît être un homme honnête

exaspéré par la cruauté de ses compatriotes, dit à propos des événements de Sourdoulitza ce qui suit :

« On peut se rendre compte par tous les documents officiels cités que j'ai agi contre les internements illégaux, non seulement contre celui de Zaphiroff, mais aussi contre ceux de beaucoup d'autres comme cela était mon devoir : J'ajoute encore que le colonel Kalkandjieff et le commandant Ilkoff m'ont empêché dans beaucoup de cas d'exercer mon devoir d'autorité suprême du département qu'on m'a confié. Cependant, j'ai toujours agi d'une façon conciliante. Je peux démontrer par des témoins que j'ai demandé deux fois, par l'entremise d'un « feldwebel » et d'un sergent-major, qu'on ne commette pas la faute d'interner Zaphiroff et qu'on attende encore, car Zaphiroff était malade, très malade de rhumatisme articulaire, une très grave maladie constatée, par l'ordre d'Ilkoff même, par la commission médicale et par le Dr Markoff, capitaine-médecin au 2/3 hôpital. Markoff a délivré à Zaphiroff une attestation légale. Il ne faut pas oublier que feu Zaphiroff avait comme logeurs dans sa maison le colonel Kalkandjieff et le commandant Ilkoff et que le chef actuel du département habite sa maison. Le 23 janvier de cette année, Zaphiroff fut amené à Sourdoulitza, l'endroit bien connu des gens de Vrania et de Leskovatz, sans qu'on ait permis à sa femme de lui préparer les médicaments nécessaires et des vêtements. A Sourdoulitza, malgré qu'il avait une lettre particulière de moi pour le policier Georgieff de cette ville, on l'a laissé se reposer un peu sur la route et puis on l'a traîné à la mort. Ce même soir, le colonel Kalkandjieff n'a pas voulu recevoir mon secrétaire. Il faisait la noce chez le commandant Ilkoff. Tous les deux fêtaient l'acte illégal de l'internement de Zaphiroff. La vie de ce dernier n'était cependant soutenue que par des injections et on attendait sa mort d'un moment à l'autre.

Jusqu'à aujourd'hui, j'avais honte de parler du fait que le « feldwebel », en réponse à ma demande de protéger Zaphiroff, dégagea son sabre et me menaça en agitant ce dernier au-dessus de ma tête et de celle du vieillard malade arraché de son lit. C'est ce que le général Koutintcheff qualifie de « tâche bien comprise et énergiquement exécutée ».

Je suis profondément convaincu que — quoique les motifs de ceux qui ont ordonné les internements fussent patriotiques et nobles — on interne d'une façon irrégulière et qu'on a tué les internés pour pouvoir cacher leur internement irrégulier, qu'on a violé des femmes et les filles des internés et qu'on a volé leurs biens... En résumé, je déclare que les méfaits de Kalkandjieff, d'Ilkoff et aussi ceux de tous ceux qui les suivent : le capitaine Dimkoff, le lieutenant Hranoff, le candidat-officier Antonoff, le candidat-officier Zoureff, le feldwebel Alexo Popoff de Constantinople, le soldat Have Manoloff Bitpa-

zarsky, le détective Georgi Hopoff, etc., que tous leurs méfaits, dis-je, sont fatals pour la Bulgarie et qu'il faudra au moins dix ans pour réparer tout le mal que ces gens ont fait à la Bulgarie, au nom bulgare et à la population d'ici. Les mêmes méfaits ont été exécutés à Nich, ce dont j'ai déjà fait de rapports au G. Q. G., à Monsieur le président du gouvernement et à vous-même, Monsieur le Ministre, et cela en demandant une enquête rapide et impartiale. Personne alors n'a voulu m'entendre. Je tiens à votre disposition une enquête sur les atrocités commises, les assassinats, les pillages et les extorsions, enquête contenant les noms, les faits et les dates.

Je voudrais vous communiquer également le fait typique que j'ai entendu à Leskovatz, fait démontré par les événements de Vlassotintze et d'ici, à savoir que le millionnaire Blagoye Ilitch Mommdjisky, qui possède des fabriques à Vranska Bania, à Leskovatz et à Vlassotintze et qui a sa famille à Karlovo et dont un des membres paraît être un commandant bulgare, a été tué. Ilitch, qui était très riche, ne s'occupait pas de politique. Il portait toujours sur lui 100 à 120.000 lèves en dehors de sa montre, ses bagues, sa tabatière et d'autres objets de valeur. Tout cela lui a été enlevé dans le ravin de Sourdoulitza dont le peuple d'ici fait déjà des chansons et en fera, hélas, encore ! Et ce même homme, avant d'être tué, a voulu donner à la Croix-Rouge bulgare un demi-million pour sauver sa vie. Mais les soldats préféraient de s'emparer des 100 ou 120.000 lèves dont ils le savaient positivement porteur. Ainsi, il y a parmi nos hommes des gens qui, sans égard aux intérêts de la Bulgarie et de son armée valeureuse, se font des millions et des millions. Parmi ceux-ci, il y a aussi un certain sous-lieutenant Youroukoff, le commandant actuel de Sourdoulitza.

Le colonel Kalkandjieff lui-même a dit au fonctionnaire Karadjoff les paroles suivantes et qui en disent long : « Oui, je prends, je vole ! Voyez dans cette chambre, il y a beaucoup de divans et sur chacun il y a un tapis. Eh bien, c'est mon brigadier, le colonel Kiriloff, qui les a pris. » Ces mots de Kalkandjieff prononcés au logement du colonel, m'ont été répétés par Karadjoff chez moi devant le lieutenant-colonel Dr. Veltcheff et je les ai répétés au colonel Kyriloff lui-même. D'après cela vous pouvez vous imaginer la situation d'ici. Je suis à même de prouver par témoignage que deux soldats, de ceux qui ont assisté aux scènes terribles de Sourdoulitza, ont perdu la raison et que deux autres sont morts de crise de nerfs. Connaissant très, très bien cette atmosphère, j'ai fait déjà à plusieurs reprises tout ce que j'ai pu pour la changer, pour sauver les intérêts du pays et pour changer la situation, d'accord avec les ordres supérieurs, afin de la rendre compatible avec les intérêts du pays.

Je n'oublierai jamais de ma vie les paroles que j'ai entendues de la bouche du feldwebel Popoff, le soir du 23 janvier de cette année, devant toute la famille de feu Zaphiroff et devant son frère : « J'ai déjà fait rouler beaucoup de têtes comme la tienne. Je la ferai rouler aussi ! »

Le même préfet, dans une autre lettre très intéressante, adressée au général-inspecteur de la circonscription de la Morava à Nich, en date du 2 février 1916, parle d'un autre interné — illégalement à son avis — qui fut également amené à Sourdoulitza. Il y dit en citant 20 exemples d'internements illégaux : « Trifoun Mitoff, plus de 50 ans, presque aveugle et malade. Emmené de son lit étant malade, on a dû le coucher de nouveau à son arrivée à Sourdoulitza. »

Ce que dit le préfet bulgare Dimitroff des événements de Soudoulitza et, en général, de la conduite de ses compatriotes est un réquisitoire terrible contre ces derniers. Il confirme ainsi entièrement les dépositions de mes témoins et mes propres constatations. Il cite les mêmes noms que j'ai recueillis sur place. Il parle dans sa lettre du policier Georgieff à Sourdoulitza pendant que mes témoins prétendent que le chef de la police de leur ville était Naiden Konstantinoff. Dimitroff qualifie Georgieff simplement de « policier ». Il a donc pu être un subordonné de Konstantinoff, ou bien, les Bulgares changeant souvent leurs fonctionnaires, il a pu être à Sourdoulitza avant ou après ce dernier.

Le préfet nomme aussi, en les accusant d'être les principaux auteurs des méfaits bulgares dans la région de Vrania, le colonel Kalkandjieff et le commandant Ilkoff. Mon enquête personnelle m'a démontré la parfaite justesse de cette accusation. Dans toute la contrée de Vrania et de Leskovatz, j'ai retrouvé ces deux noms. Tous les deux appartenaient à ce fameux régiment n° 42, la terreur de cette partie de la Serbie. Kalkandjieff était commandant du régiment et Ilkoff commandait son troisième bataillon. J'aurai l'occasion, dans d'autres rapports, de revenir sur les méfaits de ces deux hommes. Dès à présent, il est certain qu'ils sont parmi les Bulgares qui ont le plus de crimes sur la conscience. Dimitroff parle également de Dimkoff et de Hranoff. Tous les deux me sont connus par mon enquête sur place et j'en parlerai dans mon rapport sur Vrania et environs. Dimkoff, capitaine au III° bataillon du régiment n° 42, et Hranoff, lieutenant dans le même régiment, faisaient partie avec le Dr. Sapoundjieff, médecin de bataillon et d'arrondissement, et le Dr. Vasilieff, médecin, de la commission d'internement fonctionnant à Vrania. C'est à cette commission qu'on dit les innombrables internements dans cette contrée du royaume.

Dimitroff donne des détails sur l'arrestation et la mort du député Zaphirovitch, dont parlent aussi mes témoins de Vrania. Il dit qu'il souffrait de rhumatisme articulaire, pendant que les gens de Vrania prétendent qu'il était malade du cœur. Toutes les deux parties peuvent avoir raison, car on sait que les maladies de cœur accompagnent ou suivent presque toujours le rhumatisme articulaire. Le Bulgare mentionne aussi le fabricant Ilitch, nommé par mes témoins, et ajoute que celui-ci a voulu racheter sa vie moyennant un demi-million de lèves pour la Croix-Rouge. Sa remarque que les soldats ont préféré les 100 ou 120.000 lèves que l'industriel portait sur lui, somme qu'ils mirent dans leur poche, au don royal à une institution philantrophique, est tout à fait accablant pour le moral des troupes bulgares.

Ainsi de mon enquête personnelle collaborée par les documents de source bulgare, il résulte :

1° Les Bulgares ont tué beaucoup de gens à Sourdoulitza. Les témoins estiment leur nombre à 2.000 ou 3.000.

2° Les victimes de Sourdoulitza venaient de toute la contrée. Trois seulement étaient de la ville même.

3°. Les tueries ont eu lieu aux endroits dits : Vrla Reka, Doubrava, Stoikova Chouma, Douboka Dollina, Kalifer, Raditcheva Bara et Vlatchki Dol.

4° Les massacrés n'étaient pas tous morts lorsqu'on les a enfouis. Les survivants ont été lapidés dans la fosse même.

5° Les exécutions ont été dirigées et ordonnées sur place par le commandant de place, le sous-lieutenant Stoyan Youroukoff, et la commission spéciale composée du sous-lieutenant Nestor Simonoff, du sergent Todor Vitanoff et de l'infirmier Pejioff, tous les quatre appartenant au 42° régiment.

6° Le colonel Petar Kalkandjieff, le commandant Ilkoff, tous deux du 42° régiment, les Drs Sapoundjieff et Vasilieff envoyaient les gens à tuer de Vrania à Sourdoulitza. Le capitaine Dimkoff et le lieutenant Hranoff collaboraient à cette œuvre d'extermination.

7° Des hommes gravement malades ont été tués à Sourdoulitza.

8° 70 hommes de Sourdoulitza ont été internés.

9° 200 jeunes gens de l'arrondissement ont été enrôlés dans l'armée bulgare comme ouvriers-recrues.

10° Tout a été réquisitionné et les réquisitions n'ont pas été payées.

11° Les fonctionnaires et militaires bulgares s'enrichissaient au détriment de la population serbe.

12° Les livres serbes ont été détruits.

13° L'église serbe a été transformée en église schismatique.

14° Les Bulgares ont détruit des propriétés privées.

15° Les habitants ont dû fournir sans paiement du travail pour l'ennemi.

Belgrade, le 7/20 décembre 1918.

R. G. REISS.

N° 33

VILLE DE VLASSOTINTZE

Dépositions de *Proka Tzernilovitch*, 62 ans, *Traiko Milochevitch*, 58 ans, *Krsta Krainitchanitch*, 60 ans, *Sotyr G. Popovitch*, 60 ans, kmet de la ville, *Vasilko Kolitch*, préfet, *Christiphor Popovitch*, pope, *Gavrilo Manitch*, préfet, *Krsta Valchitch*.

Exécutions

Après avoir pillé, les Bulgares commencèrent de suite à interner et à tuer les gens. Ainsi fut tué le prêtre Onouphre Popovitch, prota. Il fut tué à une demi-heure de la ville et à coups de baïonnette après une torture de deux heures. Le soir, avant son massacre, les officiers bulgares avaient bu et mangé chez lui. Après sa mort, officiers et soldats ont pillé sa maison. Furent tués encore : pope Todor Popovitch, pope Dimitrie Stravkovitch, pope Svetozar Millenkovitch, Blagoye Ilitch, fabricant, Dimitrie Djordjevitch de Staikovtze, Gortcha Zvetanovitch, Tassa Stamenkovitch de Tzernatovo, 37 hommes du village de Chichava (hommes de 15 à 50 ans), Mihailo Pavlovitch, du village de Rainopolie. Ce dernier fut arrêté, on lui demanda de l'argent et on le tua. Son cadavre fut jeté dans la fosse à purin de Tassa Valchitch. Tués encore Vlaiko Nikolitch de Vlassotintze, David Miltchitch, du village de Dobro Polie avec 8 autres paysans. La tombe de ces derniers se trouve à Vlassotintze. Dans les environs de la ville, les Bulgares ont encore tué 60 paysans. Le sous-lieutenant Nedelkoff, du village de Staitchevtzi, arrondissement de Trn, a tué Dimitrie Stravkovitch, de Lomnitza, et a emmené son fils âgé de 20 ans. Ce même officier avec sa compagnie a tué encore beaucoup d'autres dont les témoins ne connaissent pas les noms. Ainsi, il a tué à Krouchevitza, le président de la commune, Mihailo, après lui

avoir pris à peu près 10.000 dinars. Dans le « Informations Bureau » de Vlassotintze, les Bulgares avaient installé une potence où les gens des environs furent torturés et pendus.

Exécution après la capitulation

En partant le 22 septembre (5 octobre) 1918, le sous-lieutenant Vasilieff, instituteur dans le civil, du 17e bataillon de marche, a tué Tassa Stoikovitch de Dadintze dans les vignes de la ville.

Les militaires responsables des exécutions et autres méfaits bulgares

Le commandant de la place, le capitaine Stoitcheff de Sofia, le capitaine Nikoloff de Sofia, le sous-lieutenant Balabanoff, le lieutenant Mouyevsky (instituteur dans le civil), tous les quatre du 42e régiment. Le colonel Seraphimoff du premier régiment de la première division de Sofia, le colonel Nikoloff, commandant de la division de la Tountcha, le sous-lieutenant Vasilieff (instituteur dans le civil), du 17e bataillon de marche, le commandant Ivan Chopoff de Plevna, du 17e bataillon de marche, le sous-lieutenant Nedelkoff, du village de Staitchevtzi, arrondissement de Trn, le voïvode de comitadjis Esgra de Salonique, le sous-lieutenant Tocheff, le lieutenant de l'intendance Krsta Genoff.

Les préfets civils

Les préfets civils étaient Ivan Baikoucheff, Stanoi Baitocheff, Atanasoff, Z. Pacheff, I. Youtcheff et Harlampie Gligoroff. C'était surtout Ivan Baikouchef qui a extorqué de l'argent à toute la population et, surtout, au kmet.

Pillage et réquisitions bulgares

Immédiatement après leur arrivée, les Bulgares ont commencé à piller. Ainsi, ils ont pillé les magasins et ont pris le vin, l'eau-de-vie, le bétail, les céréales, la paille, etc. Les autorités militaires ont été présentes lors de ce pillage. Les Bulgares ont laissé couler dans les caves le vin et l'eau-de-vie qu'ils ne pouvaient boire ou emporter. Dans la fabrique de Grdelitza, les Bulgares ont pris sans payer 300.000 kilos de laine. Les coffres de la Banque de Vlassotintze ainsi que ceux de la Banque du Commerce furent transportés à Sofia avec tout leur contenu. Les autorités bulgares ont fait déménager, pour le compte de leur Etat, la pharmacie de Douchan Milochevitch. Le lieutenant Mouyevsky et le lieutenant Tocheff ont complètement pillé la mai-

son du préfet Gavrilo Manitch et lui ont pris encore 5.700 dinars. Les Bulgares ont pris sans payer dans la commune de Vlassotintze pour 10.000.000 de dinars de céréales, du bétail, etc.

Réquisitions allemandes

Les Allemands avec leur artillerie lourde (3.000 chevaux) ont réquisitionné sans payer pour un million de la ville et pour deux millions de la commune.

Villages incendiés

Le lieutenant Nedelkoff, déjà cité, a fait incendier les villages de Lomnitza, Chichava, Goujetina, Tzrna Bara et Krouchevitza. Tout ce qu'il y avait de bétail dans ces villages a été amené à Vlassotintze et vendu publiquement.

Mauvais traitements et extorsions

Le sous-lieutenant Vasilieff, du 17e bataillon de marche rassemblait la population des environs de Vlassotintze, en choisissait les plus riches et les battait pour leur faire dire qu'ils avaient des armes. Ensuite, il leur extorquait de l'argent par la menace de les faire tuer. Le commandant Ivan Chopoff de Plevna, du même 17e bataillon de marche, agissait de même. Le témoin Tzernilovitch est allé avertir l'auditeur Kalatcheff de ce qui se passait, mais celui-ci n'a rien fait. A la femme de D. Stravkovitch le commandant Chopoff a demandé 5.000 lèves pour la libération de son fils. Elle les a payé, mais le fils fut emmené tout de même. Les Bulgares maltrataient les habitants, hommes et femmes, et cela surtout après la révolte.

Internements et recrutement

Environ 50 à 60 citoyens de Vlassotintze ont été internés, entre autres le témoin Tzernilovitch. Quelques-uns de ces internés ont été relâchés en 1917, les autres sont encore en Bulgarie (au moment de l'enquête). Les jeunes internés ont été astreints au travail. Ils n'ont pas été nourris. Le préfet Gavrilo Manitch, 58 ans, était interné pendant 17 mois à Stara Zagora au camp dit de Gornie Pantcharevo. Le commandant de ce camp était le lieutenant Christo Samardjieff. Celui-ci plaçait ceux qui avaient de l'argent à l'hôpital où, suivant les dires du témoin, il les faisait empoisonner pour leur prendre leur argent. En général, il maltraitait les internés. En trois mois, 1.000 Serbes sur 3.000 sont morts dans ce camp.

En 1917 et 1918, 180 jeunes gens ont été recrutés. Avant la révolte, on les instruisait comme soldats et on leur donnait l'uniforme. Après la révolte, on les utilisait comme ouvriers.

Ecole, Eglise, bulgarisation

L'école et l'église furent complètement bulgarisées. Les Bulgares ont effacé les inscriptions serbes dans l'église et les ont remplacées par des inscriptions bulgares. En partant, les Bulgares ont amené des bœufs à l'église et ont partiellement pillé cette dernière. Des prêtres bulgares officiaient. Les livres serbes ont été brûlés. Les noms de famille ont été bulgarisés. Arnaudoff, journaliste au « Moravski Glas » de Nich, a voulu forcer, à l'aide des soldats, la population de signer une déclaration disant qu'elle était bulgare. Une soixantaine d'habitants ont signé.

Les impôts

Les impôts bulgares étaient dix fois plus forts que les impôts serbes. Par exemple, le maire Sotyr Popovitch payait 2.500 dinars d'impôt du temps serbe. Les Bulgares lui ont fait payer 30.000 lèves et, en partant, ils lui ont pris encore 6.000 lèves. Ils ont pris, au même, aussi son moulin, pour lequel ils s'engageaient à payer une location de 20.000 lèves. Ils ont fait payer au propriétaire l'impôt immobilier, mais ils ne lui ont pas payé la location du moulin.

La conduite des Bulgares lors de leur départ

Un jour avant leur départ, les Bulgares ont emprisonné 5 citoyens de la ville, parmi lesquels se trouvaient Tzernilovitch et Krainitchevitch, et les ont retenus pendant toute la journée. Des comités bulgares, sous le commandement du voivode Esgra de Salonique, étaient venus après le départ de l'armée régulière. Les soldats et les comitadjis ont pris de l'argent aux habitants. Ainsi les comites ont enlevé de force 960 lèves à Rista Baitch. A Vasilko Kotitch, les comitadjis ont pris 3 moutons et 1.000 lèves; à Proka Hadji Djokitch, 100 lèves; à Maika Takitch, ils ont pris 200 lèves et l'ont battue par dessus le marché; à Ersta Valchitch ils ont enlevé 170 lèves, à Ilia Zvetkovitch 150 lèves. Les soldats, en partant, ont violé une femmes dans les vignes. Ils ont amené des bœufs à l'église et ont partiellement pillé cette dernière. Le témoin Valchitch a entendu les mots du lieutenant d'intendance bulgare, Christa Genoff, lorsque celui-ci a donné ordre aux soldats d'aller dans les communes et d'y enlever tout ce qu'ils trouveraient pour l'em-

porter en Bulgarie. Et, effectivement, les Bulgares ont, lors de leur départ, enlevé tous les céréales, bestiaux, charriots, etc.

J'ai visité l'église de Vlassotintze et j'y ai constaté en premier lieu que les Bulgares, en contradiction aux lois ecclésiastiques, ont enterré deux soldats à côté de l'église. J'ai constaté également que l'entrée du temple portait des traces de boues de bœufs et que les armoires de l'église étaient fracturées. Les Bulgares ont gratté sans soin les inscriptions sur les images du roi serbe Uroch et de sa femme et les ont remplacées par les noms du roi bulgare Boris et de sa femme. Dans la sacristie se trouvait un coffre-fort fracturé par les Allemands au moment de leur entrée. Les habitants de Vlassotintze m'ont affirmé que les officiers bulgares, en partant, ordonnaient à leurs soldats d'abîmer autant que possible les vignes. J'ai constaté personnellement les dégâts faits intentionnellement dans les vignes par les cavaliers et les fantassins.

Vlassotintze, comme Sourdoulitza, Vrania et Leskovatz, était du domaine du fameux régiment n° 42. Les exécutions dans la contrée de Vlassotintze étaient très nombreuses. Parfois, les fourreaux emmenaient leurs victimes pour les tuer plus loin. Ainsi Blagoye Ilitch, le riche fabricant dont j'ai déjà parlé dans mes rapports antérieurs, fut massacré à Sourdoulitza. Les Bulgares ont réservé une mort tout spécialement atroce au prota de Vlassotintze, Onouphre Popovitch. Après avoir joui de l'hospitalité de ce prêtre, les officiers l'ont fait torturer et tuer à coups de baïonnette. J'étais chez la veuve de l'ecclésiastique et celle-ci m'a montré les vêtements de la victime, ramassés et soigneusement gardés par elle. J'ai constaté sur ces vêtements de très nombreuses coupures provenant visiblement de coups de baïonnette. Ces coupures se trouvent sur toute l'étendue du vêtement de sorte qu'on peut en conclure que la rage des bourreaux s'est exercée sur tout le corps du malheureux prêtre depuis les jambes jusqu'au cou. A relever aussi tout spécialement que le lieutenant bulgare Vasilieff a tué Tassa Stoikovitch après la capitulation. D'ailleurs, les dépositions de mes témoins, ainsi que mes constatations faites dans d'autres endroits montrent que les Bulgares, après avoir été vaincus et forcés de capituler, n'ont nullement respecté leur signature. A Vlassotintze, ils ont même encore emprisonné des gens et ils se sont rendus coupables de nombreuses extorsions. C'est là un fait sur lequel il faut tout spécialement insister lors du règlement des comptes.

Comme dans la région de Vrania, les Bulgares ont détruit par l'incendie, de nombreux villages, autour de Vlassotintze et c'est le lieutenant Nedelkoff qui a ordonné ces incendies. Les autorités civiles et militaires ont profité, comme partout ailleurs, de leur situation pour s'enrichir par le pillage et

l'extorsion. Ils ont fait payer à la population maltraitée, des impôts formidables sans se soucier de la Convention de la Haye, qui prescrit à l'occupant de se servir pour les impôts de l'assiette établie par l'Etat propriétaire du pays. Des impôts extraordinaires ne peuvent être imposés que pour les besoins de l'armée occupante et pour ceux de l'administration des contrées occupées. Pour les Bulgares, ces besoins étaient ceux des poches de leurs fonctionnaires et militaires ! A relever aussi la déposition du préfet Gavrilo Manitch qui accuse le lieutenant Christo Samardjieff, commandant du camp d'internés de Gornie Pantcharevo, d'avoir fait empoisonner les internés serbes ayant de l'argent.

Les faits les plus saillants, en dehors du pillage, des mauvais traitements et des extorsions habituelles, constatés par mon enquête à Vlassotintze sont :

1° 55 personnes de Vlassotintze ou d'ailleurs furent tués dans cette ville. Quelques habitants de Vlassotintze furent tués à Sourdoulitza.

2° Dans les villages des environs de la ville, beaucoup de paysans furent tués.

3° Après la capitulation, les Bulgares ont encore tué Tassa Stoïvitch de Dadintze. C'est le lieutenant Vasilieff qui a commandé cette exécution.

4° Au moment de leur départ, les Bulgares n'ont nullement respecté les conditions de la capitulation. Ils ont pillé, extorqué de l'argent aux habitants, emmené le bétail et dévasté les vignes.

5° 50 à 60 hommes de Vlassotintze ont été internés.

6° 180 jeunes gens ont été recrutés comme recrues-ouvriers.

7° Les Bulgares ont incendié des villages des environs de Vlassotintze. Celui qui a commandé ces incendies était le sous-lieutenant Nedelkoff.

8° Les Bulgares ont fait payer aux habitants des impôts exagérés.

Belgrade, le 1er janvier 1919.

R. A. REISS.

N° 34

VILLE DE LESKOVATZ

Dépositions de *Christodor Marinkovitch*, 45 ans, secrétaire de police, *Mihailo Kotzitch*, 30 ans, préfet, *Alexandre Milanovitch*, 38 ans, *Peter Tzonitch*, 33 ans, *Georges Koztitch*, 28 ans, commerçant, *Sreten Mitchitch*, 32 ans, *Milan Kostitch*, 38 ans, *Tchéda Todorovitch*, 38 ans, tailleur.

Exécutions à Leskovatz

82 personnes de Leskovatz furent tuées et parmi celles-ci : Georges Lechnikoff, 44 ans, les frères Todorovitch, 48 et 55 ans, Vélimir Yovitchitch, préfet, 60 ans, Milovan Mihailovitch, retraité, 90 ans, Tassa Dimitrievitch, juge, 60 ans, Alexandre Brchitch, 65 ans, professeur, Steva Komenovitch, 70 ans, prota. Jivko Yoksimovitch, 48 ans, professeur de Vrania, Mihailo Ignatovitch, 40 ans, pope, Petar Velkovitch, 50 ans, pope, Brankovitch, 45 ans, juge, Marko Yokovitch, 48 ans, instituteur, Gligorie Milenkovitch, 55 ans, instituteur, Josip Popovitch, 39 ans, pope, Alexa Inglesovitch, 30 ans, photographe, Todor N. Zekitch, 50 ans, négociant, Chaim Kario, 55 ans, négociant, Blagoye Babadenitch, 30 ans, boulanger, Petar Kostitch, 25 ans, cordonnier, Nikola fils de Proka, passementier, 18 ans, Mika Petkovitch, 34 ans, négociant, etc. Au mois de mars 1917, furent tués Svetozar Popovitch, 35 ans, secrétaire à la mairie et la femme du député Gave Nikolitch. Tzatza, la fille du pope Traiko Popovitch a été jetée dans une maison que les Bulgares ont allumée, et ainsi elle fut brûlée vive. Chaim Kario et Zekitch étaient fournisseurs de l'armée de Mackensen pour la livraison du chanvre. Avec les Bulgares arrivait en même temps le négociant bulgare Ivan Vacharoff, de Sofia et de Tchervène Breg. Celui-ci ne voulait pas que les Serbes livrassent l'armée. Il a fait le nécessaire auprès du colonel Kalkandjieff, du 42e régiment, qui a fait tuer les deux négociants de Leskovatz. Les Allemands ont protesté contre cette double exécution, mais furent éconduits par les Bulgares.

Christodor Marinkovitch a vu de ses propres yeux la scène suivante : En mars 1917, il a vu passer une femme affublée d'un uniforme de soldat serbe. Elle était accusée de faire partie d'une bande de comitadjis. Avec elle était un paysan et les deux étaient entourés de soldats bulgares. On les amena près du village de Sinkovtze, où ils furent fusillés. Les soldats déshabillèrent le cadavre de la femme et s'amusèrent à chercher si elle était encore vierge ou non. Le lieutenant Ratkoff s'était fait photographier chez Inglesovitch et lui demanda de lui donner aussi le négatif du portrait. Comme le photographe ne le lui livra pas tout de suite, le lieutenant l'a fait emmener par des soldats hors de ville et tuer. Un capitaine et un sous-lieutenant serbes et un officier français, tous les trois aviateurs, furent fusillés près de Leskovatz au moment de la révolte de 1917. Les Bulgares ont prétendu que ces aviateurs avaient apporté de la munition aux insurgés.

Exécutions dans les environs de Leskovatz

45 paysans de l'arrondissement de Barié furent mitraillés, au village même de Barié, dans une maison qui fut ensuite incendiée. 3 femmes et 4 hommes furent pendus au village de Slatina. Dans les environs de Leskovatz à Barié, Mirocheftze, Bounoucha, Voutchié, Stoikovtze, Tourekovtze, Vinartze, Manoilovtze, Prestovatz, Petchenievtze, Zalouchnié, Babitchko, Drachkovatz, Poukovatz, Kopachnitza, etc. furent tués, d'après l'estimation des témoins, au moins 10.000 personnes.

Internement et recrutement

4.000 et 5.000 hommes et quelques femmes de Leskovatz ont été internés. 1.500 jeunes gens furent recrutés comme recrues-ouvriers.

Les responsables des massacres

Staikoff, un professeur de l'Université de Sofia, était le chef de la police de l'armée. Il a fait beaucoup de mal à la population. Lorsque les gens ne le saluaient pas dans la rue, il les faisait battre le lendemain. Cet homme a tué lui-même plusieurs personnes avec un casse-tête qui est en la possession du soussigné. Il y avait à Leskovatz le fameux régiment n° 42, dont le chef était le colonel Petar Kalkandjieff. La plupart des victimes ont été tuées par ordre de ce colonel. Il y avait aussi le lieutenant Ratkoff et le commandant Taatcher qui ont fait tuer du monde. C'est ce lieutenant Ratkoff qui a fait massacrer le photographe Inglesovitch.

Pillage et réquisitions

Fonctionnaires et militaires ont pillé toutes les maisons des fonctionnaires et militaires serbes et en ont envoyé le mobilier, les tapis, etc. chez eux. Furent pillées, par exemple, les maisons de Bora Popovitch, avocat, Vidoyé Michevitch, préfet, Milan Ilitch, banquier, Milan Lititch, lieutenant, etc. Les fabriques de Ilitch, Petrovitch et Todorovitch ont été vidées et les machines envoyées à Sofia. Tout a été réquisitionné sans paiement et cela depuis 1915. Quelques fois on donnait des bons de réquisition, souvent on en donnait point. 2.000.000 de kilos de céréales furent réquisitionnés en 1918, dans les 22 communes de l'arrondissement. Seulement, deux communes ont reçu quelque chose en paiement. On leur payait 1 lève le kilo de blé et 0,80 lève le kilo de froment. Tout le foin et toute la paille ont été pris sans payer. Les Allemands et les Bulgares ont ramassé le cuivre; les Allemands le payaient, mais les Bulgares ne le payaient pas.

Extorsions

On emprisonnait les gens et on leur faisait payer leur libération. Petar Tzonitch, secrétaire de police serbe, a été arrêté et le sous-préfet Dotcheff lui a demandé 3.000 lèves pour sa libération. Tzonitch ne pouvait pas fournir cet argent, mais il fut relaché cependant parce qu'il menaçait de se plaindre aux autorités supérieures. Les fonctionnaires ont agi de la même façon avec presque tous les habitants de Leskovatz. En 1917, le commandant Chopoff a accusé Tontcho Tzakitch d'être en relation avec les comitadjis et lui a extorqué de cette façon 10.000 lèves. Le secrétaire et aide de ce commandant était Beltcho Prenikoff, sous-préfet de Vlassotintze. Risto Ganeff, simple soldat, a torturé Voutchko de Goubervatz pour lui prendre de l'argent.

Les préfets bulgares

Le premier préfet de police était Chatojieff, ensuite Baltoff, Pelivanoff, Katzareff, Athanasoff, Nikola Stephanoff, Smilianoff et, enfin, Dintcheff. Tous ces préfets ont extorqué de l'argent à la population.

Eglise et école

Les églises et écoles furent transformées en églises et écoles bulgares. Les popes serbes furent tués ou internés.

Langue et livres serbes

Il était sévèrement interdit de parler le serbe. Ceux qui parlaient serbe quand même furent violemment battus. Les livres serbes ont été brûlés.

Travail forcé

La population mâle de la ville a été forcée à travailler aux champs sans paiement et sans nourriture. Depuis le mois de juin 1918, il y avait un ordre de payer 10 lèves par jour, mais on n'a jamais effectué ce paiement.

Comitadjis

Il y avait à Leskovatz des comitadjis bulgares qui faisaient beaucoup de mal à la population. Leur voivode était Dane de Vélès.

Conduite des Bulgares après la capitulation

En partant, les Bulgares ont pillé et emmené, sans le payer, tout le bétail qu'ils pouvaient attraper. Ainsi, le sergent bulgare Dimitri Kiroff, de Bela Slatina, a enlevé à Sreten Mitchitch plus de 1.000 lèves et 40 moutons.

Les Allemands à Leskovatz

Les Allemands ont pillé et jeté le blé dans la rue. Ils ont vidé les caves et ont laissé couler le reste des liquides qu'ils ne pouvaient consommer ou emporter. Ils s'emparaient du bétail, le tuaient, en prenaient un peu de viande et jetaient le reste. Les Allemands et les Bulgares ont ramassé le cuivre. Les Allemands le payaient, les Bulgares ne le payaient pas.

Déposition de *Milorad Todorovitch*, 22 ans, de Leskovatz. Le père du témoin, Sotyr Todorovitch, 60 ans, et son oncle Todor Todorovitch, 50 ans, ont été dénoncés par des habitants comme présidents de la Narodna Odbrana et de la Croix-Rouge et comme Serbes chargés de provoquer une révolte à Leskovatz. Les Bulgares ont emmené les deux et ont volé en même temps à Sotyr 50.000 dinars en or et en papier. Les deux Todorovitch furent fusillés à Grdelitza.

Dépositions de *Gligorie Popovitch*, 52 ans, *Nastassia Stoyanovitch*, et *Jelena Ilitch*. Le frère du témoin Gligorie, Josip Popovitch, 39 ans, a été tué. Il a été emmené dans la nuit du 13 novembre 1915. Depuis le 13 au 17 novembre, il est resté en prison et le 17, il a été emmené les mains liées. Blagoyé Ilitch (voir rapports : Sourdoulitza, Vrania), 48 ans, a fait la retraite avec l'armée serbe jusqu'à Prizren. De cette ville, il voulait revenir avec sa femme et sa mère, lorsque tous ont été arrêtés à Vrania. Le magasin de Nastassia Stoyanovitch a été pillé par les Bulgares Boufkoff, directeur du gymnase, Davidkoff, fonctionnaire, et Alexa Stoyanoff, maire. Ils ont pris toutes les étoffes et les ont vendues à leur profit.

Les dépositions de mes témoins ne demandent que peu de commentaires. Les habitants de Leskovatz estiment que, dans les villages des environs de la ville, les Bulgares ont tué au moins 10.000 personnes. Ce nombre paraît au premier abord et comparé aux 82 victimes de la ville de Leskovatz quelque peu grand. Cependant, je suis porté à admettre cette estimation approximative. D'abord, les environs de Leskovatz sont bien peuplés et ensuite ces environs furent justement un des centres de la révolte de 1917, et on connaît la façon barbare avec laquelle les Bulgares ont réprimé ce mouvement insurrectionnel provoqué par leur barbarie et par leur projet de recruter dans leur armée des sujets serbes. La différence entre le nombre des massacrés à Leskovatz et celui des villages des environs provient du fait, constaté par moi

partout où j'ai passé en vieille Serbie occupée par les Bulgares, que ces derniers tuaient toujours moins dans les villes que dans les villages. Ils considéraient l'élément paysan plus dangereux pour eux que les citadins. Beaucoup de femmes furent massacrées. Ce fait trouve son explication dans le passage suivant de l'ordre n° 13 de l'inspection militaire de la région de Morava, ordre concernant la politique intérieure de la région et daté du 29 mai 1918 :

« Il est incontestablement établi que les chauvins les plus fanatiques et les plus violents sont toujours *les femmes*. Elles sont le centre vivant de l'esprit serbe et elles sont les agents les plus actifs de l'organisation secrète serbe. Les femmes font les courriers de la poste secrète, elles sont les idéologues de l'organisation; elles sont les principales propagatrices et elles sont agressives et dangereuses.

Exploitant le penchant naturel de l'homme pour le sexe féminin — ce qui se vérifie chez nos Bulgares d'ici, de la région de la Morava — les femmes développent une activité dangereuse contre toute notre initiative dans cette région. Par leurs beaux yeux et par leur beauté, par leurs excitations et en se donnant volontiers et avec plan, les femmes d'ici tiennent plus d'un de nos officiers, de nos fonctionnaires, les influencent fortement et les utilisent pour aider la cause serbe et pour agir contre notre œuvre de propagande.

Il est temps d'agir contre ce mal terrible qui peut nous coûter une partie de notre nation et ébranler la sûreté de notre Etat. Il est temps de rompre avec cette hypnose féminine et de voir clairement toute la nature de ce mal et toute son étendue.

Envers les femmes, notre politique intérieure doit être menée de la façon suivante :

1° Il ne faut permettre à aucune femme de voyager dans la région en dehors de celles qui se déclarent bonnes Bulgares et de celles qui sont inscrites comme membres des sociétés nationales bulgares et qui fréquentent toutes nos fêtes, soirées, soirées théâtrales, etc.

2° Il ne faut pas secourir les femmes et leurs familles, sauf si elles se sont déclarées bonnes Bulgares.

3° Toutes les femmes devront parler le bulgare et on ne devra prendre en considération aucune demande soit orale, soit écrite, qui n'est pas soumise en langue bulgare.

On devra, pour atteindre ce but, établir une liste de toutes les femmes intelligentes et influentes qui pourraient jouer un rôle, aussi petit soit-il, dans la propagande du serbisme. »

Les tueries de la paysanne, de Chaim Kario, de Zekitch et du photographe Inglesovitch sont tout à fait typiques pour la manière avec laquelle les Bulgares ont traité la malheureuse population des régions serbes occupées par eux. A Leskovatz, nous retrouvons aussi le colonel Kalkandjieff, du fameux régiment n° 42, qui ordonne les massacres comme à Vrania.

Je me suis rendu avec un des propriétaires, Monsieur Ilitch, dans la fabrique d'étoffes, fort importante, Ilitch, Théokarévitch et Petrovitch et j'y ai parcouru les vastes ateliers. J'ai constaté d'abord que les Bulgares avaient logé de la cavalerie dans cette fabrique. La plupart des machines-métiers et machines locomotrices sont entièrement ou partiellement enlevées. Un certain nombre de métiers est préparé pour l'envoi. Les Bulgares y ont attaché des étiquettes avec indication du prix auquel ils comptaient vendre ces machines : 8.000, 9.000, 10.000 lèves, etc. La grande salle de teinturerie a servi d'écurie pour les chevaux. La coûteuse machine belge, qui y est installée, est entièrement abîmée. D'ailleurs, partout où les Bulgares n'ont pas pu enlever les machines, ils les ont fait saboter, et ce sabotage est fait de telle façon qu'il est permis de conclure qu'ils se sont servi de spécialistes pour ce travail. L'inspection sur les lieux autorise également la conclusion que les Bulgares ont ainsi dégradé cette fabrique pour empêcher, pour longtemps, au moins, son utilisation. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il me paraît indiqué que le gouvernement serbe stipule dans les conditions de paix l'autorisation pour les propriétaires lésés d'aller en Bulgarie, d'y rechercher leurs machines et de remplacer les manquantes par des machines prises dans les fabriques bulgares et cela pour pouvoir reprendre immédiatement le travail nécessaire pour le pays.

L'enquête faite sur place me permet donc de constater :

1° Que les Bulgares ont tué 82 personnes de Leskovatz.

2° Que les Bulgares ont tué beaucoup plus dans les environs de la ville. Mes témoins estiment le nombre des tués à 10.000.

3° Que les principaux responsables des tueries de Leskovatz sont : Kalkandjieff, colonel, commandant du 42° régiment, Ratkoff, lieutenant, Taatcher, commandant, et Staikoff, chef de la police de l'armée.

4° Que 4.000 à 5.000 hommes de Leskovatz et quelques femmes ont été internés.

5° Que 1.500 jeunes gens ont été recrutés comme recrues-ouvriers.

6° Que les fonctionnaires civils et les militaires ont extorqué de l'argent à la population.

7° Que les innombrables réquisitions n'ont pas été payées.

8° Que les soldats ont pillé les magasins.

9° Que les machines dans les fabriques ont été enlevées par les Bulgares.

10° Que l'église et l'école ont été bulgarisées.

11° Que les livres serbes ont été détruits et l'usage de la langue serbe a été défendu.

12° Que la population a dû exécuter sans paiement des travaux forcés.

13° Que les Bulgares, en partant après la capitulation, ont emmené le bétail et pris, par force, de l'argent aux habitants.

14° Que les Allemands ont pillé et tué le bétail.

Belgrade, le 30 décembre 1918.

R. A. REISS.

N° 35

VILLE DE PROKOUPLIE ET ENVIRONS

Dépositions de *Yovan Bitchanin*, négociant, 46 ans, *Sibine Maximovitch*, 63 ans, négociant, *Milan Strachinitch*, 42 ans, négociant, *Alexandre Stevtchitch*, 29 ans.

Exécutions

A leur entrée en ville, les troupes régulières bulgares commencèrent à piller et à interner les gens. Ils ne tuaient pas encore. Lors de la révolte, Petchanatz a occupé Prokouplié. Après sa retraite, les Bulgares ont tué à Prokouplié : Andra Vezovitch, greffier, pope Vassa Antitch du village de Kondjel, Kosta Belitch, cafetier, Mihailo Peritch, agriculteur, Vladan Stoyanovitch, fruitier, Alexandre Hadji Manitch, agriculteur, Mia Simitch, Krtchar, 17 ans. Le commandant du 25e régiment, le lieutenant-colonel Isak Kesiakoff, a convoqué les chefs des familles des insurgés et leur a dit que les insurgés étaient amnistiés et qu'ils pouvaient se rendre. Lorsque ceux-ci se sont présentés chez ce commandant de régiment, celui-ci les a arrêtés et il les a fait emmenér, liés ensemble avec du fil de fer, au ravin de Vrti Prachki, près du village de Bojourna. Là, ils furent tués à coups de baïonnette et leurs familles assurent que les bulgares ont coupé les mains à leurs victimes. Ces victimes étaient : Voislav Velicht, Branko et Dragomir Mladenovitch (les deux étaient

blessés), Milan Yovanovitch, dit Spanjor (dépecé), Tchedomir Yovanovitch, Spassa Spassitch, Dragoljoub Markovitch, Dragoutine Milovanovitch, tous de Prokouplié, Borisave Loukovitch et Vasko Protitch de Kourchoumlia. Plusieurs paysans blessés des environs de la ville étaient également dans ce groupe de massacrés. Rada Yovanovitch, Dentcho Djordjevitch et Dragitch, ancien gendarme, furent tués dans ce même ravin. Mouya et Roustem Kourtitch ont été aussi tués. Il y avait encore d'autres victimes, mais mes témoins ne se souviennent plus de leurs noms. C'était le 25e régiment bulgare qui, après la révolte, faisait tout le mal à Prokouplié.

D'après l'estimation des témoins, il y aurait dans la zone d'insurrection des arrondissements de Prokouplié, Kourchoumlia, Dobritch, Lébané, environ 25.000 victimes massacrées par les Bulgares. Ces derniers avaient monté une potence sur la grande place de Prokouplié, mais ils ne s'en sont pas servis. Mitra Stefanovitch de Prokouplié a été arrêté et on l'a tué dans le « bureau d'informations » même avec une pioche. Son cadavre avait les machoires fracassées. Jelena Lorette et Persa Ristitch, qui avaient brodé le fanion des insurgés, furent condamnées à mort, mais amnistiées trois jours après leur condamnation.

Au village de Dobrotitch, des soldats du 25e régiment sont venus chez Krsman Milekitch et ont exigé de lui de les mener chez ses trois belles-filles. Il a refusé. Le lendemain, ils ont pris 12 paysans, parmi lesquels se trouvait Milekitch, et les ont emmenés à Prokouplié. En chemin les soldats ont coupé le bras gauche de Milekitch et le lui ont fait porter dans sa main droite. Finalement, ils ont tué tous dans une futaie : le témoin Strachinitch a vu les cadavres et l'exécution même. Au village de Berilje, le voivode Itchko a pendu après la révolte Natcha Mitrovitch, Milan Stankovitch, Nikola Gagovitch, Lazar Pavlovitch, Péra Pavlovitch, Yaya Andritch, Dragomir Andritch, Obren Tomovitch. Au village de Vlachovo, le même voivode a fait pendre : Petko Momtchilovitch, trois femmes Nedelja Yovanovitch, Zdravka Ristitch et Vidna Raikovitch, Ilia Tzakitch et Milan Stefanovitch. Le 25e régiment a fusillé au village de Belilouk : Ilia Labalo, Gligorie Radovanovitch, Tomo Karatchitch. Le village fut incendié et le bétail emmené. Le même régiment a fusillé au village de Stoudenatz : Mitar Djoritch, George Ilitch, Miloutine Ilitch fils, Miloye Mladenovitch. Au village de Prolom, des soldats de ce régiment ont violé les femmes Yovana Michitch, Stoina Solevitch et Rada Djinovitch,ensuite ils ont pendu Obren Pechoritch, Zvetovit Goikovitch, Niketa Goigovitch, Simona Goikovitch (femme), Mladena, femme de Tchédomir Goikovitch, Vélimir Spassitch, Novak Braditch, Radosav Kokonovitch. Ce dernier fut tué dans sa maison.

Le premier jour de leur arrivée, les Bulgares ont tué à Loukomir, Douchan Tzakitch, Nikodie Voukitch, Stoyan Stravkovitch et la femme Diza Stravkovitch. Déjà avant la révolte, les Bulgares ont tué à Bériljie, Milia Mititch et Milivoye Nikolitch.

Pillage et réquisitions

A leur entrée en ville, les troupes régulières bulgares commencèrent immédiatement à piller. Les magasins, les maisons et, surtout, les caves furent vidés. Ce que les soldats ne pouvaient emporter fut abîmé et on laissait couler le contenu des tonneaux dans les caves. Pendant toute l'occupation, les soldats prenaient ce qu'ils voulaient. Au témoin Strachinitch, ils ont enlevé des pieds les souliers devant sa boutique sous prétexte que ces souliers appartenaient à l'Etat. Un soir, arrivait un capitaine bulgare chez le témoin Bitchanin et voulait passer la nuit chez lui. Il refusa de dire son nom. Le matin, il partit en emportant toute la literie et tout le linge contenu dans l'armoire. Les ordonnances du capiaine volèrent le cheval du témoin. L'adjoint du président de la commune Hadjia, de Vidine, a pillé. Un jour, il arriva chez le témoin Maximovitch qui était absent. Il entra dans la cave, où il y avait des marchandises, il les fouilla et prit des objets pour 200 dinars. Lorsque Maximovitch rentra, il lui fit payer encore 120 dinars pour ne pas emporter son porc. Le même témoin Maximovitch a aussi fourni du linge au capitaine Matoff, que celui-ci n'a jamais payé. Les réquisitions n'ont jamais été payées. Les Bulgares ne donnaient même pas de bons de réquisition. Le sous-lieutenant Rochtanoff, du 42e régiment, résidant au village de Gitoradié, a fait piller, au commencement de 1916, la maison de Petko Momtchilovitch du village de Podina. Par ses soldats le sous-lieutenant lui a fait demander encore 5000 lèves pour ne pas le tuer. Cependant les soldats avaient déjà blessé l'enfant du paysan. Ce dernier a réussi à réduire la somme à 2000 dinars, qu'il a payés.

Mauvais traitements

Toute la population, hommes et femmes, a été battue. A la préfecture de Prokouplié les Bulgares avaient une massue avec laquelle les gens furent battus. Le témoin Stevtchitch a entendu plusieurs fois les cris de ceux qui furent battus dans les caves de la sous-préfecture. C'était avant la révolte. Le témoin Strachinitch a vu au village de Kogniarnik une femme dont les mains étaient entièrement enflées. Les comitadjis du voivode Itchko lui avaient planté des épingles sous les ongles parce que, prétendaient-ils, elle avait donné de la nourriture aux insurgés.

Viols

Lors de leur entrée en ville, les Bulgares ont violé des femmes. Des soldats du 25e régiment ont violé, au village de Prolome, Yovana Michitch, Stoyna Solevitch, Rada Djinovitch. Le voivode de comitadjis, Pavle Mintcheff, venait le soir aux villages de Gornia Yochanitza, Pretrechnia et Pridovitza et y convoquait les jeunes filles et les jeunes femmes pour en choisir une pour coucher avec elle. A Pridovitza une jeune fille violée s'est pendue le lendemain matin de la nuit qu'elle avait passé avec Mintcheff.

Travail forcé

La population, hommes et femmes, a dû travailler pour les Bulgares sans payement et sans nourriture.

Extorsions

Tous les gens intelligents et tous les jeunes hommes devaient être internés. Ceux qui avaient de l'argent pouvaient se libérer en payant. Le témoin Bitchanin a ainsi payé 1500 dinars au capitaine Matoff, du 42e régiment et commandant de la place. Lorsque le lieutenant Petkoff, du même régiment, a remplacé le premier, on a voulu interner B. de nouveau, mais il a donné 500 dinars au « feldscherr » (infirmier) pour qu'il lui donna un certificat comme quoi il était malade. Stoyan Hadji Tomitch a payé 1000 dinars au lieutenant Ivanoff, du 11e régiment, et 1000 dinars au sous-préfet Stoyan Médaroff pour ne pas être interné. Avant cela les Bulgares l'avaient déjà amené jusqu'à Leskovatz, où il avait payé 5000 dinars pour sa libération. Les Bulgares voulaient interner également le témoin Maximovitch, mais il a donné 1000 lèves au sergent Markoff, du 25e régiment, qui l'a libéré. Le sous-lieutenant Rochtanoff du 42e régiment (déjà cité) a extorqué 11000 dinars à Krsta Denitch après l'avoir jeté dans le puits de sa maison. Il a extorqué encore à Natzko Petkovitch de Podina 800 dinars, à Voutchko Yovanovitch du village de Rassovatcha 1000 dinars, à Gligorie Matcitch de Stoudenatz 800 dinars, à Stratie Ignatovitch de Belilouk 1000 dinars, à Stanoye Djorjevitch de Cestatinovatz 900 dinars. Le premier jour de leur arrivée à Loukomir les Bulgares ont pris à Mihailo Stamenkovitch 2000 dinars. Le président de la commune de Prokouplié a été Dimitrie Chetareff, de Tatar Pazartchik. Le sous-préfet a été Stoyan Médaroff qui s'est enrichi par l'extorsion. Il accusait les gens de toute sorte de crimes et demandait de l'argent pour les libérer.

Internements

Les premiers jours on a emmené le pharmacien Brsakovitch sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Avec lui furent emmené beaucoup de paysans. Tous les gens intelligents et les jeunes hommes devaient être internés. Ceux qui avaient de l'argent pouvaient se libérer. Au commencement de 1916 les Bulgares ont interné tous les popes et instituteurs. Dans toute la Morava 80000 personnes furent internées. Après la révolte 37 familles de Prokouplié ont été internées. Ces familles comptaient deux à huit membres, et parmi elles il y avait des femmes enceintes. La famille du témoin Bitchanin a été également internée et pendant leur transport, à pied, les gens furent maltraités. Ceux de Prokouplié furent emmenés à Jagoubitza près de Pojarevatz. Pour les y conduire on les envoyait à pied à Nich, de Nich à Tchoupria en train, de Tchoupria de nouveau à pied jusqu'à Despotovatz et de là à Jagoubitza, toujours à pied. Les bagages et les enfants étaient dans des voitures. Lors du transport de la famille Bitchanin les Bulgares avaient ordonné de verser les voitures dans une rivière. Les enfants du témoin Stevchitch sont ainsi tombés dans l'eau. Le jour de Pentecôte 1917 plusieurs familles ont été cueillies à l'église et emmenées directement.

Eglise : Livres serbes

Les popes bulgares ont desservi l'église. Tous les livres serbes ont été brûlés dès que les Bulgares sont arrivés.

Village de Gornia Konoucha

Déposition d'*Anka Kalitchanin*, 44 ans.

Le 6 janvier 1918 le voivode de comitadjies bulgares Gavril Gavé a convoqué les trois filles du témoin : Inosava et Miroslava Kalitchanin et Dara Popovitch, de même que leur parente Milia Kalitchanin. Il leur demanda de lui dire où les comitadjis (révoltés) serbes s'étaient cachés les cinq derniers jours. Comme les femmes n'en savaient rien, Gavé les a battues sur le ventre nu avec une grosse canne et une corde tressée et mouillée. Il commença par battre l'aînée, Dara, devant les autres et devant des personnes étrangères ; ensuite il battit les trois autres femmes. Après la bastonnade, il renvoya les femmes qui se traînaient jusqu'à la maison. Le lendemain le voivode convoqua tout le village sur un pré, prit Dara et lui dit : « Tu étais chez les comites. Donc tu sais où ils sont. Tu iras avec moi ou je tuerai tes sœurs et j'égorgerai ta mère. « Ensuite il l'emmena à la montagne, l'habilla en homme et la força de rester six jours avec lui dans la forêt. Lorsque Gavé arriva au vil-

lage de Totchane, il exigea d'elle de se donner. Elle ne voulut pas, mais il la fit empoigner pas ses hommes et la jeter sur son lit, où il la viola. Partout où Gavril l'amenait, la jeune femme était témoin des massacres exécutés par le voivode. Ainsi elle a vu pendre par les pieds le nommé Josif de Totchané. Sous sa tête on faisait du feu. Cette victime n'est pas morte, mais elle est défigurée pour toujours.

Après avoir accompli le viol, Gavé renvoya Dara chez le voivode Tane Nikoloff à Prékadine. Celui-ci lui demanda ce qui lui était arrivé. Sa mère étant venue la rejoindre, elle a tout raconté à Nikoloff qui l'a laissée partir à la maison. Treize jours après, la neige étant tombée. Gavé envoya pendant la nuit des comitadjis pour faire des traces autour de la maison des Kalitchanin. Le matin il vint lui-même avec 50 soldats, renvoya de la chambre tout le monde sauf Dara et sa mère et demanda à la mère, sous menace de mort, de lui dire qui était venu pendant la nuit. Sur la réponse que personne n'était venue, il fit coucher la mère sur le plancher, releva les jupes et la fit battre jusqu'à ce qu'elle dit qu'elle voulait parler. Elle répéta alors de nouveau que personne n'était venue et il recommença à la battre jusqu'à ce qu'une plaie se forma sur son ventre. A bout de force Anka dit à ce moment que le voivode serbe Drljevitch avec deux de ses camarades était venu.

Ce fut maintenant le tour de Dara. Gavé prit une corde, la trempa dans l'eau chaude, fit deux nœuds et battit la jeune femme avec cet instrument. Elle était toute nue et 20 comites la tenaient par terre. Quand la jeune femme était toute enflée et que le sang coulait de sa bouche, le voivode la laissait reposer et recommença. Elle aussi, à bout de force, accuse alors Drlievitch d'être venu. Cependant l'homme recommença pour la troisième fois, en disant : « Pourquoi m'as-tu accusé auprès de Tané ? ». Dara s'évanouit et Gavé reprit la bastonnade pour la quatrième fois. « Je veux te battre, dit-il, jusqu'à ce que tu meurs. » Quand il ne battait pas la femme, il buvait et chantait. Enfin il l'a laissée tranquille parce qu'un instituteur bulgare, qu'on avait averti, était venu. Ce dernier a emmené Gavé chez lui et a envoyé la mère et la fille à Prékadine.

Le témoin Alexandre Stevtchitch, 29 ans, m'a remis le document suivant contenant les « atrocités commises par les sôldats du 25e régiment et par les comitadjis bulgares dans le département de Prokoupliés ». Tous les gens entendus par moi à Prokouplié sont d'accord pour dire que Stevchitch est un très brave homme qui connaît fort bien ce qui s'est passé dans le département et qui est absolument véridique.

« Le sous-lieutenant Mioura Ferdinand, voivode des comitadjis bulgares, a tué Ilia Guechkovitch du Montenégro, venu en Serbie avec des papiers tout

à fait réguliers. Mioura l'a appelé pour une affaire quelconque le soir même de son arrivée et l'a tué d'une façon terrible à coups de couteau. Son cadavre mutilé fut laissé dans la forêt, où les paysans l'ont enterré.

« Le même officier appela aussi Kosta Yovanovich, du village de Statovtzi, greffier de la commune de Petrovatz. Pendant la nuit il fut emmené à la forêt et tué à coups de couteau. Son cadavre a été trouvé et enterré par des paysans.

« Mioura Ferdinand a fait battre sur le ventre nu la fille de Stania Voskova de Petrovatz et puis on l'a laissé violer par un chien.

« Furent tués et blessé par le voivode Lazo et ses hommes : Zora Mantchina du village de Kostenitza, tuée ; Rista Bogdanovitch, de Kostenitza, tué ; Miloch Stoyanovitch de Bortchinatz, Ljouba Milenkovitch, kmet du village de Petrovatz, pendus ; Mile Kotchor, Yovan Petrovitch, Stoyadin Manoilovitch, tous les trois de Djimlje, tués ; Yovan Ivanovitch et son frère de Dechilovtzi, tués ; Djoka Milenkovitch de Mala Plana est resté en vie malgré qu'on lui ait percé les pieds à coups de couteau ; Bochko Manoilovitch, tué ; Vesna, femme de Lazare Popovitch du village de Tmava, a été déshabillée, battue et puis brûlée vive.

« Arkadie Markovitch du Banat, qui vivait à Prokouplié, fut blessé à coups de couteau pendant l'évacuation. Il a succombé à ses blessures.

« Traiko Stephanovitch de Gornia Toponitza, 80 ans, a été tué à coups de bâton par le voivode Gavrilo (Gavé), et son fis a été pendu. Ouroché Mihailovitch, greffier de la commune Donia Toponitza, a été pendu. Bochko Atanaskovitch, du village de Gornie Korbintzi, a été tué.

« Le voivode Gavrilo avait l'habitude de tuer à coups de hâche tous ceux qui le gênaient, sans examiner leur cas.

« On a fusillé 60 hommes au village de Matchkovatz sous prétexte que Petchanatz était venu au village.

« Tous les hommes de la ville de Prokoulié, de 15 à 60 ans, ont dû partir à la montagne avec les soldats par un temps d'extrême froid et de neige pour chercher les comitadjis serbes et pour leur dire de se rendre aux Bulgares. On a placé les jeunes gens des villages sur les routes comme sentinelles. Chacun devait faire 24 heures de service. Lorsque ces jeunes gens laissaient passer pendant la nuit les soldats bulgares parce qu'ils ne pouvaient pas les arrêter, on les battait sous prétexte qu'il laissaient passer aussi les comitadjis serbes. On a forcé des paysans de rester couchés dans la neige pendant plusieurs heures, cela pour leur faire dire où se cachaient les comites. On a chauffé des pioches et avec elle on a brûlé le corps des paysans. Puis on a battu ceux-ci sur les plaies. On a enterré à moitié des gens vivants et puis on

les a retirés de la terre avec des cordes. On a battu d'autres sur le ventre nu, puis on a lâché sur eux des chiens spéciaux, moitié loup moitié chien, qui leur ont arraché la chair. On a violé des femmes et on les a tuées ensuite en leur coupant d'abord les seins. Des personnes furent pendues par les pieds et battues dans cette position avec des cravaches. Des femmes enceintes ont subi cette torture. Toutes les familles des comtadjis, c'est-à-dire des insurgés, ont été internées ou tuées.

« Ces atrocités ont été commises par les comitadjis bulgares et par ordre du colonel d'état-major Zvinkoff, (le vrai nom est *Drvinkoff* ou *Darvinkoff*) et du lieutenant-colonel Atanasoff. Ce dernier a dit à la maison de Milan Nikolitch » qu'il ne mange que de la viande serbe rôtie ».

« Lors de leur arrivée, les Bulgares ont tué Sreten Loukitch, Miliouchko Loukitch, Stanoie Ristitch, Miloutin Belitch et Milan Vouksanovitch.

« Le voivode Tane Nikoloff a tué pendant la retraite les insurgés Philippe Djourich et Evdakie Lazarevitch de Koloudra le dernier fut pendu. A Koloudra furent battus d'abord et ensuite brûlés au fer rouge : Milan Milenkovitch, Nikodie Simitch, Yela, femme de Loukitch, Kosta Ristitch, la mère et la femme de ce dernier, Petria Voukosvljevitch (femme).

« Le voivode Pavle Mintcheff a pendu les frères Ilia et Milia Lekitch d'Alobani ; il a tué Milan Doudovitch et Yerotie Minitch d'Alobani de même que la femme de Milan Doudovitch. La mère et la sœur de ce dernier ont été brûlées avec le fer. Dans le village de Medjouané le même voivode a deshabillé six jeunes filles, les a battues sur le ventre nu et les a gardées dans sa chambre pendant toute la nuit. Le voivode Mintcheff a encore fait pendre dans une seule journée 67 paysans au village de Tovrljani. L'un de ces paysans s'appelait Vidoie Braditch.

« Pour sauver leur vie des paysans ont dû payer au lieutenant Kissianoff 1000 dinars, au secrétaire Popoff 160 lèves et au sergent Déda Risa 32 dinars.

« Les officiers du 25e régiment ont tué à coups de couteau, au village de Ressije, Zvetko Kossovatz avec 15 autres paysans, de même que Svetozar, le président du village de Barbatovatz. On a promis aux soldats du 25e régiment 2000 à 10000 lèves par homme tué.

« Le colonel Drvinkoff, a fait pendre Lazar Popovitch et son neveu du village de Tmava et a fait piller leur maison.

« Todora Milatchitch (femme) a été brûlée avec le fer rouge. Des tout petits enfants, encore au sein de leur mère, furent traités de la même façon. Il arrivait aussi souvent que les Bulgares déshabillaient toute une famille, hommes et femmes, liaient les gens et les forçaient de se regarder.

Alexandre STEVCHITCH. »

Prokouplié le 4 septembre 1918.

Prokouplié était un des centres de la révolte serbe de 1917. Les dépositions des témoins montrent comment les Bulgares se sont conduits dans cette contrée. Cependant il faut relever tout spécialement le sadisme des sujets de Ferdinand de Cobourg. On a peine à croire à des scènes comme celle que nous rapporte Anka Kalitchanin. Et pourtant, les cicatrices sur le ventre des victimes en sont la preuve. Dans toute cette région la bastonnade appliquée sur le ventre nu des femmes, était habituelle. Et ce n'étaient pas seulement les comitadjis qui employaient ce moyen de la dernière barbarie pour punir ou pour obtenir des aveux des malheureuses femmes, les soldats réguliers en usaient également. L'ancienne marque de feu du moyen-âge a été aussi remise en honneur par les Bulgares. Et que dire de l'enterrement et des chiens qu'on lâche sur les victimes à trois quarts morts par la bastonnade que nous relate le témoin Stevtchitch ?

Les gens de Prokoupjlié estiment à 25000 les victimes des Bulgares dans les arrondissements de Prokouplié, Kourchoumlia, Dobritch et Lébané. A juger d'après ce que j'ai vu au cours de mon enquête et d'après ce que mes témoins à Salonique m'ont dit, ce chiffre ne paraît nullement exagéré. Déjà avant la révolte les Bulgares ont « bulgarisé » par l'extermination de l'élément serbe. Après la révolte leur rage meurtrière n'a plus connu de bornes. A noter aussi la concetration de comitadjis dans ce coin de la Serbie envahie. Les gens de Sofia n'ont point fait venir pour rien des voivodes tels que Gavril-Gavé, Mintcheff, Nikoloff, etc... Ils savaient que ceux-ci faisaient de la bonne besogne !

Mon enquête à Prokouplié a fait ressortir une série de noms de militaires et fonctionnaires bulgares responsables de ce qui s'est passé dans cette ville et ses environs. D'abord on constate que c'est de nouveau le 42e régiment qui a commis des exactions dans cette contrée. Il a été remplacé ensuite par le 25e régiment qui n'a guère été plus doux. Après la révolte les « opérations de punition » ont été dirrigées par le colonel d'état-major Drvinkoff, quelques-uns l'appellent aussi Darvinkoff. Il venait de Nich dans cette contrée en automne 1917. Ce colonel déclarait « qu'il ne voulait rien savoir de grâce, mais qu'il voulait la terreur ». Il était aidé par le lieutenant-colonel Sotyr Atanasoff, le commandant du « bataillon de montagne » (« Planinska Droujina ») avec résidence à Kourchoumlia. Ce bataillon de montagne était composé de 65 compagnies dont chacune avait son voivode, en d'autres termes ce bataillon paraît avoir été composé par des comitadjis incorporés dans une formation régulière.

A côté de ces deux grands chefs, nous trouvons encore le lieutenant-colonel Isak Kesiakoff, le commandant du 25e régiment, qui, après la révolte, a commandé de nombreux massacres. Le sous-lieutannt Rochtanoff du 42e régiment, le sous-lieutenant-voivode Mioura Ferdinand (du bataillon de montagne) ont fait exécuter ou ont exécuté eux-mêmes de nombreuses victimes. Il est de même des voivodes de comitadjis Itchko, Gavril Gavé, Tane Nikoloff, Lazo et Pavle Mintcheff.

Suivant leur habitude les Bulgares se sont naturellement enrichis en extorquant de l'argent aux habitants. L'enquête a fait ressortir les hommes suivants pour avoir commis des extorsions d'argent ; le capitaine Matoff du 42e régiment, le lieutenant Petkoff du 42e régiment, le lieutenant Ivanoff, du 11e régiment, le lieutenant Kisianoff, le sergent Markoff du 25e régiment, le sergent Déda Risa, le présidennt de la commune de Prokouplié Dimitri Chetareff de Tatar Pazartchik, son adjoint Hadjia de Vidine, le sous-préfet Stoyan Médaroff et le secrétaire Popoff.

R. A. REISS.

Belgrade le 3 janvier 1919.

N° 36

VILLE D'ALEXINATZ

Dépositions de : *Atanasie Markovitch*, 68 ans, kmet de la ville, *Miloume Milkjovitch*, 65 ans, président de la commune, et de *Ljoubomir Milochevitch*.

Exécutions

Les Bulgares ont emmené et tué les popes : Avran Milovanovitch, prota et ancien député, Mileta Stephanovitch, prota, George Z. Yovanovitch, Dimitrie Stankovitch, tous les quatre d'Alexinatz. On les a arrêté en pleine nuit, emmenés à Nich à la citadelle et là ils ont disparu. Cela se passait au mois de novembre 1915. L'instituteur Veseline Alexitch a disparu de la même façon et le même jour. En février 1917, des comitadjis bulgares sont arrivés dans la région, sans toutefois entrer dans la ville d'Alexinatz. Ils ont tué beaucoup d'hommes et de femmes et ont brûlé leurs maisons.

Pillage et réquisitions

Sous prétexte de chercher des armes, les soldats bulgares faisaient chaque mois, parfois même plus souvent, des perquisitions et emportaient tout ce qui leur plaisait. Ainsi, tout fut emporté, sauf ce que les habitants ont pu cacher en l'enterrant. Le militaire qui a fait ou fait faire les perquisitions était le lieutenant-colonel Rouseff. Le préfet civil était Nikola Boneff. Pendant une perquisition, Rouseff et Boneff ont trouvé chez Vida, femme de Dragoutine Stephanovitch, qui était interné, 180.000 dinars qu'ils ont pris. Les Bulgares ont emporté tout ce qu'ils ont trouvé dans les magasins et dans les maisons des particuliers sans le payer. Ainsi, tout le mobilier du capitaine de réserve Vlada Stoyanovitch, professeur, et celui du commandant d'artillerie Jivko Pavlovitch ont été emportés et vendus. Il fut de même pour le mobilier de Milan Dimitrievitch, directeur du gymnase. Mais ce n'est pas seulement chez les absents que les Bulgares raflaient tout ce qu'ils voulaient, chez les particuliers présents, ils emportaient également mobilier et vêtements. Le 24 novembre 1915, arrivèrent les Allemands et emportèrent, dans des autos, les marchandises des magasins. Au commencement, les Allemands ne payaient rien pour leurs réquisitions, ensuite ils payaient un peu. Les Bulgares réquisitionnaient tout, la plupart du temps sans payer un sou. Ainsi ils ont pris à Petar Stephanovitch, cafetier, pour 6.000 dinars de boissons sans rien donner. A Stevan Ilitch, aubergiste, Allemands et Bulgares ont pris pour 25.000 dinars de boissons. Ce qu'ils ne pouvaient emporter a été laissé couler dans la cave. Les fonctionnaires bulgares réquisitionnaient des marchandises et les vendaient ensuite à leur bénéfice.

Pillage en partant

En partant, Bulgares et Allemands ont emmené tout le bétail et les vivres qu'ils trouvaient sans les payer.

Extorsions, Mauvais traitements, Travail forcé, Viols

Le préfet Boneff extorquait de l'argent aux habitants sous la menace de les interner. Pendant une perquisition Rouseff, déjà nommé, et Boneff ont pris 180000 dinars à Vida Stephanovitch. Les mêmes ont enlevé également en perquissitionnant 1200 dinars à Traiko Dibitrievitch, coutelier. Les employés du fisque sont entrés chez le vieillard Jivan Stoyadinovitch, 70 ans, teinturier, l'ont déshabillé ainsi que sa femme malade et lui ont volé 200 dinars. Tous les fonctionnaires venaient sans le sous et partaient riches. Ces fonctionnaires étaient des tailleurs et toute sorte de gens favoris du gouverne-

ment bulgare. Les habitants, hommes et femmes, ont été battus. On appliquait ainsi aux femmes plus de 50 coups de bâton. Les femmes cherchaient parfois des vivres à la campagne. Toutes celles qui furent rencontrées dans les champs furent battues et violées sous prétexte qu'elles ravitaillaient les comitadjis serbes. Des semaines entières les Bulgares défendaient aux habitant de sortir de leurs maisons et cela sous prétexte de perquisitions. Les gens qui n'avaient pas de provisions en souffraient cruellement. Hommes et femmes ont été forcés de travailler pour les Bulgares sans payement ni nourriture aux routes, aux ponts, etc... Dans les villages des comitadjis ont violé des enfants de 13 ans.

Internements

A peu près 200 personnes d'Alexinatz ont été internées.

Impôts et taxes

Les gens qui payaient du temps serbe 200 dinars d'impôt en payaient jusqu'à 6000 lèves sous les Bulgares, et pour chaque lève il fallait encore donner 20 paras de plus « pour le change ». Pour travailler et pour aller d'un endroit à l'autre il fallait une permission. Au commencement la taxe pour ce permis était d'un lève, ensuite elle a été réduite à 30 stotinkes. La « litchna karta » (carte d'identité) coûtait 0.50 lève. Pour encaisser l'argent envoyé par les parents à l'étranger, il fallait un certificat de bonnes mœurs établi par les autorités bulgares, certificat qui coûtait 5 lèves.

Eglise, Livres serbes

L'église a été transformée en église schismatique et déservie par des prêtres bulgares. Ceux-ci exploitaient la population. Ils faisaient payer les plus pauvres 80 lèves un mariage (taxe serbe 7 à 12 dinars). Pour en augmenter le prix ils trouvaient toutes sorte de difficultés. Les enterrements coûtaient pour les plus pauvres 40 lèves (taxe serbe 6 dinars). Tous les livres serbes ont été détruits. Tout spécialement le registre foncier a été brûlé.

Propagande bulgare

Les Bulgares organisaient des soirées, appelées « vetcherinkes », et forçaient les femmes et les filles des meilleurs familles d'y assister. Cependant ils interdisaient aux maris, aux pères et aux frères de les accompagner. Ceux qui ne permettaient pas à leurs filles d'y aller, furent internés. Ils organisaient aussi des soirées de bienfaisance, où les gens payaient très cher la

place qu'on leur octroyait. Les prix des cartes variaient entre 5 et 20 lèves. Ceux qui ne voulaient pas fréquenter ces soirées ont été d'abord emprisonnés, et internés ensuite. Le préfet Boneff forçait les négociants et cafetiers à s'abonner chaque année au journal officiel bulgare « Moravski Glasnik » et à acheter les portraits officiels des personnages politiqués bulgares.

Correspondance

Toutes les lettres venant par l'entremise de la Croix Rouge de Genève ont été publiquement brûlées et les gens, auxquels elles étaient adressées, ont été punis d'amende et ceux, qui ne pouvaient payer, ont été battus.

Dépositions de : *Savka Yovanovitch*, 60 ans, *Kossara Djordjevitch*, 32 ans, *Voukossava Stankovitch*, 44 ans, *Desanka Stephranovitch*, 20 ans :

Les prêtres Milovanovitch, Stephanovitch, George Z. Yovanovitch, Stankovitch et Milan Djordjevitch, ce dernier vivant à Alexinatz mais desservant l'église de Sobebodinatz, ont été emmenés pendant la journée du 13 novembre 1915. Ils ont été emmenés à Nich sous prétexte de leur faire apprendre la liturgie de l'église bulgare. Soi-disant on voulait les renvoyer après 5 jours. Pendant trois jours ils furent enfermés à la citadelle de Nich. De cette dernière ville ils furent transportés à Tzrvena Reka sur la route de Pirot et là ils ont disparu (quelques témoins prétendent qu'ils ont été tués à Kremenatz près de Bela Palanka). Leurs parents n'ont plus jamais rien entendu d'eux. Une semaine avant l'entrée des Serbes à Alexinatz, les Bulgares ont convoqué les parents de ces prêtres et leur ont demandé s'ils avaient des nouvelles de leurs pères et maris, en ajoutant que le gouvernement serbe avait demandé des renseignements sur leurs parents. Les Bulgares se logeaient dans les maisons de leurs victimes, y prenaient tout sans rien payer et se faisaient encore servir par la famille. Les fonctionnaires bulgares ont essayé de faire croire aux parents des prêtres disparus que ceux-ci étaient encore vivants, cependant ils n'ont jamais permis de leur écrire et, sous différents prétextes, ils trouvaient moyen d'écarter leurs demandes officielles de renseignement. Tout en occupant gratuitement les maisons des popes, les Bulgares en faisaient payer les impôts aux parents. Les livres des prêtres ont été détruits.

Déposition de *Katarina V. Miloikovitch*, 28 ans.

Le mari du témoin est dans l'armée serbe. En partant, il lui avait laissé pour son entretien environ 1500 dinars, argent qu'elle a enterré dans sa cave. Les autorités bulgares l'ont su, et ont maltraité et menacé de mort le père du témoin ainsi que d'autres habitants de la maison pour leur faire dire, où se trouvait l'argent. Les Bulgares l'ont finalement trouvé et ont forcé le témoin de le porter chez le commandant de la place. Celui-ci retint tout l'argent

serbe sous prétexte que dame Miloikovitch ne l'avait pas déclaré et ne lui rendit qu'une trentaine de couronnes. C'est le lieutenant Georgieff, remplaçant à ce moment le commandant de la place, qui a ordonné la fouille dans la cave du témoin et qui a sequestré son argent.

Déposition de *Joulka Ilitch*, 28 ans, femme du pope Svetozar Ilitch de la commune de Choumé, demeurant à Nich. Son mari a été amené à la citadelle de Nich le 11 novembre 1915. Le témoin sait que son époux est arrivé à Bela Palanka, mais depuis il n'a plus donné signe de vie. Dame Ilitch croit que son mari a dû être avec les prêtres dont parlent les témoins d'Alexinatz. Quelques femmes de popes sont allées chez le général bulgare à Nich pour lui demander ce qu'étaient devenus leurs maris. Celui-ci les a chassé en leur disant : « allez chez le bon dieu, allez lui demander des nouvelles. »

La conduite des Bulgares à Alexinatz est toute pareille à celle qu'ils ont eue dans les autres villes de cette contrée de la Serbie envahie. Comme dans la plupart des villes, ils ont tué peu de gens, mais ils se sont rattrapés à la campagne. Les popes furent emmenés et tués en route. Les parents de ces popes n'ont jamais rien su de précis sur leur sort. Les Bulgares sont restés muets à toutes leurs demandes de renseignements et l général à Nich ls renvoie au bon dieu pour demander de leurs nouvelles. Cependant je sais par mon enquête que ces prêtres ont été tués. Lorsque les affaires de la Bulgarie ont commencé à marcher mal, les fonctionnaires ont eu peur des responsabilités de ces assassinats et ils ont voulu faire croire aux parents des popes que ceux-ci étaient encore en vie. C'est là une preuve de plus que les Bulgares avaient conscience des crimes qu'ils commettaient et qu'ils cherchaient à les cacher. C'est une preuve de plus aussi du « dol », critère de leur responsabilité pénale. L'instituteur Veseline Alexitch, qui a disparu en même temps que les popes, a subi très probablement le sort de ces derniers.

A Alexinatz, comme ailleurs, nous trouvons les militaires et fonctionnaires pillards et voleurs qui extorquent de l'argent à la population sous toute sorte de prétextes. Leur unique but est de s'enrichir et aucun moyen pour arriver à leur fin ne les rebute. Pendant le passage des Allemands ceux-ci ont collaboré à l'œuvre bulgare de brigand. A relever tout spécialement que les Bulgares en partant, donc après la capitulation, ont emmené tout le bétail et les vivres qu'ils trouvaient. Comme je l'ai constaté presque partout, les Bulgares n'ont pas respecté non plus leur signature à Alexinatz.

Les impôts étaient pour les Bulgares un moyen de faire de l'argent, moyen qu'ils ont employé partout. A Alexinatz, comme ailleurs, les gens du gouvernement de Sofia ont prélevé des impôts exagérés. Dans cette ville les fonctionnaires demandaient comme impôt 30 fois la somme encaissée par

l'Etat serbe. Certes, tout cet argent n'est pas parvenu dans la caisse de l'Etat bulgare. Les fonctionnaires en ont empoché une grande partie. N'empêche, en agissant ainsi les Bulgares ont contrevenu au paragraphe 48 de la Convention de la Haye qui prescrit de ne prélever, pour autant que possible, d'autres impôts que ceux qui sont établis par les règles de l'assiette et de la répartition en vigueur. L'occupant ne peut augmenter les contributions que pour les besoins de l'armée ou de l'administration du territoire occupé. Or, cette augmentation ne correspond nullement aux dépenses faites par la Bulgarie pour le territoire serbe occupé, auquel elle n'a rien donné, mais auquel elle a tout pris, et comme contribution pour l'armée les impôts sont visiblement exagérés. De plus, les Bulgares ont introduit une série de taxes, « litchna karta », permis de circuler, etc., qui sont également en contradiction avec le paragraphe 49 de la Convention de la Haye.

Le but des Bulgares — celui de tirer autant de richesses que possible du pays envahi — ressort aussi très nettement de la conduite de leurs prêtres qui se font payer à des prix exorbitants les cérémonies religieuses indispensables pour la population appauvrie.

La propagande bulgare était active à Alexinatz, mais elle a servi aussi aux militaires et aux fonctionnaires à gagner de l'argent. Tout en voulant convertir de force de braves Serbes en Bulgares authentiques, on leur a fait payer cher cette conversion. Ceux qui ne voulaient pas se prêter à cette manœuvre ont été internés. Et que dire des soirées où l'on force les jeunes femmes et filles de venir, pendant qu'on empêche, sous menace d'internement, leurs pères, maris et frères de les surveiller ? Le but n'est-il pas assez visible ?

Il faut, enfin, relever le fait, que j'ai d'ailleurs constaté en maints endroits, que la correspondance venant par l'entremise de la Croix Rouge de Genève a été détruite et ceux, auquels elle était destinée, ont été punis. C'est là un trait typique qui caractérise toute l'administration bulgare en Serbie envahie.

Belgrade le 10-23 janvier 1919,

R. A. REISS.

N° 37

VILLE DE RAJANE

Dépositions de *Blagoye Bratchinatz*, 36 ans, kmet de la ville, *Miloutine Stanoyevitch*, 30 ans, président la commune, *Alexa Jarkovitch*,, 60 ans, *George Petrovich*, 32 ans, *Josif Stephanovitch*, 62 ans, *Yevrem Jivkovitch*, 64 ans, *Dragoutine Milodavlevitch*, 58 ans, *Todor Stoanovitch*, 41 ans.

Exécutions

Douze jeunes gens du village de Varoch (à côté de Rajane et faisant partie de la même commune) ne voulaient pas se présenter à la commission de recrutement. Les soldats bulgares les ont cherchés à la forêt, où ils se sont réfugiés, les ont battus d'abord à coups de bâton jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre et les ont finis ensuite avec des gourdins et avec leurs baïonnettes.

Ces jeunes gens étaient :

1 Todor Stoilkovich.
2 Dobrosave Stoilkovitch.
3 Yovan Stoilkovitch.
4 Milivoye Velitchkovitch.
5 Kosta Velitchkovitch.
6 Randjel Velitchkovitch.
7 Stoyan Djordjevitch.
8 Svetomir Radovanovitch.
9 Bojidar Timitch.
10 Vasilie Markovitch.
11 Jivota Rakitch.
12 Svetozar Miletitch.

Les corps de ces jeunes gens, dont quelques-uns n'étaient pas encore morts, furent jetés dans une fosse à chaux et dans un trou, qu'on avait creusé, et percés encore à coups de baïonnette. Trois des victimes, cependant grièvement blessés, ont réussi à se sauver. Ce sont Dragoljoub Stoilkovitch, Milan Djordjevitch et Bojidar Stoilkovitch. Les maisons des familles des jeunes gens, qui se sont sauvés à la forêt, ont été incendiées et les familles internées. Ainsi on a brûlé dix maisons au village de Varoch. A Rajane fut fusillé par les Bulgares Miodrag Zelitch, 20 ans, du village de Varoch. La maison de

sa famille fut publiquement vendue par les Bulgares. Yevrem Rakitch, 66 ans, fut pendu à Rajane. Au village de Tzrnikar le kmet Manoilo Matitch fut grièvement blessé par les gendarmes. On l'a amené à Rajane pour le faire soigner par le médecin. Cependant les gendarmes ont empêché cela et ont conduit le blessé au commandement de l'étape. Depuis lors Matitch a disparu. Svetozar Miletitch, du village de Varoche, avait dû comparaître devant la commission pour être interné. Le commandant de la place, le sergent Kamen Tomoff (du « opoltchelski pulk ») lui a pris 800 lèves pour ne pas l'interner. Quinze jours après Tomoff a été remplacé à son poste par le sergent de gendarmerie Boteff. Pour qu'on ne sache pas qu'il a pris de l'argent de Miletitch, Tomoff a tué ce dernier à coups de baïonnette et a jeté le cadavre dans un champ, où les chiens commençaient à le dévorer lorsque les habitants le découvrirent. Au village de Jetka la femme et la bru de Stanoilo Tomitch ont été fusillées sous prétexte d'être en rapport avec les insurgés. Dragoutine Miletitch fut fusillé au village de Djounisse. Au village de Jochie deux femmes furent fusillées. Les Allemands ont fusillé, comme espion, Yovan Ilitch de Toponitza, qu'ils prétendent avoir trouvé en uniforme allemand. Petar Zvetkovitch et une autre homme, dont les témoins ne connaissent pas le nom, ont été également exécutés sous prétexte que ces deux avaient tué un lieutenant allemand. Lorsque les Bulgares fusillaient quelqu'un dans un village, ce dernier devait payer encore 50000 à 60000 lèves comme amende.

Mauvais traitements. Extorsions

La population a été très maltraitée. Au village de Poslon Jivko Pavlovitch a été tellement battu sur le ventre nu qu'il en est resté estropié. Sa femme Saveta fut également battue sur le ventre nu et sur la plante des pieds. Sava Radisavljevitch du même village fut battu de la même façon. Ces bastonnades ont été exécutées sous prétexte que ces gens avaient des fusils dans leurs maisons. Le lieutenant Stephan Nikoloff, du 29e régiment de montagne, et ses soldats ont attrapé au village de Varoch 20 enfants, qu'ils ont enfermés dans une chambre. Les soldats apportèrent ensuite dans cette chambre de la paille mouillée qu'ils ont allumée pour forcer ainsi les enfants de dire où se trouvaient les insurgés serbes. C'est le lieutenant Dragieff, commandant d'armes, qui avait ordonné d'agir ainsi. Président de la commune était d'abord Todor Vacharoff, ensuite Métodie Cholotcheff. Les préfets étaient d'abord Stevan Slivinsky ou Slivensky, ensuite Alexa Tcharlieff, enfin Mitzko Doujakoff. Slivinsky a extorqué beaucoup d'argent aux habitants. Il faisait le changeur et donnait pour 200 dinars 50 lèves. Doujakoff a pris 500 dinars à Radan Moisi-

lovitch pour le libérer de la prison. Svetozar Bratchinatz et Dobrosav Bratchinatz ont payé au lieutenant Christoff 500 couronnes pour ne pas être internés. Svetozar Bratchinatz a été arrêté tout de même et, pour être libéré, il a dû payer encore 1750 dinars et 250 lèves, somme qu'il a versée à la Banque Nationale bulgare à Tchoupria. Cette dernière lui a donné une quittance pour 1000 *lèves* (que j'ai vue) n'acceptant le dinar qu'à 0.50 lève. Ljoubisav Jivkovitch, 25 ans, était le magasinier du comité de ravitaillement de la ville. En partant les Bulgares ont voulu le prendre avec eux et il a dû donner 1808 lèves pour pouvoir rester. Il y avait des comitadjis bulgares dans la ville de Rajane et dans ses environs. Ils y étaient comme soldats réguliers et ils faisaient beaucoup de mal à la population. Ils ont battu les gens et pillé leurs maisons.

Pillage et réquisitions

Les Bulgares ont énormément réquisitionné sans payer. En 1916 ils payaient encore, mais à très bas prix. En général pour un objet valant 1000 dinars ils donnaient 250 dinars. En 1917 et 1918 ils n'ont plus rien payé du tout. Les Allemands ont commencé à piller les magasins et les Bulgares les ont suivi. Les Allemands ont pris tout ce qu'ils voulaient sans payer un centime. Ainsi ils ont enlevé 270000 kg, de céréales, 60000 kg, de foin et 20000 kg. de paille. Tout cela fut d'abord réquisitionné par les Bulgares sans payement naturellement, et les Allemands l'ont pris à ces derniers (1918). *En partant* les Bulgares ont pris encore 30 voitures dont une partie seulement est revenue.

Internements et recrutement

Voya Philippovitch, Alexa Jakovitch, 60 ans, et Dobrosav Bratchinatz, 48 ans, ont été internés, ce dernier malgré qu'il ait donné, comme je l'ai dit plus haut, 500 couronnes au lieutenant Christoff. J'ai dans mon dossier l'original de la liste des gens de Rajane que les Bulgares voulaient interner comme « dangereux pour la sûreté publique ». Sur cette liste se trouvent : Dobrosav J. Bratchinatz, négociant, 48 ans, Svetozar J. Bratchinatz, négociant, 50 ans, Milia Tjabroff (Tjabritch), négociant, 32 ans, Kaia Dimitrova (Dimitrievitch), 50 ans, Polka Vasa Bratchinova, manufactures, 50 ans, Voya Popoff (Popovitch), instituteur, 31 ans, Nikola N. Ivanoff (Yovanovitch), négociant en spiritueux, 50 ans, Stoyan Petroff (Petrovitch), instituteur, 50 ans, et Ljoubisav Jivkoff (Jivkovitch), négociant, 25 ans. En dehors de Dobrosav Bratchinatz ces gens ont pu éviter l'internement en payant.

50 à 60 hommes de Rajane ont été recrutés dans l'armée comme recrues-ouvriers.

Impôts

Les impôts étaient très élevés. Celui qui payait 100 dinars d'impôt du temps serbe, en payait 400 sous les Bulgares.

Eglise

Le pope de Rajane, George Miletitch, a été emmené à Nich, mais il est revenu après trois jours. L'église a été desservie par un pope bulgare. Celui-ci permettait de temps en temps au pope serbe d'y officier, mais il empochait l'argent du service. Ce pope bulgare demandait jusqu'à 48 lèves ou 70 à 80 couronnes pour un mariage au lieu des 6 à 12 dinars de la taxe serbe. Pour les enterrements il prenait 20 lèves, pour les baptêmes 5 lèves.

Propagande bulgare. Dénationalisation

Arnaudoff du « Moravski Glasnik » est venu à Rajane pour faire signer, par la population une déclaration disant que celle-ci était bulgare. Les livres serbes ont été détruits et il était sévèrement interdit de parler le serbe. Les Bulgares défendaient également la célébration de la Slava. C'est le lieutenant Terzieff, qui a défendu la célébration de cette fête essentiellement serbe. Les noms ont été bulgarisés. Ainsi je possède dans mon dossier des certificats de l'école bulgare. certificats qui me furent remis par les gens de Rajane, et dans lesquels les noms sont bulgarisés et les enfants inscrits comme appartenant à la nationalité bulgare.

Comme on le voit, les Bulgares ont agi dans la petite ville de Rajane exactement de la même façon que dans les autres endroits de cette partie de la Serbie occupée. Ce fut le régime de la terreur et de l'extorsion d'argent. Comme partout ailleurs les Bulgares ont voulu recruter aussi à Rajane des Serbes dans leur armée. Quelques-uns de ces recrutés — ils étaient du village Varoch faisant partie de la commune de Rajane — n'ont pas voulu subir cette infamie et se sont réfugiés à la forêt. Ils y furent tués par les Bulgares d'une façon sauvage. A relever aussi que ces gens ont brûlé les maisons des familles de leurs victimes et ont interné leurs parents. Inutile d'insister sur la barbarie et l'absolue illégalité de cette action.

A Rajane nous trouvons aussi, comme partout en Serbie sous domination bulgare, la propagande bulgare se donnant beaucoup de peine à préparer la comédie du « caractère essentiellement bulgare de la région de la Morava », comédie pour servir à la fin de la guerre auprès des puissances de l'Entente. Le grand apôtre de cette annexion morale et ethnique bulgare des Serbes de Serbie était Arnaudoff. Mais à Rajane les Bulgares vont si loin jus-

qu'à défendre la célébration de la Slava. Ce geste presque enfantin montre bien toute la mentalité de ces gens, mais il est aussi une preuve que les gouvernants de Sofia et leur peuple étaient parfaitement conscients de la comédie qu'ils jouaient.

Belgrade le 11-24 janvier 1919

R. A. REISS.

N° 38

VILLE DE TCHOUPRIA

Témoins entendus : *Milan Zvetkovitch*, 39 ans, secrétaire au tribunal *Arandjel Brsakovitch*, 67 ans, remplaçant du président de la commune, *Djoko Lazitch*, 67 ans, *Mihailo Milenkovitch*, 50 ans, *Mile Radoikovitch*, député, *Miloye Radoikovitch*, *Dragoutine Korta*.

Exécutions

Les témoins estiment que, dans les environs de la ville, les Bulgares ont tué environ 200 personnes. Souvent on amenait des villageois à Tchoupria, une trentaine quelquefois à la fois, on faisait semblant de les juger, les emmenait de nouveau et les tuait en route. Ainsi sur la route de Despotovatz, dans une forêt de l'Etat, se trouverait un puits qui serait plein de cadavres. En 1917 les Bulgares ont fusillé Dessanka, fille de Gregorie Milosavlevitch et Kossara, femme de Ljouba Nikolitch, les deux de Tchoupria. Au marché de Tchourpria ils ont pendu aussi George et Rade Popaditch ensemble avec une femme. Rade avait une jambe amputée. Les Bulgares ont photographié cette exécution. Je possède dans mon dossier 8 poses différentes de cette exécution Les frères Popaditch étaient du village de Viriné. De ce même village Blagoye et Vassa Antitch furent aussi tués. Djoka Belitch de Tchoupria fut exécuté. Au village d'Isakovo les Bulgares ont tué Ilia Milosavlevitch, Paun Yankovitch, Ranko Simeonovitch, Marian Lazarevitch et Siméon Adamovitch. Parmi les massacrés du village de Sonjé, près du monastère de Ravanitza, se trouve Miloch Vrbitch, qui fut tué après le sac de sa maison et le viol de sa femme. Le commandant Koultchine a tué deux Grecs de Kavalla (internés) et leur a pris 100000 francs.

Exécutions en partant

Les Bulgares ont tué en partant un paysan avec son fils près de Vacharichte et ont jeté leurs cadavres dans la Morava. Des gens de Tchoupria ont trouvé ces cadavres.

Mauvais traitements. Extorsions

Le commandant Peteff, de la 32e compagnie du XI. ou XII. régiment, a été commandant de la place à Tchoupria. Il battait la population et lui extorquait de l'argent. Les Bulgares ont battu les habitants sans distinction, les notables comme les autres. Peteff ne sortait jamais sans cravache qu'il utilisait tout le temps. Le commandant Koultchine, qui remplaçait Peteff, a cravaché le second jour de son arrivée Radoikovitch, le frère du député : il voulait avoir la maison de R. dans les deux heures pour y demeurer. R. lui répondit que ce n'était pas possible puisqu'il devait déménager ses effets. Koultchine le battait immédiatement. Le commandant Peteff est venu une nuit, vers minuit, chez le témoin Lazitch pour perquisitionner. Le vieillard et sa femme, les deux malades, étaient au lit. Peteff les en fit sortir et les battit. Sava Dimitrievitch, architecte de Belgrade, a reçu 25 coups de bâton de Koultchine parce que, dans le corridor de la maison de Radoikovitch, il ne se levait pas immédiatement pour saluer le commandant. Radovan Pétrovitch fut battu par Koultchine parce qu'il n'avait pas salué ce dernier dans la rue. D'ailleurs le commandant Koultchine cherchait ces occasions pour maltraiter la population. Il se promenait dans la rue pour se faire saluer. Si quelqu'un ne le saluait pas, il le faisait amener par des soldats ou des gendarmes dans sa maison et le frappait de 25 à 50 coups sur les fesses nues, les femmes tout aussi bien que les hommes. Ainsi la fille du prota Avram Petrovitch, Nathalie, fut frappé de 52 coups sur les fesses nues. Si les victimes pleuraient, il les menaçait de les tuer. Ensuite de ce traitement des femmes ont avorté et sont tombées gravement malades.

Le président de la commune de Tchoupria était Athanasie Robeff de Bitolj, précédemment président de la commune de Svilainatz. Sous la menace d'interner les gens il a extorqué aux habitants au moins 200000 lèves. A la fin il fut même condamné par les Bulgares, à Nich, à 1 an et demi de prison. Il ne payait jamais rien, mais prenait autant d'argent qu'il le pouvait sous des prétextes divers. Ainsi il demanda un jour au témoin Lazitch un emprunt de 600 lèves. Lorsque celui-ci réclama son d^{s}, Robeff le mit à la porte sous menace de l'interner. Tous les jours c'étaient des dîners chez Robeff, mais il ne payait jamais ce qu'il mangeait et buvait. Le témoin Lazitch a été le pre-

mier président de la commune sous l'occupation bulgare et cela pendant deux mois. Nikola Voltchanoff de Sofia le remplaçait. Celui-ci n'extorquait pas d'argent, mais il ne payait jamais rien pour ses dîners journaliers qu'il offrait à des prostituées qu'il amenait avec lui. Le caissier Petar Stephanoff de Slivnitza était la plus grande fripouille du monde. Il extorquait de l'argent à tout le monde. Il confisquait les produits du marché et les vendaient à son bénéfice. Il prenait de l'argent aux gens en les menaçant de les battre ou de les interner. Le commandant Peteff, lui aussi, extorquait de l'argent mais sous une forme détournée. Ainsi il a pris 4380 lèves aux suivants sous prétexte d'achat d'un avion « pro Moravia » : Mile Radoikovitch, dame Ljoubitza Simitch, dame Voislava Ristitch, Mihailo Simitch, Djoka Lazitch, Mihailo Milenkovitch, Ljoubomir Milenkovitch, Vladimir Petrovitch, Tchedomir Glichitch, Radovan Petrovitch, Dragoutine Janatchkovitch, Kosta Stoikovitch, Drobrivoye Radosavlevitch, Dragoutine Korta, Sveta Chochitch et autres notables. Cet argent aurait été remis[e] au commandant de la brigade, le colonel Stôyanoff, et à son chef d'état-major, le commandant Kanarzireff. Inutile de dire que l'avion n'a jamais été acheté. Dans toute la ville on avait ramassé 13000 lèves pour cet avion. Lors de la mort de la tzarine bulgare Eléonore, la ville a dû payer 3000 lèves pour l'achat d'une couronne mortuaire. Le commandant Peteff vint un jour chez Dragoutine Atanatskovitch et lui ordonna de remettre 200 lèves à sa maîtresse Danitza, fille du charpentier Vidoye Petrovitch. Cet ordre fut donné sous menace d'internement. Le même commandant a pris à Dragoutine Korta 1000 couronnes pour ne pas l'interner, mais il l'a interné tout de même. Peteff prit également à Korta sa montre en or en réparation à Paratchine. Dans un faubourg de la ville, à Sonjak, un soldat bulgare a été blessé ou s'est blessé. Pour cela la ville a dû payer 3000 lèves d'amende. Les témoins disent : « Les fonctionnaires et officiers bulgares sont venus nu pied et, deux jours après leur arrivée, ils étaient pleins de billets de banque et de bijoux ».

Réquisitions. Pillage

Les Bulgares ont beaucoup réquisitionné. Au cours de ces trois ans d'occupation ils ont pris au moins 150 wagons de céréales à la ville de Tchoupria. Jusqu'en 1917 une petite partie des marchandises fut payée, cependant les chevaux et le bétail ont toujours été réquisitionnés sans payement et même sans donner des bons. En 1918 les Bulgares ne payaient plus rien du tout. Les meubles, les tapis, etc., des citoyens et de la commune ont été pris et envoyés en Bulgarie. *En partant* les Bulgares ont encore enlevé tout ce qu'ils pouvaient: canapés, poêles, marchandises diverses, etc... Soldats et officiers entraient

dans les maisons et prenaient tout ce qu'ils voulaient sans payer. Robeff a pris des vêtements chez Mika Simitch et chez deux autres citoyens.

Internements et recrutement

Lorsque la Roumanie a déclaré la guerre, 104 citoyens furent internés. Parmi ces internés se trouvaient Radoïkovitch, député, le témoin Zvetkovitch, Sima Simitch, le président actuel de la commune, etc.... Ce premier internement a eu lieu le 29 août 1916. Le lendemain on a interné encore d'autres ; Miodrag, fils de Yanko Radoïkovitch, Dragoljoub Fritch, Jacob Karaoblanovitch, Jika Nikolitch, Yovan Todorovitch, etc.., tous des jeunes gens, étudiants ou gymnasiens. En tout les Bulgares ont interné environ 200 citoyens et citoyennes de Tchoupria. Les popes ont été naturellement aussi internés. Parmi les femmes internées se trouvaient : Voislava Ristitch, négociant, belle sœur du colonel Miloch Paunovitch, dame Djourachkovitch avec ses deux filles, Mileva Krstitch (a été internée en mars 1917 parce que Robeff a voulu prendre sa maison et ses meubles), Yela, femme de Nikola Ristitch, négociant, avec sa petite fille (parce qu'on voulait prendre sa maison pour y loger l'état-major de la Brigade), etc...

Deux fois la « Naborna Komisia » (la commission de recrutement) a recruté en 1917 et 1918. Environ 200 hommes de 18 à 40 ans furent ainsi recrutés. En 1917 les hommes ont été envoyés en Bulgarie ; au printemps 1918 ils ont été envoyés pour travailler aux routes et aux chemins de fer.

Impôts

Les impôts étaient énormes. Celui qui payait 200 dinars d'impôt du temps serbe, payait 1500 lèves et plus sous les Bulgares.

Propagande

Le président Robeff appelait les gens à la mairie et voulait les persuader qu'ils étaient Bulgares.

Eglise

L'église a été desservie par les popes bulgares. Ceux-ci ont fait du commerce. Ils vendaient les cierges : ceux d'un sous à 1 lève, ceux de 20 paras à 5 lèves, et ceux d'un dinar à 20 lèves. Pour les baptêmes, enterrements et mariages les taxes étaient formidables. Les enfants des pauvres, baptisés auparavant aux frais de la commune, étaient baptisés pour 40 ou 50 lèves. Si les

parents ne pouvaient pas payer, l'enfant restait sans baptême et les parents étaient punis d'une amende d'au moins 25 lèves.

La conduite des Allemands et Austro-Hongrois

Lors de leur entrée à Tchoupria les Allemands ont enfoncé les portes des magasins et ont pillé. Leurs officiers prenaient le linge et les meubles qu'ils détruisaient quand ils ne pouvaient pas les emporter. Au député Radoïkovitch ils ont pris 5000 kg. de vin dans un wagon. Après avoir bu le vin, ils incendièrent les tonneaux. On brûlait les meubles uniquement pour faire du mal. Deux soldats allemands ont enlevé de force une bague en or du doigt du père du député Radoïkovitch en le menaçant de lui couper le doigt s'il ne laissait pas enlever la bague. A Mihailo Milenkovitch, négociant en draps, les Allemands ont enfoncé la porte de son magasin, ont pillé ce dernier et ont pris encore au commerçant 3500 kg. de vin. Les marchandises pillées avaient une valeur de 80000 dinars. Les ruches furent démolies. Les Allemands amenaient des chevaux dans les maisons. Ils n'ont jamais rien payé pour leurs réquisitions. La première nuit lors de leur arrivée, les Allemands ont cambriolé le magasin de Dimitrie Sibinovitch et, peut-être par hasard, ils ont exploser le pétrole qui y était. Deux soldats furent tués par l'explosion, la maison est brûlée et celle d'à côté, appartenant à Nikola Yochitch, est endommagée. Il n'y a pas de maison que les Allemands n'aient pas pillée en partant, disent les témoins. « Avant hier (26 octobre 1918), ajoutent-ils, ils ont encore enfoncé la porte de la maison de Vladan Marinkovitch, ont battu ce dernier à mort et lui ont pris 10000 couronnes. Ce même jour un officier allemand avec six soldats est venu devant le magasin du député Radoïkovitch, a enfoncé la porte et a enlevé ce qui restait du premier pillage ». Les Allemands, pendant les derniers jours de leur occupation ont pris comme otages : Miloye Radoïkovitch, Svetisav Yotchitch, Ljouba Milenkovitch et Panta Marianovitch. De plus, ils ont exigé de la ville de donner, dans le délai d'une heure, 20000 couronnes et cela sous menace d'incendier la ville. J'ai vu et copié le reçu de cette somme libellé comme suit :

« **Bescheinigung.** den 19. 10. 18.

« K. 20000, in Worten zwanzigtausend Kronen von der Germeinde Cuprija als Pfand und unter Ruckabe zu den von Herrn Oblt. Heinicke am 18. 10. 18. bekanntgegebenen Bedingungen erhalten zu haben, bescheinigt.

Ortskommandantur
954
Varosparanesnoksay.

Heuer
Major und Ortskommandant.

Outre celà les Allemands ont donné ordre d'apporter 5 porcs jusqu'à 5 heures du soir sous menace d'incendier les cinq meilleures maisons de la ville.

Le 24 octobre 1918 les Allemands ont pillé les magasins suivants : Katarina B. Yankovitch, Alexandre Mirkovitch, Salomon Karaoglanovitch, Radoye Raitch, Dragoljoub Petrovitch, Nitza Gaitchka, Dragoljoub Arandjelovitch, Toma Stephanovitch, Vlaïka Marianovitch, Dimitrie Zvetovitch, Kosta Stephanovitch, Magrditch Popovitch. Toutes les maisons, presque sans exception, ont pillées au départ des Allemands, aidés par les Austro-Hongrois, qui entraient chez les gens baïonnette au canon.

Les dépositions de mes témoins sont assez explicites pour ne pas demander encore des commentaires, et cela d'autant moins que la façon des Bulgares de se comporter est identique à celle que j'ai constatée dans les autres villes de la Serbie envahie par eux. Comme dans ces autres villes, les sujets de Cobourg ont relativement peu tué de personnes à Tchoupria, mais ils se sont rattrapés à la campagne. J'ai déjà signalé la prise des photographies de l'exécution des frères Popaditch. Ces photographies, en partie, ont été multipliées et on les trouvait dans les vitrines des magasins d'autres ville, à Nich par exemple. En perpétrant ainsi par la carte postale leurs méfaits, les Bulgares n'ont fait que suivre l'exemple de leurs alliés austro-hongrois. Ces derniers ont fait des centaines et des centaines de cartes pareilles. A relever aussi que les Bulgares ont encore tué deux paysans en partant, donc après la conclusion de l'armistice !

Le traitement de la population de Tchoupria a été analogue à celui appliqué à la population des autres villes. Ce fut le régime du bâton et de l'extorsion d'argent. Seulement, à Tchoupria, un officier supérieur, le commandant Koultchine, prenait plaisir à exécuter lui-même la bastonnade sur les fesses nues des femmes et des hommes. Cruauté et sadisme ! A Tchoupria nous retrouvons aussi le fameux comitadji Robeff, que j'ai signalé déjà dans mon rapport sur les « Infractions, etc.. », sur le front de Salonique, comme un de ceux qui a fait beaucoup de mal à Bitolj. A relever également la méthode bulgare d'extorquer de l'argent sous prétexte d'achat d'avions et de couronnes mortuaires. La couronne de 3000 lèves de la tzarine Eléonore est plutôt chère.

Les Allemands se sont montrés à Tchoupria les dignes alliés des Bulgares. [illegible]r façon d'agir n'était guère plus civilisée que celle des « Prussiens des Balkans ». D'ailleurs, dans tous les endroits que j'ai traversés au courant de l'avance victorieuse de l'automne écoulé et où les Allemands ont passé, j'ai constaté les mêmes faits. Partout du pillage et du vol exécutés par les officiers

et les soldats et accompagnés, souvent, par des exécutions. Pour un peuple qui prétendait être à la tête de la « culture », c'est là une conduite qui doit étonner même les moins prévenus.

Belgrade 13-27 janvier 1919,
R. A. REISS.

N° 39

VILLE DE SVILAINATZ

Dépositions de : *Dragoljoub S. Ilitch*, 65 ans, député, *Tassa Markovitch*, 64 ans, *Dimitrie Atanaskovitch*, 43 ans, *Djoka Dimitrievitch*, 56 ans, *Stoyan Nikolitch*, 31 ans, *Ljouba Milosvlevitch*, 58 ans.

Exécutions

Petar Andreitch, cordonnier fut tué au moulin de Katitch ensemble avec un paysan de Grabovatz et une femme de Markovatz, les deux derniers venus à Svilainatz pour faire des achats. La cause de leur exécution a été le vol. Todor Genkitch de Svilainatz, environ 65 ans, fut tué à coups de crosse de fusil. Une femme vendait devant sa maison des porcs, ce qui était défendu par les Bulgares. Un soldat demanda à G. pourquoi il vendait ses porcs, à quoi G. répondit que ces animaux n'étaient pas à lui. Malgré cela il est emmené et tué en prison à coups de crosse de fusil. Todosie Nikolitch, 55 ans, devait travailler à la construction d'un pont pour les Bulgares. Etant malade il ne pouvait pas se rendre à ce travail. Les Bulgares sont venus le chercher au lit, ils l'ont emmené et l'ont tué en route à coups de crosse de fusil. Svetozar Stoïtchevitch et Nikola Stoïadinovitch, tailleur, les deux de Svilainatz, ont été tués. Au mois de mars ou avril 1918 les Bulgares ont amené à Svilainatz 8 villageois dont les témoins ne connaissent pas les noms. Le sous-lieutenant Panteff, commandant de la place à Vilainatz, les a fait tuer et enterrer dans un ruisseau près de la route de Kouchiliévo sous une couche de sable. Le commandant allemand Schrœder s'est rendu sur les lieux, a examiné les cadavres et a fait des reproches à Panteff. Au village de Doubnitza, près de Svilainatz, furent tués :

1 Militch Momirovitch, 40 ans.
2 Son fils Krsta Momirovitch, 17 ans.
3 Ljoubomir Marianovitch, 35 ans.

4 Velitchko Staitch.
5 Steva Staitch.
6 La belle-sœur des Staitch, Vema.
7 Stevan Velisavlievitch.
8 Srea Ilitch.
9 Bogitch Milanovitch.
10 Stanko Milanovitch.
11 Miloch Radisavlevitch.
12 Jablan Marianovitch.
13 Necha X (nom de famille inconnu aux témoins).

Avant de les tuer les Bulgares ont pris à chacune de ces victimes au moins 5000 dinars en les menaçant d'interner encore toutes leurs familles. Un paysan du village de Voiska a été tué entre Glojane et Voiska sur la route. Aux villages de Ranovatz et Kladourovo, arrondissement de Petrovatz, des centaines d'hommes et de femmes ont été tués, leurs biens ont été confisqués et leurs vêtements vendus aux enchères à Svilainatz et à Petrovatz. Toute la population de ces villages a été internée et les Bulgares ont pris tout ce qu'il y avait dans les maisons. Les massacres de Ranovatz et Kladourovo furent commandés par le sous-lieutenant Brkaloff (Brakaloff) de Plovdive sur ordre du commandant Christoff du 32e régiment (en réalité 32e bataillon de marche). Brkaloff a pris dans ces deux villages plus de 300000 dinars (voir mon rapport concernant le département de Pojarevatz). Mita Maxitch, négociant de Zabrdje, a été tué sur la route près de Petrovatz après avoir été emprisonné. Des soldats bulgares sont venus chez Trailo Paunovitch à Vichevo, lui ont pris un pot plein d'argent et, comme il ne voulait pas donner le reste de sa fortune, ils l'ont tué dans sa maison. Souvent les Bulgares torturaient leurs victimes avant de les tuer. Le lieutenant Bojadjieff, commandant de la place à Petrovatz, a fait tuer beaucoup de monde. Ainsi à Melnitza, il a fait exécuter 62 personnes. Une seule a réussi à s'enfuir. Jordan Starchia, sous-officier et remplaçant du commissaire de police, a pris une part active dans les massacres. Pristav Popoff, secrétaire de police, a fait tuer à Despotovatz environ 150 personnes. Il était secondé par le chef de l'arrondissement de Despotovatz Marko Kassaboff. Parmi leurs victimes, il y avait des femmes et des enfants. Ce même Popoff a amené à Glojané deux jeunes gens, leur a pris leur argent et les a tués sur la route. Dans la région allant de Leskovatz à Sourdoulitza, les Bulgares ont tué 133 prêtres. Les popes de Svilainatz, sont restés en vie parce qu'ils ont été pris par les Allemands et inscrits sur leurs listes. Les Bulgares n'ont pas osé les faire disparaître. Dans les villages des environs de Svilainatz, les Bulgares ont tué beaucoup de monde.

Mauvais traitements, Extorsions d'argent

Les Bulgares battaient la population. Ainsi Danitza Savitch, 28 ans, a été battue à un tel point par le capitaine d'intendance Stantcheff, qu'elle a dû garder le lit pendant 2 mois. Elle s'est attirée cette punition parce qu'elle avait abattu un cochon de lait ce qui était défendu par les Bulgares. Alexa Naitchevich, négociant, souffre encore aujourd'hui des suites de la bastonnade. Zorka Nikolitch, Nikola Motchopoulos, Mita Stephanovitch, Danilo Voutchkovitch (borgne), etc., furent cruellement battus. Les bastonnades ont été exécutées publiquement et en les annonçant à son de tambour. Pour les battre, on enlevait aux victimes les pantalons ou l'on relevait les jupes. Sur les fesses nues on les frappait de 25 à 50 coups appliqués à toutes forces avec un grosse canne. Pour cette besogne, l'exécuteur de la bastonnade enlevait sa vareuse et retroussait les manches de sa chemise. Jordan Starchia, sous-officier et remplaçant du commissaire de police, faisait battre les gens et les tuait. Ainsi il faisait appliquer aux victimes 50 coups le premierjour, il laissait ensuite la victime en prison pendant deux jours et recommençait le troisième jour jusqu'à ce que la victime soit morte. Le même Starchia brûlait les gens au dos avec une grille chauffée à blanc pour leur extorquer leur argent. Le témoin Djoka Dimitrievitch a vu sur le dos d'un homme les traces de cette torture. Le président de la commune Tasso Robeff de Bitolj, d'accord avec le sous-préfet Petar Bontchoukoff (mort ensuite à Tchoupria) a extorqué de l'argent aux habitants sous menace de les interner. Ainsi il a extorqué environ 400000 lèves. Robeff a pris au témoin Stoyan Nikolitch 1500 lèves pour ne pas l'interner, mais il l'a fait quand même.

Réquisitions et pillage

Lorsque les Bulgares sont arrivés, ils ne pillaient pas précisément, mais prenaient sans payer tout ce qu'ils voulaient. Lors de leur départ, ils ont commencé à piller, mais les Allemands les en ont empêchés pour pouvoir le faire eux-mêmes. Les Bulgares ont tout réquisitionné et, quand ils payaient, ils donnaient des prix très bas. Ainsi 100 kg. de maïs valant 150 leves furent payés 25 lèves. Parfois ils donnaient des bons de réquisition qui n'ont jamais été payés. Au cours de leur occupation les Bulgares ont commencé à prendre dans les maisons et les magasins tout ce qu'ils désiraient. Ainsi ils prenaient les meubles des maisons et le linge et les vêtements dans les armoires. Pour les bâtiments réquisitionnés, ils ne payaient aucune location. Par exemple, ils occupaient le moulin du député Ilitch, ne lui payaient aucune location, mais lui demandèrent 7500 lèves d'impôts au lieu de 1700 dinars du temps Serbe.

Internements et recrutement

Environ 35 habitants de Svilainatz ont été internés. Parmi ceux-ci se trouvaient : Ljouba Popovitch, pope, Bodgan Djouritchitch, pope, le Dr Svetozar Belianiki, les instituteurs Ranko Ranitch, Dragoutine Novakovitch, Dragoutine Toplitza, Savina Novakovitch, institutrice et des notables commerçants de la ville. Les témoins Ilitch et Stoyan Nikolitch étaient aussi parmi les internés. Le pope Djouritchich me dit que, au dépôt des internés à Plovdive, le lieutenant George Nikoloff lui a déclaré : « Il faut rendre grâce à Dieu que vous soyez interné ici, autrement votre tête ne vaut pas un sou. » En 1917, les Bulgares ont recruté 173 hommes de Sivlainatz de 20 à 40 ans comme recrues-ouvriers. En 1916, ils avaient enrôlé 83 anciens soldats serbes dans l'armée Bulgare. En 1918 ils ont de nouveau recruté comme recrues-ouvriers un grand nombre de jeunes gens entre 17 et 20 ans, cependant les témoins ne connaissaient pas le chiffre exact.

Correspondances et envois d'argent

Les Bulgares ont détruit les lettres parvenues par la Croix-Rouge de Genève. Sauf des cas exceptionnels les sommes envoyées n'ont pas été distribuées par les Bulgares.

Conduite des Allemands et Austro-Hongrois

En partant les Allemands ont fait beaucoup de mal. Ils ont pillé les magasins et les maisons. Ils ont emporté dans des automobiles des meubles, des marchandises diverses, des magasins, du bétail, de grandes quantités de céréales, en un mot ils ont pris ce qu'ils ont pu enlever. Les habitants ont caché la volaille dans les chambres. Tout en pillant, les soldats allemands ont battu la population pour la moindre des choses. Le dernier soir, un lieutenant accompagné de plusieurs soldats s'est introduit dans la cave du député Ilitch et y a laissé couler tout le vin et toute l'eau de vie. Sur la demande d'Ilitch pourquoi il faisait cela, l'officier lui a répondu « Qu'il ne voulait pas laisser du vin pour les Français ». Cet officier est resté dans la cave jusqu'à ce que tous les tonneaux soient vides. Dans beaucoup de caves, les tonneaux soient vides. Dans beaucoup de caves, les Allemands ont agi de même. A leur arrivée en 1915 les soldats allemands ont volé à Ljoubomir Milosavlevitch 2 montres et 750 dinars. En partant les Austro-Hongrois lui ont pris ou plutôt arraché de son veston 500 couronnes. A Persa Bitchitch, ils ont pris 600 couronnes; à l'institutrice Joulka Dimitrievich 800 couronnes à Mita Stephanovitch environ 5000 couronnes. En route, lorsque les Allemands rencontraient une voiture, ils

jetaient les conducteurs par terre et prenaient la voiture avec les bœufs. En général ils faisaient autant de dégâts que possible.

Comme dans les rapports précédents, il est inutile de commenter les dépositions de mes témoins. Cependant il faut y relever quelques détails qui sont intéressants. Ainsi mes témoins me parlent des méfaits du sous-lieutenant Panteff, commandant de la place à Svilainatz. C'est le même Panteff qui mentionne le Dr Athanasiades dans sa déposition à Salonique voir : « Les infractions aux lois et conventions de la guerre commises, etc. », par R. A. REISS, pages 276-277) comme l'auteur du meurtre de 24 soldats serbes. Panteff fait enterrer 8 villageois dans un ruisseau sous une couche de sable. A plusieurs reprises j'ai constaté ce mode d'enterrement utilisé par les Bulgares et aussi par les Austro-Hongrois en 1914. Voulaient-ils par cela faire disparaître plus rapidement les traces de leurs méfaits ?

Les témoins de Svilainatz parlent également des massacres de Ranovatz et de Kladourovo, massacres dont j'ai rendu compte dans mon rapport sur les évènements dans le département de Pojarevatz. Ils ne disent rien de nouveau en dehors de l'indication de la somme de 300000 dinars que Brkaloff a gagnés par ses crimes dans ces villages. La déposition des gens de Svilainatz charge également le lieutenant Bojadjieff, commandant de la place à Petrovatz et mentionné dans le rapport du département de Pojarevatz ; elle le rend responsable de l'exécution de 62 personnes à Melnitza.

La conduite des Allemands à Svilainatz est celle que j'ai constatée de leur part partout où ils ont passé.

Ils tuent beaucoup moins que les Bulgares, mais ils pillent et volent tout ce qu'on peut piller et voler. Ce qu'ils n'arrivent pas à enlever, ils l'abîment « pour ne pas le laisser aux Français. » Cependant ils ne commencent leur vrai travail de « pillards » et de « déménageurs » que quand les Bulgares sont loin. En présence des Bulgares, il leur arrive même parfois de s'ériger en protecteurs de la population maltraitée. C'est là leur ligne de conduite qu'on constate dans toutes les parties de la Serbie occupées par eux et par les Bulgares.

Paris, le 7 février 1919.

R. A. REISS.

N° 40

POJAREVATZ

Exécutions

Il semble qu'il n'y a eu qu'un seul homme de Pojarevats tué dans cette ville. Cette victime des Bulgares est Nikola Jikovitch. Son père Jérotie Jivkovitch, 51 ans, tailleur, raconte la mort de son fils de la façon suivante : Il avait suivi avec son fils Nikola l'armée serbe jusqu'à Kragouyevatz. Là, les deux furent arrêtés par les Allemands qui remirent le père aux Austro-Hongrois pour l'interner pendant qu'ils renvoyaient le fils à Pojarevatz. Jerotie Jivkovitch est resté interné à Heinrichsgrun pendant deux ans et demi. Le fils Nicolas ne salua pas le Commandant de la place, le Commandant Jabinsky, du 511e régiment, et pour ce « Crime » le Commandant aurait fait battre le jeune homme de telle façon qu'il en serait mort quelques jours après en prison. Les Bulgares auraient déclaré ensuite que le jeune homme était mort du typhus exanthématique et, sous prétexte de mesure de désinfection, ils ont incendié la maison. Tout cela se passait au mois d'avril 1916. Voilà la version du père qui, bien entendu, n'était pas à Pojarevatz au moment de la mort de son fils. J'ai interrogé encore d'autres témoins de Pojarevatz sur le sort de ce jeune homme. Tous m'ont dit que le fils du tailleur Jivkovitch a été amené à Zabela, à la Colonie pénitentiaire, et qu'il a été maltraité. Personne ne l'a plus revu et il ne se trouvait pas parmi les internés. La maison du père a été vraiment incendiée sous prétexte d'épidémie. Mais si les Bulgares n'ont pas tué des gens de la ville même, ils en ont tué souvent dans les environs immédiats de Pojarevatz, et ils ont apporté leur cadavres pour les autopsier à Pojarevatz, Ainsi Svetozar Mihailovitch, 46 ans, commerçant de Pojarevatz, a déposé qu'il a assisté personnellement à la mise à mort, par fusillade, du nommé Mihailo Eritch, de Petzka. Ce jeune homme de 26 ans a été recruté par les Bulgares et ne s'était pas présenté au départ des recrues. Ce fut là la cause de son exécution. Le même jour, on a fusillé le kmet de Brejoni, Vlada Prwoulovitch, sous prétexte d'avoir aidé les recrutés à se soustraire au service militaire. Le témoin Lazar Albachary, 50 ans, négociant à Pojarevatz, d'accord avec le témoin précédent estime que dans les environs immédiats de la ville, les Bulgares ont fusillé une vingtaine de jeunes gens qui ont voulu se soustraire au recrutement. Yovan Stoilkovitch, 65 ans, sacristain et surveillant du cimetière dépose : « En 1917, les Bulgares ont apporté presque tous les jours des cadavres de paysans des environs exécutés comme comitadjis. Parfois, on appor-

tait jusqu'à 5 ou 6 cadavres à la fois. On les déposait dans la chapelle de la famille Ristitch, ou des médecins bulgares en faisaient l'autopsie. Quelquefois, les cadavres y restaient jusqu'à 15 jours. On a ainsi apporté dans cette chapelle plus de 100 cadavres qui étaient tous pillés et, en partie, privés de leurs vêtements. Des femmes, venues de Kobilje pour emporter deux morts chez elles, ont raconté que les Bulgares avaient pris sur ces cadavres 19.000 lèves. Une trentaine des tués ont été enterrés au Cimetière de Pojarevatz.

Je me suis rendu compte personnellement au Cimetière et j'y ai constaté la présence réelle de ces tombes anonymes, car, jamais, les Bulgares n'ont voulu indiquer les noms de leurs victimes. L'autopsie ne paraît avoir été faite que pour donner à ces exécutions de paysans un semblant de légalité.

Celui qui a commandé les exécutions rapportées par les témoins Mihailovitch et Albachary était le lieutenant Dragan Draganoff, du 4e régiment, troisième ban. Il y avait d'ailleurs aussi des comitadjis bulgares à Pojarevatz, et beaucoup des tués apportés à la chapelle Ristitch étaient, d'après les dires des divers témoins, les victimes de ces comitadjis. Les tueries ont souvent eu lieu dans le champ de tir, Strelichte, près de Pojarevatz.

Mauvais traitements. Viols

Le lieutenant Radeff, du IVe régiment, troisième ban, a maltraité la population, ainsi que le chef de la section policière, le lieutenant Toponitchky. Strachimir Keremekdjieff était le premier chef du département après l'occupation. Il a extorqué de l'argent et a maltraité la population. Ainsi il exigeait le salut de tout le monde et faisait battre ou battait lui-même les gens, quand ils ne le saluaient pas. Les gendarmes imitaient son exemple. Ljouba Yovanovitch de Jaka, cordonnier, fut battu par un candidat officier de 46 coups sur les fesses nues de telle sorte que le médecin bulgare même a ordonné 15 jours de repos à l'hôpital pour la victime. Une femme du village de Rabrovo a été tellement battue à Pojarevatz par des soldats, qu'elle ne pouvait plus s'asseoir. Elle fut envoyée à l'hôpital ou le témoin Milorad Andreievitch, qui y était employé, l'a vue ainsi que le cordonnier blessé. Le témoin affirme que c'étaient les officiers qui ordonnaient ces bastonnades.

Un exemple typique pour le traitement de la population est ce qui est arrivé à Mileva N. T. Yovanovitch, 60 ans, de Pojarevatz. Cette dame était à Skoplie au commencement de l'occupation et n'est rentrée à Pojarevatz qu'en mars 1916. Elle s'est annoncée immédiatement au Préfet du département Gouranoff et au commandant de la place Jabinsky. Dans sa maison s'était installé le capitaine Kassandjieff, adjudant du commandant de la place. Ce dernier qui était avec deux filles serbes nommées Tomovitch, déclara à dame Yovanovitch

qu'elle ne pouvait pas reprendre sa maison et celle-ci fut forcée à prendre logis chez son frère. A Pâques 1916, Kassandjieff est parti en emportant une partie des meubles de la maison. Ce départ était provoqué par des plaintes contre lui et sur ordre de Jabinsky même. Il partit pour Koutchevo et des médecins bulgares ont enlevé petit à petit le reste des meubles. Le 1er juin 1916, le fonctionnaire Todoroff se présenta chez le témoin pour lui demander au nom du chef de l'arrondissement Kokinoff les clefs de la maison. Le témoin les a apportées lui-même à la Préfecture. Là on a maltraité dame Yovanovitch et on lui a pris de force les clefs parce qu'elle « attendait les Armées Française et Anglaise ». Les Bulgares vidèrent ensuite son magasin et emprisonnèrent le témoin. Elle resta en prison jusqu'à la venue du préfet du département Keromekdjieff, à 7 heures du soir, qui avait demandé 4.000 lèves, somme réduite à 2.000 lèves, à ses parents pour la libérer ; dame Yovanovitch rentra alors chez elle, mais une heure plus tard un gendarme l'emmena de nouveau à la Préfecture où elle resta toute la nuit. Le lendemain le préfet la laissa rentrer en lui déclarant que « s'il entendait encore une fois sur son compte des histoires pareilles il la ferait passer la Morava » (lisez : il la ferait tuer). Le 9 juin le nouveau commandant de la place Pastrandjieff est venu chez elle avec un avocat bulgare, l'a interrogée pendant 3 heures et lui a rendu les 2.000 lèves que ses parents avaient donnés. A la suite on l'a laissée tranquille mais, comme tout le monde, on a voulu la forcer de fréquenter les conférences, bals et soirées (« vetcherinké ») organisées par la propagande bulgare. Dame Yovanovitch est allée se plaindre à un fonctionnaire de la direction des impôts, à cause des impôts exorbitants qu'on lui demandait (seulement une partie de ceux-ci fut inscrit, comme chez les autres, dans le livret d'impôts, le reste allait dans la poche des fonctionnaires). Celui-ci lui déclara ouvertement « que les Bulgares ne sont pas venus pour donner, mais pour prendre ».

Un des chefs de l'arrondissement de Pojarevatz, Karadjoseff violait les femmes et, surtout, les jeunes filles.

Roujitza Tassitch, 29 ans, dépose à propos des viols et des mauvais traitements ce qui suit devant le juge militaire de Pojarevatz :

« Au commencement de l'occupation Bulgare j'ai été infirmière à l'Hôpital d'ici, j'en suis sortie, en 1917, au mois de novembre. En 1916 on a amené à l'hôpital une certaine Radoïka, du village de Brduja Mala, qui habitait chez Militza Radisavljevitch et qui a été tellement battue que la chair pourrie tombait d'elle. Dans la suite nous avons eu encore beaucoup de cas pareils, on amenait aussi bien des hommes que des femmes « battues à mort ». Nous avons eu également beaucoup de jeunes filles violées et, parmi elles, il y en avait des contaminées. Ainsi un jour on nous a amené une jeune fille de la

région de la Mlava, qui n'était pas déflorée, mais qui était cependant contaminée. Je ne me rappelle plus de son nom. Elle était âgée de 16 à 17 ans au plus. Je me souviens qu'un jour on a amené une certaine Zagorka ou Zorka de la ville de Veliko Gradichte. Celle-ci a été violée par l'aide médecin Tchernaeff qui se trouvait à V. Gradichte. La jeune fille a fait une plainte contre ce Tchernaeff, mais je ne connais pas le résultat. J'ajoute que ce sont les lieutenants Poratzonoff et Sirakoff qui ont envoyé le plus de jeunes filles à l'hôpital, violées pour la plupart par eux-mêmes. Je me rappelle qu'un jour on nous a amené du village de Poljana quatre jeunes filles dont deux s'appelaient Ljoubitza et Danitza (je ne me souviens plus des noms des deux autres) et que le lieutenant Poratzonoff voulait avoir. Mais comme les jeunes filles ont su se défendre, on les a laissée partir après trois jours de l'hôpital. »

Extorsions et vols

Le lieutenant Radeff, du 4e régiment, 3e ban, a commis beaucoup d'extorsions. Le lieutenant Sirakoff du 9e régiment de réserve a remplacé pendant un certain temps le commandant de la place. Celui-ci volait ouvertement. Ainsi le témoin Albachary voulait envoyer une dépêche à Skoplié. Sirakoff la lui fit payer 1.000 lèves. Tous les chefs d'arrondissement, parmi lesquels l'un s'appelait Ilieff, de Choumena, ont extorqué de l'argent à la population et lui ont pris ses bijoux.

Ilieff a pris par exemple une bague valant 5.000 dinars à Militsa Milatovitch. Un autre de ces préfets, Mrdaroff, a volé au témoin Albachary sa montre en or. Pour celà il vint chez le témoin et lui demanda sa montre sous menace de l'interner. Alexandre Metchkoff, chef de la police de sûreté, a pris 1.000 couronnes au frère d'Albachary et cela pour ne pas interner ses enfants. Keremekdjieff était le premier préfet du département après l'occupation. Il a emporté, après un séjour de 8 mois à Pojarevatz, un demi-million. Ce préfet s'occupait d'achats d'or. Il payait 12 lèves pour un napoléon. Si on ne lui donnait pas volontiers l'or qu'il exigeait, il menaçait avec l'internement. Ce fonctionnaire a été mis en accusation par les Bulgares mêmes. Il y avait 140 plaintes contre lui. Comme caractéristique de ce que les Bulgares ont fait dans le département de Pojarevatz, mes témoins me disent : « A Pojarevatz on a extorqué de l'argent, et ceux qui ne voulaient pas le donner furent internés. A Petrovatz et ses environs on a tué. »

Internements.

Beaucoup de gens de Pojarevatz furent internés. Ce que fut la vie de ces internés le témoin Petar Antitch et d'autres me l'ont raconté. Ainsi Petar

Antich, 52 ans, de Pojarevazt fut emprisonné en automne 1915. A la prison il fut battu avec un nerf de bœuf par les gendarmes dont quatre le tenaient pendant qu'un cinquième le frappait. Il avait refusé de signer une adresse de félicitations au Prince Boris pour le féliciter de « sa Victoire ». Pendant 10 jours il était en prison et ensuite il fut envoyé, par chemin de fer, avec un groupe d'internés à Nich et de là à Sofia. A Sofia on a séparé Antitch du groupe et on l'a amené au commandant de l'étape avec un soldat français. Un député socialiste bulgare, Dimitrieff, l'y rencontra et lui demanda pourquoi il était venu. Le député entra chez le commandant et le témoin entendit dans la chambre de ce dernier des éclats de voix. Il en sortit après quelque temps et dit aux deux internés de se rendre au camp.

Le témoin a su ensuite que tous ceux qui étaient amenés à l'Etape étaient destinés à être tués à la montagne de Vitoche, où les Bulgares avaient l'habitude de tuer les internés et les prisonniers de guerre. Antitch fut envoyé au camp de Haskovo, où beaucoup d'internés sont morts de faim. Lorsque la Mission Américaine de contrôle est venue dans ce camp, les Bulgares ont fait acheter en toute hâte 20 kilos de sucre, qu'ils ont étalé avec des fruits dans la cuisine, pour montrer aux Américains « la bonne nourriture ». Dans ce camp se trouvait également un groupe d'officiers roumains. Le témoin a vu de ses propres yeux qu'on a forcé ces officiers d'enlever leurs excréments avec leurs mains. Les Serbes ont été envoyés ensuite à Gornie Panitcharevo, où le commandant du camp, le lieutenant Samardjieff, a fait mettre à l'hôpital ceux qui avaient de l'argent pour les y empoisonner (fait déjà signalé par moi dans mon rapport sur les événements de Vlassotintze). Au commecement il y avait dans ce camp 4.000 internés ; au bout de 6 mois il n'y en avait plus que 2.000 le reste était mort. D'abord, il n'y avait pas d'hôpital. 700 à 800 personnes étaient parquées dans une baraque sans paille. Il y avait beaucoup d'épidémies dans ce camp, et les cadavres des décédés ont été pillés par les infirmiers. A Panitcharevo, Antitch a vu que le lieutenant Samardjieff a tué lui-même trois hommes de l'arrondissement d'Alexinatz. Il a tué aussi un garçon de 15 à 16 ans, également d'Alexinatz, devant les yeux de son père. Une autre fois le témoin a vu qu'un officier français manchot fut maltraité à coups de crosse de fusil.

Livres serbes. Correspondances. Conduite des Bulgares après la capitulation.

Les livres serbes ont été raflés par les Bulgares et emportés ou brûlés. Les lettres venant par l'entremise de la Croix Rouge de Genève ont été brûlés ou jetés dans les W.-C. En partant les Bulgares ont amené les chevaux, les voitu-

res, le bétail et des hommes pour conduire ces derniers. Quelques-uns de ces hommes sont rentrés.

Ces renseignements m'ont été fournis, par interrogatoire régulier, par les témoins : *Yerotie Jivkovitch*, 51 ans, tailleur, Svetozar Mihailovitch, 46 ans, négociant, *Lazar Albachary*, 50 ans, négociant, *Milena N. T. Yovanovitch*, 60 ans, *Petar Antitch*, 53 ans, *Milorad Andreïevitch*, 48 ans, employé à l'hôpital, *Yovan Stoïkovitch*, 65 ans, surveillant du cimetière et sacristain. Leurs dépositions m'ont été confirmées par d'autres habitants de la ville avec lesquels j'avais l'occasion de m'entretenir.

VILLAGE D'OREOVITZA

J'ai longuement interrogé *Tchedomir Miletitch*, 20 ans, de Jabarré, qui était pendant toute l'occupation Bulgare le greffiier de la commune d'Oreovitza. Il m'a donné les renseignements suivants sur ce qui s'est passé dans cette commune :

Les Bulgares ont tué à Oreovitza Mihailo Markovitch, 60 ans, suspect d'avoir donné, en août 1917, de la nourriture aux insurgés Serbes. Fut tué encore Milan Stanoilovitch, environ 28 ans, parce qu'il avait vendu des vivres aux Allemands et les avaient suivis jusqu'à la Morava avec sa voiture. Après le départ des Allemands les Bulgares l'ont tué et ont enterré si peu profondément son cadavre que les chiens l'ont sorti de terre. Mihailo Markovitch fut tué par un peloton commandé par le lieutenant Slata Georgieff du 4e bataillon, du 3e ban., 2e compagnie. Stanoilovitch a été tué par des soldats du 51e régiment. Le kmet du village, Dobrossave Stokitch, fut interné parce qu'il a voulu envoyer une carte à son frère sur le front de Salonique. C'est le témoin Miletitch qui avait écrit cette carte pour le kmet. Les Bulgares l'ont su et l'ont menacé de l'interner s'il récidivait. Tous les jeunes gens depuis 18 ans d'Oreovitza ont été recrutés et employés dans le train de combat.

Les Bulgares ont maltraité la population. Ainsi ils ont battu Vladimir Petrovitch, près de 60 ans, et Lazar Milochevitch, environ 30 ans, parce qu'ils avaient vendu des vivres aux Allemands. Mileva Markovitch fut battue parce qu'elle avait apporté des vivres et du linge à un prisonnier des Autrichiens.

« Pour maintenir l'ordre » venaient à Oreovitza des soldats du 51e régiment et du 4e bataillon du 3e ban, envoyés de Pojarevatz. Ces soldats se faisaient nourrir par la population. Les soldats passants faisaient de même.

On a beaucoup réquisitionné dans le village : chevaux, bœufs, légumes, céréales, etc,.. Une petite partie a été payée. En 1916 on donnait par exemple 25 lèves pour 100 kilos de blé, en 1917-1918 on en donnait 100 lèves. Cepen-

dant la plupart du temps les Bulgares ne payaient rien du tout. Le témoin me montre à ce propos des bons de réquisition non payés de la commune de Mirievo pour 23.230 kilos de blé. On laissait aux habitants 200 grammes de farine par personne et par jour. Lorsque les Bulgares payaient, ils trichaient sur la mesure et inscrivaient toujours beaucoup moins qu'ils prenaient. Le foin a été coupé sous surveillance, et les Bulgares n'en laissaient aux habitants qu'une petite quantité.

En 1917 et 1918 il y avait des comitadjis, qui ont pillé les maisons sous prétexte d'y chercher des vivres cachés.

A l'Ecole de Jabaré, où allaient les enfants d'Orcovitza, on bulgarisait les noms. L'Ecole serbe du village a été fermée. Un pope bulgare venait officier à l'église. C'était un » prota » du nom d'Athanase Popoff. Il se faisait payer les mariages à raison de 500 à 1.000 lèves. Le gendarme Ante Syméonoff a voulu tuer le témoin sous prétexte que celui-ci faisait de la propagande serbe. Siméonoff le fit appeler à 9 heures du soir, le menaça avec son revolver et lui dit : « La vie d'un Serbe ne vaut pas 10 centimes. Nous voulons faire une nouvelle génération avec les enfants de 12 ans. »

Tous les fonctionnaires et militaires ont cherché à faire de l'argent avec la population, mais ils lui ont également extorqué des sommes en la menaçant d'internement. Ainsi le commandant de la place à Jabaré, lieutenant au 5e régiment, a extorqué en trois fois à Obren Markovitch 15.000 lèves pour ne pas l'interner. Ce même lieutenant a pris au neveu de ce paysan, Chichko Markovitch, la même somme et pour le même motif.

Andjel Racheff, chef de l'arrondissement de la Morava (Sous-Préfet), a ordonné de faire une collecte pour l'achat d'automobiles et pour l'assistance aux pauvres. Dans le village d'Orcovitza on avait recueilli 1.000 lèves. Mais le sous-préfet n'était pas content avec ce résultat. Il a rassemblé les villageois et leur a dit qu'il lui fallait 20.000 lèves dans les 24 heures ; sans celà il les internerait tous. A ce propos le témoin Militch m'a remis le document original suivant signé par le sous-chef de l'arrondissement Soubeff et dans lequel celui-ci taxe, pour la collecte, les habitants d'après catégories :

« Au Secrétaire Tchedo,

En présence de la Commission des trois membres rédigés une liste des personnes auxquelles, au titre de secours, on demandera de l'argent comme suit : 1re classe, ils donneront 500 lèves ; 2e classe 300 lèves ; 3e classe de 200 à 250 lèves ; 4e classe, 30 lèves. Ainsi on aura 8.000 lèves. J'ai déjà 5.318 lèves, recueillis ici à Alexandrovo, et la liste nous fournira 8.000 lèves. Je viendrai ce soir pour cela, et nous résoudrons la question.

25-11, 1918,
Village d'Alexandrovo.

Le fonctionnaire de police : SOUBEFF. »

Toujours pour la même collecte Soubeff, envoie encore un second billet dont le témoin me remet l'original :

« Fais m'envoyer demain le total, recueilli d'après les listes, de la somme à prendre parce que, tu sais, ce village est plus riche qu'Alexandrovo. La chose est urgente, ne l'ajourne pas.

Le fonctionnaire de police : SOUBEFF. »

Le sous-préfet Racheff a violé une jeune fille de Vlachki Dol et, lorsque elle était devenue enceinte, il a envoyé trois gendarmes et deux de ses affiliés Serbes pour faire tuer la fille et pour jeter son corps dans la Morava. Le sous-préfet a lui-même mené l'enquête de cet assassinat et a couclu que les meurtriers étaient des brigands serbes inconnus.

Le secrétaire du Ministère de l'Instruction Publique Arnaudoff le rédacteur du « Moravki Glasnik » à Nich) est venu à Oreovitza et a fait des conférences « sur la libération par les Bulgares des gens de la Morava du joug Serbe. »

Le greffier de la commune de *Toponitza*, *Nenad Stoyanovitch*, 43 ans, me raconte quelques épisodes de l'occupation allemande et bulgare de son village. Les Allemands l'avaient nommé président de la commune, mais ces gens ne se contentaient pas de réquisitionner tout, ils voulaient encore avoir les filles du village. Naturellement les paysans se sont opposés à ce désir et les Allemands les battaient. Le témoin a pris la défense de ses concitoyens et a dû se réfugier à Pojarevatz. Cependant il est revenu au village quand les Bulgares y étaient. Ceux-ci n'étaient guère meilleurs que les Allemands. Ainsi lors du mariage de la nommée Stana avec Radomir Grouitch, un gendarme bulgare, Krsto, voulait avoir la jeune femme. Stoyanovitch l'a défendue et a été arrêté pour cela par les soldats. Ceux-ci l'ont emmené hors du village en le menaçant de le tuer. Toutefois ils n'ont pas mis à exécution leur menace et l'ont ramené au village non pas sans le battre copieusement ; le témoin fut ensuite interné à Sliven. Les Bulgares ont tué à Veliko Selo Vladislav Jivkovitch, 36 à 40 ans, de Toponitza. Cet homme, ne pouvant plus supporter le régime bulgare, s'était réfugié dans la forêt.

L'affaire de la jeune mariée est longuement décrite dans un certificat établi par des citoyens de Toponitza pour leur ancien Président. Comme l'incident est typique pour la conduite des Bulgares en Serbie envahie, je le reproduirai dans ce rapport. Le document est libellé comme suit :

« Nenad a sauvé des mains du gendarme Krsto et du soldat Assan, les deux Bulgares, la jeune femme de Ljoubomir R. Grouitch. Les Bulgares l'avait prise le jour de son mariage et l'avaient enfermée dans le cachot communal pour l'y violer. Lorsque Nenad a été informé de la chose, il est allé en toute hâte au violon et demanda qu'on lui ouvrit la porte. Le gendarme Krsto le refusa. Cependant la jeune femme pleurait dans sa prison. Nenad injuria la mère du soldat bulgare et frappa contre la porte avec le pied. Alors les soldats ouvrirent et attaquèrent Nenad, qui se réfugia à la mairie. Les soldats voulurent arrêter Nenad, mais celui-ci se refusa de les suivre. Il leur dit qu'ils avaient leurs fusils et qu'ils pouvaient le tuer, mais non pas l'enfermer. Les soldats ordonnèrent à tout le monde de sortir du bureau. Cependant, lorsque l'adjoint Tch. Meletitch voulut obéir à cette injonction, Nenad ordonna à tous de ne pas bouger. Il dit alors : « S'il faut que je sois tué, nous le serons tous. Mais nous verrons demain quel est le coupable, et si ces soldats sont ici pour faire leur service ou bien pour violer les jeunes femmes comme au temps des Turcs. » A ces mots Krsta et Assan sortirent de la mairie et commencèrent à siffler et à tirer des coups de fusils. Quelques instants après vinrent encore deux soldats bulgares avec le gendarme Vassil. Nenad leur raconta l'incident que les Bulgares, d'abord, ne voulurent croire et l'accusèrent de mentir. Mais enfin le gendarme Vassil nous dit de partir tous ; quant à Nenad ils iraient avec lui dans une maison au bout du village pour y régler leurs comptes. Ils avaient évidemment l'intention de le tuer, mais ils n'ont pas osé le faire parce qu'ils avaient peur des responsabilités. »

Signé : Yanko I. Grouitch, Radomir Grouitch, Vladimir Militchitch, Stoyko Manoïlevitch, Radovan Grouïtch, Vladimir M. Grouïtch, Certifié par le maire actuel Milan Simitch et par les conseillers communaux Dimitrié Radosavijevitch et M. Milochevitch.

VILLAGE DE BOJEVATS.

Témoins entendus : *Milan Raïkovitch*, 54 ans, président de la commune, Jika Datchitch, 63 ans, député, Yovan Kostitch, 53 ans.

Petar C. Velitch a été tué par les Bulgares au mois d'avril 1917, parce qu'on avait trouvé chez lui deux fusils. Il a été dénoncé par un paysan. Hommes et femmes furent battus à tout propos. Ainsi la fille de Zvetozar Gavrilovitch 20 ans, a été par exemple battue de telle façon qu'elle en est morte. C'était surtout pour extorquer de l'argent aux gens que les soldats les battaient. Le sous-lieuteant Vouloff était chef de l'arrondissement, celui-ci extorquait de l'argent aux villageois sous menace de les interner. A Radovan Boï-

kitch il a extorqué de cette façon 1.600 dinars, à Mika Nechitch on a pris 400 dinars. A Stoyan et Stoyadin Milanovitch des fonctionnaires bulgares de Pojarevatz ont pris 3.000 couronnes pour ne par les interner. 48 jeunes gens du village furent recrutés comme recrues-ouvriers. Bétail et céréales ont été réquisitionnés par les Bulgares et les Allemands ; ces derniers prenaient surtout le bétail. On en donnait bien des bons de réquisition mais ceux-ci n'ont pas été payés. Cependant tout le bétail et les chevaux furent pris sans bons de réquisition. Les soldats volaient dans les maisons tout ce qu'ils voulaient, surtout les objets en laine. Les Bulgares laissèrent seulement 80 kgs de blé par personne et par an. En 1917 ils laissèrent 200 kgs de foin par maison et par an et 80 kilos de maïs par personne et par an. Au témoin Datchitch les Bulgares ont ainsi pris 25 wagons de blé et 6 bœufs ; les Allemands ; 6 bœufs. Raïkovitch a dû donner aux Bulgares 1.700 kilos de blé et aux Allemands, un cheval et deux bœufs. Les popes du village Jivan Srdojevitch et Jika Datchitch ont été internés. L'école serbe a été fermée. Les Bulgares avaient bien ouvert une école bulgare,mais celle-ci fut aussi fermée après 20 jours. Tous les livres serbes et ceux de l'Eglise ont été enlevés. C'est un pope bulgare qui officiait. Comme il n'y avait pas de troupes en permanence au village, seulement quelques soldats bulgares y ont passé en partant. Ceux-ci ont pris 4 voitures avec les bœufs.

VILLAGE DE KOBILIÉ

Le village de Kobilié était, avant la guerre, un des plus riches sinon le plus riche de la contrée. Aujourd'hui il est ruiné par l'occupation bulgare. Les témoins *Yanko Traïlovitch*, 65 ans, *Yanko Spassovitch*, 65 ans, *Yovan M. Stephanovitch*, 62 ans, *Jilia Zdravkovitch*, 62 ans, assistés d'un grand nombre d'autres villageois, me racontent ce qui s'est passé sous la domination bulgare :

Exécutions.

Furent fusillés : 1 George Yovanovitch.
2 Petar Stevitch.
3 Marian Stevitch.
4 Jivko J. Jvanovitch.
5 Marko Mate Delitch.
6 Vlaïko J. Pavilovitch.
7 Alexa Yankovitch.
8 Milovan Grouïtch.

9 Petar Lekitch.
10 Ilia I. Mitrovitch.
11 Marian J. Traïlovitch.
13 Raïko T. Yovanovitch.
13 Raiko T. Yovanovitch.
14 Ilia Dj. Yovanovitch.
15 Maria, veuve de Marian Ilitch.
16 Zlata, fille de Mate Delich.
17 Stana, femme de Dimitrié Stevitch.
18 Stana, femme de Marin M. Yovitch.

Les causes de ces exécutions étaient de deux sortes. Une partie des victimes, la majeure, avait des parents dans l'armée serbe, les autres furent tuées pour leur prendre l'argent. Ces derniers étaient Petar et Marian Stevitch, Vlaïho J. Pavlovitch, Ilia J. Mitrovitch, Mariam. J. Traïlovitch, Milovan Grouïtch, et Alexa Yankovitch. Les témoins suivants, qui ont assisté au massacre d'Alexa Yankovitch, Vlaïko Pavlovitch, Milovan Grouïtch, et de Marian Traïlovitch, *Trajan Yankovitch*, 73 ans, son fils *Traïo Yankovitch*, 40 ans, *Zvetko Traïlovitch*, 48 ans, *Yanko Spassevitch*, 65 ans, et *Arentié Paunovitch*, me racontent la scène du meurtre de la façon suivante. Les cinq témoins étaient enfermés avec les quatre victimes dans la première maison du village (en venant de Bojevatz), maison qui fut ensuite incendiées par les Bulgares. Tous ont été fouillés et ont leur prit tout l'argent. Les soldats leur disaient : « Si tu donnes de l'argent, on ne te tue pas ». Les soldats mettaient dans leurs poches l'argent qu'ils trouvaient, mais chacun cherchait à dissimuler aux autres ce qu'il prenait. Pendant toute la durée de la fouille, les paysans furent traités à coups de crosse de fusil, Trajan Yankovitch fut même traité avec la baïonnette. Un soldat voulut tirer sur son fils Traïko, mais le coup ne partit pas et ainsi il a eu sa vie sauve. Aux Yankovitch les soldats ont pris 1.000 dinars, à Traïlovitch 500 dinars, 300 lèves, 12 ducats en or, 12 talirs et 100 dinars en argent, à Spassevitch 500 dinars et à Paunovitch 700 dinars et une paire d'opanké neuves. Les 4 restant n'avaient point d'argent sur eux. Ils furent emmenés à un endroit tout près du village, à côté de la route de Bojevatz, et là ils furent fusillés. Les soldats posèrent ensuite leurs cadavres sur de la paille et allumèrent cette dernière.

A ces fusillés il faut ajouter les victimes suivantes mortes ensuite des mauvais traitements (bastonnades) subis de part des Bulgares :

19 Stoïmir Yovan Ristitch.
20 Yvan Y. Ilitch.
21 Ivan Petrovitch.

22 Nikola R. Traïlovitch.
23 Zveta femme de Petar Mandjoukitch.
24 Pauna femme d'Ilia Mandjoukitch.
25 Natalia femme de M. Radovanovitch.
26 Ana femme de Mité Stokitch.
27 Rouja fille de Stevan Palovitch.

Une femme, Maritza Stanka Pavlovitch, s'est pendue ensuite des mauvais traitements que lui ont fait endurer les soldats de Ferdinand de Cobourg.

Les Bulgares ont recruté dans le village. Quelques uns des recrutés se sont enfuis dans la forêt, où ils furent tués par les soldats bulgares. Parmi eux se trouvait une femme qui avait suivi son mari (non tué).

28 Josif, fils de Traïlo Dj. Yovanovitch (il n'était pas soldat serbe).
29 Stevan, fils de Yovan Staïtch, soldat serbe, 32 ans.
30 Petar, fils d'Ilia Yankovitch, soldat serbe, 32 ans.
31 Zvetko, fils de M. Delitch, soldat serbe, 28 ans.
32 Dragoutine, fils de M. Delitch, soldat serbe, 24 ans.
33 Traïko, fils de Yovan Yankovitch, soldat serbe, 34 ans.
34 Yovan, fils de Dimitré Yankovitch, soldat serbe, 34 ans.
35 Marian,fils de Paun Petrovitch, soldat serbe, 34 ans.
36 Marian, fils de Yovan Vidulievitch, soldat serbe, 34 ans.
37 Mitar, fils de Jika Stevitch, soldat serbe, 36 ans.
38 Stevan, fils de M. Preditch, soldat serbe, 35 ans.
39 Yanko, fils de Yanoch Yankovitch, soldat serbe.
40 Rouja, femme de Petar Jivoulovitch.

Ces 13 victimes furent capturées à la forêt et fusillées en dehors du village ; 25 à 30 maisons appartenant aux familles des recrues furent incendiées, de même que toutes leurs fermes (salaches) en dehors du village. Les familles même furent internées et quelques uns de leurs membres furent tués. Les propriétés de tous ceux qui s'étaient sauvés à la forêt, aussi celles de ceux qui n'ont pas été tués, furent confisquées. Les tueries étaient exécutées suivant les ordres du sous-lieutenant-voïvode de comitadjis-Christa Zvetkoff, un Macédonien, qui résidait au village. Il a reçu lui-même les ordres, par Ranovatz, d'un commandant qui était à Pojarevatz. Les soldats qui exécutaient les massacres et prenaient l'argent, étaient du 4e régiment de montagne dont l'Etat-Major était à Petrovatz. Les témoins me remettent la photographie d'un groupe de personnes au milieu desquelles se trouvent un soldat bulgare, qu'ils intitulent caporal, mais qui paraît être simple soldat, et qui aurait pris une part des plus actives dans les massacres de Kobilié. J'ai pu le faire identifier à Petrovatz par sa fiancée Zagorka Topalovitch. Il s'appelle Petar Mintcheff et

faisait partie d'un détachement de chasse. Sur le même groupe se trouve encore un autre bulgare, Yanko Bojieff, qui aurait appartenu au même détachement de chasse que Mintcheff, détachement qui a opéré à Kobilié.

En résumé : A Kobilié, furent tués par les Bulgares, 26 hommes et 5 femmes, auxquels il faut encore ajouter 4 hommes et 5 femmes tués par la bastonnade.

Mauvais traitements de la population.

Les villageois ont été battus pendant tout le temps de l'occupation bulgare. J'ai déjà donné la liste des hommes et des femmes qui sont morts ensuite de ces mauvais traitements ainsi que le nom de la femme qui s'est pendue après la bastonnade. Le témoin Traïlovich a été, par exemple, battu de telle façon avec un bâton, qui était plutôt une massue, qu'il porte encore aujourd'hui les traces que j'ai examinées : deux cicatrices en creux de 10 centimètres, irrégulières, sur les deux fesses. Trajan Yankovitch, 73 ans, déjà cité, a été traité avec la crosse de fusil et avec la baïonnette. A l'examen je constate qu'il a une ancienne fracture de la sixième et septième côte, côté gauche, et qu'il porte sur la manche gauche de son « goun » de paysan deux trous provoqués par un instrument perforant. Les enfants, garçons et filles, furent battus pour dire ou se trouvaient les comitadjis. Ainsi Douchan Mitrovitch, 12 ans, fut battu très fortement.

Extorsions, pillages.

Comme on l'a vu plus haut une partie des victimes de Kobilié fut tuée parce que ces gens n'avaient rien sur eux lorsque les soldats les fouillaient. D'autres ont pu racheter leur vie avec l'argent qu'ils portaient dans leurs vêtements. Le secrétaire-Birnik-du village était le bulgare Pujieff. Celui-ci confisquait tout : céréales, fromage, etc... Il inscrivait dans les livres d'impôts seulement la moitié ou le quart de la somme exigée et mettait dans sa poche le reste.

Internements.

Les familles des recrues, qui s'étaient sauvées, furent internées et leurs propriétés séquestrées. Au mois de septembre 1917, tous les habitants du village ont été internés près de Negotine, quelques-uns pendant quatre, les autres pendant sept mois. Leurs propriétés ont été séquestrées. Les internés avaient pris avec eux des effets qui ont été brûlés par les Bulgares, à la sortie du village.

Réquisitions.

Tout a été réquisitionné. Cependant, avant l'internement, du village entier, on laissait aux habitants, suivant les époques, 200 à 400 grammes de blé et autant de maïs par jour et par tête.

L'école et l'église.

L'école a été fermée par les Bulgares. Ceux-ci ont pris le toit en zinc de l'église. Ils ont enlevé également la cloche et l'ont emportée à Petrovatz. Dans cete ville les Bulgares l'ont revendue aux paysans de Kobilié. Les habitants du village ont été privés du service religieux pendant toute la durée de l'occupation. Leur pope était à l'armée serbe comme prêtre du 9e régiment.

VILLAGE DE KLADOUROVO.

Témoins entendus : *Ilia Gaïtch*, 53 ans, *Petar Kokovitch*, 60 ans, *Nikola Paunovitch*, 59 ans, *Mihaïlo Savitch*, 51 ans. La déposition de ces témoins me fut confirmée par de nombreux villageois qui assistaient à l'interrogatoire.

Furent tués par les Bulgares :

1 Atanasko Jenitch.
2 Sa femme Yana.
3 Adam Traïlovitch.
4 Taïta Kopilan.
5 Petar Magouievitch.
6 Milan Jenitch.
7 Ilia Meritch.
8 Ana Stevanovitch.
9 Stana Jordakovitch.
10 Smilia Adamovitch.
11 Kita Lezitch (violée avant sa mort).
12 Mita Bilanovitch.
13 Pavle Stoyanovitch.
14 Yovana Raitch.
15 Ilia Lazarevitch.
16 Sa femme Ikonia.
17 Kalina Lazane.
18 Miladine Negritch.
19 Maria Demitch.

20 Yovana Demitch.
21 Ikonia Demitch.
22 Ikonia Petrovitch. I.
23 Ikonia Petrovitch II.
24 Mileva Petrovitch.
25 Ikonia Petrovitch III.
26 Maritza Petrovitch.
27 Petar Jenitch.
28 Sa femme Maria.
29 Sa fille Ikonia.
30 Stana Adamovitch.
31 Petar Maritch.
32 Mitar Milanovitch.
33 Dimitra Maritch.
34 Petar Stanoyevitch.
35 Sa femme Saveta.
36 Ilia Bouditch.
37 Zravko Bouditch.
38 Adam Dimitriévitch.
39 Yovitza Martinovitch.
40 Miloutine Todorovitch.
41 Sa femme Ikonia.
42 Petar Agach.
43 Yanko Goloubovitch.
44 Petar Paunovitch.
45 Sa femme Maritza.
46 Marko Adamovitch.
47 Todor Raïtch.
48 Ilia Goloubovitch.
49 Mitar Stroïtch.
50 Pavle Stroïtch.
51 Milan Lazarevitch.
52 Sava Lazarevitch.
53 Milan Traïlovitch.
54 Nikola Stoyanovitch.
55 Ljouba Traïlovitch (femme).
56 Mitar Kopilanovitch.
57 Martin Bilanovitch.
58 Ikonia Traïtch.

59 Bojana Stroïtch
60 Zlata Traïlovitch.
61 Son fils Adam.
62 Yovan Peritch.
63 Dragoutine Yankovitch.
64 Yovan Novakovitch.
65 Stevan Milkovitch.
66 Trifoun Lazarevitch.
67 Ilia Lazitch.
68 Vouitza Meritch.
69 Ilia Dragomirovitch.
70 Sima Veselinovitch.
71 Bojidar Stroïtch.
72 Maritza Maritch.
73 Jivota Maritch.
74 Ikonia Lazarevitch.
75 Marko Legitch.

Parmi ces 75 victimes il y a 26 femmes. Ces personnes furent tuées par les Bulgares pour leur prendre de l'argent, ou parce qu'elles étaient parents avec des recrutés qui s'étaient enfuis dans la forêt, et dont il sera parlé plus loin. En général les victimes furent dépouillées avant leur mise à mort. Les tueries ont eu lieu dans le village, devant les maisons, même dans les chambres ou en route lorsque on emmenait les villageois comme internés. Les gens furent tués à coups de feu ou à coups de baïonnette. Tous furent tués en 1917 à l'exception d'Atanasko Jenitch et de sa femme Yana, qui furent déjà massacrés en 1916. Le témoin Gaïtch a vu la mise à mort de Bojana Stroïtch. Elle était enceinte et, avant de mourir, elle a mis au monde une enfant, qui, prétend le témoin, aurait vécu et crié pendant deux heures (?). Le sergent Petre Velitchkoff, du 32e bataillon, commandait tous ces massacres. Ce sergent a dit au président de la commune Petar Jeftich, qu'il y avait un ordre du Ministère de la Guerre, reçu par le commandant Christoff à Petrovatz, de tuer tous les habitants de Kladourovo. Il ajouta qu'il voulait laisser en vie quelques-uns si on lui donnait de l'argent. Le sergent expliqua que l'argent, qu'il prenait, serait envoyé au commandant Christoff pour le remettre à l'Etat. Celà se passait au mois d'août 1917 au moment des massacres.

Des recrutés se sont sauvés dans la forêt avec des femmes. Les Bulgares y ont tué :

76 George Petrovitch.
77 Ses frères Voja et

78 Bojidar Petrovitch.
79 Petar Petrovitch.
80 Sa femme Rouja.
81 Stevan Trouïtch.
82 Dimitrié Meritch.
83 Manoïlo Traïlovitch.
84 Anitza Petra Maritch.
85 Jarko Lazarevitch.
86 Vasil Jenitch.
87 Ana Traïlovitch.

En tout 9 hommes et 3 femmes. Ils ont été tués par un « détachement de chasse bulgare ». Leurs cadavres n'ont pas été enterrés.

Mauvais traitements, extorsions, viol.

Tout le monde, hommes, femmes et enfants ont été battus. Petar Paunovitch fut appelé à la mairie par le sergent Velitchkoff, et celui-ci lui déclara qu'il était accusé d'avoir un fusil à la maison. Il le battit ensuite en lui posant son couteau sur la nuque et lui extorqua de l'argent « pour ne pas le tuer ». Ce même sergent a enfermé toutes les femmes du village dans une chambre de la « Cafana » et leur ordonna de lui donner tout l'argent et les bijoux qu'elles avaient sur elles. Velitchkoff leur déclara alors qu'avec les monnaies-pendentifs des femmes il ferait des assiettes. Des enfants de 13 et 14 ans ont été violés dans les cafés. Ainsi Ledinka Paunovitch fut violé par 15 soldats. Darinka Paunovitch, 14 ans et Petria Todorovitch, 14 ans, furent violées à la Cafana.

Internements et recrutement.

Tous les habitants du village ont été internés, fin août 1917, dans les environs de Negotine. Ils y sont restés pendant trois mois. Lorsqu'ils partaient pour être internés, ils prenaient avec eux leurs voitures et quelques effets. Tout cela leur a été pris ensuite par les Bulgares. Qui leur enlevaient également leur argent, 84 jeunes gens du village ont été recrutés par la commission de Petrovatz comme recrues-ouvriers.

Réquisitions.

On a tout réquisitionné. En 1916 on payait un peu : 100 kgs de blé, 25 lèves. Pour le maïs on ne payait jamais rien ainsi que pour le bétail, pour lequel on donnait des bons de réquisition non payés. En 1917 et 1918 on ne

payait plus rien du tout. Les Bulgares laissaient à la population 250 kgs de grains (maïs et blé), par personne et par an.

Destructions, maisons incendiées

L'école a été fermée et les Bulgare y ont emporté tout le bois des fenêtres, des portes, du toit, etc... La maison a été détruite et le coffre fort emporté. 60 paysans ont eu leurs bâtiments incendiés. Les fermes (salaches) en dehors du village ont été détruites.

Travail forcé, nourriture des soldats

Les villageois ont dû travailler tous les jours à Petrovatz sans payement et sans nourriture. Les soldats stationnés au village, ont été nourris par les habitants. Ces soldats appartenaient à la compagnie de chasse et il y avait parmi eux des Albanais et des Turcs.

Ecole, livres, conférences.

L'école a été fermée. Les livres et les tableaux serbes ont été brûlés. Des Bulgares venaient de Petravatz pour faire des conférences devant la mairie. Ces conférences étaient destinées à persuader les gens qu'ils étaient Bulgares.

VILLAGE DE RANOVATZ.

Témoins entendus : *George Kolarevitch*, 56 ans, *Svetozar Stephanovitch*, 33 ans, *Iotza Protitch*, 70 ans, *Miloutine Raïtch*, 36 ans, président de commune. Leur déposition a été confirmée par de nombreux villageois, qui ont assisté aux interrogatoires.

Exécutions.

Furent tués :

1 Jovan Yankovitch, 60 ans.
2 Vlaïko Stephanovitch, 34 ans.
3 Zveta, sa femme 28 ans.
4 Maritza Kolarevitch, 56 ans.
5 Sima Kolarevitch, 24 ans.
6 Dimitrié Kolarevitch, 24 ans.
7 Petra Bodganovitch, 60 ans.
8 Ljoubomir Soulimanovitch, 36 ans.

9 Ilia Soulimanovitch, 37 ans.
10 Ilia Germanovitch, 68 ans.
11 Pavle Radanovitch, 67 ans.
12 Ilia Stephanovitch, 60 ans.
13 Sima Radanovitch, 64 ans.
14 Tforine Latitch, 60 ans.
15 Dema Krinoulovitch, 57 ans.
16 Janoch Krinoulovitch, 57 ans.
17 Pavle Boudimirovitch, 64 ans.
18 Alexandre Blagoyevitch, 38 ans.
19 Yovan D. Novakovitch, 34 ans.
20 Petar Jivanovitch, 30 ans.
21 Yovan Soulimanovitch, 20 ans.
22 Maria St. Dragoulitch, 28 ans.
23 Yana M. Krinoulovitch, 22 ans.
24 Maria, P. Dragoulitch, 65 ans.
25 George Krinoulovitch, 70 ans.
26 Jkonia Traïlovitch, 40 ans.
27 Dimitrié Martitch, 50 ans.
28 Alexa Djouritch.
29 Mitar Straïnovitch, 70 ans.
30 Rouja Kolarevitch, 30 ans.
31 Rouja Jeftitch, 80 ans.
32 George Petrovitch, plus de 70 ans.
33 Maria Soldatovitch, environ 80 ans.
34 Dragoljoub Mladenovitch, 18 ans.
35 Yovana Malokitch, 30 ans.
36 Yovan Krosailjevitch, 50 ans.
37 Sa femme Ykonia, 50 ans.
38 Bogosave Siméonovitch, 30 ans.
39 Mileva Yochitch, 30 ans.
40 Yana Yochitch, 16 ans.
41 Alexa Sekoulitch, 80 ans.
42 Maria Preitch, 50 ans.
43 Maritza Preitch, 20 ans.
44 Sima Brankovitch, 50 ans.
45 Raka Spassovitch, 18 ans.
46 Mihaïlo Mihaïlovitch, 22 ans.
47 Simka Traïtch, 40 ans.

48 Miloch Taflaga, 54 ans.
49 Dimitrié Traflaga, 70 ans.
50 Stevan Dragolitch, 43 ans.
51 George Brankovitch, 70 ans.
52 Sa femme Ikonia, 70 ans.
53 Pauna Siméonovitch, 30 ans.
54 Petar Todorovitch, 60 ans.
55 Sa femme Maria.
56 Tomania Bogdanovitch, 30 ans.
57 Stana Jelitch, 35 ans.
58 Trifoun Nedelkovitch, 60 ans.
59 George Trachilovitch, 50 ans.
60 Smiliana Raitch, 40 ans.
61 Yana Jettitch, 40 ans.
62 Petar Soulimanovitch, 18 ans.
63 Ilia Baboulovitch, 35 ans.
64 Sa femme Petria, 35 ans.
65 Yovan Barboulovitch, 45 ans.
66 Ilia Balanovitch, 60 ans.
67 Petar Peritch, 50 ans.
68 Yovan J. Barboulovitch, 55 ans.
69 Yerina Traitch, 30 ans.
70 Alexa Yeftich, 40 ans.

A ces victimes il faut encore ajouter les hommes suivants morts ensuite des coups qu'ils ont reçus en route pour l'internement. Ils ont été traités à coups de crosse de fusil, de bâton, de cravache, de couteau et de baïonnette :

71 Paun Petkovitch, 70 ans.
72 Petar Lalitch, 80 ans.
73 Yovan Pavlovitch, 70 ans.
74 Trajan Fousouljevitch, 80 ans.

Trois des tués : Ikonia Traïlovitch, Dragoljoub Mladenovitch et Petar Soulimanovitch ont été massacrés par les Allemands en automne 1915, le reste fut tué par les Bulgares. Les massacres ont eu lieu en mars et avril 1917.

Tous ces gens ont été tués pour leur prendre de l'argent ou parce que leurs fils ou maris n'ont pas voulu se présenter à la commission de recrutement. Ils furent tués chez eux dans le village même, ou en route comme internés à Donie Milanovatz. Ainsi la femme du témoin Kolarevitch et un de

ses fils ont été tués à la maison pendant l'absence du mari, par des soldats sous la conduite du soldat Lazare Christoff. Son fils Dimitrié fut tué à Donie Milanovatz. Le lieutenant commandant le détachement, qui a exécuté les massacres, était Berkaloff ou Brakaloff, sous-lieutenant au 32e bataillon. Il était assisté par le voivode de comitadjis Djounicheff. Ce sont surtout ces deux qui ont fait tant de mal à Ranovatz. Dejanoff et Dimitrie Ivanoff étaient les chefs de la police. Un nommé Pavle était le secrétaire de la commune, mais ces civils ont fait moins de mal que les militaires.

Des jeunes gens et d'anciens soldats serbes s'étaient réfugiés à la forêt pour se soustraire au recrutement. Ils y furent traqués par les Bulgares et tués. Ce sont :

75 Milia Yochitch, 24 ans.
76 George G. Brankovitch, 30 ans.
77 Alexa Gitchitch, 20 ans.
78 Dobrosav Kostitch, 34 ans.
79 Petar Dragoljevitch, 28 ans.
80 Yovan Petchianovitch, 30 ans.
81 Stoyadin Yonovitch, 30 ans.
82 Petar Yonovitch, 24 ans.
83 Toma Yeftitch, 30 ans.
84 Slavko Markovitch, 20 ans.

En tout il y a donc eu à Ranovate, 4 personnes tuées. Trois de celles-ci furent tuées par les Allemands en 1915, 81 par les Bulgares en 1917. Parmi les tués il y avait 57 hommes et 27 femmes.

Mauvais traitements. Extorsions.

La population du village a été battue et maltraitée. Marko Peritch fut battu de telle façon qu'il ne peut plus marcher aujourd'hui, et cela pour lui prendre de l'argent. Petar Stephanovitch, négociant, fut blessé à coups de baïonnette par les soldats, qui lui ont pris 36.000 dinars. C'était Berkaloff qui commandait ces soldats et qui empochait l'argent. Marko Mitrovitch, Milosav Pavlovitch, George Trouïtch, Ilia Mladenovitch, Nikola Bogdanovitch et Ilia Bogdanovitch ont été battus si fortement qu'ils en sont morts ensuite. C'étaient toujours pour leur soutirer de l'argent qu'on les a traités ainsi. *Voïn Yankovitch*, que j'ai examiné, a été battu, traité à coups de baïonnette et finalement on l'a brûlé en lui versant sur la poitrine de la braise et en lui appliquant du bois en ignition sur la nuque. A l'examen je constate qu'il a des

traces d'anciennes brûlures sur la poitrine, 2 cicatrices rondes de brûlures sur la nuque et une cicatrice dentelée d'un coup de baïonnette de 6 centimètres entre le pouce et l'index de la main droite. Après l'avoir traité de cette façon, les Bulgares ont pris encore 3.000 dinars à leur victime. Yeremia Sekoulitch fut également battu trois fois pour lui prendre 2100 dinars. Femmes et enfants ont été battus comme les hommes.

Internements et recrutement.

Au mois d'août 1917 tous les habitants du village ont été internés et les Bulgares ont confisqué leurs biens. Pendant quatre mois les villageois sont restés dans le département de Négotine. Lorsqu'ils sont partis pour l'internement les Bulgares ne leur ont pas permis de prendre leurs effets avec eux. 214 jeunes gens ont été recrutés comme recrues-ouvrirs.

Réquisitions, destructions.

Tout a été réquisitionné. On n'a laissé que 2 kgs de blé par 10 jours et par personne. 200 maisons à Ranovatz même et dans les petits villages de « salaches » Zlana et Tzrni Vrg (appartenant aux gens de Ranovatz) ont été incendiés par les Bulgares. Je l'ai constaté personnellement. A Zlana, par exemple, tout est détruit sauf deux ou trois maisons. Les Bulgares ont vendu le bois des portes et des fenêtres.

Ecole, église et conférences de propagande.

L'école a été fermée, et les Bulgares n'en ont point ouvert d'autres. Il y avait deux instituteurs serbes à Ranovatz, dont un est à l'armée et l'autre a été interné pendant un certain temps à Plovdive ; ensuite il a été à Petrovatz. L'école, un beau et grand bâtiment, a servi pour les internés grecs et turcs qui l'ont complètement abîmée. C'est sur ordre des Bulgares que les réfugiés ont dégradé ce bâtiment. L'église n'a pas fonctionné. Il venait de temps en temps un pope bulgare pour faire les mariages, etc... Il demandait 400 lèves pour un mariage. Les cloches de l'église ont été enlevées par les Hongrois et les Allemands qui occupaient le village en premier lieu. Les Bulgares ont fait des conférences pour prouver le caractère bulgare de la contrée.

En allant à pied de Ranovatz à Petrovatz, j'ai trouvé sur la hauteur, à gauche de la route, une grande tombe. Des paysannes, qui étaient venues pour soigner cette tombe, m'ont expliqué qu'elle contenait les cadavres des personnes suivantes du village de Rajantzi :

1 Yovan Goloubovitch, 80 ans.
2 Nikola Goloubovitch, 70 ans.
3 Paun Yankovitch, 80 ans.
4 Rouja Stankovitch, 25 ans.
5 Smiliana Milosavljevitch, 28 ans.
6 Noutza Marinkovitch, 30 ans.
7 Yovan Markovitch, 45 ans.

Ces personnes furent emmenées du village par les Bulgares en septembre 1917 comme suspectes et tuées en route.

VILLE DE PETROVATZ.

Témoins entendus : *Milana Marka Moskovljevitch*, 55 ans, *Ilia Mikovitch*, 66 ans, instituteur, *Stevan Novakovitch*, 51 ans, président de la commune et ancien député, *Stevan Jivkovitch*, 41 ans, juge, *Dragoljoub Jivkovitch*, 45 ans, hôtelier, *Jivka Zvetkovitch*, 31 ans, institutrice, *Jivka Radovitch*, 40 ans, institutrice.

Les événements avant l'occupation bulgare.

La première occupation a été une occupation allemande. Les Allemands ont pillé beaucoup, mais ils n'ont pas tué des gens de Petrovatz. Ils ont cependant tué en ville deux hommes de l'arrondissement d'Homolié sous prétexte d'avoir trouvé des armes chez eux. C'est le commandant de la place, le capitaine Kâferstein, dans le civil lecteur ou professeur à l'Université d'Hambourg, qui, après jugement régulier, a ordonné leur mise à mort. La police était faite par les Autrichiens. Elle a procédé à des internements et a interné plus de 30 citoyens de Petrovatz âgés de plus de cinquante ans. Des gens des environs de la ville furent internés encore en plus grand nombre. Les Allemands réquisitionnaient systématiquement le bétail sans payer et sans donner des bons de réquisition. Les 2 janvier 1916, ils furent remplacés par les Bulgares, cependant un commandant allemand est resté à Petrovatz pendant tout les temps de l'occupation bulgare.

Exécutions bulgares.

A leur entrée les Bulgares n'ont pas immédiatement tué des gens, mais ils ont comencé à le faire lorsqu'ils ont procédé à la recherche des armes. Les premiers massacres furent faits le 2 février 1916 sur la route de Svilainatz. On y tua 7 hommes du village de Krivie sous prétexte qu'ils avaient caché des

armes. Parmi ces tués il y avait Ilia Novakovitch et Mitar Maxitch. Le même mois furent tués encore toujours sous le même prétexte à la « *Karaula* » Ilie Blagoyevitch, 25 ans, Jeremia Blagoyevitch, 50 ans et Marinko Blagoyevicht 22 ans, du village de Stamnitza, ainsi que Yvan Spezlicht, 32 ans et le fils d'Illia Stankouljevitch du même village. Illia Stevanovitch, également à Stamnitza, a été arrêté et a disparu depuis. Au mois de mars furent tués Miloutine Stankovitch, 32 ans, de Kamenovo, sous prétexte de posséder des armes et Milia Tomachevitch, 50 ans, de Bistritza. Celui-ci avait payé aux Allemands l'impôt pour son chien et refusait de payer ce même impôt aux Bulgares. Il était le président de la commune de Bistritza. A cette époque, le témoin Dragoljoub Jivkovitch a vu une dizaine de personnes que les Bulgares conduisaient à la « Karaula ». Il a entendu ensuite dans cette direction une salve de coups de fusil ou de revolver. En même temps que Miloutine Stankovitch 8 ou 9 personnes, dont 2 femmes qui portaient des berceaux avec des enfants, furent encore tuées. Les témoins ne les connaissaient pas. Ceux qui firent exécuter ces gens étaient le lieutenant Bojadjieff, du 51e régiment, commandant de la place et, dans le civil, profeseur de gymnase, et les deux membres de la commission Ljouben Daniloff, avocat de Sofia, et lieutenant de réserve, et Vasilié Miteef, lieutenant, les deux derniers également du 51e régiment. Après Bojadjieff, était commandant à Pétrovatz, le capitaine Georges Pétroff. Il n'a tué personne. Ensuite vint le lieutenant-colonel Touikoff, de Sofia, du 32e bataillon de marche, commerçant dans le civil. Celui-ci à tué 8 personnes des environs au mois de mai 1917. Vint ensuite le lieutenant Brkaloff qui fit faire les massacres de Kobilié, Kladourovo et Ranovatz. A Petrovatz même il ne tuait pas. Il prétextait qu'il faisait exécuter ces massacres pour chercher les complices des comitadjis. C'est le 32e bataillon de marche, dont le commandant était V. Christoff, qui fournissait les « détachements de chasse » pour les exécutions. Il y avait encore un Voïvode de comitadjis à Petrovatz, un macédonien Rista Zvetkoff, mais celui-ci protégeait plus tôt la population.

Dans tous les villages des environs de la ville, on tuait des gens. On amenait souvent dans la prison de Petrovatz des personnes pour les tuer ensuite. Cette prison a hébergé au moins 80 habitants des environs qui ont été presque tous tués, sauf quelques-uns qui se sont libérés en donnant de l'argent. A ce moment le chef de l'arrondissement (sous-préfet), était Stevan Bogojieff, qui collaborait activement à l'œuvre des soldats. Le capitaine Mintcheff, commandant du 31e bataillon, fit tuer à Petrovatz Petar Tatzich, 30 ans, de Veliko Laole, sous prétexte de posséder des armes, Choutoulj de Bouzour, 55 ans, accusé de connivence avec les comitadjis, Mitar, Kmet, Vlada

Nounine et Blagoye, également accusés de connivence avec les comitadjis. Mintcheff était le dernier commandant de la place. Tous les témoins ont vu que, au mois d'octobre 1917, les soldats Bulgares, le lieutenant Karatchoff en tête, ont apporté sur leur baïonnette 4 ou 5 têtes d'insurgés tués dans les arrondissement de montagne, les soldats les promenaient dans les rues « comme exemple». Les témoins Ilia Yankovitch, Milana Moskovlievitch et Milka Yakovitch n'ont pas pu dormir parce qu'ils entendaient toute la nuit les cris des détenus dans la prison. Il y avait aussi des femmes et des enfants. Dimitrié Pareff, professeur à Sofia, dans le civil, comitadji dans la guerre, a tué Prora de Ternovtche sans aucun motif. Il a déclaré à Ilia Yankovitch, confiseur à Petrovatz, qu'il ne pouvait vivre sans tuer au moins une personne par mois.

Mauvais traitements et extorsions.

Les habitants ont été battus pendant tout le temps de l'occupation par les Bulgares. Sava Stoïlevitch, 30 ans, de Petrovatz, fut tellement battu par les gendarmes qu'il en est mort. Je donnerai plus loin les détails de l'examen auquel j'ai procédé sur le corps de quelques-uns de ceux qui ont subi la bastonnade bulgare. Militaires et civils ont extorqué de l'argent à la population, par exemple : A Milan Tasitch, cafetier, le sous-lieutenant Popoff du 32e bataillon a pris 3.000 dinars en argent, dont 1.000 furent arrachés des mains de la femme du cafetier, et 1.0000 dinars en papier. A Slavko Tasitch, le « Feldwebel » Doko Bontcheff, du 9e régiment, a pris 6.000 couronnes. A Brana Yovanovitch on a enlevé en plusieurs fois 30.000 lèves. L'argent ainsi dérobé fut empoché par le commandant Christoff du 32e bataillon et le sous-lieutenant Brkaloff.

Internements et recrutement

Le lieutenant Bojadjieff a de suite procédé à des internements et a rassembler les armes. Il a interné les popes, les instituteurs, les fonctionnaires d'Etat et tous les hommes valides de 21 à 45 ans. Parmi les internés, il y avait les trois juges Stevan Jivkovitch, Voïslav Karanovitch et Vladimir Antonievitch, George Banjamine, avocat, Yecha Balitch, instituteur, Mihaïlo Dimitrievitch, greffier, Lioubomir Milinkovitch, greffier de police, Andréa Stephanovitch, pope, Mihaïlo Djouritch, pope de Melnitza, en tout environ 50 personnes. C'est Bojadjieff lui-même qui a établi la liste suivante sur un ordre reçu de Sofia. Après ces premiers internements, d'autres personnes de Petrovatz furent internées. En tout il y a plus de 200 habitants de la ville qui ont été internés, 170 jeunes gens ont été recrutés comme recrues-ouvriers.

Pillage. Destructions des livres serbes.

Les maisons ont été pillées et les Bulgares y prenaient tout ce qu'ils voulaient. Les livres serbes ont été détruits.

Examen de personnes maltraitées par les Bulgares.

Stana, femme de *Stevan Manoïlovitch*, 34 ans. Elle a été suspecte aux Bulgares et a été avec 58 autres personnes à Bele Vode, avec ses enfants, où elle aurait dû être tuée. Cependant on s'est contenté de lui appliquer 230 coups de cravache. Les 58 compagnons de la victime furent tués à coups de fusil. Le témoin a vu en prison comme Vitche Pisamoff de Kotel, sous-lieutenant et chef de la police, a violé Zora de Raperovo en présence de la mère de la jeune ille. A l'examen, je constate des traces douloureuses sur les deux fesses et un agrandissement du cœur important, probablement provoqué par les mauvais traitements.

Severinka Bogosav Jivotitch, 50 ans, fut battue par les Bulgares en même temps que Sava Stoilovitch qui a succombé à ce traitement. Elle fut battue parce qu'elle avait caché de la graisse. C'est à la Police qu'elle fut bâtonnée. Un homme lui posa ses pieds sur les deux mains et ferma sa bouche avec ses mains. Deux autres hommes l'ont battue. Elle fut battue deux fois avec une cravache, la seconde fois, elle s'est évanouie. Elle a saigné, mais les policiers ne voulurent pas appeler un médecin et c'est chez le pharmacien Milan Ilitch qu'elle a été pansée. Deux cicatrices sur les deux fesses. L'une, demi circulaire, est de 10 sur 4 centimètres, l'autre, élipsoide, de 4 à 5 centimètres.

Misirka, femme de *Vasilié Bogdanovitch*, 50 ans. Le témoin a été battu par les gendarmes Zvetko, Petar et Siméon, les mêmes qui ont battu la précédente. La cause de la bastonnade était également d'avoir caché de la graisse. A l'examen, je constate deux cicatrices circulaires à 20 centimètres de la 7e vertèbre sur la colonne et à deux centimètres à gauche. A l'œil gauche, contusionné, forte diminution visuelle. Sur le troisième tiers inférieur de la cuisse gauche des douleurs à l'attouchement.

Maritza, femme de *Sava Ilitch*, 50 ans environ, fut battue à Noël 1917, par Nikola Djounicheff avec ses trois soldats sous prétexte d'avoir donné du tabac aux insurgés. Traces de fustigation encore parfaitement visibles sur les deux fesses et légères cicatrices d'instrument piquant sur le palais, côté gauche, provoquée suivant les dires de la victime, par l'introduction d'une baïonnette dans la bouche. Dame Ilitch se plaint de faiblesse générale.

Ivan Obradovitch, 23 ans. Au mois d'août 1917, le gendarme Zvetko Karabach,avec encore d'autres gendarmes a maltraité le témoin avec les crosses de leurs fusils,leurs baïonnettes et avec des pinces avec lesquelles ils lui ont arraché de la chair du mollet gauche. Le gendarme Zvetko lui demanda s'il était Serbe ou Bulgare et, sur sa réponse qu'il était Serbe, il l'a piqué avec la baïonnette sous le menton. Avec leurs crosses de fusil les gendarmes lui ont cassé la jambe gauche et avec les baïonnettes ils ont tailladé sa main gauche. A l'examen, je constate une fracture ancienne compliquée du tibia gauche avec esquilles et osteopareostitis. Au milieu du tibia, une cicatrice circulaire de 0,5 centimètres de diamètre avec plaie ouverte au centre. Grosse cicatrice en creux, ovale, de 6 à 10 centimètres sur le haut du mollet gauche. Cicatrice de 3 centimètres de blessure provoquée par un instrument perforant sous le milieu du menton. Cicatrice de 1,5 centimètre sur la troisième phalange de l'auriculaire gauche. Cicatrice de 2 centimètres entre auriculaire et annulaire gauches, côté extérieur, longue cicatrice de 4 centimètres entre index et médius, côté extérieur. Toutes ces constatations ont été faites avec l'assistance du docteur Andra Brlitch, de Brod sur Save, médecin de l'arrondissement de Petrovatz.

Monastère de Gorniak

En allant de Petrovatz à Jagoubitza, j'ai passé par le défilé de Gorniak et à côté du monastère du même nom se trouvant dans ce défilé. J'ai profité de l'occasion pour me rendre compte de visu ce qu'on fait les Bulgares dans ce monastère, aujourd'hui complètement abandonné. En premier lieu, j'ai constaté que toutes les fenêtres des deux grands bâtiments étaient ouvertes et leurs vitres, en grande partie, cassées. Dans beaucoup de fenêtres les ailes manquaient. La porte d'entrée du monastère est démolie. Dans toutes les chambres du rez de chaussée des deux bâtiments d'habitation, j'ai trouvé des bouses de vache et des excréments de mouton. Evidemment ces pièces ont servi d'écuries. Les poignées des portes manquent. Les poêles sont cassés. Au premier étage, même dévastation et, dans quelques chambres, j'ai relevé la présence d'excréments de mouton.

Dans plusieurs chambres du 1er étage le plancher est ouvert comme si l'on avait voulu chercher des objets cachés. Dans les deux bâtiments je n'ai trouvé aucun meuble. Les fenêtres de l'Eglise sont cassées et les livres religieux déchirés.

Au village de Krepoline, dont l'Eglise est précisément celle du Monastère, j'ai pu avoir quelques renseignements supplémentaires sur le sac de Gorniak. Ainsi j'ai appris qu'une partie de l'argenterie du Monastère a été volée par le pope bulgare Velko Popoff de Vidine. Cette argenterie a été ca-

chée dans une grotte au dessus du Monastère. Il y avait tout spécialement une grande croix en argent d'une valeur considérable. La grande et riche bibliothèque du Monastère a été brûlée. Kosta, le sacristain de l'Eglise, qui était resté à son poste, a été battu par les Bulgares de telle façon qu'il a eu le bras cassé. On a voulu ainsi le forcer à indiquer la cachette de l'argenterie

Ville de Jacoubitza

Témoins entendus : *Pavle Dounitch*, 60 ans ; *Petar N. Rodaulovitch*, 67 ans, *Stevan Philippovitch*, 58 ans, commerçant, *Yovan Milovevitch*, 63 ans, *Yovan Avramotich*, 62 ans, tous de Jacoubitza, dépositions confirmées par beaucoup d'autres citoyens de la ville.

Furent tués à Jacoubitza :

1 Ilia J. P. Kekitch, 60 ans.
2 Ilia R. Milenitch, 18 ans.
3 Milan Stevitch-Grbitch, 70 ans.
4 Milka Grbitch, 24 ans.
5 Dimitrié Stanisaljevitch, 46 ans.
6 Miladine P. Raikovitch, 22 ans.
7 Yevrem Dounitch, 70 ans.
8 Petar P. Petkovitch, 18 ans.
9 Petar Avramovitch, 33 ans.
10 Pavle Grbitch, 23 ans.
11 Dragoutine Jerkitch, 23 ans.
12 Danitza S. Raïtch, 19 ans.
13 Milosava R. Milochevitch, 23 ans, avec un petit enfant de six mois.
14 Pauna J. Roujitch, 18 ans.
15 Novak J. Radoulovitch, 30 ans.
16 Yanko D. Marianovitch, 30 ans.
17 Svetozar J. Doulkan, 23 ans.
18 Yovan J. Jeranovitch, 28 ans.
19 Yovan T. Yonovitch, 24 ans.
20 Stanoïe J. Yovanovitch, 25 ans.
21 Ilia M. Patzitch, 30 ans.
22 Petar D. Stoïkovitch, 18 ans.
23 Yovan J. Kekitch, 26 ans.
24 Lazar M. Loupchitch, 28 ans.

25 Milenko P. Yankovitch, 19 ans.
26 Ilia S. Yorgovanovitch, 28 ans.
27 Ilia P. Yanochevitch, 30 ans.
28 Radoïko S. Avranovitch, 25 ans.
29 Marian J. Kekitch, 27 ans.
30 Yanko S. Novatchikitch, 47 ans.
31 Ilia P. Yovanovitch, 23 ans.
32 Stanoïe P. Stanoïevitch, 23 ans.

Il y a donc 28 hommes et 4 femmes victimes des Bulgares. Adam Kekitch de Jakoubitza, qui étaient « haïdouk », fut tué dans un combat avec les Allemands. Les victimes ont été tuées en dehors de la ville, à coups de fusil et de baïonnettes. Avramovitch seul, fut tué dans la ville même, aux sources de la Mlava. Dans les environs immédiats de Jagoubitza, les Bulgares ont tué à coups de baïonnettes plus de 200 paysans des villages de l'arrondissement. Parmi les victimes, il y avait beaucoup de femmes. Les gens de Jacoubitza furent tués pour avoir eu des relations avec les « voleurs ». Ces « voleurs » étaient ceux qui s'étaient réfugiés à la forêt pour éviter le recrutement. Il n'y en avait qu'un haïdouk de Jagoubitza, Adam Kekitch déjà mentionné et tué par les Allemands. Les Bulgares apportaient sur leurs baïonnettes les têtes de ceux qu'ils avaient tués dans les environs. Ils promenaient ces trophées à travers la ville et déclaraient aux habitants que tous ceux qui entretenaient des relations avec les insurgés, seraient traités de la même façon.

Toutes ces tueries ont été faites par les commandants de place de Jacoubitza. Le premier était Ilia Iljoutzoff ou Iloutzoff, lieutenant du 9e régiment de marche. Un témoin m'a affirmé qu'il était du 51e régiment. Venait ensuite Alexandre Radeff, lieutenant du 9e régiment. Cet officier était, dans le civil, professeur de gymnase. Sous son régime,les tueries s'étaient arrêtées un peu. Ensuite, ce fut le capitaine Dimoff, également du 9e régiment. Enfin, le quatrième était le sous-lieutenant Demiroff, de Dobroudja (d'autres disent de Plovdive), du même régiment que les précédents. Celui-ci était le pire des quatre commandants de place.

Mauvais traitements, extorsions, viol.

Femmes et hommes ont été abondamment battus avec des gros bâtons. On battait également les gens en prison. Pauna Baïkitch, 40 ans, fut tellement battue qu'elle est morte des suites de la bastonnade. Les Bulgares ont extorqué de l'argent aux battus. Par exemple, chez Martin P. Yorgovanovitch on a

trouvé un fusil, on a battu Martin, on lui a pris 1.000 dinars et on l'a interné. Un soir, le soldat Stevan Daneff, faisant fonctions de policier, s'est présenté chez le témoin Philippovitch et lui a déclaré qu'il serait fusillé pour avoir parlé contre la Bulgarie mais, ajouta-t-il, il pourrait sauver sa vie moyennant argent. Philippovitch a payé à ce soldat 7.000 couronnes et lèves. Cela se passait sous le commandement de Demiroff. Le soldat Bulgare Milieff a trouvé chez Ilia Yovkitch un « pansement individuel », qui avait appartenu au fils de Yovkitch, soldat dans l'armée serbe. Le soldat, profitant de la circonstance, voulait dénoncer pour cela Ilia d'être en relations avec des insurgés. Ce dernier a du payer au soldat 50 lèves pour qu'il ne le dénonçat pas Un autre soldat se présenta chez le témoin Dounitch et lui déclara qu'il était chargé d'emmener tout le bétail du témoin au commandant de la place de Jagoubitza pour les besoins militaires. Dounitch ne voulut pas le donner et le soldat se contenta de 100 lèves. Les Bulgares faisaient des collectes pour la Croix-Rouge, pour des aéroplanes et pour des automobiles, et forçaient les gens à payer. On faisait également écrire aux gens des cartes postales qui seraient soi-disant envoyées sur le front de Salonique par avions, et l'on faisait payer 30 paras le mot. Naturellement ces aéroplanes ne sont jamais partis. Les bastonnades ont été exécutées en prison ou à la police. On trouvera plus loin le résultat de l'examen auquel j'ai procédé sur le corps de quelques personnes battues par les Bulgares. Des femmes ont été violées.

Pillages et réquisitions.

C'est surtout Demiroff avec ses soldats qui a pillé. Ce sous-lieutenant pour pouvoir travailler sans être reconnu s'est habillé pour cette besogne en simple soldat. Il exécutait les pillages pendant la nuit. Tout a été réquisitionné sauf 6 kgs de céréales qu'on laissait par mois et par tête. Très peu de tout cela fut payé et à des prix très bas. On ne donnait pas de bons de réquisition, mais les Bulgares inscrivaient les quantités réquisitionnées dans leurs livres. Dans l'arrondissement d'Homolié 86.000 kgs de laine furent pris par les autorités militaires sans payement.

Autorités civiles et comitadjis.

Quatre chefs d'arrondissement se sont suivis successivement à Jagoubitza. L'un était de Gjevgeli et s'appelait Pacheff. Les autorités civiles, malgré qu'elles aient pris de l'argent aux habitants, étaient un peu meilleures que les autorités militaires. Traïkoff de Kriva Palanka était voïvode des comitadjis, et commandait un « détachement de chasse ». A Jagoubitza il n'a pas fait

trop de mal. Il y en avait encore un autre voïvode, un Albanais, qui fut soldat dans l'armée serbe en 1912. Son centre était Krepoline.

Incendies et destructions.

Dans la ville de Jagoubitza 10 maisons ont été détruites par incendie. Dans la commune 220 maisons et fermes furent incendiées. Il y a donc au total 230 maisons incendiées dans toute la commune de Jagoubitza. Dans ce total ne sont compris que les bâtiments destinés à abriter des gens et non pas les écuries, granges, etc...

Internements et recrutement.

Environ 100 hommes, femmes et enfants de Jagoubitza ont été internés. La commission bulgare de recrutement a pris comme recrues 160 jeunes gens de 18 à 21 ans. 60 à 70 de ces hommes furent dirigés à Doubravitza pour travailler comme recrues-ouvriers, sous les Autrichiens.

Eglise et église.

L'école n'a fonctionné que pendant 4 mois avec un instituteur bulgare. En partant les Bulgares ont complètement dégradé le bâtiment de l'école ce que j'ai constaté personnellement. Lors de leur départ les Bulgares ont également partiellement pillé l'église. Il y avait 4 popes bulgares à Jagoubitza. Ceux-ci se sont faits payer très chèrement les cérémonies religieuses : 100 lèves un mariage en comptant le lève à deux dinars. Les popes ont fait chaque année une collecte pour le métropolite bulgare. Chaque fois ils ont ramassé par force 200 lèves.

Correspondance, conférences, fêtes

La correspondance de la Croix-Rouge de Genève n'arrivait pas. Les Bulgares faisaient faire des conférences pour prouver le caractère bulgare de la contrée. On forçait aussi les gens à fréquenter les fêtes (« Vetcherinkes ») bulgares.

Examen de quelques personnes de Jagoubitza maltraitées par les Bulgares.

Mirosava Marianovitch, 40 ans, a été battue et blessée au moment du départ des Bulgares. Comme ces derniers pillaient, elle voulut, ensemble avec sa fille, cacher le bétail à la montagne. Les Bulgares l'ont arrêtée et battue d'abord en frappant sur la tête avec des crosses de fusil. Ils la laissèrent aller

ensuite, mais l'un d'eux lui a tiré dessus et l'a blessée. Je constate sur le ventre, à 10 centimètres à droite de l'ombilic, une cicatrice de coup de fusil. Sur la fesse droite une seconde cicatrice (orifice de sortie de la balle). Le témoin tenait sa droite sur cette partie du corps au moment du tir. Je constate que cette main est traversée par la balle qui a laissé une forte cicatrice sur le dos de la main entre l'index et le médius et qui a enlevé la première phalange du pouce.

Sava Jeremitch, 38 ans, manchot du bras droit par suite de blessures de guerre en 1914. Le témoin me dit qu'il a été effectivement en relation avec les insurgés. Les Bulgares l'ont fait venir à la préfecture et, pour qu'il leur donne des renseignements sur les insurgés, ils l'ont battu pendant 4 heures avec une cravache et avec des crosses de fusil. Ils l'avaient fait déshabiller, l'avaient fait coucher sur le dos, lui avaient mis une pierre lourde sous les hanches et lui avaient enfoncé trois mouchoirs dans la bouche. Ensuite ils l'ont battu sur le ventre. Je constate encore très nettement des traces de fustigation sur le venre. Jeremitch fut battu au mois d'août 1918.

Stania Avramovitch, 45 ans, a été battue par les Bulgares peu après les Pâques 1918 à cause de son mari (tué ensuite), qui était à ce moment dans la forêt. Elle a été battue à l'école deux fois au courant d'une semaine. Chaque fois on lui a appliqué 25 coups. C'est le sous-lieutenant Demiroff qui a ordonné la bastonnade exécutée par le « feldwebel » Antonié. Elle fut tenue par deux soldats pendant qu'on la battait sur les fesses dénudées. Je constate sur les deux fesses des traces rouges-bleuâtres de fustigation.

Stoïka Bozitch, 45 ans, fut battue en avril 1917 sous prétexte d'avoir dit que les Bulgares partiraient du pays. Elle a été battue au commandement de la place (Ecole), et plus de 70 coups lui ont été appliqués par les soldats parmi lesquels il y avait des Albanais. C'est le lieutenant Radeff qui a ordonné cette bastonnade. Je constate sur la fesse gauche une grande cicatrice creuse, ramifiée, de 10 × 3 centimètres. Sur la fesse droite une cicatrice similaire mais plus petite de 5 × 2 centimètres. Stoika garde le lit encore aujourd'hui et c'est là où je l'ai examinée.

VILLAGE DE LASNITZA.

Témoins entendus : *Yanko Pripoulovitch*, 65 ans, *Yanko Goloubovitch*, 76 ans, *Stanoïe Nikoutzitch*, 60 ans, *Martin Poutzan*, 57 ans, *Sima Telitch*, plus de 60 ans, *Petar Gronïtch*, 54 ans, *Yanko Vonovitch*, 68 ans.

Exécutions

Ont été tués : 1 Blagoye Sourdoulovitch, 18 ans.
2 Ivan Dervich, 34 ans.
3 Kaka Djorzitch, 52 ans.
4 Ilia Voïnovitch, 28 ans.
5 Yovan Goloubovitch, 40 ans.
6 Ilia Gotchitch, 18 ans.
7 Vior Radanovanovitch, 55 ans.
8 Petar Jeremitch, 30 ans.
9 Damian Nikolitch, 27 ans.
10 Nikola Glichitch, 34 ans.
11 Ilia Yantzouff, 18 ans.
12 Sima Païkitch, 30 ans.
13 Martin Jotoulovitch, 19 ans.
14 Marta Sime Martinovitch, 60 ans.
15 Paun Martinovitch, 55 ans.
16 Sima Matelitch, 76 ans.
17 Maritza, veuve de Damian Rtcha, 32 ans.
18 Petar Mihaïlovitch, 29 ans.
19 Yanko Mihaïlovitch, 24 ans.
Il y a donc 17 hommes et 2 femmes qui furent tués à Lannitza.

La plupart des victimes ont été tuées en 1916. Parmi elles il y avait des hommes qui ne voulaient pas se rendre à la convocation de la commission de recrutement et les parents de ceux-ci. *En partant* les Bulgares ont tué : Marta Martinovitch, Paun Martinovitch, Sima Matelitch et Maritza Rtcha. Les Bulgares les avaient emmenés pour travailler et les ont tués en route. Quelques-uns, comme Nikola Glichitch, furent tués pour leur prendre l'argent. A ce dernier les Bulgares ont pris, par exemple, 300 dinars. Petar Yeremitch fut tué à la montagne. Les soldats ont promené la tête d'Ilia Yantzouff piquée sur une baïonnette à travers le village « pour servir d'exemple ». Beaucoup de victimes ont été tuées au village même à coups de baïonnettes. Leurs cadavres ont été couverts d'un peu de terre et on défendait aux familles de procéder à leur enterrement décent. Le commandant du détachement qui a exécuté les tueries était le lieutenant Iljoutzoff, du 51e régiment de réserve. Il était assisté par le « feldwebel » Mihaïlo du même régiment. Les exécutions ont presque toujours eu lieu pendant la nuit.

Mauvais traitements, extorsions, viol.

La population a été battue. « Les femmes ont été battues tous les jours », disent les témoins. Ljoubomir Petriar, 30 ans, fut battu de telle façon qu'il ne peut plus marcher aujourd'hui. Le témoin Yanko Goloubovitch fut battu à coups de crosse de fusil et de bâton et cela publiquement. Il ne sait pas pourquoi les Bulgares ont agi ainsi avec lui, mais il croit parce qu'il était un des notables du village. Martin Pankalovitch, 57 ans, fut battu de 50 coups pour lui prendre 1.030 dinars. A tout propos fonctionnaires et militaires extorquaient de l'argent aux villageois. Ainsi le sous-lieutant Simiroff, du 9e régiment de marche, a pris, dans les derniers temps de l'occupation 200 dinars à Stoyana Troukitch pour ne pas lui prendre un cochon. A Pavle Motitch, 30 ans, le préfet Pacheff a pris 4.000 dinars pour ne pas l'interner. Traïlo Cherbane a payé 400 dinars pour que l'on ne prenne pas ses cochons. Soldats et officiers, de même que les gendarmes exigeaient le salut des villageois. Ceux qui ne saluaient pas ont été battus. Au mois de juin 1918 Ljouba Pankalovitcha, 18 ans, fut violée par 7 soldats bulgares du 32e bataillon de marche sous le commandemant du lieutenant Karadjoff.

Internements et recrutement.

17 hommes de plus de 50 ans furent internés : Traïlo Gotchitch, 58 ans, Nedelko Dimitriévitch, 79 ans, Pavle Jeremitch, 75 ans, Petar Straïtch, 62 ans, Marko Petrovitch, 60 ans, Miloutine Jeremitch, 54 ans, Paul Pankalovitch, 63 ans, Ilia Stravovitch, 54 ans, Stoyan Raïnovitch, 60 ans, Yovan Bouzeïtch, 59 ans, Yanko Kotoïtch, 57 ans, Paun Yovan Pankalovitch, 59 ans, Petar Dervich, 54 ans, Ilia Nikolitch, 60 ans, Radivoye Stevanovitch, pope, 77 ans, Petar Vasitch, 62 ans, Yovan Ilienkar, 54 ans.

Plus de 200 villageois, femmes et enfants de moins de 50 ans, furent internés. Beaucoup d'entre eux sont morts en Bulgarie. 158 hommes de 18 à 40 ans, ont été recrutés comme recrues-ouvriers. Une partie est partie à Gjoumoultchina, une autre sur le front comme travailleurs. La moitié de ces gens est revenue, l'autre est morte.

Réquisitions.

Toutes les céréales ont été réquisitionnées et les Bulgares n'en laissaient aux paysans que 5 kilos par mois et par tête. Rien n'a été payé et on ne donnait pas même de bons de réquisition. Le bétail a aussi été réquisitionné, mais on en a payé une partie. Le président de la commission des réquisitions était Stamenko Pacheff de Kioustendil, le chef de l'arrondissement de Jagou-

bitza. Ce fonctionaire allait trouver les gens et leur disait qu'il allait réquisitionner ce qu'il fallait demander comme pris. Cependant avant de conclure le marché il fallait donner un « bakchich » à chef d'arrondissement.

Ecole et église.

L'école n'a pas fonctionné pendant l'occupation et les livres serbes ont été brûlés publiquement. Le pope bulgare de Jagoubitza célébrait les mariages au même prix que dans cette ville.

Maisons incendiées.

Dans le village même les Bulgares n'ont point incendié de maisons, mais tous les salaches (fermes) des habitants ont été détruits.

Impôts.

Les impôts étaient très lourds. En inscrivant dans les livrets les impôts, les fonctionnaires les ont toujours diminués et ont empoché la différence.

Propagande

Les commandants Iljoutzoff et autres faisaient des conférences à la « cafana » et tous les villageois devaient y assister. Ceux qui ne venaient pas de leur propre gré y ont été amené de force par les soldats qui les battaient. Les Bulgares ont aussi organisé des « vetcherinkes », auxquels la population devait assister.

VILLAGE DE KREPOLINE.

Exécutions

1 Paun Yovanovitch, 65 ans.
2 Son fils Miloutine, 25 ans. Les deux furent tués devant leur maison. Les Bulgares prétendaient qu'ils cachaient des insurgés.
3 Yovan Bololoitch, 25 ans, tué comme déserteur, au mois de février 1917, ensemble avec les deux précédents.
4 Yovan Nikolitchitch, 56 ans, tué sur la route quand on l'emmenait à Petrovatz pour l'interner.
5 Petar S. Radisavljevitch, 25 ans, tué en route quand on l'emmenait comme recrue-ouvrier (mineur) au Roudnik de Sègne.
6 Nikola R. Ilitch, 48 ans, et

7 Stoyan M. Ilitch, 40 ans, les deux tués en 1917, à la prison de Jagoubitza. Les témoins ne savent pas comment et pourquoi ils ont été tués.
8 Yovan Stepanovitch, 60 ans, de Bresnitza, tué à Krepoline par l'escorte.
9 Ilia Paunovitch, 50 ans, d'abord conduit à Petrovatz, ensuite ramené à Jagoubitza. Tué en route.
10 Yanko Y. Mladenovitch, 35 ans, tué par un soldat bulgare dans la plaine de Krepoline.
11 Ljoubomir Mirkovitch, 30 ans.
12 Stoyan Vesselinovitch, 30 ans.
13 Pam Zdravkovitch, 20 ans.
14 Siméon Zdravkovicth, 20 ans.
15 Pavle Radovanovitch, 30 ans.
16 Alexandre Penonitch, 25 ans.
17 George P. Djordjevitch, 30 ans. Les sept derniers ont été internés à Djoumerdjine, en Bulgarie, et tués dans cet endroit.

A cette liste il faudrait encore ajouter Stevan Lazitch, 45 ans, qui s'est suicidé en sautant d'un grand rocher pendant qu'on l'escortait à Jagoubitza. Grouitza Goloubovitch, 30 ans, a disparu, mais les villageois croient qu'il était au service des Bulgare.

Mauvais traitements, Extorsions.

« Il n'y a personne au village qui n'ait pas été battue », me disent les témoins. Au président de la commune, Jenatchko Mirkovitch, les Bulgares ont pris en partant 1600 dinars. Les militaires et fonctionnaires suivants étaient au village et y ont fait beaucoup de mal ; le capitaine Antonie Dimoff de Stara Zagora, le lieutenant Iljoutzoff, le commissaire de police Petko Zabeff de Sofia, les gendarmes Alexandre Hadji Arzo de Vélès, Stoitcha Djordjieff Gieff, de Malo Goritchane près de Koumanovo, erad Veseloff de Gornié Trnaftche, Petcho et Traïko de la région de Radomir. Ces gendarmes étaient ceux qui, en dehors des tueries exécutées par les soldats, ont fait tout le mal à Krepoline. Ils ont extorqué de l'argent à tout propos et c'est surtout l'argent serbe qu'ils recherchaient. Dans tous les villages des environs les Bulgares ont tué, pillé, incendié, extorqué de l'argent et interné.

Internements et recrutement.

30 personnes de Krepoline, dont 4 femmes, ont été internées. 50 à 60 hommes ont été recrutés comme ouvriers-recrues.

Bâtiments brûlés.

La maison, les dépendances et deux granges appartenant à Anton Milenkovitch, ont été incendiées par les Bulgares. Ceux-ci prétendaient que le fils de Milenkovitch, Yovan, était déserteur bulgare. Cependant il se trouvait en Bulgarie comme interné. La maison, les dépendances et les granges de Stevan Grouytchitch furent également brûlées. Les Bulgares prétextaient qu'il était déserteur. En réalité il était en Bulgarie comme interné. Le même sort a atteint la propriété de Yeremié Ourochevitch. Les villageois suivants ont eu leurs fermes (salaches) incendiées : Mita Maximovitch, Jakob Naidanovitch, Pauna Pititch, George Radovanovitch, Stevan Savitch, Svetozar, Ourochevitch, Siméon Oudritch. Les Bulgares justifiaient ces incendies par le motif que ces fermes abritaient des insurgés-déserteurs.

Ecole. Livres serbes.

Il ne reste plus que les murs et le toit de l'école de Krépoline. Les bancs, les tables, les fenêtres, les portes, les livres, etc. ont été brûlés. Les Bulgares ont d'ailleurs fouillé toutes les maisons du village pour y chercher les livres serbes et pour les brûler ensuite. L'installation de la société d'agriculture a été également complètement anéantie.

VILLAGE DE VELIKO SELO

Témoins entendus : *Vassa Milenkovitch*, 66 ans, kmet du village, *Paun Alexitch*, 58 ans, *Radovan Djakich*, 65 ans. Leurs dépositions ont été confirmées par un grond nombre d'autres villageois qui assistaient aux interrogatoires.

Exécutions

Furent tués au village :

1 Miloutine Jonjevitch, 38 ans.
2 Jivko Bogdanovitch, 62 ans.
3 Vladislav Jivkovitch, 40 ans, de Toponitza.

Le premier a été fusillé, le second tué à coups de crosse de fusil, le troisième, ne pouvant plus supporter le régime bulgare, s'était réfugié à la forêt. A la forêt furent encore tués les habitants suivants de Veliko Selo :

4 Zdravko Petrovitch, 36 ans.
5 Milenko Petrovitch, 32 ans.

6 Militch Petrovitch, 23 ans.
7 Vladislav Todorovitch, 40 ans.
8 Stanoïlo Ignatovitch, 32 ans.
9 Miloutine Yankovitch, 40 ans.
10 Toma Petrovitch, 36 ans.

Ces hommes s'étaient réfugiés à la forêt pour éviter l'internement. Miloutine Jonjevitch, fut tué par le sergent George Paliloula et le voivode et chef de section Athanase Mourdjieff, de la 58e section du corps de montagne.

Il y avait une potence tout près de la mairie. Les Bulgares y ont pendu « pour l'exemple », des personnes par les pieds sans les tuer.

Mauvais traitements et extorsions.

Hommes et femmes ont été battus. Smiliana Petrovitch, 36 ans, est morte dans la nuit qui suivait sa bastonnade. Sont encore morts ensuite des coups reçus : Stoyan Simitch, 38 ans (coups de crosse de fusil), 88et Vasilié Grounitch, 18 ans. Ce dernier fut battu dans sa propre maison. Il est mort au bout de 20 jours. Les Bulgares ont battu les gens d'une façon systématique dans la prison. Ils utilisaient pour la bastonnade un bâton d'un diamètre de 2,5. La plupart du temps les victimes devaient encore payer de l'argent aux bourreaux. Les femmes ont été battues sur le ventre nu. Je possède dans mon dossier la liste de 129 habitants de Veliko Selo, qui ont été battus par les Bulgares, avec indication exacte de ce qu'on leur a pris, le nombre des coups reçus, des témoins et les noms de ceux qui avaient ordonnés la bastonade. Ces derniers sont Athanase Mourdjieff, George Paliloula, Velko Mandardjieff, Aferat Salimoff, Stanof, de la commission des réquisitions, Redjeb, Ilia Goloubovitch, agent de sûreté, Rousse Novevitch de Debar, le lieutenant Pojareff, Milan Djouritch, agent de sûreté, Steva, gendarme, Tzane, feldwebel. Je donnerai plus loin les détails de l'examen auquel j'ai procédé sur le corps de quelques-uns des bâtonnés par les Bulgares. Les soldats exigeaient le salut des villageois. S'ils ne saluaient pas, on les battait. Gradés et soldats ont extorqué de l'argent à la population. Stoyana Arsitch a été battue à Toponitza sous prétexte d'avoir des fusils cachés. Pour la battre on l'a suspendue nue, la tête en bas, et on l'a frappée avec un bâton.

Internements et recrutement.

18 hommes, femmes et enfants ont été internés. Ils appartenaient aux familles de ceux qui ont été tués. Leurs maisons ont été brûlées. Ainsi furent incendié les maisons de : Tchedomir Marinkovitch, Toma Petrovitch,

Miloutine Yankovitch, Zdravko Petrovitch, Militch Petrovitch, Stoyan Grouitch. En 1917, 70 hommes de 18 à 45 ans, en 1918, 25 hommes ont été incorporés dans l'armée bulgare comme recrues-ouvriers.

Réquisitions et pillage

Tout a été réquisitionné. Les Bulgares ne laissaient que 9 kilos de céréales par mois et par personne. Les premiers temps les Bulgares payaient encore quelques fois leurs réquisitions, par exemple 7 lèves 100 kilos de foin. Ensuite ils donnaient des bons sans les payer. Finalement, en 1918, ils n'ont plus même donné de bons. Les prix payés ont toujours été très bas. Ainsi une vache valant 2000 dinars fut payée 400 lèves. Les villageois ont dû nourrir les 60 soldats qui étaient stationnés à Veliko Selo. Ces derniers pillaient dans les maisons et prenaient tout ce qu'ils voulaient.

Ecole et Eglise.

L'école serbe a été fermée et les Bulgares n'en n'ont point ouvert une autre. Le pope Svetozar Djoukitch a été forcé à officier suivant le rite schismatique.

Examen de quelques personnes battues par les Bulgares

Ilia Petrovitch, 52 ans,fut battu au mois de mai 1918 pour le forcer à dénoncer les insurgés. On l'a désabillé et couché par terre. Je constate une très forte cicatrice ramifiée, de forme éliptique, de 15 sur 8 cm. sur la fesse gauche.

Jivoïn Djouritch, 50 ans, fut battu ensemble avec Ilia Petrovitch, pour le même motif. Sur chacune des fesses je trouve une cicatrice circulaire, un peu ramifiée, de 15 cm. de diamètre.

Milovan Mikitch, 50 ans, fut battu avec les deux précédents toujours pour la même raison. Cicatrice allongée de 6 sur 2,5 cm. sur la fesse gauche, presque sur la hanche. Chez tous les trois victimes les cicatrices sont en creux.

Kata Iitch, environ 30 ans, fut battue en mai 1918, sous prétexte d'avoir nourri les insurgés. Elle a été battue en prison par les soldats de Mourdjieff, qui lui soulevèrent les jupes pour la frapper. Quatre soldats la tenaient et six autres la frappaient de plus de 100 coups. Cicatrice longitudinale de 8 sur 2,5 cm., en creux, sur la fesse gauche. A l'attouchement de la région frappée la femme sent des douleurs.

Stanina Yankovitch, 23 ans,fut battue en mai 1918 sous le même prétexte que la précédente. Elle fut battue dans sa maison et les soldats de Mourdjieff lui arrachèrent son enfant. En deux fois elle a reçu 150 coups. Sur la fesse droite profonde cicatrice ronde, à bords irréguliers, de 19 cm. de diamètre.

Mihailo Vesitch, 38 ans, fut battu au mois de mai 1918 pendant 5 jours On l'accusait d'avoir tué un soldat bulgare tzigane. En tout il a reçu 250 coups. Multiples cicatrices rondes d'environ 1 cm. de diamètre sur la fesse et la région lombaire gauche.

J'ai peu de choses à ajouter aux dépositions de mes témoins. Ces dépositions parlent tout seules et n'ont pas besoin de commentaires. Comme je l'ai dit au commencement de mon rapport, pour établir d'une façon exacte tout ce qu'ont fait les Bulgares dans le département de Pojarevatz, il faudrait parcourir tous les villages et y procéder au même travail que j'ai fait pour quelques villes et quelques villages. Ce n'est que ainsi qu'on pourra constater d'une façon précise le nombre des victimes des sujets de Ferdinand de obourg, nombre qui doit atteindre dans ce département quelques milliers. En effet, je le répète, surtout dans l'arrondissement d'Homolié, il n'y a pas de village, où les féroces envahiseurs n'aient pas fait de victimes et ces victimes se chiffrent par dizaines. Dans les seuls endroits où j'ai passé — ils étaient au nombre de douze dont trois villes — j'ai établi qu'il y avait 431 personnes, dont pour la plupart j'ai indiqué les noms, tuées. Sachant que les Bulgares tuaient surtout les habitants des villages, je suis fondé de croire que dans les très nombreux villages, où je n'ai pas pu faire mon enquête, le nombre des tués doit se chiffrer par milliers. Et je ne compte pas dans ce nombre les innombrables internés qui ont succombé à leurs souffrances en Bulgarie.

Il est évident que toutes ces mises à mort se sont faites au su et avec l'approbation des gens du Gouvernement de Sofia. Sans cet assentiment les militaires et fonctionnaires bulgares n'auraient pas pu exécuter impunément de pareilles hécatombes. Cependant, il ressort ausi de cette présente enquête, comme de mes enquêtes précédentes, que les militaires et fonctionnaires les ont multipliées à plaisir dans le seul but d'en tirer un profit personnel en pillant les cadavres de leurs victimes ou en leur extorquant de l'argent avant de les tuer. D'autres se sont contentés d'extorquer de l'argent par la menace de mort ou d'internement. L'Etat, d'ailleurs, tirait également profit des mises à mort de Serbes en séquestrant la fortune de ces derniers. Le but du Gouvernement paraît nettement avoir été la recherche d'exterminer autant de Serbes que possible pour pouvoir soutenir ensuite, devant le

monde, son imposture « du caractère essentiellement bulgare » de cette contrée. Ceci devra être retenu pour apprécier la conduite du Gouvernement de Sofia et il ne faudra pas oublier non plus les innombrables officiers, soldats et fonctionnaires civils qui se sont enrichis en accumulant des cadavres !

La façon barbare de procéder aux mises à mort ressort très nettement des dépositions de mes témoins. Toutefois il faut relever tout spécialement leurs « promenades », avec, sur les baïonnettes, les têtes des massacrés à travers les villes et les villages. Peut-on s'imaginer quelque chose de plus féroce ? Et que dire des bastonnades dont furent victimes des centaines et des milliers de Serbes et dont j'ai constaté les traces sur un grand nombre de bâtonnés ? Ne sont-ce pas là des pratiques du moyen-âge le plus sombre exécutées en plein vingtième siècle par un peuple qui a la prétention d'imposer sa « Kultur » à l'allemande à des gens qui, avec raison, n'en veulent pas?

Qu'on ne dise pas que les tortionnaires étaient des exceptions. Presque tous, officiers, soldats, fonctionnaires se sont conduits de la même façon. Ces soldats, s'ils n'avaient pas la même mentalité que ceux qui les commandaient, auraient-ils agi de cette sorte ? Malgré mes recherches je n'ai pu trouver qu'un officier dont tout le monde a dit du bien. Je me hâte de le signaler : c'est le capitaine (ou commandant), Petroff, qui a résidé à Petrovatz. A Veliko Selo, on m'a indiqué aussi le président de la commune de Kalichte, « le Russe » Nediloff de Débar, qui, avec le président de Poponitza, un Macédonien de Bitolj, aurait tout fait, en cachette naturellement, ce qu'il pouvait pour soulager un peu la population.

Les Bulgares avaient bien conscience de leur faute car, comme me l'a affirmé l'ancien député de Veliko Selo Nechitch, ils s'habillaient souvent en « insurgés » serbes (révoltés) pour exécuter leurs méfaits et pour pouvoir ensuite accuser les Serbes de les avoir faits.

Des Bulgares mêmes sont forcés d'avouer leurs crimes. Ainsi j'ai assisté à l'interrogatoire à Pojarevatz du sous-lieutenant de réserve Mihaïlo Choileff, professeur de dessin dans le civil et natif de Vélès. Cet officier a doné les renseignements intéressants suivants :

« Les bureaux des renseignements militaires était en fait le bureau de la police de sûreté. Son chef était le capitaine Dragan Draganoff. Son aide était Christo Teponitchky, sous-lieutenant, qui a commis des atrocités inouïes. Les sous-lieutenants Christo Philipoff, Ilia Popoff et Andjel Radeff ont fait de même. Cependant c'est surtout Teponitchky, qui a battu les hommes, les femmes et les enfants de telle façon que la chair s'est détachée de leur corps. Un soldat de Teponitchky du nom de Todor Arideff a avoué à Choileff que son chef aurait fait aussi beaucoup d'atrocités à Jagoubitza.

« Dragonoff a ordonné à Choileff d'exécuter des fussilades. Sur ordre du général à Nich on a recruté tous les hommes de 19 à 40 ans aptes au service militaire. Le lieutenant Radeff (déjà cité dans ce rapport) a fait des conférences spéciales sur la façon d'incendier les maisons des villages, conférences destinées aux officiers bulgares. L'aide-médecin Tchernaïeff a raconté à Choileff que Radeff a ramassé l'argent que ses sous-officiers ont pris aux gens. Selon l'opinion de Choileff, Radeff est un « véritable brigand ». Un lieutenant, Tchavarelaroff, aurait commis beaucoup d'atrocités aux villages de Ranovatz, Kladourovo, etc... Il aurait commis 10 à 20 « assasinats » par jour. Le lieutenant Karadjieff avec Radeff ont ordonné aux soldats atteints de maladies vénériennes de s'attaquer aux femmes pour répandre ainsi ces maladies. »

Voilà ce que raconte un officier bulgare de la conduite de ses concitoyens ! Inutile de commenter sa déposition. Elle confirme ce que j'ai constaté lors de mon enquête en Macédoine, en Ancienne Serbie et, ces jours, lorsque j'ai parcouru le département de Pojarevatz.

Belgrade le 21-8 janvier 1919

R. A. REISS.

NOTE. — Les autres rapports de M. le professeur Reiss, ont été publié en plusieurs volumes tirés à part.

C.

CONSTATATIONS

faites par les

AMÉRICAINS, ANGLAIS, GRECS,

ITALIENS & SUISSES

C.

CONSTATATIONS

faites par les

AMÉRICAINS, ANGLAIS, GRECS,

ITALIENS & SUISSES

N° 41

REPORT ON BULGARIAN ATROCITIES IN SERBIA

I base the following statements on evidence collected in four ways. Firstly, by wnat I saw, such as the ruins of houses and sometimes of whole villages, scars on the bodies of men, women and children, and the exhumation of corpses. Secondly, by sworn evidence. Thirdly, by the interrogation of the people whose stories I verified as much as possible by the first two methods and by the corroborative testimony of other witnesses. And forthly, by the perusal of certain original Bulgarian documents, which have come into our hands.

Professors of the University of Belgrade, Mileta Novakovitch and Kosta Kumanudi and I made a tour through Eastern Serbia in December and January 1918-1919, with the object of examining into the question of atrocities committed by the Bulgarians during their occupation. We visited Kumanovo, Vranya, Sourdoulitza, Lescovats, Proconplie, Kourshoumlia, Nish, Tchupria, and Pojarevatz, besides villages en route. Everywhere we found evidence of the wanton destruction of private property. Everywhere we heard the same stories of beating, robbery and murder, and in some places we heard of crimes and tortures unspeakable. Especially to be noted was the organised attempt to bulgarise the country, to accomplish which the Bulgars employed methods ranging from the erasing of every Serbian inscription, the destrucion of all Serbian literature and cruel punishments for the use of the Serbian language, to the burning of Serbian school-mistresses in their schools, and

the wholesale murder of Serbion priests teachers, functionaries, and other educated or rich men who might encourage in the rest of the population the maintenance of their national spirit.

To enter into the very many individual cases of outrage and cruelty that came to my knowledge would be wearying in the extreme. I therefore set forth only a few of the most striking cases, and give a general statement, of what the Bulgarians did to the civilian population of Serbia during their occupation. If further details are required, I shall be happy to give them.

Kumanovo has suffered extensive pillage and a good many houses have been destroyed. The cases of two women especially attracted my attention. One, a schoolmistress called Paraskeva Radovitch, resisted violation and was so beaten that she became mentally deranged. My colleagues and I believe it is impossible that she was not violated. The other woman, Elisabeth Ristitch was the wife of a schoolmaster. She was kept in the hotel for weeks by the Bulgarians and is now insane.

At Vranya, wihich has been very much destroyed and pillaged, we interviewed among others the families of the four principal men of the town : Toma Djurdjevitch, Toma Djikitch, Toma Mikitch, and Toma Zafirovitch. All four of these gentlemen were taken from their homes at nightfall in the winter of 1915-16 by a Bulgarian sergeant and four soldiers, under pretext of internment. Since then, their families have had no news of or from them, except that, among other corpses found outside Vranya, Djurdjevitch's daughter recognized one by its clothing, as being that of her father ; and that the other three men were recognized by the villagers of Sourdoulitza, and are known to have been murdered there. Djurdjevitch twice bought himself off by heavy money payments, but when he had nothing left, no mercy was shown. In these cases there was no question of a trial of any sort, nor even of any accusation being levelled at the victims. Yet all paid the extreme penalty. For extermination of leading Serbs was considered essential to the Bulgarisation of the occupied country. Others were treated in the same way.

The rank and file of the population suffered also. The case of Katarina Stochitch is illustrative. She is a woman of fifty-five, and says, that she was asked for 6.000 dinars, but as she could give only 1600, the Bulgars stripped and thrashed her. Later they wanted her to give information about some Serbian Commitaji, and because she could not or would not give it, they beat her again (naked of courses), pulled out the hairs on her sexuat parts, broke her left leg just above the ankle, and covered her with their excreta. She was also put in prison for sir months. I myself saw her left leg, the bone of which has not set straight.

On the morning of Monday, December 16th, we were taken outside of Vranya to the North, where in some fields we disenterred human remains in two places. In all we found the remains of seven priests and three others. According to the Prefect and to general report these ten men had been brought to Vranya from the neighboring parishes, were shot in cold blood and buried in the fields where we disenterred their corspes. As further proof of this murder. I can say that I saw the original of a Bulgarian document about this matter.

Some two kilometers further North we disenterred the remains of six other men, at least two, and possibly three of whom were priests, the remainder being civilians. Of the six skulls found, three had been broken, one behind, badly, the other two on the side, In all of the three places of disinterment the bodies had been trown in pell-mell with no arrangement of any kind.

At Vladichin Hahn, we obtained the following details from the Sub-Prefect's formal report. Namely, that a woman, Miloyka Petkovitch, had her breasts cut off before witnesses ; that two unknown priests were found dead nearbye, together with five unknown civilians also dead ; that 47 inhabitants of the commune, six of whom wore women, had been murdered ; that one man before being killed had had his tongue cut off ; that 60 men had beei stripped naked and had received from 25 to 250 blows from whips ; that certain men had been branded ; that 27 women and girls received thrashings ranging from 25 to 150 blows that two of these women after being beaten were interned in Bulgaria and have not since returned ; and that a young girl — Stoika Kinitch — was shot because she refused to be violated.

The village is much damaged and all Serbian inscriptions had been erased.

SOURDOULITZA

At Sourdoulitza we interviewed the only uninterned men of the village, about 15 in all ; a résumé of what they told us I give below, together with information I collected from other sources.

Any Serb who was educated up to a certain point, or who had any kind of leadership among his fellows, was sent here as though en-route for internment in Bulgaria, as this is the last Serbian village on the road across the border. When they arrived, they were robbed of all money or anything of value, even to boots and clothes very often, and were then taken out in the evening and murdered. At first they were shot and left lying for several days

to terrorize the villagers ; after which gypsies were employed to bury them. But this led to requests from the villagers to rebury their friends ; as, for example, the woman who found out where her daughter was buried and begged to be allowed to give the corpse proper burial. So, in order to avoid giving any indication of where the murders took place, they gave up shooting and butchered their victims with knives and bayonets, burying secretly. Moreover, they disintered those corpses already buried and reburied them elsewhere. The country round that village must be one vast cemitary, and is aptly called « the slaughter house of Serbia », for during November-December-January and February 1915-16, every day from 200 to 400 Serbs were led off en route for Bulgaria, a large portion of each day's quota being murdered. The villagers told me that every night they heard cries and groans coming from the woods around the village. Those four months were the worst, but the same sort of things was going on all the time the Bulgars were there, the last murder being comitted on July 14, 1918.

For example, 86 civilians were sent from Lescovats. They marched all the way, with their arms bound, and were constantly beaten. Only 80 of them got as far as Sourdoulitza, the remaining six having been murdered en route. After their arrival they were taken off into the fields and woods near the village in parties of 10, tied two and two. This was after shooting had been given up, and they were butchered with knives and bayonets.

Seventy six of the eighty who got to Sourdoulitza were murdered in this way, the other four escaped. One of the four, Djoka Tassitch, a student of philosophy, I interviewed when we got to Lescovats. He showed me his scars and told me the story of his escape. His declaration under oath is in the archives of this Commission.

Another group of 42 civilians was sent from Lescovats to Sourdoulitza, but they never arrived, as they were all murdered on the way.

The people here also told us that Toma Zafirovitch, Toma Mikitch, and Toma Djurdjevitch, the thee men I mentioned as having been sent from Vranya to Sourdoulitza, were recognized by them and are known to have been muredered here.

The village of Sourdoulitza had been extensively gutted. The Bulgars, here as everywhere, asked in each house for money ; if money was not forthcoming in sufficient amounts, the house was burned. The people laughed at me when I asked if any of the women had been beaten or maltreated, and told me that they had all suffered everything that women could suffer.

In order to gain further evidence of the murders committed in this neighborhood, we ordered the disenterment of some of the corpses. I had particu-

larly requested that no digging should be done before our arrival in order to obviate all possibility of a « plant », and when we were taken to some fields to the S. E. of the village, there was absolutely nothing to indicate that anything had been buried, or that the ground had been disturbed in any way. Three places were pointed out to us as the graves of some of the victims, but, I repeat, that in no way did they differ from their surroundings. In the first of the three places we found the remains of a priest and of an arch-priest, both in a fair state of preservation. Professor Novakovitch found a large calibre rifle bullet (about 45-70, I should say) near the middle of the body of the arch-priest (and it was pointed out that he came from the village of Gilliané in Macedonia, because he wore low shoes caracteristic of that place). The priest's lower jaw had been forced down considerably out of place.

In the second place we found in all five corpses and a foot. They were in two layers, had been thrown in pellmell and consisted of the remains of a priest, an officer below the rank of Major, an N. C. O., a soldier, and a child. They were fairly well preserved, especially the body of the priest which was at the bottom, and the priest's soutane and officer's uniform were easily recognisable. The corspses were photographed.

In the third place we found a single corpse dressed as a peasant, but the people assured us that it had been an educated man, as his hands had been white and fine as those of a man who had never done manual labour.

After this, we went along the road leading out of the village to the North for about a kilometer, till we came to a narrow gulch running Eastwards. We saw that the ground was undisturbed, except in one place where Dr Reiss had exhumed a corpse on his recent visit, and we gave orders for the digging to begin. Excavations were made in five places and in four of them we found human remains. In two of these places we found whole corpses, nine in one, and seven in another. In both places the dead had been thrown in pell-mell and we noticed bayonet or knife marks on the clothing of many. In the other two places we found only skulls (13 in all) and arm and leg bones, with only a few rags of clothing. This is explained by the fact that at first the victims had either been left unburied or buried inefficiently, and the dogs came and worried the corpses, carrying heads and bands and arms, etc., through the country and fighting over them in the village streets.These fragments the Bulgars collected and buried where we found them.

Incidentally, it was from one of the parties of ten led to execution in this valley that the student of Philosophy whom I interviewed in Lescovats made his esecape. Altogether wo disinterred at Sourdulitza the remains of 37 Serbs, all of whom we have every reason to believe were mur-

dered in cold blood by the Bulgarians. In several of the skulls we found gold filled and gold capped teeth, which carries out the statements of the community that they were well-to-do men. And the statement that the Bulgars robbed their victims of even their shoes is carried out by the fact that we found only two corpses with any foot gear other than socks — one being the arch-priest and the other being one of the corpses, found in the little gulch, which had one boot left. We were all glad, I tink, to leave Sourdoulitza.

On the way to Lescovats we stopped at a little village called Velika Grabovnitza, where we found the first evidence of the swing torture. Two holes were cut in the roof through which cords ran to the beams above. A Serb would be hung by these cords passed under is arms ; and naked, would be swung from one side of the room to the other, the Bulgars giving him fresh momentus at the end of each swing by blows from sticks an inch or more thick, the broken halves of one of wich we saw.

We interviewed the inhabitants, nearly all of whom had been beaten, including a men of 90 and a woman of 70, and all complained of being forced to buy temselves immunity from the swing torture. The village was much damaged.

The Mayor told us that a woman was murdered here by a Bulgar soldier, because she resisted violation.

At Lescovats we interviewed many people all of whom had stories of beatings, extortion, robbery and murder to tell. One old man of 70 had his teeth nocked out and was beaten, another of 60 was branded all over his lower chest stomach, arms and back and was threatened with hanging as a means of extortion. A woman of 40, Natalie Tsvertkovitch, was stripped and beaten all over her body and hung until she lost consciousness. We saw the scars of the beatings.

On Christmas day of 1917 in the village of Mala Grabovnitza, the Bulgars entenred the house of Blagoyé Reikovitch and began beating his son's wife. Her child, then 3 days old, fell from her arms to the ground, and because the old man protested, he was so beaten that he is now partly crippled.

The cases I heard here of brutality are so numerous and so universally found elsewhere that I will not put them down.

On the high ground above Lescovats to the North West, we found many bones which were said to be human. As I am not a student of anatomy, I cannot say that they were all human, but, scattered about among the brushwood and in the open grass land, I certainly saw a great many human skulls, parts of human skulls, and human jaw bones.

These are accounted for by the fact that here, as at Sourdoulitza, from distant parts of the country there were brought many Serbs, whom the Bulgare led out at dark and murdered. They were not buried, but left lying for the dogs and foxes to worry, and for the numerous birds of prey to feed upon. Many skulls have been buried by the peasants wherever they happened to find them. One farmer claimed to have picked up over fifty skulls on his property alone. It is to be noted that no battle was fought on this ground.

We also disenterred two corpses of civilians who had been shot before a forced audience of the citizens of Lescovats. Photographs were taken both of the skulls and other human bones picked up in the fields, and of the two disenterred corpses.

The next day we went out to a badly damaged village called Lebané and heard there these same stories we heard everywhere. One boy of 17, Nikola Stankovitch, had had an extraordinary escape. He was taken in a group of seven youths to a vineyard outside Lescovats, where they were lined up and shot. By a strange chance he alone was not touched. But he fell down with the others and shammed dead. The Bulgars came up to finish off the wounded, and gave Stankovitch 13 knife and bayonet wounds on the back and side of the neck, arm and stomach, the scars of which he showed us. They left him for dead, but he crawled away during the night and so escaped.

In Lebané we first heard of the hanging torture. This means that a man, or woman, was first stripped naked, and then hung from the ceiling by his hands and feet, which were tied together behind his back. They were left hunging thus with the body bent in a curve face downwards, until they fainted, when they were let down, only to be re-hung on coming to their senses.

The priest of Lebané, who had escaped murder by dressing as a peasant, complained that his Library of over 3.000 bookd, which must have meant much to him, was thrown, volume by volume, into the river.

I left my colleagues after lunch and went up into the surrounding hills, where the villages I had time to visit showed plainly who had been there. I was away from Lebané for only about two hours, and had neither time nor interpreter to question the villagers ; but I saw the ruins of 33 houses, 15 barns or stables, 14 granaries, and 7 other buildings. All destroyed wantonly, without the excuse of military questions.

In one little hamlet there remained standing one house and half a house. The other two and a half houses and all out-buildings had been burned to the ground. In the village of Shumané I was told that 35 of their people had been murdered by the Bulgars. Of this I have no proof, but that there has been

much wanton destruction, and that there is now much poverty, I am convinced.

Professor Kumanudi and Professor Novakovitch, during their examination of the inhabitants of Lebané, came across the following :

Petar Zvetkovitch, the priest of Precopchelitza — a neighboring village — was taken by the Bulgars who first cut him all over with knives and then cut off his head. They showed this head for two days, and then threw it away. But later, te murdered man's dog found the head and brought it back to his master's widow.

At Medvedja, women were hung up to the ceiling naked, as in the hanging torture, and were then beaten on the stomach.

At Gaitan, 20 women enceinte were murdered, and a woman just delivered of child was also killed. The next morning the child was found sucking the dead breast.

At Gaitan also, an old man of 70, called Zlatko, was tortured in the following manner : The Bulgars placed a piece of wood under his penis and beat upon the penis with sticks. Zlatko died in agony from the effects.

On our way back to Lescovats we stopped near an old church and, while Professor Kumanudi interviewed some peasants, Professor Novakovitch, who throughout our trip in this respect, as in every other, has been courtesy itself, interpreted for me while I interviewed the pries. Traiko Popovitch, an old gentleman with long hair and beard, was interned in Bulgaria, at the beginning of the war, leaving behind him two daughters. He returned after the signingof the armistice to find that one daughter, called Nastasia, had been beaten to death by the Bulgars, and that the other — Cossara — a schoolmistress, hab been shut up in her schoolhouse and burned alive. Incidentally he added that he had had two houses, but that they had both been burned. He bade us God speed and turning, walked off through the tress to his church.

We interviewed some more people on our return to Lescovats. Most of them told the same stories we had heard so often before, but one man called Novakovitch — not my Colleague — gave sworn testimony to the following effect.

Namely, that he was present in Skoplie as a witness, in February 1918, at the trial of colonel Kalkandjiew, of the Bulgarian Army, who was accused by the relatives of a Jew, called Haimkari, of having murdered the said Haimkari. His defence was « I have killed 60 priests, 200 fuctionaries, and more than 3000 citizens, without distinguishing between Serb, Jew, Bohemian (Gipsy) or Turk, because I have full authority from my govern-

ment to kill all who may be indicated to me as hurtful or prejudicial towards Bulgaria. » On the strength of this statement, the Bulgarian Tribunal acquitted him.

The town of Lescovats itself had received better treatment than that which we saw elsewhre. Many houses had been pillaged, of course, and much furniture, linen, silver, etc., stolen, but I saw no houses that had been burned. The machinery in the sight factories had been to a great extent ruined or carried off, but the buildings were intact.

At Poukovats, the people told us that in their canton, 47 men had been murdered, and that two women had their throats lut because they could not give the money for which they were asked.

At Procouplie, a certain number of houses had been destroyed, and by interviewing the people we collected many statements of the usual ill treatment which, for the most part, it would be but tiresome repetition to put down here. Three of these statements, however, are so striking that I give them below.

Militza Sarkovitch, of Berilye, told us that in the beginning of 1918, her daughters were taken to prison one Saturday night, and so beaten that they died shortly afterwards.

At the village of Belevode, in the same region, a woman called Milatitch and her twa daughters, were covered with petrol and set on fire, the mother and one daughter being burned to death. The other daughter who told the story, escaped with her life, but showed the scars of the burning which are horrible.

At the village of Petrovatz, near Procouplie, a Bulgarian officer called Ferdinand Mioura, with the aid of four of his soldiers, seized the daughter of Stania Boskovitch, and having stripped and beaten her on the stomach, caused his dog to violate her.

The 25th regiment of Bulgarian Infantry is bitterly complained of all through this district.

From Procouplie we went to Koureshumlia, and from there we made excursions to the surrounding villages. At Ratcha, Stoiana Andjelkovitch said that the Bulgars first undressed her, and then put a piece of prepared wood in her vagina and lit it. She is a young mother, 30 years old, and added that her family were forced to watch the whole proceeding and to spit upon her sexual parts. She was photographed.

Everybody hab the same stories to tell of the beating, torture and raping of women and of the beating, torture, and murder of men, as we had heard everywhere else. Many houses habe been destroyed in this village and eve-

rything of any use has been carried off. I rode through some of the neighboring hamlets and saw altogether the ruins of 20 houses and of 26 other buildings destroyed by fire. I should judge that fully 50 per cent of the buildings in the places I visited had been destroyed, but as all the district round Kourshoumlia has suffered in much the same way, I will give as an example what I found in the village of Banya, which lies to the South West of Kourshoumlia.

I went there on Cristmas day, 1918, with an interpreter, and a photographer, and spent the day in examining the people. In the village itself there remains one room only. Everything else, hotel, villas, houses, baths, etc., have all been destroyed by fire. About a kilometer away, round a bend in the valley, was the only house I saw that had been left standing. It contained two beds, two families and two blankets. I was told that they were the only two blankets left in the village. We lunched there, and remembering the lavishness of Serbian hospitality, it is a commentary on the poverty of the place when I say that all the village could offer us was a little Rakia (prune brandy).

In December 1917, one evening, the Bulgars opened fire on this house with a machine gun. They entered and threw the children (six in all) from one corner to another, thrashed the old grandmother, Pana Stankovitch, on the naked stomach, took a younger woman, (Leposava Stankovitch) into the woods, and thrashed her. On three days this young woman was beaten four times a day on the naked stomach with knotted whips previously wetted, besides having her breasts pounded with gun butts. She showed me the scars on her body. Her breasts in particular were in a dreadful condition, being all covered with scars. She still suffers much pain. One of the children, a pretty little girl of 13, had been beaten over androver again.

Returning to the village proper, I interviewed in the one room that remains, as many of the inhabitants as I could in the limited time I had at my disposal.

Saveta Mitrovitch, a widow with a 6 year old childj stated that on December 18th, 1917, she was thrashed four times ; that on December 20 th, 1917, she was thrashed six times and two days later she was thrashed so often and so much that she was left unconscious. Of course, she was always stripped naked to be beaten. Her stomach is badly swollen and covered with scars, and she has difficulty in walking.

Velika Dragoutinovich, an elderly married woman, saw her 17 year old son hung before her eyes ; on three separate occasions she was beaten with gun butts, and was once wounded by a bayonet thrust. She showed me

her scars. But that was not all : On another occasion she was stripped and the Bulgars pierced her tongue with a bayonet, holding her head back so that she choked in her own blood. This was repeated a second time with this difference that, after being stripped, she was put on her back on the ground, the Bulgars standing on her breasts with their nailed boots and holding her head in such a position that she choked again. Later she was put in prison for 7 weeks and then interned in Bulgaria. There she was so beaten and ill treated that now she is always ill and cannot work. When she returned, she found that her house had been burned.

Styka Militch, an old woman of 70, was stripped naked ant terribly beaten from the top of her stomach to mid thigh, also on her back. I saw her scars. She added that it was impossible to name what the Bulgas had done, to her. Her house also was destroyed.

Yelka Petrovitch, 25 years old, and a widow with one child, was beaten three times, and lost consciousness each time. She was a pretty woman and said that she was often kicked and beaten because she defended herself from violation. Her three brothers-in-law and her grandfather-in-law were all hung before her eyes because they could not tell the whereabouts of Kosta Petchanatz, the leader of the Serb Insurrection of 1917. Incidentally, everybody I spoke to here said that they had been beaten or otherwise maltreated for the same reason ; and all agreed that the leaders in Bulgarian brutality were Tané Voyvoda and Kroum Voyvoda.

Ricynie Atchenitch, a young widow with a 3 year old daughter, saw her grandfather and grandmother murdered before her eyes, and because she asked why this had been done, she was stripped naked and brutally beaten. In all she was thrashed more than twenty times (Corroborated by the mayor and others, who said also that she had been violated), and her breasts were pounded with gun butts. When I saw her, her hands were trembling badly ; she could scarcely stand, and she was evidently in great pain. Moreover she has had no medical attention, because there is neither doctor nor chemist in the whole arrondisement ; her clothes are in rags, her house and all that she had is utierly destroyed ; and I do not see how she and the many others in like conditions are to survive this winter. All the women in this village have suffered in much the same way as these I mention.

Givadin Alexitch, a man of 60 years, showed me scars on his stomach, made by bayonet thrusts. He was one of the 57 men, women and children whom the Bulgars stripped, tied together, and beat all one day with whips, and sticks, and gun butts. They were left out all night on the ground without any covering. This was in December 1917.

of two men who were violated, one, an old man of sixty. We have his sworn testimony and the sworn testimony of two witnesses. Another old man of 75 was beaten and had dogs set upon him. His wife was beaten also, his two sons were murdered and his house is burned. A soldier came back here after the wars to see his wife and family, but found that his wife had been shut up in his house and burned alive, and that his 18 year old daughter had been beaten and violated. He has five children to support and nothing in the world. Another man was murdered by being cut to pieces with a knife ; his wife was beaten and violated and is left with four children. All five are nervous wrecks.

A young woman showed me her 8months baby which had a large hollow or dent on one side of its head, caused by a blow from a Bulgar's gun butt. A 14 year old boy was shot in the leg, just for the fun of the thing. Another woman here was stretched out naked on the ground by four Bulgars, and beaten on the stomach while she was enceinte, until she had a miscarriage. She has been ill ever since. A Serb soldier was released from a Bulgarian hospital and allowed to come back here to his home. When he arrived, the Bulgars here cut his troat. An old woman of 70 and an old man of 72 were both beaten, naked of course. A girl of 18 was raped and then burned to death.

Here also we came across the case of an old woman, Julka Nikolitch, who greeted a Bulgarian officer with the words « Dobar dan », which is the Serbian form of greeting. But because she had not said « Dober den », which is the Bulgarian form, she was stripped and beaten on the stomach, bayonetted and kicked on the head.

At Alexandrovo, 41 houses and 37 other buildings were destroyed. 53 houses remain. In one of the 41 destroyed houses, 27 civilians were shut up. The building was then set on fire and they all persihed. The Bulgar lieutenant Asen Velkov, with the help of Sergeant Ilia Stoychev, beat to death an old man of 70. Both Bulgarians were of the 7th Cavalry Regiment, 2nd Squadron. Also at Alexandrovo a little girl of 8 years was raped and died from the effects.

The Archbishop of Nish told us that 23 of his priests were taken away in one night, that all but two were murdered in cold blood, and that the corpses were burned. The two who escaped have given evidence of what they saw. Altogether, 158 priests in the Archbishoprick of Nish were murdered. The Prefect of Nish told us that hundreds of civilians had been murdered in the old Turkiish Fort above the town and buried in the moat. We disenterred corpses in the indicated places and I have no doubt that many were buried elsewhere and will never be found except by chance.

At Pojarevatz, we interviewed a Bulgarian officer who was held there as a prisoner. He confessed to extorsion and beatings, and told us that his brother officers had all been guilty of the same things and worse. As an example, he told us that a captain of his regiment finding that one of his men had syphilis, gave orders that this syphilitic should go about in the villages and violate all the Serbian girls he could. In consequence, the country round Pojarevatz is full of this disease. The rest of his evidence will be treated of in the report of the whole Commission.

I think I have told enough to show that unquestionably the Bulgarians did commit atrocities of the most foul and inhuman nature. Barbarous treatment of the civilian population male and female, old and young ; torture ; pillage ; extortion ; robbery ; murder and sadism have all appeared in the testimony we have received.

It should be particularly noticed that nowhere was there ever even a pretence of a trial. The Bulgarians killed and tortured without mercy whomever and whenever it pleased them so to do. And they did not do these things in hot blood. They did them in a systematic way and continued to do them during three years. I do not claim that every particular crime was committed by order. But I do say that undoubtedly there was organized wholesale murder, and that the reign of horror as such, was inspired by the Bulgarian leaders and endorsed by the nation as a whole, with the avowed purpose of Bulgarizing the country by the extermination of the inhabitants. Yet their victims were all old men, men unfit for the army, or women and children.

This Commission has an enormous mass of information on the subject, and in our full report we take up the question in more detail. But even so, we know and can know only a little part of the horror that Serbia knew during the Bulgarian occupation.

The 25th Regiment of Bulgarian Infantry ; the Commitaji leaders Tané, Krsta, Gavrilo, Kristo, Cazandjia and others ; colonel Kalkandjiev and major Ilkov are particularly complained of.

With all respect to these who sit in judgement, I suggest that a nation guilty of such appaling crimes should be most heavily punished. For in the community of nations as in a community of persons, the only safeguard against crime is the punishment of crime ; and Law has no meaning unless it is upheld.

William A. DRAYTON.

Union Club, New-York.

Traduction française du Rapport de M. W. Drayton.

L'exposé suivant repose sur des renseignements recueillis de quatre manières. Premièrement, par ce que j'ai vu de mes yeux, tel que ruines de maisons et quelquefois de villages entiers, cicatrices sur des hommes, des femmes et des enfants et l'exhumation de cadavres. Deuxièmement, par des dépositions sous serment. Troisièmement, en interrogeant des gens dont j'ai vérifié les dires autant que possible au moyen des deux premières méthodes, les témoignages corroborant d'autres témoins. Et quatrièmement, par la lecture de certains originaux de documents bulgares tombés entre mes mains.

Les professeurs de l'Université de Belgrade, Mileta Novakovitch et Kosta Kumanudi ont fait avec moi une tournée en Serbie Orientale en décembre et janvier 1918-1919 dans le but d'étudier la question des atrocités commises par les Bulgares pendant leur occupation. Nous avons visité Kumanovo, Vranya, Sourdoulitza, Lescovats, Procouplie, Kourschoumlia, Nich, Tchupria et Pojarevatz, sans compter les villages rencontrés en cours de route. Nous avons trouvé partout les preuves de la destruction révoltante de la propriété privée. Partout nous avons entendu les mêmes récits de coups, pillage et assassinat, et en certains endroits nous avons appris des crimes et des tortures indicibles. Il faut noter particulièrement l'essai organisé de bulgariser le pays pour lequel les Bulgares ont employé diverses méthodes, telles que la suppression de toutes les inscriptions serbes, la destruction de toute littérature serbe et les punitions cruelles infligées à ceux qui osèrent se servir de la langue serbe ; on a brûlé les maîtresses d'école serbes dans leurs écoles et entrepris l'assasinat en bloc des prêtres, maîtres d'école, fonctionnaires et autres Serbes instruits ou riches qui auraient pu encourager parmi le reste de la population le maintien de leur sentiment national.

Il serait fastidieux à l'extrême d'entrer dans le détail de l'immense nombre de cas individuels d'outrages et de cruautés qui me sont venus aux oreilles. C'est pourquoi je ne publierai ici que quelques-uns des cas les plus frappants et qui donnent un aperçu général de ce que les Bulgares ont infligé à la population civile de Serbie pendant leur occupation. S'il en était besoin je donnerais volontiers d'autres détails.

Kumanovo a subi un pillage en règle et beaucoup de maisons ont été détruites. Le cas de 2 femmes y a particulièrement attiré mon attention. L'une, maîtresse d'école nommée Paraskeva Radovitch, s'étant opposée à ce qu'on la viole, a été tellement battue qu'elle en est devenue folle. Mes compagnons et moi croyons imposible qu'elle n'ait pas été violée. L'autre femme, Elisa-

beth Ristitch, est la femme d'un maître d'école. Elle fut séquestrée pendant plusieurs semaines dans l'hôtel où étaient les Bulgares et elle est maintenant dans un état d'aliénation.

A Vranya, où la destruction et le pillage ont été énormes, nous avons interrogé entre autres les familles des 4 principales personnalités de la ville: Toma Djurdjevitch, Toma Djikitch, Toma Mikitch, et Toma Zafirovitch. Ces trois messieurs furent enlevés chez eux à la tombée de la nuit au cours de l'hiver 1915-1916, par un sergent et quatre soldats bulgares, sous le prétexte d'internement. Depuis leurs familles n'ont eu aucune nouvelle d'eux, sauf que parmi d'autres cadavres trouvés aux environs de Vranya, la fille de Djurdjevitch en a reconnu un aux vêtements comme devant être son père ; on sait aussi que les trois autres hommes ont été reconnus par les habitants du village de Sourdoulitza comme ayant été assassinés. Par deux fois Djurdjevitch avait payé une lourde rançon, mais lorsqu'il n'avait plus d'argent on ne lui fit plus grâce.

Dans tous ces cas il n'y a aucune espèce de jugement, pas même une accusation portée contre les victimes, et pourtant tous ont payé de leur vie. Car les occupants croyaient que l'extermination des principaux Serbes étaient essentielle pour la bulgarisation du pays. Mais d'autres furent traités de la même façon.

Les grandes masses du peuple eurent aussi beaucoup à souffrir. Le cas de Catherine Stochitch est significatif. C'est une femme de cinquante-cinq ans. Elle raconte qu'on lui avait exigé 6.000 dinars, mais elle ne pouvait donner que 1600 dinars, les Bulgares la deshabillèrent et la battirent. Plus tard, elle était sommée de donner des renseignements concernant quelques comitadjis serbes, et comme elle ne pouvait ou ne voulait pas les donner, elle fut de nouveau battue (toute nue bien entendu),on lui arracha les poils du pubis, ils lui cassèrent la jambe gauche au-dessus de la cheville puis la couvrirent d'excréments. Après cela, elle fut mise en prison pendant six mois. J'ai vu moi même sa jambe gauche dont l'os est de travers. Dans la matinée du lundi 16 décembre, nous avons été conduits aux environs Nord de Vranya où nous avons, en deux endroits, déterré des restes humains dans les champs. Nous y avons découvert en tout les restes de sept prêtres et de trois autres personnes. D'après le préfet ces 10 hommes avaient été amenés à Vranya des paroisses voisines, fusillés cyniquement et enterrés dans les champs où nous avons découvert leurs cadavres. A titre de preuve complémentaire de cet assassinat, je peux dire que j'ai vu l'original d'un document bulgare qui s'y rapporte.

Deux kilomètres plus loin au Nord, nous avons déterré les restes de six autres hommes dont au moins deux ou trois étaient des prêtres et le reste des civils. Des six crânes trouvés, trois étaient enfoncés, l'un derrière la tête, les deux autres sur le côté. Dans les trois endroits les corps avaient été jetés en terre pêle-mêle sans aucune espèce d'arrangement.

A Vladichin Han nous avons obtenu les détails suivants du rapport officiel du sous-préfet : Une femme, Miloyka Petkovitch, a eu les seins coupés devant témoins ; deux prêtres inconnus ont été trouvés morts tout près avec cinq civils morts également inconnus ; 47 habitants de la commune, dont 6 femmes, ont été assassinés; un homme avant d'être mis à mort a eu la langue coupée; 60 hommes ont été déshabillés nus et ont reçu de 25 à 250 coups de fouet; 2 de ces femmes, après avoir été fouettées, furent internées en Bulgarie et ne sont pas revenues; une jeune fille, Stoika Kinitch, a été fusillée pour avoir refusé de se faire violer.

Le village a été très endommagé et toutes les inscriptions serbes enlevées.

Sourdoulitza

A Sourdoulitza nous n'avons interrogé que les habitants non internés, environ 15 en tout, et je donne ci-dessous un résumé de ce qu'ils ont dit. J'y ajoute des renseignements recueillis d'autres sources.

Tout Serbe, instruit jusqu'à un certain point, ou ayant la moindre autorité parmi ses concitoyens, était envoyé ici en route pour l'internement en Bulgarie, car c'est le dernier village serbe avant que la route passe la frontière. A leur arrivée, ils étaient détroussés de tout leur argent et de tout ce qui avait quelque valeur, souvent on leur enlevait même les chaussures et les vêtements, puis on les emmenait pour les assassiner. Au début, ils étaient fusillés et laissés par terre pendant plusieurs jours afin de terroriser les habitants ; après cela des vagabonds étaient chargés de les mettre en terre. Mais ceci amenait les villageois à demander la faveur d'enterrer convenablement leurs amis, comme par exemple, lorsqu'une mère avait découvert l'endroit où sa fille était enterrée, et venait demander la permission d'enterrer décemment le cadavre. Aussi, voulant éviter toutes indications concernant le lieu, où l'assassinat avait été perpétré, les Bulgares cessèrent de fusiller leurs victimes pour les abattre à coups de couteau et de baïonnette et les enterrer secrètement. En plus, ils déterraient les cadavres précédemment enterrés pour les remettre en terre ailleurs. Le pays autour de ce village doit n'être qu'un vaste cimetière et c'est fort à propos qu'on l'appelle « l'abattoir de Serbie », car pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février 1915-1916, de

200 à 400 Serbes étaient emmenés chaque jour sur le chemin de Bulgarie, et une forte proportion des convois journaliers était régulièrement assassinée. Les habitants m'ont dit que chaque nuit ils entendaient les cris et les gémissements venant des bois entourant le village. Ces quatre mois furent les pires, mais la même méthode a été suivie pendant tout le séjour des Bulgares, puisque le dernier assassinat a été commis le 14 juillet 1918.

A titre d'exemple, 86 civils étaient envoyés de Lescovatz. Ils marchaient toute la journée les bras liés. On les battait continuellement. A Sourdoulitza ils n'étaient plus que 80, les autres six ayant été tués en route. A leur arrivée ils furent emmenés dans les champs et les bois du village par paquets de 10, liés deux à deux. Ceci se passait lorsqu'on ne fusillait déjà plus, et ils furent massacrés avec des couteaux et des baïonnettes.

76 sur 80 arrivés à Sourdoulitza furent tués de cette façon, les autres 4 s'évadèrent. Un de ces derniers, un étudiant en philosophie, nommé Djoka Tassitch, a été interrogé par moi à notre arrivée à Lescovatz. Il m'a montré ses cicatrices et m'a raconté son évasion. Ses déclarations sous serment sont au dossier de la Commission.

Un autre groupe de 42 civils a été envoyé de Lescovatz à Sourdoulitza. Mais ils ne sont jamais arrivés, ayant tous été massacrés en cours de route.

Les gens ici nous ont raconté aussi que Toma Zafirovitch, Toma Mikitch et Toma Djurdjevitch, les trois hommes dont j'ai déjà parlé plus haut comme ayant été envoyés de Vranya à Sourdoulitza, ont été reconnus par les habitants qui savent qu'ils ont été tués ici.

Le village de Sourdoulitza a été abominablement pillé et dévalisé. Ici, comme partout ailleurs, les Bulgares entraient dans chaque maison pour y chercher de l'argent. Si l'argent n'était pas donné en quantité sufisante, ils brûlaient la maison. Les habitants se sont étonnés lorsque je leur ai demandé si des femmes avaient été battues ou maltraitées. On m'a appris que toutes ont souffert autant qu'une femme peut souffrir.

Afin d'obtenir de plus amples renseignements sur les assassinats commis dans cette région, nous avons fait déterrer quelques-uns des cadavres. J'avais expressément défendu de commencer à creuser avant notre arrivée sur les lieux, de manière à prévenir toute posibilité d'une « préparation », et lorsque nous sommes arrivés dans les champs au Sud-Est du village, rien absolument n'indiquait que quelque chose y avait été enterrée ou que le sol avait été dérangé d'une façon quelconque. On nous désigna trois endroits comme étant les sépulcres de quelques unes des victimes, mais, je le répète, ces endroits ne différaient en rien des lieux environnants. Dans le premier de ces endroits nous avons trouvé les restes d'un prêtre et d'un archiprêtre, tous

deux assez bien conservés. Le professeur Novakovitch y a trouvé une balle de fusil de grand calibre (environ du 45-70, je pense) au milieu du corps de l'archiprêtre (et on nous a fait observer qu'il devait être originaire du village de Gilliané en Macédoine, parce qu'il portait des souliers bas, caractéristique de ce village). La mâchoire inférieure du prêtre avait été fortement désarticulée.

Dans le deuxième endroit nous avons trouvé en tout cinq cadavres et un pied. Ils étaient disposés en deux couches et avaient été enfouis pêle-mêle. Il y avait les restes d'un prêtre, d'un officier subalterne, d'un adjudant, d'un soldat et d'un enfant. Ils étaient dans un état d'assez bonne conservation, surtout le corps du prêtre qui était au fond, et la soutane du prêtre et l'uniforme de l'officier étaient facilement reconnaissables. Les cadavres ont été photographiés.

Dans le troisième endroit nous avons trouvé un seul cadavre habillé comme un paysan, mais les habitants nous ont affirmé que le corps avait certainement appartenu à un homme de la classe instruite, car ses mains étaient blanches et fines comme celles d'un homme qui n'a jamais fait de travaux manuels.

Ensuite, nous avons suivi la route partant du village vers le Nord sur environ un kilomètre jusqu'à un petit ravin se dirigeant vers l'Est. Nous avons constaté que le sol était intact, sauf à un endroit où le docteur Reiss avait exhumé un cadavre lors de sa récente visite. Nous donnions l'ordre de commencer les fouilles. Nous avons fait faire des excavations en cinq endroits et en quatre de ces endroits nous avons découvert des restes humains. En deux de ces endroits nous avons trouvé des cadavres entiers, neuf dans l'un et sept dans l'autre. Dans les deux endroits, les morts avaient été jetés dedans pêle-mêle et nous avons remarqué les traces de coups de baïonnette ou de couteau dans les vêtements de plusieurs d'entre eux. Dans les deux autres endroits, nous n'avons trouvé que des crânes (13 en tout) et des os de bras et de jambes avec seulement quelques débris de vêtements. L'explication de ce fait est que les victimes étaient restées là soit enterrées insuffisamment, soit pas enterrées du tout, et que les chiens étant venus, ils avaient déchiré les cadavres en traînant des têtes et des bras à travers le pays et se battant dans les rues du village pour les morceaux. Les Bulgares ont alors rassemblé ces restes et les ont enterrés là où nous les avons trouvés.

Nous avons déterré en tout,à Sourdoulitza,les restes de 37 Serbes, et nous avons toutes raisons de croire qu'ils avaient tous été assassinés de sang-froid par les Bulgares. Dans plusieurs crânes, nous avons trouvé des dents plombée ou aurifiées, fait qui confirme les dires des habitants que nous avions

affaire à des restes de personnes aisées. Et l'affirmation que les Bulgares volaient sur les victimes tout, même les chaussures, est confirmé par le fait que nous n'avons trouvé que deux cadavres portant des restes de chaussures, celui de l'archiprêtre, et un des corps trouvé dans le petit ravin, qui portait encore un soulier. Nous étions très heureux de quitter Sourdoulitza.

Sur notre chemin à Leskovatz, nous nous sommes arrêtés dans un petit village appelé Velika Grabovnitza, où nous avons trouvé la première preuve de la torture dite de la « balançoire ». Dans le plafond, on avait percé deux trous dans lesquels il y avait des cordes attachées aux poutres du grenier. Alors, on pendait un Serbe en lui passant les cordes sous les aisselles, après l'avoir dévêtu. Puis, les Bulgares le lançait comme une balançoire d'un côté de la pièce à l'autre, en accentuant chaque fois le mouvement de balançoire par des coups de bâton de plusieurs centimètres de grosseur, dont un a été retrouvé par nous cassé en deux.

Nous avons interrogé les habitants qui avaient presque tous été bâtonnés, y compris un vieillard de 90 ans et une femme de 70 ans. Tous nous ont dit qu'ils aviaent été forcés de payer des rançons pour éviter la « balançoire ». Le village est très endommagé.

Le commandant nous a dit qu'une femme avait été tuée ici par un soldat bulgare, parce qu'elle avait résisté à ses outrages.

A Lescovatz, nous avons interrogé beaucoup de gens qui, tous, nous ont rapporté des faits de bâtonnage, extorsion, vols et assassinats. Un vieillard de 70 ans a eu les dents cassées après avoir été battu. Un homme de 60 ans a eu la poitrine, l'estomac, le dos et les bras brûlés et on l'a menacé de pendaison pour lui extorquer de l'argent. Une femme de 40 ans, Natalie Tavertkovitch, a été déshabillée puis battue sur tout le corps jusqu'à ce qu'elle perdît connaissance. Nous avons vu les cicatrices des coups reçus.

Le jour de Noël 1917, dans le village de Mala Grabovnitza, les Bulgares ont pénétré chez Blagoyé Reikovitch et se sont mis à battre sa bru. Le bébé de 3 jours, que cette jeune femme tenait dans les bras, en tomba par terre, et comme le vieillard protesta, les Bulgares l'ont tellement frappé qu'il en est encore estropié.

Les cas de brutalité qui m'ont été signalés ici sont si nombreux, et si pareils à ceux commis ailleurs, que je ne les mentionnerai pas.

Sur le plateau au-dessus de Lescovatz au Nord-Ouest, nous avons trouvé beaucoup d'ossements qu'on croit d'origine humaine. N'étant pas un spécialiste de l'anatomie, je ne puis l'affirmer, mais je peux dire avec certitude que j'ai découvert, éparpillé dans le taillis et dans les prés, un grand nombre de crânes, de parties de crânes et de mâchoires humaines. Ceci s'expli-

que du fait qu'ici, tout comme à Sourdoulitza, beaucoup de Serbes avaient été amenés de différentes parties du pays, sortis le soir hors du village par les Bulgares et tués. Ils n'avaient pas été enterrés, mais laissés là en pâture pour les chiens, les renards et les nombreux oiseaux de proie. Beaucoup de crânes ont été enterrés par les paysans là où ils les ont trouvés. Un cultivateur nous a affirmé d'en avoir ramassé dans sa seule propriété plus de cinquante. Il faut noter qu'il n'y a eu aucune bataille dans ces parages.

Nous avons aussi déterré deux cadavres de civils qui avaient été fusillés devant une assistance contrainte d'habitants de Lescovatz. Nous avons pris des photographies des crânes et des autres ossements humains trouvés dans les champs et des deux cadavres exhumés.

Le lendemain, nous nous sommes rendus à un village très endommagé appelé Lebané, et nous y avons entendu les mêmes récits que partout ailleurs. Un garçon de 17 ans, Nicola Stankovitch, a été miraculeusement sauvé. Il fit partie d'un groupe de sept jeunes gens conduits dans une vigne près de Lescovatz où ils furent alignés et fusillés. Par une chance extraordinaire, lui seul ne fut pas touché. Mais il se laissa tomber à terre avec les autres, faisant le mort. Les Bulgares s'approchèrent pour achever les blessés, et firent à Stankovitch 13 blessures de couteau et de baïonnette derrière et sur le côté du cou, au bras et à la poitrine, dont il nous a montré les cicatrices. Ils l'avaient laissé pour mort, mais pendant la nuit, il put se sauver en rampant vers un lieu sûr.

C'est à Lebané que nous avons pour la première fois entendu parler de la torture de la pendaison. Voici en quoi elle consiste. On prend un homme (ou une femme), on le déshabille complètement et on le pend au plafond par les mains et les pieds liés ensemble dans le dos. Le tronc fait alors une courbe face au sol. On le laisse dans cette position jusqu'à ce qu'il soit évanoui. On le dépend alors pour le pendre de nouveau dès qu'il a repris connaissance.

Le curé de Lebané, qui a échappé à la mort en s'habillant en paysan, se plaint que sa bibliothèque, contenant plus de 3.000 volumes, et qui doit avoir eu une grande importance pour lui, a été jetée, volume par volume, dans la rivière.

J'ai quitté mes compagnons après déjeuner et me suis rendu dans les collines environnantes, où les villages, que j'ai eu le temps de visiter, montraient par trop que les Bulgares avaient passé par là. Je me suis promené aux environs de Lebané pendant deux heures seulement et je n'avais ni le temps d'interroger les habitants des villages, ni interprètes, mais j'ai vu les ruines de 33 maisons, 15 hangars ou établis, 14 granges et 7 autres bâtiments,

tous détruits pour le plaisir de détruire, sans aucune excuse de nécessité militaire.

Dans un petit hameau, il ne reste debout qu'une maison et la moitié d'une autre maison. Les autres avec toutes leurs dépendances avaient été rasées. Dans le village de Shoumane, j'ai appris que 35 des habitants avaient été assassinés par les Bulgares. De ce fait, je n'ai pas la preuve, mais j'ai pu me convaincre de la destruction barbare et de l'extrême pauvreté actuelle du pays. Les professeurs Kumanudi et Novakovitch ont, au cours de leur examen des habitants de Lebané, constaté ce qui suit :

Pierre Zvetkovitch, prêtre de Précopchelitza, village des environs,fut pris par les Bulgares qui,après l'avoir lardé de coups de couteau sur tout le corps, lui coupèrent la tête. Pendant 2 jours, les Bulgares ont exposé la tête, puis l'ont jetée. Mais plus tard, le chien de l'homme assassiné trouva la tête et l'apporta à la maison chez la veuve de son maître.

A Medvedja, des femmes furent pendues nues au plafond comme dans la torture de la pendaison et dans cette position frappées sur les seins.

A Gaitan, 20 femmes enceintes furent massacrées et une femme fut tuée au moment de mettre un enfant au monde. Le lendemain, on trouva l'enfant têtant le sein de la morte.

Toujours à Gaitan, un vieillard de 70 ans, du nom de Zlato, fut torturé de la manière suivante :

Les Bulgares placèrent un morceau de bois sous son membre viril et frappèrent sur le pénis jusqu'à ce que le malheureux entra dans l'agonie. Zlatho en est mort.

A notre retour à Lescovatz, nous nous sommes arrêtés près d'une vieille église et, tandis que le professeur Kumanudi interrogeait quelques paysans le profeseur Novakovitch, qui pendant tout notre voyage a été l'amabilité même à tous égards, me servait d'interprète dans l'interrogatoire du prêtre. Traïko Popovitch, un vieillard aux cheveux longs et la barbe blanche, a été interné en Bulgarie au commencement de la guerre, laissant derrière lui ses deux filles. Il est retourné à la maison après la signature de l'armistice et a trouvé que l'une de ses filles, appelée Nastasia, avait été tuée à coups de bâton par les Bulgares,tandis que l'autre,nommée Kossara,maîtresse d'école, avait été enfermée dans son école et brûlée vive. Il ajoutait qu'il avait deux maisons et que toutes les deux avaient été brûlées. Ayant parlé, il nous dit adieu et disparut entre les arbres vers son église. Nous avons interrogé beaucoup d'autres gens à notre retour à Lescovatz. La plupart d'entre eux nous ont fait les mêmes récits que nous avons déjà entendus si souvent. Un homme

cependant, nommé Novakovitz — homonyme de mon compagnon de voyage — a déposé sous la foi du serment ce que je résume ici.

Il a assisté comme témoin, à Skoplie, en février 1918, au procès du colonel bulgare Kalkandjieff, accusé par les parents d'un juif, nommé Hanukari, d'avoir assassiné cet homme. Pour sa défense l'officier bulgare déclara : « J'ai tué 60 prêtres, 200 fonctionnaires, et plus de 3.000 civils sans faire aucune distinction entre Serbes, Juifs, Bohémiens ou Turcs, parce que j'avais plein pouvoir de mon gouvernement de tuer tous ceux qui m'étaient indiqués comme étant nuisibles ou préjudiciables pour la Bulgarie ». Cet argument eut le don de le faire acquitter par le conseil de guerre bulgare.

La ville de Leskovatz a été moins maltraitée que les autres villes visitées. Naturellement, beaucoup de maisons ont été pillées et les meubles, le linge et l'argenterie volés, mais je n'ai pas vu de maisons brûlées. Dans les huit usines de la ville, les machines avaient été abîmées ou enlevées, mais les bâtiments étaient intacts.

A Poukovats, les habitants nous ont dit que dans leur canton, 47 hommes avaient été tués et que deux femmes avaient été égorgées, parce qu'elles avaient refusé de remettre l'argent exigé.

A Procouplie, plusieurs maisons sont détruites. En interrogeant les habitants, nous avons recueilli beaucoup de déclarations des mauvais traitements habituels, mais qui ne seraient pour la plupart qu'une répétition fastidieuse de ce qui précède. Trois de ces déclarations cependant sont si frappantes que je les reproduit ici.

Militza Sarkovitch, de Berilye, nous a dit qu'au commencement de 1918, ses filles avaient été mises en prison et battues jusqu'à la mort.

Dans le village de Belvode, dans la même région, une femme nommée Milatitch et ses deux filles ont été arrosées de pétrole duquel on a mis le feu ; la mère et l'une des filles sont mortes. L'autre fille qui nous a relaté ce fait eut la chance d'en sortir vivante, mais elle nous a montré les cicatrices des brûlures qui étaient horribles à voir.

Dans le village de Pétrovatz, près de Procouplie, un officier bulgare nommé Ferdinand Mioura, avec l'aide de 4 soldats, a saisi la fille de Stania Boskovitch et après l'avoir déshabillée et battue sur la poitrine, la fit violer par son chien.

Dans tout ce district on se plaint amèrement du 25e régiment d'infanterie bulgare.

De Procouplie, nous sommes allés à Kourchoumlia et de là nous avons rayonné dans les villages des environs. A Ratcha, Stoïana Andjelkovitch nous a dit que les Bulgares après l'avoir déshabillée lui introduisirent dans le vagin

un morceau de bois imbibé de pétrole qu'ils allumèrent ensuite. C'est une jeune mère de 30 ans, dont toute la famille avait été forcée d'assister à l'opération et de lui cracher sur sa partie sexuelle. Elle a été photographiée.

Tous avaient à nous raconter les mêmes histoires de coups, de tortures et de rapt de femmes et de bastonnades, tortures et assassinat des hommes, tout comme nous les avons appris ailleurs. Dans ce village, beaucoup de maisons ont été détruites et tout ce qui avait quelque valeur enlevé. J'ai traversé plusieurs hameaux du voisinage où j'ai vu les ruines de 20 maisons et de 26 autres bâtiments détruits par le feu. Je pense que dans les endroits visités, plus de 50 pour cent des maisons ont été détruits, mais comme toute la région autour de Kourshoumlia a souffert de la même façon, je veux citer un seul exemple de ce que j'ai noté dans le village de Banya qui est situé au sud-ouest de Kourshoumlia.

J'y suis allé le jour de Noël 1918 avec un interprète et un photographe et j'y ai passé ma journée en interrogeant la population. Dans le village lui-même, il n'y a plus qu'une seule pièce; tout le reste, hôtel, villas, maisons, établissement de bains ont été détruits par le feu. Ce n'est qu'à un kilomètre de distance, dans un coude de la vallée, où j'ai vu la seule maison restée debout. Elle contenait 2 lits, 2 familles et 2 couvertures. On m'a dit que c'était les deux seules couvertures laissées au village. Nous y avons déjeuné et, si l'on veut bien se rappeler la prodigalité et l'hospitalité serbes, je dirai, pour illustrer la pauvreté du village, que tout ce qu'on a pu nous offrir était un peu de Rakia (eau-de-vie de prunes).

Un soir de décembre 1917, les Bulgares ouvrent le feu sur cette maison avec une mitrailleuse. Ils entrent et jettent les enfants (six en tout) d'un coin à l'autre, frappent la vieille grand' mère, Pana Stankovitch, à même la poitrine et amènent une jeune femme, Lepossava Stankovitch, dans les bois pour la battre. Pendant 3 jours, cette jeune femme a été battue 4 fois par jour sur la poitrine nue avec des fouets à nœuds mouillés, et de plus, elle a eu les seins broyés à coups de crosse de fusil. Elle m'a montré les cicatrices sur son corps. Ses seins particulièrement étaient dans un état épouvantable, tout couverts de croûtes. Elle souffre toujours beaucoup. Un des enfants, une jolie fillette de 13 ans, avait été battue un grand nombre de fois.

A mon retour au village lui-même, j'y ai interrogé dans l'unique chambre qui reste, le plus d'habitants que j'ai pu dans le temps limité que j'avais à ma disposition.

Saveta Mitrovitch, une veuve avec un enfant de 6 ans, m'a déclaré que le 18 décembre 1917, elle avait été battue quatre fois; que le 20 décembre suivant elle a été battue six fois et deux jours après de nouveau et tant qu'elle

perdit connaissance. Il va sans dire que chaque fois on la déshabillait complètement pour être battue. La poitrine est affreusement enflée et couverte de cicatrices. Elle a du mal à marcher.

Velika Diagontinovitch, une femme mariée d'un certain âge a dû assister à la pendaison de son fils de 17 ans. A trois reprises différentes, elle a été battue à coups de crosse de fusil, et une fois blessée d'un coup de baïonnette. Elle m'a montré ses cicatrices. Mais ce n'était pas tout. Une fois, après l'avoir déshabillée, les Bulgares lui ont percé la langue avec une baïonnette, en lui tenant la tête en arrière de manière à l'étouffer dans son propre sang. Ceci a été renouvelé une seconde fois, mais avec cette différence que les Bulgares, après l'avoir dévêtue et étendue à terre sur le dos, lui montèrent sur les seins avec leurs bottes à clous, en lui tirant la tête dans une position telle qu'elle s'étouffait. Plus tard, elle a été mise en prison pendant 7 semaines, puis internée en Bulgarie. Et elle a été tellement maltraitée et frappée qu'elle en est restée malade et incapable de travailler. A son retour, elle a trouvé sa maison brûlée.

Staka Militch, une vieille femme de 70 ans, a été déshabillée complètement et terriblement battue de la gorge à la cuisse, ainsi que dans le dos. J'ai vu ses cicatrices. Elle ajoute qu'il lui est impossible d'exprimer ce que les Bulgares lui ont fait après. Sa maison aussi a été détruite.

Yelyka Pétrovitch, 25 ans, une veuve avec un enfant, a été battue trois fois, perdant connaissance chaque fois. Elle était jolie et m'a dit qu'elle a reçu souvent des coups de pied et de bâton, parce qu'elle se défendait contre les derniers outrages. Ses trois beaux-frères et le grand-père de son mari ont tous été pendus devant ses yeux, parce qu'ils n'avaient pas pu dire où se trouvait Kosta Petchanatz, le chef de l'insurrection serbe de 1917. Je dois dire que tous ceux que j'ai interrogés ici, m'ont affirmé avoir été battus et maltraités de diverses façons pour la même raison; et tous sont d'accord pour accuser Tané Voyvoda et Kroum Voyvoda comme étant les organisateurs des cruautés bulgares.

Ricynia Atchenitch, une jeune veuve ayant une fillette de 3 ans, a vu assassiner ses grands-père et mère devant ses yeux, et ayant demandé pourquoi on faisait cela, elle a été déshabillée complètement et brutalement battue. En tout, elle a été bâtonnée plus de vingt fois (ceci est confirmé par le maire et par d'autres personnes, qui disent qu'en outre, elle a été violée). Ses seins ont été écrasés à coups de crosse de fusil. Lorsque je l'ai vue, ses mains avaient un tremblement nerveux, Elle peut à peine se tenir debout et visiblement, elle souffrait beaucoup. En plus de ça, pas de soins médicaux, car dans tout l'arrondissement, il n'y a ni médecin ni pharmacien. Ses vêtements

sont en loques, sa maison et tout ce qu'elle possédait a été détruit. Il me semble difficile que cette femme, comme tant d'autres qui sont dans des conditions analogues, puisse passer l'hiver. Toutes les femmes de ce village ont souffert de la même manière.

Givadin Alexitch, un homme de 60 ans, m'a montré sur sa poitrine les traces de coups de baïonnette. Il a fait partie des 57 personnes, hommes, femmes et enfants, que les Bulgares ont dévêtues, liées ensemble et battues avec des fouets, des bâtons et des crosses de fusil. Ils ont été laissés dehors étendus sur le sol toute la nuit, tous étant nus. Ceci s'est passé en décembre 1917.

Blagoye Vidakovitch, un garçon de 14 ans, était chez lui lorsque les Bulgares sont venus tuer son père. Lui-même a reçu deux balles, une dans la cuisse et l'autre au pied. Il était incapable de me dire combien de fois il avait été battu. Son frère a été emmené pour être interné, mais on n'en a jamais eu de nouvelles jusqu'à présent. La maison a été brûlée.

Jika Krushitch, 48 ans, avec deux enfants de 8 et 10 ans, a reçu un coup de fusil dans la jambe, pour avoir dit à ceux qui lui demandaient ce qu'il était : « Je suis Serbe ». Il boîte. Il nous a déclaré aussi que sa femme, comme toutes les femmes du village, avait été violée, mais elles n'osent pas le dire. Le maire du pays et les autres hommes confirment ces faits. La maison a été brûlée.

Milorad Miletitch, 40 ans, ayant femme et trois enfants, a été si affreusement frappé qu'il en est resté incapable de travailler. Il peut à peine marcher. En juin 1917, avant l'insurrection, sa maison a été brûlée, sa femme battue jusqu'à évanouissement et violée ensuite. Lui-même fut condamné à mort, mais réussit à s'évader dans les bois.

Radoslav Yvitch, 55 ans, a été brutalement battu sur l'estomac, qui en est encore enflé et porte des ecchymoses. Sa femme a été battue et violée. Sa future belle-fille, qui essaya de se sauver dans les bois, fut reprise, battue et finalement violée.

Raka Janjevitch, un invalide, a été horriblement battu dans la région de l'estomac; sa femme a été battue et violée et son enfant, un garçonnet de 2 ans, a été battu et lapidé.

C'est ainsi que les récits ont continué toute la journée. Tous avaient la même chose à dire, et le village de Banya n'est qu'un de ceux où les mêmes crimes ont été commis par l'armée d'occupation bulgare.

A Kourskoumlia, nous avons encore constaté les mêmes forfaits, mais avec cette variante, cependant, que les bourreaux ont fait un usage plus fré-

quent du fer rouge pour torturer les corps des habitants, atrocité qui a été bien en honneur qu'ailleurs.

J'ai vu ici des hommes à qui on avait crevé les yeux à coups de poing. D'autres sont mutilés et portent des balafres affreuses sur tout le corps. J'ai vu un homme avec les reins cassés; un autre, ayant déjà l'épaule fracturée, fut mis dans le four d'un boulanger où la chaleur était si grande que le malheureux est devenu aveugle. J'ai vu un grand nombre de gens devenus incapables de travailler et j'ai causé avec une femme qui a été battue sur le ventre étant enceinte. Son enfant en est venu 4 mois avant terme, mais il vit encore. Une autre femme a eu le bras cassé, après quoi on l'a jetée dans le feu. Et une mère m'a montré sa jeune fille, qui avait été tellement battue et violée, qu'elle a perdu la raison.

A Velika Plana, tout le monde avait des faits de brutalité à nous signaler. C'était la répétition des faits de Banya, Ratcha et Kourschoumlia. Ici on nous cite le cas de deux hommes violés, dont l'un a 60 ans ! Nous avons recueilli la déclaration sous serment ainsi que la déposition sous serment de deux témoins de la scène. Un vieillard de 75 ans, après avoir été battu, fut donné en proie aux chiens. Sa femme a été battue aussi, ses deux fils mis à mort et la maison brûlée. Un soldat, revenu ici pour voir sa femme et ses enfants, apprend que sa femme avait été enfermée dans la maison et brûlée vive et que sa fille de 18 ans avait été frappée et violée. Il a cinq enfants à sa charge et tout son avoir est détruit. Un autre homme a été coupé en morceaux; sa femme battue et violée, reste avec 4 enfants en bas âge. Tous cinq ne sont plus que des épaves.

Une jeune femme m'a montré son bébé de 8 mois portant un grand trou à la tête provenant d'un coup de crosse de fusil d'un Bulgare. Un gamin de 14 ans a reçu un coup de feu dans la jambe, histoire de s'amuser. Une femme enceinte, après avoir été étendue nue par terre par quatre Bulgares, a été battue sur le ventre sans discontinuer jusqu'à ce qu'elle fit une fausse couche. Elle est restée malade depuis. Un soldat serbe a été renvoyé d'un hôpital bulgare et autorisé à rentrer chez lui, dans ce village. A son arrivée, les Bulgares lui ont coupé la gorge. Un vieillard de 70 ans et une vieille femme de 72 ans ont été cruellement battus, après avoir été dévêtus. Une jeune fille de 18 ans a été violée et brûlée après.

C'est ici aussi que nous avons appris le cas d'une vieille femme, Julka Nikolitch. Rencontrant un officier bulgare, elle le salue des mots : « Dobar dan », ce qui est la forme habituelle serbe de salutation. Mais comme elle n'avait pas dit « Dober den », la forme bulgare, elle a été aussitôt déshabil-

lée et frappée sur la poitrine, lardée de coups de baïonnette dans le corps et de coups de pied à la tête.

A Alexandrovo, 41 maisons et 37 autres bâtiments ont été détruits. 53 maisons sont encore debout. Dans une des maisons détruites, 27 civils ont été enfermés, après quoi les Bulgares y mirent le feu. Tous ces malheureux périrent. Le lieutenant bulgare Asen Velkov a, avec l'aide du sergent Ilia Stoychev, battu à mort un vieillard de 70 ans. Ces deux Bulgares appartenaient au 2e escadron du 7e régiment de cavalerie. A Alexandrovo également, une fillette de 8 ans a été violée et est morte des suites de cet attentat.

L'archevêque de Nich nous a dit que 23 prêtres de chez lui avaient été enlevés en une seule nuit. Tous, sauf deux ont été froidement assassinés et leurs cadavres brûlés. Les deux rescapés ont témoigné de ce qu'ils avaient vu. Dans l'ensemble de l'Archevêché de Nich, 158 prêtres ont été tués. Le préfet de Nich nous a raconté que des centaines de civils avaient été assassinés dans le vieux fort turc au-dessus de la ville et enterrés dans les fossés. Nous avons déterré des cadavres aux endroits indiqués et je suis certain que beaucoup de malheureux auront été enterrés ailleurs et ne seront jamais retrouvés que par le fait du hasard.

A Pojarevatz, nous avons interrogé un officier bulgare prisonnier. Il nous a avoué l'extorsion et les bastonnades et nous a dit que tous ses collègues de l'armée bulgare s'étaient rendus coupables de ces mêmes méfaits et d'autres,pires.Il nous a cité comme exemple le cas d'un capitaine de son régiment qui, s'étant aperçu qu'un de ses hommes était atteint de syphilis, a donné des ordres pour qu'on aille dans tous les villages avec le syphilitique qui devait y violer toutes les jeunes filles serbes.

En conséquence, tout le pays autour de Pojarevatz est infecté de cette maladie. Le reste de cette déposition figurera dans le rapport de la Commission plénière.

Je pense avoir rapporté assez de faits pour démontrer irréfutablement que les Bulgares ont commis les atrocités les plus répugnantes et inhumaines : traitement barbare de la population civile des deux sexes et de tous âges, tortures, extorsions, viols, pillages, assassinats et sadisme, voilà ce qui résulte de tous les témoignages que nous avons recueillis.

Il nous faut faire ressortir tout particulièrement que nulle part il n'y a eu même un semblant de jugement. Les Bulgares tuaient et torturaient. Et ces faits n'ont pas été accomplis sous l'empire de la colère, mais systématiquement et de façon continue pendant trois ans. Je ne prétends pas que chacun des crimes ait été commis par ordre supérieur, mais j'affirme qu'il n'est pas douteux que l'assassinat en grand était organisé, et que le régime d'hor-

reur et de terreur a été inspiré par les chefs de la nation bulgare et approuvé par cette nation tout entière, dans un but avoué de bulgariser le pays par l'extermination des habitants. Et pourtant leurs victimes étaient toutes des vieillards inaptes aux services militaires, des femmes ou des enfants.

La Commission a recueilli une quantité énorme de renseignements à se sujet, et notre rapport complet traitera cette question plus en détail. Mais malgré cela nous ne connaissons et ne pouvons connaître qu'une infime partie des horreurs que la Serbie a supportés pendant l'occupation bulgare.

Le 25e régiment d'infanterie bulgare; les chefs de Comitadjis Tané, Krsta, Gavrilo, Kristo, Cazandjia ; le colonel Kalkandjieff et le commandant Ilkov sont parmi les plus féroces bourreaux.

Avec tout mon respect pour ceux qui la jugeront, il m'est d'avis que la nation coupable de crimes aussi épouvantables mérite la punition la plus sévère. Car dans la communauté des nations, tout comme dans une communauté de personnes, l'unique sauvegarde contre le crime est la punition du crime. Et la loi ne signifie quelque chose que si on l'applique.

William, A. DRAYTON.
Union Club, New-York.

N° 42

RENSEIGNEMENTS SUR LES ATROCITES BULGARES

J'ai vu, pour la première fois, des prisonniers serbes entre Strumitza et Petrich. C'était le 23 décembre 1915. Il faisait excessivement froid et ces soldats travaillaient sur la route. Je n'ai pas pu causer avec eux, mais ils avaient l'air d'être très misérables et maltraités. Après cela j'en ai vu le long de la route jusqu'à Sofia. Tous avaient l'air très misérables. En quittant l'hôpital à Sofia on m'a mis dans le dépôt central avec une centaine d'officiers serbes. Là on donnait une boule de pain et de la soupe (2 fois) tous les jours. La soupe était très mauvaise et ordinairement sans viande. Le logement était mauvais.

Le 8 février — c'est-à-dire 3 jours plus tard — je suis parti à Tatar Pazardjik, avec 8 officiers serbes.On nous a fait voyager comme on ne fait pas voyager le bétail qui vaut quelque chose. Arrivés à Pazardjik où nous sommes

restés 5 semaines, nous étions mal logés, et si nous n'avions pas eu de l'argent nous eussions été presque affamés.

Après 5 semaines nous sommes partis pour Philippople — une distance de 36 kilomètres — on a refusé de nous donner des voitures. Heureusement nous, les officiers, avons pu louer quelques phaëtons. Avant de continuer je dois dire que le traitement des soldats et des internés (hommes et femmes) serbes à Pazardjik était extraordinairement mauvais et brutal. Je n'ai jamais vu — avant ou après — des baraques aussi mauvaises que celles du dépôt de Pazardjik. Le commandant de la ville était un barbare féroce, c'est-à-dire un vrai officier bulgare.

A Philippople le traitement des officiers alliés n'était pas trop mauvais, c'était même très bon, vu que l'on était chez des sauvages. Le traitement des soldats serbes était mauvais à tout point de vue, mais je ne me rappelle pas des vraies atrocités.

A la fin du mois de juillet j'ai « fiché le camp », mais j'ai été ratrappé à côté de Pashmakli. Dans la ville de Shiroko Laka on nous a enfermé dans une mosquée où étaient emprisonnés à peu près 130 Serbes qui travaillaient sur la route. Les conditions là étaient épouvantables. C'était pour la première fois de ma vie que je voyais la vraie misère. On était enfermé là-dedans comme des sardines toute la nuit, sans pouvoir sortir même au cabinet. La plupart des Serbes étaient malades et plus ou moins sans vêtements. Je suis sûr que pas un de ces 130 ne soit vivant aujourd'hui. Le commandant était un capitaine du génie, — aussi une brute de la pire espèce. A Pashmakli, à Chepelare et sur tout le long de la route à Philippople j'ai vu des Serbes qui souffraient comme à Shiroka Laka. C'est pendant ce voyage que j'ai compris le système bulgare. « Faites mourir tous les Serbes, mais faites les bien travailler avant. »

Au mois de septembre, je suis arrivé au camp de Gorno Panitcherévo où se sont passés les pires atrocités de l'histoire moderne. Pendant la première semaine j'ai vu battre (par l'ordre du lieutenant Samardjieff) 27 soldats (ou internés) serbes. Ils étaient battus devant le bataillon bulgare parce que trois de leurs camarades s'étaient évadés. Leurs dos ressemblaient à la viande crue. Pendant l'hiver il n'y avait pas de feu dans les baraques et beaucoup sont morts de froid. Pendant un certain temps la ration des Serbes était de 300 grammes de pain d'une qualité mauvaise — aussi très souvent moisi — et une « soupe » contenant du sel, du poivre et 20 (vingt) grammes de pommes de terre par jour ! ! ! ! !

Ces soldats étaient ou des malades, ou des boiteux ou des amputés qui ne pouvaient pas travailler, mais tout de même on les faisaient travailler à coups de bâton.

Au mois de janvier, le typhus commençait à ravager. Immédiatement que le typhus était constaté on commençait à faire venir encore du monde. Des soldats et des internés serbes étaient si faibles et affamés qu'ils ne valaient rien comme ouvriers. Il n'y avait pas de docteur dans le camp, le vieux docteur Oukomanovitch, étant mort lui-même du typhus. Le plan adopté par le commandant était le suivant. Il faisait entourer la 5e barraque avec du fil de fer. On y jetait tout Serbe qui était malade (malade de n'importe quelle maladie). Tous les jours on y mettait de la « soupe » du pain et de l'eau et on retirait les morts, à peu près une vingtaine par jour. Après à peu près 2 mois on a envoyé au camp un dentiste et un pharmacien roumain pour travailler là comme punition, c'est-à-dire pour les faire mourir aussi. Avec eux j'ai passé la visite dans cette 5e barraque. J'ai vu là un spectacle qu'aucun artiste ne pourrait jamais peindre ni aucun auteur décrire. Les Serbes là-dedans étaient presque tous fous avec la maladie et la faim et baragouinaient comme des singes. Ils étaient couchés dans leurs propres excréments, vieux de peut-être quelques semaines. C'était si terrible que, malgré que je sois étudiant en médecine et bien habitué à des choses dégoutantes, j'ai dû sortir après 20 minutes.

C'était au commencement du mois d'avril — je crois — que l'on a commencé à faire venir des jeunes nouveaux internés de la Serbie. En tout, à peu près 4000 sont venus au camp. Après leur arrivée, les vraies atrocités commençaient. Ils étaient 650 dans des barraques longues de 30 mètres et larges de 10 mètres. Toute la journée on entendait des coups de bâtons, des coups donnés très souvent sur la figure ! Pendant la nuit on faisait des fusillades. Pendant deux nuits, on a fusillé 14 Serbes et Roumains, — 6 tués et 8 blessés.

Pendant le mois de mai le camp était devenu rien d'autre qu'un hôpital de typhus, un hôpital avec assez de médecins, mais presque pas de médicaments et de choses qui sont de première nécessité pour des malades. Il me faudrait mille morceaux de papier pour raconter toutes les atrocités et pour cette raison je vais finir mon récit avec un exemple typique.

Le sept ou le huit juillet 1917, entre minuit et deux heures du matin, on a fusillé un jeune garçon serbe de 15 à 16 ans pendant qu'il était en train d'uriner. Il a reçu deux balles, une dans le bras, l'autre dans le ventre. Ces deux coups de fusil étaient suivis (selon l'ordre qui avait été donné à la garde) par une fusillade qui donnait l'alerte et faisait venir les autres soldats de la caserne qui était à 500 mètres. Ces soldats de la caserne devaient entourer le camp pour renforcer la garde ordinaire au cas de révolution. Avec ces soldats sont venus le commandant Samardjieff et deux autres officiers bulga-

res. *Tous les trois*, ils ont regardé le jeune Serbe, et le commandant a *refusé* de laisser venir un des médecins. Il a fallu 3 *ou 4 heures* pour que le Serbe soit mort.

Après que j'ai quitté Panitcherevo, je n'ai pas vu beaucoup de Serbes. Ceux que j'ai vu étaient naturellement dans un état misérable sans vêtements et sans une nourriture suffisante.

28. XI. 18

D. J. COWAN, sous-lieut.
St Connaught Rangers
L'Armée Anglaise

NOTE. — Ce rapport fut rédigé par M. Cowan en français.

N° 43

To : Officer Commanding Royal Air Force Base Depot, Salonika.

From : Lieut. J. C. A. Owen, R. A. F.

Sir,

Referring to your communication of Nov. 2nd I beg to make the following statement on the ill-treatment of Serbian Prisoners of War at Philippopolis, Bulgaria.

During the month of March or April 1917 I, with other British officers witnessed the flogging of a Serbian soldier or interned civilian who was put on his stomach and received a terrible beating at the hands of a Bulgarian soldier, this was all done under the personal supervision of the Commandant of the Camp at Philippopolis (Lieut Nicoloff), while the Serbian was being, flogged he very naturally flinched from the effect of the blow, in doing so he raised his hand and the Commandant Nicoloff promptly kicked him in the head, this he did repeatedly.

I have the honour to be
Sir,
Your obedient Servant,
(Signed) . C. A. OWEN,
Lieut. R A. F.

TRADUCTION FRANCAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. OWEN.

A l'officier commandant le dépot de la base de l'aviation Royale Britannique.

De la part Lt. J. C. A. Owen R. A. F., Salonique.

Monsieur,

En réponse à votre communiqué du 2 novembre 1918 je fais les déclarations suivantes sur les mauvais traitements subis par les Serbes à Philippopolis, Bulgarie.

Pendant le mois de mars ou d'avril 1917 j'ai été témoin ainsi que d'autres officiers anglais de la bastonnade d'un soldat ou d'un civil interné serbe ; on l'avait couché sur le ventre et il reçut une bâtonnade terrible de la part d'un soldat bulgare ; cela se passa sous la surveillance personnelle du commandant du camp de Philippopolis, Lieut. Nikoloff.

Pendant qu'on le frappait,le Serbe,comme il est naturel,bougea à cause des coups, en bougeant il leva sa main ; immédiatement, le commandant Nicoloff lui donna un coup de pied à la tête, il répéta ces coups de pieds plusieurs fois.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur obéissant,

(Signé) J. . A. OWEN,
Lieut R. A. F.

N° 44

REPORT ON TREATMENT OF SERBIAN PRISONERS OF WAR IN BULGARIA.

I. Statement by Capt. C. K. Blandy, R. A. F.

Complaint.

When I arrived at Phillipopolis, lieut. Nicoloff was the Camp commandant. One day in early March I was walking with lieut. Owen R. F. A., and hearing a man crying looked up and saw a Serbian being flogged by a Bulgar

soldier, while the commandant, lieut. Nicoloff was looking on. When the Serbian cried out, as he died several times, I saw lieut. Nicoloff kick the man in the face. We were, of course, powerless to do anything.

2. Statement by lieut. R. W. Frazier.

Comparison of general treatment of allied prisoners.

The French and English received the same treatment. The Serbians were famished ragged wrecks, and were an example of what the British soldiers would have been, without food, clothing and money from home. I have seen them licking tins thrown away on British rubbish heaps.

3. Statement by lieut. S. T. Beare, Fl. lieut. R. N.

Comparison of general treatment of allied prisoners

The French and English received the same treatment. The Serbians were forced to live under such terrible conditions that a great number, at any rate, could not possibly survive. Everything pointed to a systematic « killing off » of these unfortunate creatures. The Roumanians were in much the same plight.

TRADUCTION FRANÇAISE DES DECLARATIONS PRECEDENTES.

1. Déclaration du capitaine G. K. Blandy, R. A. F.

Plainte.

Au temps de mon arrivée à Phillipopolis, le lieutenant Nicoloff était le commandant du camp. Un jour, au commencement du mois de mars, je me promenais avec le lieutenant Owen R. F. C. ; après avoir entendu des cris d'homme, je regardais et vis qu'un soldat bulgare était en train de bâtonner un Serbe, tandis que le lieut. Nicoloff regardait. Lorsque le Serbe cria, comme il le fit plusieurs fois, je vis le lieut. Nicoloff donner des coups de pieds à la figure de l'homme. Naturellement, nous ne pouvions rien faire.

2. Déclaration du lieut. R. W. Frazier.

Comparaison du traitement général des prisonniers alliés.

Les soldats serbes, roumains et russes était une foule de gens affamés et en haillons, et étaient un exemple de ce que les soldats anglais auraient été sans les vêtements et l'argent envoyés de chez nous.

Je les vis (ces prisonniers) lêchant des boîtes de fer blanc jetées sur le tas de résidus anglais.

3. Déclaration du lieutenant S. T. Beare R. N. A. F.

Comparaison du traitement général des prisonniers alliés.

Les Français et Anglais furent traités de la même façon. Les Serbes furent forcés de vivre dans de telles conditions, qu'un grand nombre, en tous cas, ne pouvait survivre. Toutes les choses démontraient une extermination systématique de ces malheureuses créatures. Les Roumains étaient dans un état presque semblable.

N° 45

November 3rd, 1918.

To : The Commanding officer, Royal Air Force, Base Depot, Salonika.

Submitted.

With reference to Base Depot note of the 2nd inst.

I have not seen myself the actual administration of ill treatment to the Serbian prisoners, although I have been told of very many cases from other officers, who, I understand, are reporting these instances. I beg, however, to make the following report as to what I actually saw.

The general condition of the Serbian prisoners was really terrible especially in the winter. These men had no blankets, and a great number no boots at all. The remainder had various types of bandages and sandals. Large numbers of them would crawl round our Camp, picking up odd scraps of food and eat it, no matter where it had been laying or in what condition it was in. Further I have seen some of them actually licking the empty tins which we had thrown away.

Large numbers of Serbians were buried about 100 yards from our own barrack. Some of these men were buried in rough wooden coffins, but the majority in nothing at all. On enquiry as to the cause of death one was told « Typhus » but from the external appearances of the bodies it seemed to me nothing but sheer starvation. Often one saw Serbian prisoners just drop down in the Camp and die, always from the same cause. I have mentioned this to Bulgarian officers, but they expressed no concern whatever.

The impression one had, from what we could see was certainly, that no real effort was being made on the part of the Bulgarians to stop these large

number of deaths. The prisoners of war were supposed to receive the same rations as the Bulgarian soldiers in Camp, but as far as I know very few deaths took place amongat these man.

There were also about 60 to 70 Serbian women until about the last two months were in the same hut as some of the men.

Lt. E. P. Hyde R. F. C. who was our doctor at Philippopolis told me of a case he was treating. A woman had arrived at the Camp with her back so badly bruised from being beaten with a stick, that she could not bear anyone placing a hand even lightly on her back.

(Signed) R. G. BERKERLEY,
Lieutenant R. N. V. R.
attad R. A. F.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. BERKERLEY.

Le 3 novembre 1913.

Au commandant du dépôt de la base de l'aviation Royale.

En réponse au communiqué du 2 novembre de la base. Je n'ai pas vu le maltraitement de prisonniers serbes, quoi que j'eusse entendu plusieurs cas racontés par d'autres officiers, qui je crois font un rapport. Je fais tout de même le rapport suivant sur ce que j'ai vu.

La condition générale des prisonniers serbes était terrible, surtout en hiver. Ces hommes n'avaient pas de couvertures et beaucoup pas de chaussures. Le reste avait des bandages et des sandales, beaucoup se traînaient autour de notre camp, ramassaient des restes de nourriture qu'ils dévoraient sans égard à l'endroit où les restes avaient traîné, ou leurs conditions. Aussi j'ai vu plusieurs Serbes en train de lêcher les boîtes de fer blanc que nous avions jetées. Un grand nombre de Serbes fut enterré à une distance de 100 yards de notre caserne. Quelques-uns parmi eux étaient mis dans des cercueils en bois grossièrement taillés, mais la plupart n'en avaient pas. Si on demandait la cause de ces décès, la réponse était « typhus », mais d'après l'apparence de ces cadavres, cela m'a paru comme si la seule raison était, la famine ; très souvent on pouvait voir des prisonniers tomber par terre et mourir. Toujours à cause de la famine. J'ai raconté ceci à des officiers bulgares, mais ils ne montrèrent aucun intérêt.

L'impression qu'on avait, de ce qu'on pouvait voir, était qu'aucun effort n'était fait par les Bulgares pour arrêter ce grand nombre de décès. Les prisonniers de guerre avaient droit à la même quantité de nourriture que les

soldats bulgares du camp ; de ce qui m'est connu très peu de décès bulgares eurent lieu.

Il y avait aussi 60 à 70 femmes serbes dans le camp, ces femmes habitaient la même barraque avec des hommes jusqu'à peu près les deux derniers mois.

Le lieutenant E. P. Hyde R. F. C. qui était notre docteur au camp de Philippopolis me raconta le cas suivant qu'il traitait. Une femme était arrivée au camp avec de telles meurtrissures sur son dos, qu'on avait frappé avec un bâton, qu'elle ne pouvait même pas sentir la main placée sur son dos.

Signé, R. G. BERKERLEY.
Lieutenant R. N. V. R.
attad. R. A. F.

N° 46

Salonika Aircraft Park, R. A. F. 2/11/18.

REPORT ON ILL-TREATMENT OF SERBIANS BY BULGARS

Sir,

While I was undergoing imprisonment in the Prisoners of War Depot at Philippopolis I heard and later saw the Camp commandant flogging Serbians in the next room to my own. On enquiring the reason why these Serbians were flogged I was told it was because they were Serbians.

There were at one time seven occupants of the room which was only two and a half metres by two and a half metres with a broken window and a roof which kept out no rain.

The above incidents occurred several times between August 4th and August 24th of this year.

At the beginnig of October 1918 about two hundred (200) Serbians arrived at the depot and as there was no room in any of the barracks these Serbians were left out in the open and owing to rain, and the bad state their clothes and health were in, a number died during the night. — I saw seven (7) bodies carried away but heard that fifteen (15) died.

During my stay at Philippopolis I noticed a flogging taking place in the barrack square, close to the Bulgar Guard house. The victimi in this case was

I heard a Serbian Woman but owing to a number of Bulgarian Guards standing round I did not see the victim. Shortly after I noticed one of the Serbian women going from the crowd towards the Women's barrack. — I believe she was the vicitm of five (5) strokes.

I have the honour to be,
Sir,
Your obedient Servant,
Signed Harold A. TRACEY,
lieut. R. A. F.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. TRACEY.

Park aéronautique de Salonique R. A. F.
2 novembre 1918.

Rapport sur le maltraitement des Serbes par les Bulgares.

Monsieur,

Pendant que j'étais emprisonné dans le camp des prisonniers de guerre à Philippopolis, j'ai entendu et vu de mes propres yeux le commandant du camp bâtonner des Serbes dans la chambre qui se trouvait à côté de la mienne: ayant demandé la raison pour laquelle on frappait ces Serbes, on me répondit que c'était à cause de leur nationalité serbe.

Pendant un certain temps, il y eut sept occupants dans la chambre qui avait deux mètres et demi sur deux mètres et demi de largeur, avec une vitre cassée et avec un toit qui laissait passer la pluie.

Ces accidents eurent lieu plusieurs fois entre le 4 août et le 24 août de cette année.

Au commencement d'octobre 1918, à peu près (200) Serbes arrivèrent au camp, et parce qu'il n'y avait pas de place dans les baraques, ils furent laissés en plein air ; en raison de leur mauvais état de santé et des haillons dont ils étaient habillés, plusieurs moururent pendant la nuit. J'ai vu 7 cadavres apportés, mais j'ai entendu que 15 étaient morts.

Pendant mon séjour à Phillippopolis je vis une bâtonnade qu'on administrait dans la cour de caserne, tout près de la maison où se trouvait la garde bulgare. J'ai entendu dire que la victime était une femme serbe, mais à cause des gardiens bulgares qui se tenaient autour, je ne pus la voir.

Peu après je vis une des femmes serbes,sortir de la foule et se diriger vers les baraques de femmes. Je crois qu'elle était la victime de 5 coups de bâtons.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur obéissant.

(Signé) Harold A. TRACEY,
Lieut. R. A. F.

N° 47

TREATMENT OF SERBIANS IN BULGARIA.

From my experience whilst a prisoner of war in Bulgaria, the treatment meted out to the Serbians was most inhuman. They were underclothed and underfed. Several times whilst I was incarcerated in different prisons on my way up to Philippopolis, I made complaints to the commandant of these Camps, should he be able to speak French, and the answer I usually received was that « they were only Serbians ». On one occasion in Sofia, the commandant a 2 lieut. said to me « You are English, they are Serbians, speak for yourself ». In Philippopolis Camp I have seen hundreds of these Serbians in a most pitiable condition, not only men but women and children. I have in my possession a photo taken with my camera of a Serbian who died of starvation in the Philippopolis Camp and was left lying outside the cemetery which was about 50 yards from the barrack occupied by the English officers.

The photograph shows very distinctly what he died of. When dead they were given no burial service. Il saw large groups of Serbians arrive in the Camp in rags and bits of cloth tied round their feet whilst the snow was still on the ground. The death roll in the Camp during the typhus outbreak during the winter appeared very large from the amount of funerals taking place outside our barrack.

(Signed) A. Leslie MOORE lieut.,
56th Rifles F. F. attad R. A. F.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. LESLIE MOORE

Traitement des Serbes en Bulgarie.

De ce que j'ai pu juger, pendant que j'étais prisonnier de guerre en Bulgarie, le traitement infligé aux Serbes était des plus inhumains. Ils n'avaient pas assez de nourriture ni de vêtements. J'ai été emprisonné dans plusieurs camps, pendant mon trajet vers Philippopolis, et je me plaignais au commandant de ces camps, quand ils savaient parler Français ; ils me donnaient habituellement la réponse : « Ce ne sont que des Serbes ». Une fois à Sofia le commandant, un sous-lieutenant, me dit, « vous êtes Anglais, ils sont Serbes, parlez pour vous-mêmes. » A Philippopolis j'ai vu des centaines de Serbes dans un état lamentable, non seulement des hommes, mais des femmes et des enfants. J'ai en ma possession, une photographie, que j'ai prise avec mon appareil, d'un Serbe qui était mort de faim au camp de Philippopolis, et qu'on avait laissé exposé en dehors du cimetière qui était à une distance d'à peu près 5 yards des baraques occupées par les officiers anglais.

La photographie démontre distinctement la cause de sa mort. Lorsqu'ils mouraient on ne leur accordait pas de service funèbre. J'ai vu des groupes assez grands de Serbes arriver au camp en haillons et avec des bouts de linges liés autour de leurs pieds, tandis que la neige recouvrait encore le sol. Les décès au camp, pendant l'épidémie du typhus en hiver, ont dû être très nombreux, jugeant du nombre d'enterrements qui eurent lieu en dehors de nos baraques.

(Signé) A. Leslie MOORE, lieutenant.
56th Rifles F. F., attad R. A. F.

N° 48

REPORT ON TREATMENT OF SERBIAN PRISONERS IN BULGARIA

When in Philippopolis prisoner's camp I saw many Serbian prisoners of war and the condition they were in was deplorable. The vast majority were in rags and were walking about in bare feet in the snow in winter, as well as in summer. They all looked half starved and very many were sick and almost

living skeletons. They received a loaf of bread a day which was mostly maize and quite small, beyond this they received practically nothing. They were given no clothes, their barracks wore often fearfully overcrowded and many of them were so hungry that they used to walk round the camp picking up refuse and eating it, especially in the winter of 1916-17. Working parties of Serbs arriving from hill stations in winter were often in a ghastly state. They were so weak they could hardly walk.

Many Serbs in this condition were flogged by the Bulgars, the usual punish ment being 25 strokes which in many cases was apt to endanger their lives and in some cases must have been the cause of their deaths. I saw some of these floggings.

During one of these floggings which was witnessed by two English offi-cers, the commandant lieutenant Nikoloff went up to the Serb as he was lying on the ground being flogged, and kicked the man's head. During the summer (1918) large numbers of Serbs died in our Camp and other parts of Philippo-polis and many were buried in a graveyard about 100 yards from the British Officers barrack. At one time rough wooden coffins were used but later lieu-tenant Nikoloff who was commandant early in 1918 gave orders to the men burying Serbians to save the coffins and they were thrown into shallow graves without anything at all. I saw the commandant talking to them and they after-wards said he had given them those orders. One Serb a photograph of whom on a stretcher is attached was being buried, and I asked the Serbs digging the grave what he died of. They replied starvation and added that many of their friends had died of it and that they expected to too. When I gave them some loaves of bread the five of them scrambled for it like wolves. This photograph was unfortun ately the oniy one of its kind I was able to get. No priest was present at their burial, and in many cases the graves were so shallow that the dogs partially unearthed them in the night.

After peace was declared many Serbs were concentrated at our camp, and the barracks became se full that large numbers of half starved creatures were kept outside without any covering all night in the rain, and during one night nine died, and one man died on the steps ou the commandants house.

I also saw a Bulgar sergeant threaten a Serb, who was almost a skeleton and could hardly stand, with a stick and drive him away from a water tap when he wanted a drink.

Actually instances of brutality I very rarely saw but the general condi-tion of the Serbs was terrible and one could not help seeing it, the one real reason being undoubtedly short rations and lack of clothing.

In spite of this the Bulgar commandant lieutenant Nikoloff frequently informed us that Philippopolis was the best prison camp in Bulgaria.

The Serbian women prisoners in the Camp were in the same state as the men, and although I was never able to witness the occurrence I was informed by Serbians that some of them were flogged in our Camp.

(Signed) Edward S. COOPER,
Flight lieutenant, R. N.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. COOPER.

Rapport sur le traitement des prisonniers serbes en Bulgarie.

Lorsque je me trouvais au camp de Phillippopolis pour les prisonniers, je vis plusieurs Serbes prisonniers de guerre, et les conditions dans lesquelles ils vivaient étaient vraiment lamentables. La plus grande partie était en haillons et marchait nu pieds dans la neige en hiver aussi bien qu'en été. Ils avaient l'air à demi affamés et beaucoup étaient malades et avaient l'air de squelettes vivants. Ils recevaient un pain qui était fait de maïs, et ce pain était très petit ; avec cela, ils ne recevaient presque rien. On ne leur donnait aucun vêtement. Leurs baraques étaient souvent terriblement bondées et beaucoup d'entre eux avaient tellement faim qu'ils allaient,par le camp, ramassant des débris qu'ils dévoraient, spécialement, pendant l'hiver, 1916-17.Des groupes de Serbes, qui travaillaient dans les montagnes, retournaient, souvent, en hiver dans un état épouvantable. Ils étaient si faibles qu'ils pouvaient à peine marcher. Plusieurs Serbes qui se trouvaient dans un pareil état furent battus par les Bulgares ; la punition habituelle était 25 coups de bâtons. Ces bâtonnades qui n'étaient pas sans danger pour la vie des victimes, ont dû sans doute provoquer dans quelques cas la mort.

Je fus témoin de plusieurs de ces bâtonnades.

Pendant une de ces bâtonnades que deux officiers anglais virent, le commandant lieutenant Nikoloff s'approcha du Serbe qui était couché par terre pendant qu'on le bâtonnait, et lui donna des coups de pieds à la tête. Pendant l'été de 1917, un grand nombre de Serbes mourut dans notre camp et dans d'autre parties de Philippopolis,et tous ces morts furent enterrés au cimetière qui se trouvait à une distance de 100 yards de la baraque des officiers anglais. Au commencement on les mettait en des cercueils de bois, mais plus tard, le lieutenant Nikoloff, qui était le commandant du camp au commencement de l'année 1917, donna l'ordre aux hommes qui enterraient les Serbes d'économiser des planches, et les cadavres furent ensevelis sans cercueil dans

des tombes peu profondes. Je vis le commandant parler aux fossoyeurs et après ils me dirent qu'il avait donné cet ordre. Un mort Serbe, dont je vous remets la photographie, était couché sur une civière pendant qu'on préparait sa tombe ; je questionnais les Serbes qui bêchaient et ils me dirent qu'il était mort de famine, que plusieurs de leurs compatriotes en étaient morts et qu'eux mêmes pensaient mourir de la même façon. Lorsque je leur donnais quelques miches de pain, tous les cinq se ruèrent sur les miches comme des loups. Cette photographie est malheureusement la seule que je pus prendre. Aucun prêtre ne se trouvait à l'enterrement, et dans plusieurs cas, les tombes étaient si peu profondes que les chiens les déterraient en partie pendant la nuit. Après que l'armistice fut signé, beaucoup de Serbes furent concentrés en notre camp et les baraques furent tellement bondées qu'un grand nombre de créatures à demi affamées furent laissées en dehors, sans abri, toute la nuit, sous la pluie.

Pendant une nuit, neuf moururent, un sur les marches de la maison du commandant. Je vis aussi un sergent bulgare menacer avec son bâton un Serbe qui était si faible qu'il pouvait à peine se tenir debout et le chasser du robinet d'eau lorsqu'il voulait boire.

Je vis rarement des cas de brutalité véritables, mais l'état des Serbes était terrible et l'on ne pouvait ne pas s'en apercevoir, la seule cause vraisemblable était le peu de nourriture et le manque de vêtements.

Le commandant lieutenant Nicoloff nous disait que, quand même, le camp de Philippopolis était le meilleur camp-prison de Bulgarie.

Les femmes serbes qui étaient prisonnières étaient dans le même état que les hommes et quoique je ne le vis jamais, des Serbes me dirent que quelques-unes furent bâtonnées en notre camp.

Signé : Edward S. COOPER.
Flight Lieutenant R. N.

N° 49

TREATMENT OF SERBIANS IN BULGARIA.

November 1918.

From what I saw of the treatment of Serbians in Bulgaria I must say that they were practically always treated in a cruel and inhuman manner.

The men were underfed and underclothed in our camp, and I have seen the men licking out empty tins frown away by our men.

I have also seen them eating grass snakes and frogs, as well as nettles and dandelions.

If there was any shortage of soup or bread, it was the Serbians who suffered.

I saw a woman come into the camp in a cart too weak to stand. Her child was trying to get milk from her but she was unable to give it any, and was crying.

At the small depot at Sofia, where I was put on my way up to the camp at Philippopolis, I saw a Serbian lying on a rough string stretcher. This man had been hit somewhere and was paralysed in the legs. He was left for 24 hours in the sun without food, and whenever he groaned too loudly, a Bulgar would go up to him and swear at him, and shake him roughly. I saw several cases of death from starvation at Philippopolis, and the burial was most uncivilized, there being no service or priest of any kind. There were many cases of flogging of both women and men, although I have never been actually present at one of these, but I have been told by soldiers of the guard in the camp when they were taking place.

I saw a Bulgarian woman and her small baby made to stand in the barrack square all day in the sun as a punishment.

Signé : J. E. A. O'DWYER, Captain,
1st. Sherwood Foresters attd. R. A. F.
2nd Nov. 1918.

TRADUCTION FRANCAISE DE LA DECLARATION DU CAPITAINE O'DWYER.

TRAITEMENT DES SERBES EN BULGARIE

Novembre 1918.

Jugeant de ce que j'ai vu, je puis dire : les Serbes, en Bulgarie, furent presque toujours traités d'une façon cruelle et inhumaine.

Les hommes ne recevaient pas une nourriture en quantité suffisante et je les ai vus léchant des boîtes de conserves vides qui avaient été jetées par nos hommes.

Je les ai vus mangeant de l'herbe, des serpents et des grenouilles, aussi des orties et des dent-de-lion. Si jamais il y avait une insuffisance de soupe ou de pain, c'étaient les Serbes qui souffraient.

J'ai vu une femme arriver en notre camp, dans un char ; elle était trop faible pour rester debout, son enfant essayait de têter, mais elle ne pouvait pas l'allaiter, et elle pleurait.

J'ai vu dans un petit dépôt, à Sofia, où je m'étais arrêté pendant mon trajet vers de camp de Phillippopolis, un Serbe couché sur un brancard, fait à la hâte avec des cordes. Cet homme avait été frappé quelque part et avait les jambes paralysées. Il fut laissé pendant vingt-quatre heures, exposé au soleil, sans nourriture, et chaque fois qu'il gémissait trop fort, un Bulgare allait près de lui et le secouait avec force. J'ai vu plusieurs cas de décès causés par la famine, à Philippopolis ; l'enterrement était des plus barbares, il n'y avait ni service religieux, ni prêtres. Il y eut beaucoup de cas de bâtonnade de femmes et d'hommes, je n'ai jamais été présent, mais chaque fois les soldats de garde du camp me le disaient.

J'ai vu une femme Serbe forcée de rester debout au milieu de la cour du camp avec son enfant pendant toute la journée, exposée au soleil, comme punition.

Signé : J. E. A. O'DWYER, Capitaine,
1st. Sherwood Foresters attd. R. A. F.
Le 2 Novembre 1915.

N° 50

Salonika Aircraft Park,
Salonika, 3/11/18.

Adjutant, R. A. F. Base Depot.
Salonika.

Sir,

Re-treatment of Serbian Prisoners, I have the honour to report as follows :

Owing to the fact that for the major portion of the time I spent in Bulgaria I was away from the official English depot. I was continually in contact with Serbian officers and men.

1. In the depot of Philippopolis on or about the month of March 1917, I saw a Serbian soldier beaten in the most inhuman manner possible.

The procedure was as follows :

The prisoner was laid flat on the ground a Bulgar soldier wio stood over him with a heavy stick struck him a violent blow on the small of the back, the Camp Commandant who stood by then asked the Serb a question. The Serb who could not or would not give an answer to the question then had his head violently kicked by the Commandant.

This procedure was carried on, a blow, a question, then a violent kick ; being powerless to interfere in any way I finally left the prisoner who had already received at least 15 blows and kicks was still being beaten and I could hear his cries even when I arrived at my barrack 100 yards away.

The Commandant was named Ivan Nicoloff and at the time of this incident he was wearing a pair of heavy knee boots.

Mr..... Dentist Civil Prisoner.

This gentleman who acted in a medical capacity for the Bulgars releated to me the following treatment which he received at Philippopolis.

I was very friendly with this prisoner and although I was in the depot at the time I did not personally see him being flogged but I had the story from him, and again from several English soldiers who saw the incident and both stories corroborated.

For a trivial reason he was marched out by orders of the Commandant the same Ivan Nicoloff and beaten until he lost consciousness.

On another occasion for no reason whatever the Commandant struck him a violent blow on the face.

Captain BRANKOVITCH, Serbian artillery Officer.

After my first attempt to escape I was sent to Kirdj Ali (Thrace), there I met Capt. Brankovitch. He was living alone in an underground room, with earthen floor, no bedding of any description had been given him. He had already been there over 12 months and had not seen or spoken with another Serbian Officer.

As food he had given him 300 grammes of bread, and twice per day a little thin soup. His « crime » consisted of the fact that he insisted he was a Serb.

The Bulgars said that as he came from Pirot (Morava) he was a Bulgar, and if he would change his name to Brankoff and say he was a Bulgar he would be free and receive preferential treatment, as he insisted that he was Serb he was kept in this dreadful place.

I myself lived for 9 months with this Officer and on my release he was still there.

As I have to write from memory I find it extremely difficult to remember isolated cases of ill treatment of Serbs because my own memory has been

affected, but I can say in general that I have seen Serbs struck and otherwise ill treated very many times.

I have spoken to scores of Serbs both Officers and men, and have heard the most awful stories of their treatment but as I did not personally seen these things much as I belive them I cannot write about them. But this I can say that all the Serbian Prisoners were in a state of semi-starvation and had for clothing only what they stood up in.

To my mind the most pitiful picture possible is te see a large party of Serbian prisoners on the march from one place to another.

In every case is the man emaciated, ragged and without boots, and with a wild apprehensive look.

Now that the Serbian Officials are in touch with their prisoners I think the sight of these poor people will be a definite answer as to how they were treated.

The bad treatment even continued after peace was declared.

One day after peace was declared a party of Serbs perhaps 300 arrived at Philippopolis.

It was raining very heavily at the time, but in spite of this they were left out all day and night in the heavy rain without cover of any sort with the result that on the following morning 6 were dead, I myself saw 2 carried away.

I spoke to several of the Serbs (in Serb) who told me that they had had nothing whatever to eat that day.

That afternoon when rations were given out I stood by.

Several loaves 500 grammes ones were brought forward and cut into 5 piecies, a fifth of a loaf 10 grammes was given to each prisoner, 2 large tubs of cheese (cereney) were brought forward also, but I did not see any issued and after the prisoners had gone I looked in the tubs and saw the cheese still there.

I have seen several Serbs badly beaten and know of at least two cases where the man has died the same day, one of whom I saw buried in the depot graveyard at Philippopolis.

This is about all that I can remember with any certainty.

I have the honour to be,

Sir,

Your most obedient Servant,

Sgd/Sydney SMITH Lieut. R. A. F.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT SMITH

Salonique, Port Aéronautique, 3/11/18.

Adjudant. R. A. F. Dépôt de la Base,

Salonique,

Monsieur,

Sur le traitement de prisonniers Serbes, j'ai à faire la déclaration suivante :

Pendant la plupart du temps où j'étais en Bulgarie, je me trouvais loin du camp officiel des Anglais. Je restais continuellement en contact avec des officiers et soldats Serbes.

Au dépôt de Philippopolis, à peu près, pendant le mois de mars 1917 je vis un soldat Serbe bâtonné d'une façon des plus inhumaines.

On procéda de la façon suivante :

On coucha le prisonnier en long, par terre, un soldat bulgare qui se tenait auprès de lui avec un bâton, très lourd, le frappa de toute sa force sur l'endroit le plus petit du dos, le Commandant du camp, qui se tenait tout près, lui posa une question à laquelle il ne put ou ne voulait pas répondre, alors il lui donna des coups de pied très violents à la tête. On continua de cette façon, c'est-à-dire, un coup, une question, et après un coup de pied violent ; ne pouvant intervenir d'une façon ou de l'autre, je laissai le prisonnier qui avait déjà reçu au moins quinze coups et coups de pied et que l'on continuait de battre, et je pouvais entendre ses cris lorsque j'arrivais à notre baraque qui se trouvait à 100 yards de l'endroit.

Le commandant s'appelait Ivan Nicoloff, et au moment de l'incident il portait de grandes bottes très lourdes.

Mr..... dentiste civil, prisonnier.

Ce monsieur servait comme médecin aux Bulgares, m'a raconté le traitement suivant qu'il reçut à Philippopolis. J'étais grand ami du prisonnier et quoi qu'en ce moment-là je me trouvais au dépôt, je ne l'ai pas vu personnellement battre, mais j'entendis l'histoire de lui-même et aussi de la part de plusieurs soldats Anglais, qui virent l'incident et les deux histoires se corroborent. Pour une raison insignifiante, le commandant, le même Ivan Nicoloff, donna ordre, et il fut emmené et battu jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. Une autre fois, pour aucune raison, le commandant lui donna un coup violent à la figure.

Capitaine Brankovitch, officier d'artillerie Serbe.

Après ma première tentative d'évasion, je fus envoyé à Kirdj Ali (Thrace) là, je rencontrais le capitaine Brankovitch. Il vivait tout seul dans une chambre souterraine, ayant comme plancher la terre ; on ne lui avait donné absolument rien qui aurait pu lui servir de lit. Il se trouvait déjà là depuis douze mois et n'avait ni vu, ni parlé à aucun officier Serbe. Comme nourriture, on lui donnait trois cents grammes de pain et deux fois par jour, un peu de soupe, très claire. Son « crime » était qu'il insistait sur la question qu'il était Serbe. Les Bulgares disaient qu'il était Bulgare, parce qu'il était originaire de Pirot (Morava) et s'il voulait changer son nom en Brankoff et s'appeler Bulgare, il serait libre et recevrait un traitement spécial, mais puisqu'il insistait qu'il était Serbe on le gardait dans cet endroit terrible.

Devant écrire de mémoire, je trouve très difficile de me souvenir de cas isolés où les Serbes furent maltraités, parce que ma mémoire a souffert, mais je puis dire que j'ai vu des Serbes battus ou autrement maltraités, plusieurs fois. J'ai parlé avec plusieurs officiers et soldats Serbes et j'ai entendu des histoires abominables sur leur traitement, mais n'ayant pas vu ces choses, quoique je les crois, je ne puis les écrire. Je peux dire ceci : que tous les prisonniers Serbes se trouvaient dans un demi état de famine et n'avaient comme habits que ceux qu'ils portaient. Selon mon opinion, ce qui vous fait le plus de pitié possible est de voir un long convoi de prisonniers Serbes se rendant d'un endroit à l'autre. Dans chaque cas, l'homme est émacié, en loques et nu pieds et avec un regard plein de terreur sauvage. Maintenant que les autorités Serbes sont en communications avec leurs prisonniers, je pense que la vue de ces pauvres créatures sera une réponse définitive sur la façon dont ils ont été traités.

Les mauvais traitements ont continué même après l'armistice. Un jour après sa déclaration, un groupe d'à peu près trois cents Serbes arriva à Philippopolis. Il pleuvait très fort, tout de même, ils furent laissés dehors tout le jour et toute la nuit sous la pluie torrentielle sans aucun abri ; le résultat a été, que six étaient morts le lendemain matin ; moi-même j'en ai vu emmener deux. J'aï causé avec quelques Serbes (en Serbe) et ils me dirent qu'ils n'avaient rien reçu comme nourriture ce jour-là. L'après-midi j'étais présent à la distribution des rations. Plusieurs miches de pains avaient été apportées de 500 grammes, elles furent coupées en cinq morceaux de 100 grammes chacun, et furent données aux prisonniers ; il y avait aussi deux grands baquets pleins de fromage, mais je ne vis personne en recevoir. Lorsque les prisonniers furent partis, je regardais dans les baquets, et

je vis que le fromage y était encore. Je vis plusieurs Serbes qui furent bâtonnés cruellement, et je connais au moins deux cas où la victime mourut le jour même. Je vis enterrer une de celles-ci dans le cimetière du dépôt de Philippopolis. C'est à peu près tout ce dont je peux me rappeler avec certitude.

J'ai l'honneur d'être Monsieur votre serviteur obéissant.

Signé : SYDNEY SMITH, Lieutenant,
R. A. F.

N° 51

November 3rd. 1918.

REPORT ON TREATMENT ON SERBIAN PRISONERS OF WAR IN BULGARIA.

From : Lieut H. F. GAYNOR, R. A. F. PHILLIPPOPOLIS.

1. The general treatment was altogether inhuman and these were innumerable cases of flogging.

2. The accommodation was extremely bad and insufficient.

3. The food was so totally insufficient that the Serbian prisoners came round the English barracks and were glad to pick up and lick the tins which had contained food. They even rushed eagerly and consumed the contents of tins of food which had been thrown away owing to the contents having turned completely bad in transit from England.

4. There were many cases of ill-treatment. One of the most marked occurred after the armistice had been declared. A large body of Serbs were brought to Philippopolis Camp and were left in the open in pouring rain for at least 36 hours, in their ragged clothes. Several died in a few yards, and in view of, our barrack. I an not aware of the exact number of deaths, but they said that fifteen of their number died during the period.

The Commandant of the Camp carried a riding crop with which to hit the Serbs when visiting their quarters.

Signed : H. F. GAYNOR, Lieut.
Royal Air Force.

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA DECLARATION DU LIEUT. GAYNOR

Le 3 novembre 1918.

Rapport sur le traitement des prisonniers de guerre serbes en Bulgarie.

Déposition du Lieutenant H. F. Gaynor, R. A. F.

Phillippopolis,

1. Le traitement, en général, était inhumain, il y eut des cas innombrables où des prisonniers furent bâtonnés ;

2. Les lieux d'habitation étaient très mauvais et insuffisants ;

3. La nourriture était distribuée en si petites rations que les prisonniers serbes venaient près du camp anglais, et étaient très contents de ramasser et lêcher les boîtes en fer-blanc qui avaient contenu de la nourriture. Ils se ruaient et dévoraient le contenu de conserves qui avaient été jetées, parce que pendant le voyage d'Angleterre le contenu s'était gâté.

4. Il y eut beaucoup de cas de mauvais traitements. Le cas le plus remarquable survint après la signature de l'armistice. Une assez grand nombre de Serbes fut amené au camp de Philippopolis et fut laissé « exposé » sans abri avec leurs vieux habits, en haillons, pendant 36 heures, sous une pluie torrentielle. Beaucoup moururent, sur une petite étendue, en pleine vue de notre camp. Je ne suis pas sûr du nombre exact des morts, mais des Serbes nous déclarèrent qu'il y eut quinze morts parmi eux, pendant ce temps-là. Le commandant du camp tenait en main une cravache pour frapper les Serbes lorsqu'il visitait leurs logements.

Signé, H. F. GAYNOR, Lieut. R. A. F.
(officier-aviateur anglais).

N° 52

Salonika, 8-21 december 1918.

The Serbian Consul General, Salonika.

Sir,

I would like to bring to your notice, several facts of Bulgarian atrocities which i wittnessed myself during a forced stay in Sofia during two years and several months.

Ia arrived from America on the 19th July 1915 to help the Serbian Red Cross. At the time of the Serbian evacuation I was in Prizrend where I was taken prisoner by the Bulgarians on the 24 th Nov. 1915 and where I saw many horrors and atrocities perpetrated by Germans and Bulgarians. Bulgarian soldiers have been Knocking out closed doors, burning houses to the ground, robbing everything they could lay their hands on, and where there were women, they were subject to unspeakable indignities, not even children of the tender age of 12 or 14 years being spared. Many were the women, that were outraged, maty citizens killed and and their houses turned into stables.

I presented myself at the Bulgarian 9th Red Cross Division where I was put under guard of two soldiers and had to work like that 33 days. Every fourth day I received a quarter of a loaf of bread without anything else to eat, which weakned me so, that I thought would die soon. In order to get out of this I asked Lady Paget, also a prisoner of war, to intercede for me at the American Legation in Sofia. I was sent there arriving on the 1st of Jannary 1916. At the Railway Station I found some Red Cross Ladies and Sisters whom I asked to direct me to the American Legation, but they treated me rather strangely, asking my guards who I was and where I came from,—when told that I came originally from the Serbian Red Cross, they ordered the men to take me to Head Quarters, where I was put into a dark and cold room. The following day their Commander Teneff asked me what I had come to Serbia for. I answered him to help the Serbian Red Cross and asked him to take me to the American Legation, at which he replied that he did not know and did not recognise any American Legation, that on the contrary, he would like to send me as a prisoner to Asia. So I remained under great sufferings for seven days in prison and at last they sent me to the prisoners camp. There an occasion presented itself to communicate with the American Legation and with difficulty I was taken out of the camp sick and utterly exhausted to such au

extent that I was scarcely able to speak and tell what I had gone through. Eventually I was sent to M. Guéchoff the President of the Bulgarian Red Cross and there I have been working for over two years.

During the short time of my life I have visited many countries and seen many things, but never anything as terrible as the Bulgarian Nation. While working under M.Guéchoff at the 3rd Military Red Cross Hospipal for over two years I wittnessed many brutalities and cruelties perpetrated by the Bulgarians on the poor downtrodden Serbian Nation, for instance on the 18 th May 1916 I went by order of Dr Sofronieff Director of the Hospital with two sisters to the Railway Station to wait for wounded — a closed carriage arrived with about 200 Serbians soldiers and civilians, but only three of them alive — all the remaider killed with terrible bayonet wound from which even the three live ones had several to show. I approached one of them with a terrible gash on the right side of the chest and asked him in a whisper, who had been killing all these poor people in the waggon — the poor follow hearing me speak Serbian answered me, but with difficulty and scarcely audibly that the Bulgarians have taken all able bodied men and sent them to Nish, on arrivat there they had been locked up in a waggon by order of the Commandant and after leaving Nish for Sofia had simply been bayonnetted to death on the road. Asking him where they all came from he answered, some from Vrania, Leskowac, Pirota, Kurshumlje, Prokuple and all other places that were under Bulgarian occupation. The poor fellow was scarcely able to continue, speaking still he told me yet : « Sister I am going to die here. I feel I cannot live any longer, I am a native of Vrania, my name is Jovan Radosavlewitch, I pray yo Sister to tell the whole world and especially the Serbians that we all have been killed right out here simply because we are Serbians. » These were his last words,I changed his dressings,but on being put into the Sanitary Cart he died. There remained two more, wounded also but slightly less — these the Bulgarians took to the Hospital for treatment. At once Bulgarian officers and soldiers protested that Serbian soldiers should not le tegether with them, as a matter of fact no Serbian ought to have any Medical aid at all. So the two poor fellows were taken the fourth day to the prisoner camp without having had their atrocions wounds healed. What has become of them I don't know, neither could I find out, where those dead dead the waggons were put. That transport with these dead bodies had been escorted by 30 Bulgarian soldiers who aldso did the killing.

Through all these horrors I remained at Sofia where I saw more and similar atrocities. On the 17th April 1917 I happened to see a train arriving with about a 1000 civilians,—men,woomen and children. All those poor people

were taken by the Bulgarians to a big solitary house about 10 kilom. from Sofia Station in the open field, where the all were massacred. That house always served for the same purpose. A second train which arrived the same day with interned Civilians,Women, Children and soldiers was sent further on to Asia where the prisoners were distributed in different towns. On the 28th April 1917 I was Orderly Sister on duty at the Station about 10 a. m. when two trains arrived with Serbian Children of from 3 to 15 years of age amongs them a few women. The first train load of about 600 boys was taken by the Bulgarians to the ahove mentioned solitary house and there coolly massacred ; the second train was sent further on, but I do not know what has become of those poor children.

On the 15th July 1917 there arrived at the 3rd Military Hospitat in Sofia where I was doing duty a Serbian Churchman — a Bishop. As soon as the Bulgarian officers and soldiers found ont that it was a Serbian Bishop, they threw him immediately out of a second story window. He was stitt alive after his fall but unable to speak, could not therefore tell me his name and where came from. From there he was carried to the 4th Military Hospital where the the poor man died after 3 days. The Bulgarians searched him and finding 30.000 dinars on him simply took them away for their own use.

Yours fasthfully,

Elisabeth SHOOSTER.

TRADUCTION FRANÇAISE DU RAPPORT DE MISS ELISABETH SHOOSTER.

Salonique, 8-21 décembre 1918.

Au consul général de Serbie,

Salonique,

Monsieur,

Je voudrais vous faire connaître quelques cas d'atrocités bulgares que j'ai vus pendant mon séjour forcé à Sofia, de deux ans et quelques mois.

Je suis venue d'Amérique le 19 juillet 1915 pour aider la Croix-Rouge Serbe. Au temps de la retraite Serbe, je me trouvais à Prizrend où je fus faite prisonnière par les Bulgares, le 24 novembre 1915 et où j'ai vu beaucoup d'horreurs et d'atrocités commises par les Allemands et les Bulgares. Des soldats bulgares forçaient les portes qui étaient fermées,brûlaient des maisons jusqu'aux fondations, volaient tout ce qu'ils pouvaient saisir, et là où se trouvaient des femmes, elles étaient l'objet d'outrages qu'on ne peut répéter, même de jeunes enfants de 12 à 14 ans, n'ont pas échappé.

Beaucoup de femmes furent outragées, beaucoup d'hommes furent tués et leurs maisons transformées en étables.

Je me présentai à la 9e division de la Croix-Rouge bulgare, là je fus mise sous la garde de deux soldats bulgares et dus travailler ainsi pendant 33 jours. Tous les quatre jours on me donnait le quart d'une miche de pain sans autre chose pour manger, ce qui me rendit si faible que je pensais mourir bientôt. Pour me sauver j'ai demandé à Lady Paget, elle aussi une prisonnière de guerre, d'intercédeé pour moi auprès de la légation américaine de Sofia. Je fus envoyée à Sofia, le 1er janvier 1916. A la station je rencontrai des dames et infirmières appartenant à la Croix-Rouge, je leur demandai de m'indiquer le chemin de la légation américaine, mais elles me traitèrent d'une façon étrange, demandant à mes gardiens qui j'étais et d'où je venais ; lorsqu'elles apprirent que j'appartenais à la Croix-Rouge Serbe, elles ordonnèrent aux soldats de m'emmener au quartier général, où je fus mise dans une chambre obscure et froide. Le lendemain leur commandant Teneff me demanda les raisons pour lesquelles j'étais allée en Serbie, je répondis que c'était pour aider la Croix-Rouge Serbe. Je lui demandai de m'emmener à la légation américaine, il répondit qu'il ne connaissait pas et ne reconnaissait pas de légation américaine, mais au contraire qu'il voudrait bien m'envoyer comme prisonnière en Asie. Ainsi je restai en prison, grandement torturée, pendant sept jours et enfin je fus envoyée au camp de prisonniers.

Là une occasion se présenta de communiquer avec la légation américaine et, avec difficulté je fus emmenée du camp malade et tellement affaiblie que je pouvais à peine parler et raconter ce que j'avais souffert. Après je fus envoyée à M. Guéchoff, président de la Croix-Rouge bulgare, et là j'ai travaillé pendant plus de deux ans.

Pendant ma courte vie j'ai visité beaucoup de pays et vu beaucoup de choses, mais jamais une chose aussi terrible que la nation bulgare.

Pendant que je travaillais sous les ordres de M. Guéchoff au 3e Hôpital Militaire, soit plus de deux ans, je vis beaucoup de brutalités et d'atrocités commises par les Bulgares envers la pauvre nation Serbe, qui était foulée aux pieds. Le 18 mai 1916, je me rendis, par ordre du Dr Sofronieff, directeur de l'hôpital, avec deux infirmières à la station du chemin de fer pour attendre des blessés ; un wagon fermé arriva avec 200 soldats serbes et des civils, trois seulement parmi eux étaient vivants, tout le reste avait été tué avec d'horribles blessures de baïonnettes, même les trois survivants en avaient. Je m'approchais de l'un d'eux qui avait une blessure terrible au côté droit de la poitrine, et lui demandai doucement qui avait tué tous ces pauvres gens

dans le wagon ; le pauvre m'entendant parler serbe, me répondit, mais avec difficulté, et d'une voix à peine perceptible, que les Bulgares avaient pris tous les hommes vigoureux et les avaient envoyés à Nich ; en arrivant ils furent enfermés dans un wagon par ordre du commandant, et après le départ pour Sofia ils avaient été tués à coups de baïonnettes en route. Lorsque je lui demandais d'où ils venaient, il me répondit, qu'ils étaient originaires de Vrania, Lescowac, Pirot, Kurshumlje, Prokuplie et autres endroits qui étaient sous la domination bulgare. Le pauvre homme pouvait à peine continuer à parler, quand même il me dit. « Infirmière je vais mourir ici, je sens que ne puis vivre plus longtemps, je suis originaire de Vrania, mon nom est Jovan Rodosavlevich, je te prie, infirmière, de dire au monde entier et surtout aux Serbes que nous avons tous été tués simplement parce que nous sommes Serbes ». Ce fut son dernier mot ; je changeais son pansement, mais il mourut lorsqu'il fut placé dans la voiture du service sanitaire. Il en restait encore deux qui étaient blessés, mais plus légèrement ; ceux-ci furent emmenés à l'hôpital par les Bulgares pour être soignés. Tout de suite les officiers et soldats bulgares protestèrent, disant qu'aucun Serbe ne pouvait être couché près d'eux ; en un mot aucun Serbe ne devrait recevoir une aide médicale. Ainsi les deux pauvres soldats furent emmenés le quatrième jour au camp de prisonniers sans avoir reçu de pansement pour leurs atroces blessures. Ce qu'ils devinrent je l'ignore, ainsi que l'endroit où les cadavres furent déposés. Ce convoi avec ces cadavres était escorté de 30 soldats bulgares qui furent les meurtriers. Pendant toutes ces horreurs je suis restée à Sofia, où je vis d'autres atrocités semblables. Le 17 avril 1917, je vis un train arriver avec 1000 civils, hommes, femmes et enfants. Tout ce monde fut emmené par les Bulgares dans une maison solitaire située à 10 kilomètres de la gare de Sofia, dans un champ où ils furent massacrés tous. Cette maison servait toujours pour le même but. Un second train qui arriva le même jour avec des internés hommes, femmes et enfants fut envoyé en Asie, où ils furent distribués dans différentes villes. Le 28 avril 1917, j'étais infirmier de service à la station, à 10 hs m., lorsque deux trains arrivèrent contenant des enfants serbes de 3 à 15 ans et quelques femmes parmi eux.

Le premier convoi de 600 garçons environ fut emmené par les Bulgares à la même maison ci-dessus mentionnée et là massacré. Le deuxième train fut envoyé plus loin, mais j'ignore ce qu'on fit de ces pauvres enfants. Le 15 juillet 1917, un évêque serbe, vint au 3e Hôpital Militaire où j'étais de service. Les officiers et soldats bulgares connurent à peine que c'était un évêque serbe qu'ils le jetèrent par la fenêtre du second étage. Il vivait après sa chute, mais ne pouvait pas parler et me dire d'où il venait, et son nom. De

cet endroit il fut emmené au 4e Hôpital Militaire où le pauvre homme mourut après 3 jours.

Les Bulgares le fouillèrent, et trouvant 30.000 dinars sur lui ils les empochèrent pour leur propre compte.

Votre sincèrement,

Elisabeth SHOOSTER.

N° 53

TRADUCTION FRANÇAISE DU RAPPORT DE MISS MAY CURWEN AND MISS MARGARET STORRS TURNNER.

Rapport provisoire sur les informations obtenues, au sujet des atrocités bulgares, en route entre Belgrade et Uskub.

Signé par May Curwen et Margaret Storrs Turner.
le 14 janvier 1919.

Un rapport corrigé suivra.

I. Information obtenue, sur la route vers Yagodina, de l'archiprêtre Stéphane Dimitriévitch : rapport traduit par le Dr Yanitch :

Son histoire traitait principalement ses propres expériences et celles de quelques autres prêtres et ne mentionnait qu'occasionnellement des femmes. Pourtant il déclara que beaucoup de femmes et d'enfants de personnes officielles avaient été transportés en Bulgarie. Quelques-uns furent tués et les restes de leurs habits furent trouvés près de leurs tombeaux.

Il déclara aussi que près de Niche des femmes avaient été marquées au fer rouge jusqu'à ce que des officiers autrichiens intervinrent.

Ces rapports, vu les témoignages faits sous la foi du serment par devant la commission, ont toutes les apparences de probabilité.

II. Information donnée par le maire de Yagodina, le 3 janvier, traduite par le Dr Yanitch.

Il nous informa que l'on avait pénétré dans la maison de sa mère pendant qu'il était interné en Bulgarie et que la maison avait été complètement pillée. Les soldats bulgares dirent brutalement à sa mère qu'il n'était pas nécessaire pour elle de garder quoi que ce soit pour le retour de son fils « vu que tous les Serbes en Bulgarie seront affamés ». Elle mourut du choc produit par la façon barbare dont se conduisaient les Bulgares.

Ceci est un exemple typique de la torture morale que les Bulgares appliquaient aux femmes de toutes les villes par lesquelles nous avons passé.

III. Information obtenue de l'évêque de Niche.

Lorsqu'il nous eut raconté comment ses prêtres furent assassinés, nous lui demandâmes de nous donner des informations sur les femmes et les enfants. Il nous dit que leurs souffrances morales avaient été terribles et qu'ils souffraient aussi du manque d'habits, de métiers et de toute la machinerie domestique et industrielle. On avait enlevé de leurs maisons tout ce qui avait une valeur quelconque sous ce rapport, et la détresse était, en conséquence, très grande. Même les matières premières nécessaires à leurs métiers, qui faisaient vivre tant de femmes, leur avaient été enlevées et toutes les industries locales étaient mortes.

IV. Information reçue à Prokouplié.

Ici nous vîmes Pérounika Niditch, âgée de 38 ans, et Youlka Ivanitch, âgée de 30 ans.

Après la révolution serbe contre l'occupation bulgare ces deux femmes, ensemble avec beaucoup d'autres femmes et des enfants, furent maltraitées de la façon la plus barbare, conformément à des rapports et des chiffres officiels.

Nous vîmes les cicatrices sur les femmes, des pieds à la ceinture, résultat de brûlures faites délibérément par les Bulgares. Les souffrances physiques les femmes doivent avoir été épouvantables. Elles, ainsi que les autres femse trouvant dans la chambre et qui avaient beaucoup souffert des Bulgares, étaient encore sous l'influence de leurs souffrances et dans une condition anormale. Pour nous, il était impossible de juger jusqu'à quel point cette condition était le résultat direct de leurs souffrances, mais il y a une très forte probabilité que ce soit ainsi.

L'atmosphère entière de Prokouplié se ressentait de terribles souffrances et de dégradation, et les chiffres officiels du sous-préfet d'un arrondissement confirmeront notre impression.

A Dobrotitch 472 hommes, femmes et enfants furent tués, 3791 souffrirent des tortures physiques et pas moins de 1923 maisons furent brûlées.

V. A Leskovatz.

Ici nos n'obtinmes que peu d'information parce que nous n'y eûmes que peu d'occasion pour recueillir des détails sur les femmes, excepté le fait que notre hôtesse nous déclara qu'elle avait eu des Bulgares cantonnés chez elle, qu'elle avait été obligée de nourrir, tout en payant elle-même pour leur nourriture.

Notre impression principale ici c'était l'étrange apathie et indifférence des femmes que nous prîmes pour le résultat, non seulement des souffrances subies par les femmes elles-mêmes, mais aussi de l'agonie qu'elles avaient ressenties à la suite des souffrances de leurs hommes.

VI. A Vranyé, l'information suivante fut obtenue d'une jeune fille intelligente de 16 ans, fille de Nicolas Avramovitch, négociant de cette ville.

Parlant français, elle nous dit qu'elle avait été à Vranyé pendant toute la durée de l'occupation bulgare de 1915 à 1918. Ce qu'elle nous dit concernait presqu'entièrement la propagande bulgare. Elle personnellement ne subit point de souffrances physiques parce qu'elle et son frère étaient malades lors de l'entrée des Bulgares dans la villle et que ceux-ci ne voulaient pas courir le risque d'infection.

Plus tard des Allemands furent cantonnés dans la maison, tout en ne payant rien pour la nourriture. Les Bulgares organisèrent une propagande systématique. D'abord les intellectuels furent tués et les personnes riches dépouillées. Plus tard un effort fut fait pour bulgariser la population. Les boutiquiers furent obligés de changer leurs noms dans la forme bulgare, et les noms des rues furent également changés de la même façon. Des écoles bulgares furent fondées et tous les livres serbes qu'on pouvait trouver furent brûlés au milieu de réjouissances bulgares. En ce qui concerne l'éducation, le plan échoua. Plus tard la propagande fut essayée d'une autre façon. Des concerts de musique bulgare furent organisés auxquels tous ceux qui ne pouvaient se prévaloir d'un certificat de médecin étaient obligés d'assister. « Vous êtes un Bulgare maintenant », était le cri constant, et il était clair que toutes les mesures possibles étaient prises pour imposer de force des idées bulgares au peuple. Ils essayèrent même d'instituer des amendes contre ceux qui parlaient le serbe. Jusqu'au dernier moment les Bulgares essayaient de faire croire aux jeunes gens qu'ils avaient perdu leur nationalité par l'occupation bulgare. On disait aux habitants des villes : « Vous êtes Bulgares maintenant, et lorsque les Alliés viendront, ils vous interneront comme des Bulgares ».

Des rapports provenant d'une source autorisée démontrent que la cruauté raffinée d'une telle propagande, combinée avec la torture physique imposée à toute la population autour d'eux, avait un profond effet sur l'esprit des enfants et qu'elle aura des résultats très sérieux sur l'avenir de la race serbe.

VII. Information obtenue de Rougea Atchimovitch, âgée de 19 ans, donnée en français, et couvrant la période de 1915 à 1918.

Elle déclara que de grands nombres d'intellectuels de Vranyé avaient été tués et qu'un système monotone et cruel de propagande fut institué. A la

suite de différentes discussions qu'elle avait eues avec des Bulgares, elle considère que cette propagande ainsi que les atrocités étaient la conséquence directe d'ordres militaires et d'ordres donnés par le Roi Ferdinand. Elle parla de la propagande comme étant une conséquence des atrocités. Elle nous raconta la destruction des livres, l'ouverture des écoles bulgares, le système des concerts. Lorsque les comitadjis s'insurgèrent, leur arrivée fut faite le prétexte pour de nouvelles tueries. Toutes les personnes intellectuelles qui étaient encore en vie furent accusées de soutenir les rebelles et furent tuées.

Rougea Atchimovitch nous fit l'effet d'être une jeune fille de grande intelligence et habileté. Son rapport et les commentaires supplémentaires de sa mère et de sa sœur étaient toujours soigneusement francs et mentionnaient tous les actes de bonté qu'elle avait reçus des Bulgares individuels.

Ceci nous amena à croire implicitement toutes les déclarations qu'elle nous fit. Elle nous sembla être un exemple typique de l'effet de l'attitude bulgare envers la classe supérieure des jeunes filles serbes. La peur confinait ces jeunes filles pour la plus grande partie de chaque jour dans leurs maisons, des relations sociales cessèrent en fait d'exister, et la tension résultant de la stricte détention et de la terreur qu'il fallait cacher, a eu pour effet de détruire la vitalité de ces femmes et de les réduire à une condition de nervosité pitoyable. Dans le cas rapporté ici ceci était accentué par le fait que Rougea s'était imposé la tâche d'agir comme protectrice et médiatrice de sa famille envers les Bulgares, tâche qui était en même temps et plus facile et plus dangereuse à la suite de sa personnalité intelligente et attractive.

VIII. Témoignage reçu de Zorka Georgévitch à Skoplié, le 14 janvier 1919. (Traduit en français et anglais par un interprète).

Du temps des victoires bulgares en 1915, Zorka Georgévitch se trouvait à Prizrène avec son mari et un enfant de trois ans. Leur domicile était à Skoplié. En corrompant à force d'argent des fonctionnaires bulgares, ils réussirent à atteindre Skoplié. Leur mobilier avait été caché par une sœur et ils purent s'installer en paix pour quelque temps. Pendant cette période un second enfant fut né. Deux fois ils payèrent de fortes sommes à la police bulgare pour être laissés en paix, mais, à la fin, ils furent arrêtés et menés en prison. Ici ils furent battus tous les deux en présence de leurs enfants. Peu de temps après ils furent remis en liberté parce que l'aîné de leurs enfants était mourant, principalement à la suite de la terreur qu'il avait ressenti. Ils furent de nouveau laissés en paix assez longtemps, mais leur liberté arriva trop tard pour sauver leur enfant qui mourut quelques jours après leur retour chez eux. Afin de pouvoir rester à Skoplié, la femme vendit son mobilier et

vécut du produit de la vente. Plus tard, lorsqu'elle était de nouveau enceinte, elle fut emmenée devant l'autorité militaire, mais en invoquant l'état délicat de sa santé elle réussit à être remise en liberté et fut laissée tranquille à la maison jusqu'au mois d'août 1918. Alors elle fut de nouveau arrêtée malgré sa situation de santé et battue 40 fois avec les mains enchaînées. Elle implora ses bourreaux de lui laisser la vie, et la police qui avait procédé à sa torture l'envoya au commandant militaire, lequel lui dit : « Non, vous êtes condamnée à mourir et vous devez retourner ». Les deux après-midi suivants elle fut menée par la police à travers la ville, afin de terroriser les femmes. Plus tard elle fut envoyée, à pied, avec une troupe de soldats serbes prisonniers, par les montagnes à Koumanovo. Le voyage à Koumanovo dura 2 nuits et un jour, et elle fut envoyée encore plus loin, mais par pitié pour sa condition, les soldats qui l'accompagnaient firent une collecte pour corrompre le chef de transport qui lui permit, ainsi qu'à 4 soldats blessés, de retourner en automobile à Koumanovo. A son arrivée ici elle trouva les habitants tellement terrorisés que personne n'osa lui offrir un abri, mais enfin un riche Turc l'a pris en pitié et la cacha avec des soldats serbes dans sa maison, où elle resta, en sécurité, jusqu'à l'entrée des Alliés à Skoplié.

SOMMAIRE.

L'impression générale des choses que nous avons vues est difficile à être exposée dans un sommaire, mais nous avons noté :

I. Dommage matériel causé par les Bulgares.

a) Le nombre des maisons détruites par le feu d'artillerie et par des incendies ordonnés par les Bulgares est considérable ; en outre beaucoup de maisons tombent en pièces à cause du manque de matériel pour les réparer.

Ceci, ainsi que le pillage commis par les Bulgares pendant leur occupation et leur retraite, cause et causera, pour quelque temps encore, beaucoup de souffrances parmi les femmes et ne leur permettra pas, encore pour beaucoup de mois, de résumer leur vie domestique normale.

b) Manque de nourriture :

Nous n'avons pas vu d'exemple de manque de nourriture, mais nous avons entendu beaucoup de rapports sur ce manque dans des localités voisines. Il semble que la nourriture soit très rare à Prokouplié, et, en général, partout elle ne peut être obtenue qu'à un très haut prix.

c) Manque de vêtements :

Partout nous avons entendu parler de manque de vêtements. Le Serbian Relief Fund nous a informées à Niche qu'ils distribuaient chaque jour des

vêtements, et qu'ils avaient trouvé le même besoin dans chaque ville et village qu'ils avaient visités. La détresse à cet égard était plus marquée dans les localités plus grandes que dans les petits villages. Cette rareté de vêtements est surtout la conséquence des pillages organisés par la soldatesque bulgare qui avait enlevé même les moyens de tisser et de faire de nouveaux vêtements. (v. III.)

II. Résultat des atrocités sur le système physique et nerveux des femmes.

Dans quelques cas (p. ex. Prokouplié, v. IV), nous avons vu les cicatrices et il était évident que les injures reçues causaient encore de grandes douleurs. Mais nous voudrions surtout relever le fait que partout où nous sommes allées, nous avons remarqué beaucoup d'apathie combinée avec la perte de la force morale pour recouvrer l'énergie.

CONCLUSIONS.

Nous voudrions surtout appuyer bien fort sur le fait que partout où nous sommes allées, nous avons remarqué chez les femmes et filles serbes avec lesquelles nous sommes venues en contact une attitude triste d'appréhension concernant l'avenir. Les souffrances endurées pendant les trois années de l'occupation ennemie ont sapé la vitalité des femmes du pays.

Partout nous avons entendu et vu des preuves du haut courage avec lequel elles ont résisté au terrorisme et à la propagande des Bulgares et des Allemands. Déprivées du soutien de leurs hommes (qui étaient tous sur le front, en exil ou tués), réduites à la pénurie, — car si elles avaient de l'argent, elles n'osaient pas le dépenser, de peur qu'il ne leur fût volé — vivant, comme elles le faisaient, dans des conditions d'anxiété et de contrainte, elles ont pourtant rudement lutté pour conserver leur indépendance nationale et risqué des dangers physiques afin de conserver intact pour leurs enfants l'esprit national.

Maintenant que la tension a été relaxée, que la terreur a passé, elles ne semblent pas encore réaliser que de meilleurs jours vont arriver. Pendant l'ocupation elles n'avaient pas perdu espoir ; nos observations nous suggèrent l'opinion qu'aujourd'hui où elles manquent tant de vitalité physique et sont mentalement si fatiguées, elles sont incapables de former des plans définitifs pour l'avenir.

Elles parlent toutes de l'Angleterre comme d'une amie et comme de leur espoir.

Des idéals sociaux anglais et les méthodes anglaises d'éducation ont complètement captivé leur imagination. Il est clair qu'elles désirent une meil-

leure éducation, une meilleure application des mesures sanitaires, etc., mais, à moins de recevoir un encouragement et un soutien pratique d'Anglaises, il est douteux qu'elles réussissent de se relever de l'apathie dans lequel elles ont sombré — un état qui, vu leur conduite courageuse pendant la guerre, ne peut être attribué qu'au traitement auquel elles ont été soumises si continuellement et si cruellement par les envahisseurs bulgares.

N° 54

RAPPORT DE Mr G. A. GEORGIADES, AVOCAT HELLENE (EXTRAITS)

... A mon arrivée au camp de Tirnovo j'y rencontrai une trentaine de prisonniers de guerre français de l'armée d'Orient, quelques prisonniers russes, dont deux officiers, quelques roumains, également prisonniers de guerre, une trentaine d'officiers serbes et un très nombreux contingent d'internés civils serbes. Quelque temps plus tard furent conduits plusieurs autres groupes d'internés serbes, ainsi que trois officiers hellènes dont deux internés et un prisonnier de guerre, et enfin de nombreux convois d'internés hellènes, tous civils, provenant des régions macédoniennes de Serrès, Cavalla et Drama.

Le traitement des divers groupes d'internés Hellènes, Macédoniens et des Serbes, séjournant dans le camp ou s'y trouvant de passage, était inhumain au suprême degré. Les autorités bulgares étaient animées à leur égard de la plus atroce haine,et tous leurs actes au sujet de ces malheureux captifs en portaient le cachet. Plusieurs groupes de civils de ces deux nationalités ont été emmenées à Tirnovo pendant l'hiver 1917-18 et y ont périodiquement séjourné pour être réexpédiés après quelque temps à diverses corvées. Les Serbes provenaient des localités de l'ancienne Serbie et de ses nouvelles provinces macédoniennes ; quant aux Hellènes, ils étaient originaires des régions macédoniennes de Serrès, Drama, Cavalla, si imprudemment et si criminellement abandonnées par l'ex-roi et sa camarilla, entre les mains de leur bourreaux séculaires.

L'alimentation fournie à ces internés par l'administration du camp, était absolument insuffisante, d'autant plus qu'ils étaient obligés de travailler toute la journée et que beaucoup d'entre eux se trouvaient dans un état de santé lamentable. Elle consistait en une faible ration de pain de maïs, tout d'abord de 600 grammes par jour, réduite successivement à 400 et à 300 grammes, ainsi qu'à une soupe dite de haricots, mais ordinairement sans haricots. Très

souvent, cette dernière était remplacée par une soupe de piments, qui avait le désavantage d'atteindre les reins, si sensibles déjà par suite de surmenage, des corvées et de l'état délabré de santé. C'est pourquoi les maladies des reins, la néphrite aigüe et la mort qui très souvent s'en suivait, étaient à l'ordre du jour.

La grande majorité de ces internés était dépourvue de moyens de subsistance, soit qu'ils les aient épuisés depuis leur déportation, soit qu'ils en aient été dévalisés pendant leur captivité et qu'ils ne se trouvaient plus en état de les renouveler. D'ailleurs, la situation de la plupart d'entre eux dans leur pays respectifs était complètement ruinée. Ceux qui se trouvaient encore en état d'être secourus par les membres de leurs familles restées au pays natal, ne pouvaient pas correspondre et encore moins faire venir de l'argent, les autorités bulgares s'y opposant.

Les Hellènes particulièrement, ne pouvaient pas communiquer avec les régions de la Grèce non souillée par les pieds des Bulgares. Ce n'est que vers la fin de notre séjour à Tirnovo au mois de mars, que les Serbes ont commencé à recevoir quelques colis d'approvisionnement de chez eux, et que des Hellènes ont pu également faire venir par des moyens indirects, de l'argent et des effets de leurs foyers respectifs. Les malheureux internés ont ainsi traversé une très longue période de misère noire, car ils ne pouvaient pas compléter leur ration par l'achat d'aliments supplémentaires chez les paysans ou chez les soldats. On voyait ainsi souvent des affamés traîner leurs pas à la recherche d'une faible assistance chez ceux de leurs camarades qui étaient relativement en état de les secourir un peu ; et comme cette assistance individuelle ne pouvait guère répondre aux besoins impérieux de tant d'estomacs souffrant d'inanition, on avait quelquefois le triste spectacle de voir des personnes en train de cueillir des herbes et des fleurs d'arbres ou ramasser les résidus de légumes destinés aux porcs qui appartenaient à l'officier et aux autres fonctionnaires bulgares du camp. Tant était grande la faiblesse et l'épuisement de beaucoup de ces malheureux captifs, que l'on voyait souvent des personnes réduites à l'état de squelettes — ceci sans exagération — qui avaient à peine la force de se tenir debout et de marcher.—Ils mouraient misérablement, soit dans leurs baraques, soit à l'hôpital de Tirnovo, s'ils avaient encore la chance d'y être conduits.

La mortalité était grande, surtout à l'arrivée au camp de quelque groupe revenant d'une lourde corvée. C'est ainsi que pendant l'hiver 1917-18, un grand nombre de ces malheureux, tous Serbes, chétifs, blêmes, exténués, souffrant de dysentrie, ont été conduits à Tirnovo et y sont morts. Le Docteur Carantinos a travaillé de son mieux à les sauver dans la mesure du possible.

Mais tel était leur épuisement que ses soins n'aboutissaient que fort rarement au résultat désiré.

Selon leurs dires, ils avaient été nourris pendant plusieurs mois, alors qu'ils étaient en corvée, exclusivement avec des choux crus, sans pain, sans aucun autre aliment. Ceux d'entre nous — c'est-à-dire de notre convoi mixte — qui se sont trouvés à l'hôpital pendant cette époque, ont eu la triste occasion de voir chaque matin, pendant plusieurs heures, les cadavres à l'état de squelettes de ces malheureux êtres, gisant nus sur des brancards dans le couloir de la salle des malades, avant d'être transportés à la morgue. Malgré les injonctions du docteur, chef de la section, la domesticité bulgare ne se pressait pas de transporter ces cadavres ; elle préférait les laisser longtemps devant l'entrée de cette salle de malades qui étaient prisonniers ou internés, comme un spectacle, probablement d'encouragement !...

Les coups de bâton étaient à l'ordre du jour au camp. Ils étaient administrés comme mesure disciplinaire pour la moindre cause. Cette punition se faisait en public, à savoir au milieu d'un grand carré formé par tous les internés à l'appel matinal, en présence de l'officier du camp, capitaine Pétroff, qui y venait à cette occasion d'une façon solennelle, à cheval. Un soldat bulgare frappait les malheureuses victimes couchées le ventre sur la terre. Encouragé par ce procédé cruel du chef, le caporal de la garde du camp, un certain Ilia, se permettait à son tour de montrer à l'égard des Serbes et des Grecs une conduite encore plus dure. Muni d'un long et lourd bâton, il en frappait les convois des corvéables, soit quand ils sortaient du camp, soit quand ils y rentraient, chargés souvent de bois. Ayant ainsi inspiré la peur à tous ces malheureux internés, il réussissait à leur extirper de l'argent, chaque fois qu'il apprenait que quelqu'un d'eux en avait, sous prétexte de le faire dispenser de la corvée. L'exemple des supérieurs était, bien entendu, imité par les simples soldats. C'est ainsi que nous avons assisté à deux faits d'une cruauté dépassant celle du chef : une sentinelle ayant attrapé un interné Serbe, qui avait essayé de traverser pendant la nuit la haie du camp pour s'évader, l'a battu si fort à coups de crosse, que le malheureux a perdu toute connaissance ; on a dû le transporter à l'hôpital. Un autre soldat voyant qu'un interné grec ne pouvait pas, à cause de son état de santé, rester debout pendant l'appel matinal, lui donna un coup de baïonnette au ventre. Aucun des héros de ces actes ne fut puni.

Il est bien évident que si de pareils faits se passaient en plein camp en présence de tout le monde, des procédés encore plus inhumains étaient employés à l'égard des corvéables pendant qu'ils se rendaient à leur corvée ou qu'ils s'y trouvaient. N'osant pas protester, n'ayant pas le droit de faire de

réclamation, ils se bornaient à adresser de temps à autre des lettres anonymes à la Chancellerie du camp, la prévenant de leur intention de s'évader si ses procédés ne cessaient pas.

La malpropreté régnait dans les baraques du camp de Tirnovo d'une façon indescriptible. Elle rivalisait avec celle des internés eux-mêmes. C'était principalement la conséquence du manque d'eau, car le camp était dépourvu de toute source, de tout puits et de toute canalisation. Les internés étaient obligés d'y transporter avec des bidons une certaine quantité d'eau, qu'ils allaient chercher à une distance de plusieurs kilomètres. Mais cette quantité ne suffisait ordinairement que pour les besoins de la cuisine. Les internés en avaient à peine pour se débarbouiller et pas du tout pour laver les planches à coucher des baraques. C'est avec la plus grande difficulté que nous parvenions à en trouver un peu pour faire laver notre linge. Mais la grande majorité des internés était dépourvue de ce luxe. L'administration du camp se bornait à faire désinfecter de temps à autre, à la machine de l'hôpital, les haillons qui couvraient la nudité de ces infortunés. Mais étant données les conditions de la malpropreté, la désinfection ne produisait aucun résultat. C'est ainsi que les insectes parasites de toute espèce constituaient le décor de leurs baraques tout en étant les compagnons inséparables de leurs corps et de leurs vêtements. Aussi la psore était-elle de plus en plus fréquente dans les rangs des internés.

Cet état de malpropreté et de contamination était dû aussi à l'entassement de très nombreuses personnes dans chaque baraque ; seules celles des officiers et les nôtres (celles de notre convoi mixte) faisaient exception.

Pendant l'hiver, c'était la neige qui nous faisait souvent sortir de l'embarras causé par le manque d'eau.

J'ai eu déjà l'occasion de parler ci-dessus des difficultés que Serbes et Hellènes avaient pour correspondre avec leurs familles, et en général avec leurs pays respectifs, pendant que les autorités locales n'apportaient pas d'entraves aux prisonniers français, ni pour correspondre, ni pour faire venir des aliments. C'est grâce à M. Sartorius et à M. Mayer, délégués d'une association neutre pour la protection des prisonniers de guerre et des internés civils, établie à Sophia, rue Alexandre 1er, que vers le mois de mars dernier de nombreux internés de notre camp ont pu se mettre en contact avec leurs familles et en recevoir de l'argent et des effets d'habillement. Le dernier des délégués susnommés est venu également à la même époque au camp, apporter le premier secours pécuniaire de la part de la Légation de Hollande, qui était chargée de la protection des Serbes et des Hellènes. Le mois suivant, il a jugé plus avantageux pour les intérêts des internés qui étaient, d'ailleurs, du même avis, de mettre le montant total mensuel de ce secours à la disposition du chef de

camp pour améliorer la quantité et la qualité de la soupe. Une courte expérience a cependant prouvé que ce procédé n'était pas le meilleur, et qu'il était plutôt bon pour remplir d'argent la poche des Bulgares et soigner leur estomac. En effet, la somme en question fut empochée par l'officier du camp et par quelques autres Bulgares, qui ont vendu leurs porcs pour l'amélioration de la soupe du camp, mais l'estomac des internés n'a senti presqu'aucune amélioration de la nourriture.

Ce sont les soldats de notre garde et les fonctionnaires Bulgares de la Chancellerie du camp qui avaient l'avantage de s'en rassasier.

Un interné Serbe, agronome de profession, membre du Comité mixte de surveillance pour ce mode de secours, s'étant permis d'en critiquer la gestion, fut puni par le capitaine Pétroff de plusieurs jours de prison. Nonobstant cette mesure on a dû revenir au premier procédé le mois suivant, en payant individuellement à chacun une certaine somme selon sa qualité. Ce secours malheureusement très faible en lui-même, n'a amélioré que d'une façon insignifiante la situation des internés, car aussitôt que l'argent arriva au camp, le prix des denrées que l'on commençait d'ailleurs à trouver très difficilement, fut poussé vers la hausse par les soldats Bulgares qui servaient ordinairement d'intermédiaires dans ces transactions. On payait, par exemple, un kilog de farine de maïs, à raison de cinq levas (francs bulgares) pendant que, en ville et dans les villages, les habitants l'achetaient au prix normal. Un secours mensuel de 15 levas fourni à de simples citoyens — les officiers touchaient 100 levas et les fonctionnaires, employés d'Etat, 50 levas — ne leur permettaient d'acheter que 3 kilog de cette farine, ce qui correspondait à une bien faible augmentation de 100 grammes de farine par jour.

Cette exploitation des internés n'était pas le fait seulement des soldats de la garde et des autres fonctionnaires bulgares. L'officier lui-même Pétroff, déjà nommé, en était l'exemple. Celui-ci ne suivait pas la tactique de son remplaçant provisoire, le lieutenant Batsabaroff, déjà également mentionné ; il n'extorquait pas directement de l'argent aux internés. Sa source principale de gain était la cuisine. Pour dire la vérité, pendant le court interim de la gérance de Batsabaroff, la soupe aux haricots avait été très sensiblement améliorée. Mais, pendant tout le temps de la présence de Pétroff, ce sont ses porcs qu'il élevait dans le camp même, qui profitaient largement de la cuisine, au préjudice de l'estomac des prisonniers. Djuro, un vieux captif Serbe de Morava, qui soignait ses porcs, venait souvent nous dire confidentiellement qu'une partie importante de la nourriture des porcs était fournie par la cuisine du camp, à part les résidus destinés à cet usage.

Vu cet état de choses, l'avis unanime des internés, que M. Mayer n'a pas tardé de partager, était que l'on devait organiser à l'étranger un service d'alimentation pour les prisonniers et les internés, à savoir : expédier aux différents camps des Serbes et Hellènes, des aliments ainsi que des effets d'habillement, acompagnés si possible d'une mission neutre pour surveiller leur distribution. Etant parti pendant le mois de mai, je ne suis pas en état de savoir si ce projet a pu être réalisé, car il paraît qu'il rencontrait de grandes difficultés près le Gouvernement Bulgare.

Pendant que tout autour de nous et en général dans tous les camps de concentration des internés Serbes et Hellènes et dans les localités de l'exercice des corvées auxquelles ils étaient assujettis en Bulgarie, se déroulaient des actes et des faits dont une bien faible partie est exposée plus haut, faits tendant à l'extermination des deux races des régions occupées militairement par les Bulgares, la presse de Sophia que nous suivions régulièrement publiait des articles réitérés par lesquelles les propagandistes bulgares s'efforçaient de démontrer le caractère purement bulgare de la population de ces régions. C'est ainsi que l' « Echo de Bulgarie » avait publié à ce moment-là une série d'articles pour prouver l'inexistence des Serbes dans le pays de Morava, dont les malheureux habitants périssaient dans les conditions et les circonstances sus-exposées, loin de leurs foyers. Le même journal a ensuite inséré une autre série d'articles pour prouver qu'il n'y avait pas de Grecs dans les régions de la Macédoine orientale hellénique. L'auteur évitait pourtant de dire ce qu'étaient devenus les habitants hellènes de ces contrées. Et nos compagnons étrangers disaient souvent qu'il fallait visiter les camps pour voir qu'il y a encore des Grecs macédoniens, malgré leur extermination par la faim, par la corvée et les mauvais traitements.

Il n'est pas superflu d'ajouter que la Dobroudza roumaine était aussi l'objet de la même politique de la part de la presse bulgare et que, en définitive, la Bessarabie à la veille de la conclusion de la paix de Bucarest, avait commencé également à intéresser les journaux de Sophia, qui parlaient avec un vif intérêt des populations bulgares habitant cette dernière contrée ! Et quand un peu avant notre départ de la Bulgarie, la tournure des opérations militaires ne permettait pas d'espérer une victoire de l'Allemagne et de ses alliés, une partie de la presse bulgare suivait une autre tactique, celle de flatter les Etats-Unis d'Amérique dans l'espoir de s'assurer leur appui dans l'affaire macédonienne. C'est ainsi que l' « Echo de Bulgarie » avait publié une série d'articles dont l'auteur, Stepanoff, diplômé de Robert Collège de Constantinople, tâchait de prouver que les missionnaires Américains avaient reconnu le caractère bulgare de la Macédoine. Spectateurs passifs de ce qui se passait

autour de nous dans un but prémédité d'extermination de notre race en Macédoine, nous avons été aussi des lecteurs tacites de cette politique, qui avait l'audace de parler de l'inexistence des Macédoniens grecs.

Je ne devrais pas passer sous silence dans cet exposé combien étaient inébranlables la foi et la conviction de nos congénères de Macédoine, ainsi que celles des Serbes, nos braves compagnons d'exil, en la victoire finale du Droit contre l'Arbitraire et l'écrasement de la barbarie par la civilisation. Quelques-uns d'entre eux faisaient, au mois de mai dernier, des paris que dans six mois on serait rapatriés ! Et voilà que, les évènements leur ont bien donné raison...

N° 55

DECLARATION.

J'ai été fait prisonnier sur la Belasica le 17 septembre 1916, et envoyé à Haskeuy avec plusieurs autres officiers serbes. Une année après une Commission Internationale étant venue inspecter le camp de prisonniers obtint de nous transférer à Phillippople. Nous dûmes endurer de longues privations, et les soldats dûrent travailler aussi plusieurs fois à jeun. Bien que tous les prisonniers étaient traités avec la même dureté, les prisonniers Serbes et Roumains étaient malmenés le plus. A Haskeuy nous étions 600 officiers, de toutes nationalités, dans une même baraque. Plusieurs prisonniers sont morts à cause des privations. Immédiatement après l'armistice avec la Bulgarie, j'ai entendu parler que 250 Serbes devaient être rapatrier, mais à l'appel il en manquait cent.

Fait à Salonique, le 14 novembre 1918.
Sous-lieutenant, INFANTINO CORRADO.
(de l'Armée italienne),

N° 56

Skoplié, 13 janvier 1919.

Nous soussignés, Pierre Dufaux et Jean Martin, certifions nous être rendus à Prokuplié le 6 janvier 1919. Nous y avons été mis en présence de 17 hommes, femmes et jeunes gens des villages voisins, notamment de Dobro-

titche, dont les récits nous ont été traduits par M. Yanitsch, professeur de théologie.

Des déclarations concordantes de ces 17 personnes, il résulte que pendant la première période de l'occupation bulgare, la population serbe a été l'objet de vexations de tous genres de la part des Bulgares. Dès que la révolte a éclaté, la répression a été d'une cruauté horrible, sans distinction de sexe ni d'âge, femmes et enfants étant martyrisés lorsqu'ils ne pouvaient indiquer où s'étaient réfugiés les hommes poursuivis par les Bulgares.

Une vieille femme nous raconte qu'elle avait trois fils, dont deux furent tués, et le troisième, âgé de 13 ans, a eu la tête coupée.

Le maire de Dobrotitche nous expose que les Bulgares ont donné l'ordre de réunir les Serbes du village pour combattre leurs propres compatriotes et réclamé, à son village, une contribution de 10.000 francs. L'un des hommes présents nous déclare que les Bulgares lui ont volé 4.600 francs. Deux enfants ont été battus parcequ'ils ne pouvaient indiquer où s'étaient réfugiés les soldats Serbes. Les cruautés ont été exercées dans ce village par des officiers et soldats du 25e régiment bulgare.

Mme Vassilia Micatchévitch, à Dobrotitche, a vu son enfant emmené par les Bulgares ; cet enfant, âgé de 12 ans, a été massacré, et les soldats bulgares sont revenus dire à la mère qu'avant de le tuer ils avaient préalablement arraché les yeux et les dents de l'enfant.

Une autre femme a retrouvé, massacré, le corps de son enfant de 15 ans que les Bulgares avaient emmené.

Mme Julka Angelina Ivesitch, dont la mère a été brûlée vive, a été elle-même horriblement maltraitée : un soldat bulgare s'est assis sur sa poitrine, tandis qu'un autre, ayant rougi une pelle au feu, lui a brûlé tout le bas-ventre et les cuisses jusque près des genoux ; saisie par le nez, elle a également été violemment heurtée contre un mur et a perdu connaissance. Tous ses biens lui ont été pris par les Bulgares.

Mme Perunica Viditch, de la même localité, fait une déclaration identique en ce qui concerne les brûlures et la méthode barbare employée par les soldats. Elle ajoute que le prétexte invoqué par les Bulgares a été la participation de son mari (lequel a été tué) à la révolte. Afin de chercher à obtenir d'elle des renseignements, les Bulgares lui ont annoncé trois fois qu'elle allait mourir et ont tiré sur elle à blanc ; puis ils l'ont couchée dans une tombe et ont commencé à la recouvrir de terre. « Depuis que le corbeau est noir, dit-elle, jamais le monde n'a vu telle barbarie ». Comme noms d'officiers Bulgares, elle se souvient du prénom de l'un d'entre eux, Ivan, et du nom d'un autre Itskof.

Après ces déclarations, nous avons constaté *de visu*, sur le corps de plusieurs hommes présents, des cicatrices de nombreux coups de baïonnettes, et, sur le corps de ces deux dernières femmes, les cicatrices très profondes de brûlures qui ont complètement déformé le bas de leur corps : ventre, bas-ventre, et intérieur des cuisses.

Les constatations que nous avons faites concordent exactement avec les récits que nous ont fait préalablement les victimes.

En foi de quoi nous avons signé :

PIERRE M. A. DUFAUX, (*Représentant de la « Suisse »*).

JEAN MARTIN, (*Représentant du « Journal de Genève »*).

D.

DOCUMENTS BULGARES

D.

DOCUMENTS BULGARES

N° 57

AU MINISTRE PRESIDENT D-r RADOSLAVOV.

A Sofia.

Le soussigné, au nom des citoyens de la ville d'Ohrid, croit fermement que le gouvernement, qui a donné l'ordre d'envoyer les antiquités historiques d'Ohrid pour le musée de Sofia, accomplira strictement la promesse donnée, que si les circonstances le permettent, il rendra à notre ville toutes les antiquités qui ont été jusqu'aujourd'hui emportées. Le soussigné prie que cet ordre ne soit pas appliqué aux icônes qui sont sur l'iconotase de notre église de Saint-Clément, de même que de faire rendre immédiatement la porte du Sanctuaire du même iconotase. Nous nous engageons de préserver les icônes et la porte de tout dégât éventuel, comme nous avons fait jusqu'à présent. Nous déclarons ne pas permettre le vol dans le temple, vol commencé par un ordre injuste avec lequel on a voulu nous priver des antiquités pour nous très précieuses. Le même ordre voulait nous enlever la possibilité de donner à nos âmes, par des prières, des soulagements dans ces moments de haute importance. Nous attendons votre juste réponse à notre prière bien humble.

Le Metropolite d'OHRID :

Boris.

Les surveillants du temple de Saint-Clément :

Le Président : Giourge Budev, prêtre ; Pandé Boyadjiev ; Anastas Bochnakov ; Kl. Kalaydjiev ; Iv Altchev.

N° 58

TELEGRAPHE MILITAIRE N-o 352.

TELEGRAMME.

Au Commandant Alexinatz.

Reçu de.....
Date 3. XI. 1915.
Signature du fonctionnaire : V. Ar.
Remis à Prokouple N-o 50.
Mots 35. 3. XI. 1915. 8 H. matin.

Détails officiels.

Appliquez au personnel sanitaire Serbe, et même aux blessés Serbes la plus sévère surveillance et ne leur permettez pas le libre mouvement.

Le chef de la 6 division :
Colonel POPOW.

N° 59

AU COMMANDANT DU 9e RÉGIMENT D'ÉTAPE

Faites traiter en prisonniers de guerre tous les hommes valides de 18 à 50 ans habitant les régions conquises : ceux qui sont pris par les unités de combats, envoye-les à l'Etat-Major de la division ; ceux qui sont pris par des unités de l'arrière, envoyez-les aux commandants d'étape pour qu'ils soient dirigés dans l'intérieur du Royaume. (Conformément à l'ordre N° 866 du 5 novembre 1915).

Le Chef de l'Etat-Major de la 9e Division,
Signé : Lieut.-colonel, MUSTAKOV.

N° 60

COMMANDEMENT D'ETAPE, KRIVA PALANKA 20 XI. 1915.

ORDRE.

N-o 18.

En se basant sur la dépêche du chef des institutions à l'arrière de la 2e armée N-o 324 du 19 du mois courant, j'ordonne, pour la dernière fois :

1) Celui qui connaît où se trouvent les biens sans propriétaires doit l'annoncer, dans un délai de deux semaines au chef des finances ici, ou à ce Commandement, pour être enregistrés et confisqués.

2) Celui qui possède des biens sans propriétaires doit les remettre aux autorités ci-haut mentionnées dans le même délai.

3) Après l'expiration du délai, de deux semaines, la perquisition aura lieu. Ceux qui n'auraient pas exécutés mes ordres seront traduits au tribunal militaire pour être jugés.

4) Que cet ordre soit annoncé à la population par le crieur public.

Le Commandant d'étape :
Lieutenant POPOW.

N° 61

PREFECTURE DE POLICE DE SKOPLIE

Ordonnance.

N° 13.

Conformément à l'ordonnance du Préfet du département de Skoplié, en date du 5 Décembre N° 587.

J'ordonne :

1. Les Serbes ayant pu obtenir l'autorisation de séjourner temporairement dans la ville, pour raisons de santé ou d'autres causes méritant considération, ne doivent circuler dans la ville en groupe ni sortir de leurs de-

meures qu'au cas de nécessité d'extrêmes urgence ; et encore, n'aura droit de sortir, de faire des achats qu'une seule personne indiquée par la famille, et personne d'autre.

2. Tous les habitants de Skoplié, aussi bien dans les établissements publics que partout ailleurs, doivent parler la langue bulgare pure, sans quoi leurs requêtes ne seront pas prises en considération.

3. Il est interdit de parler et d'entendre parler la langue serbe dans la rue.

Toute infraction à la présente ordonnance sera punie conformément aux prescriptions des lois du Royaume.

Je charge MM. les Commissaires de Police de Skoplié de l'exécution du présent ordre.

Skoplié, le 9 Décembre 1915.

Le Préfet de Police : S. ZLATAROFF.
Le Secrétaire : V. ANASTASSOFF.

N° 62

AU COMMANDANT DE LA CIRCONSCRIPTION DE LA 2e DIVISION DE THRACE.

Ministère de la Guerre. Philipopoli.
Section d'inspection.
N° 7111.
Sofia, le 15 décembre 1915.

Sur l'ordre de Monsieur le Ministre, le Ministère de la Guerre a l'honneur de vous informer, mon général, que les prêtres, instituteurs, officiers, anciens députés et toutes les autres personnes suspectes ou indésirables, arrivant des anciens territoires serbes doivent être dirigées dans l'intérieur de notre Royaume, notamment dans les villes de Kazanlouk, Karlovo, Exi-Djoumaïa, Kazli-Aagatch, Haskovo et Kerdjali ; elles y seront traitées en prisonniers de guerre et les intendances provinciales se chargeront de leur alimentation. Toutes ces personnes pourront être utilisées aux travaux.

Le chef du bureau, attaché à l'Etat-Major général,
Général-Major BRADISTILOF.
Le chef de la section d'inspection,
Commandant DIMITRIEF.

N° 63

CONFIDENTIEL

Etat-Major
de l'inspection militaire
des régions de Morava.
N° 1983

N° 1223
16 — V — 1916.

Au Commandant de la 3e brigade, 1re division, Nisch.
Au Commandant de Nisch et au Commandant de la 3e brigade, 6e division, Zajetchar.

Aux Préfets des départements de : Nisch, Vrania, Pojarévats, Pirot, Zajetchar, Tchoupria.

En se basant sur l'ordre de l'état-major de l'armée des opérations N° 7438 du 3 du mois courant, je vous ordonne de confisquer dans les institutions publiques, les librairies et les maisons privées tous les livres serbes, les tableaux et les cartes. Choisissez ce qui est le plus important de ces choses et envoyez-les au Ministère de l'Instruction Publique ; le reste brûlez. Les commissions formées, selon la possibilité, des personnes compétentes, doivent exécuter la révision des livres. Les livres qui peuvent être utilisés et ont pour nous une valeur historique, doivent être envoyés au Ministère de l'Instruction Publique. On doit finir ce travail vite et avec attention. Les librairies peuvent continuer à faire des trafics, mais exclusivement avec du matériel à écrire, des livres bulgares, des imprimés, et avec des livres en autre langue étrangère, sauf en Serbe.

Informez-moi de l'exécution de cet ordre.

Le Secrétaire :
MOUSTAKOV.

Le chef de l'inspection militaire des régions de Morava,
général-lieutenant : KOUTINTCHEV.

On envoie ceci en copie à MM. les Sous-Préfets pour leur orientation.

Vrania, 19, V, 1916.

Le Préfet : Dr I. DIMITROV.
Le Secrétaire : A. KRISTOV.

N° 64

PROCES-VERBAL (Acte).

En se basant sur la dépêche du président du conseil M. le Dr V. Radoslavov N° 17762 du 21 du mois courant, aujourd'hui le 28 novembre 1916, on a fait ce Procès-Verbal que les antiquités et les valeurs de l'église qui appartiennent à la ville d'Ohrid, ont été ramassées, emballées et envoyées à Sofia où elles seront gardées provisoirement au musée national. Ces antiquitées sont les suivantes :

1. Une icone de Jésus-Christ avec un laurier d'épines, don de l'archevêque d'Ohrid Dimitrié Homatian du XIIIe siècle, et

2. Une pierre tombale avec enseigne, et un chandelier en bronze, donnés comme cadeau, par l'archevêque de Justiniana Prima du 15e siècle.

Ce procès-verbal est écrit en 4 exemplaires et signé par les assistants : un pour le ministre président Dr V. Radoslavov, le second pour la préfecture d'Ohrid, le troisième pour la sainte archevêché d'Ohrid et le quatrième pour le Musée National de Sofia.

Ohrid. — Le Préfet du département d'Ohrid : R. Petrow ; Le Metropolite d'Ohrid : Boris ; Le Sous-Préfet d'Ohrid : P. Tchaoulev ; Le Secrétaire de la Préfecture : D. Ognénov ; Un citoyen d'Ohrid : S. Saradjov.

N° 65

Le département de Vrania,
N° 3991
Le 6 décembre 1916, Vrania.

V. N° 5583.
Le 6 décembre 1916.

A MM. les Sous-Préfets :

La section administrative et policière du Ministère de l'Intérieur et de l'hygiène, annonce par son acte N° 17961, du 25 novembre de l'année courante que tous les Sous-Préfets dans les régions de Morava ont oublié la langue bulgare et se sont approprié la langue serbe, car ils se servent dans leurs actes des mots serbes.

En vous informant de ceci, j'attire votre attention, Monsieur le Sous-Préfet, sur ce fait. Je suis décidé de demander la punition pour les coupables qui emploient les mots serbes dans le parler et dans l'écrit. Vous êtes envoyé d'exercer une influence sur la population, et non de subir vous-même l'influence de cette langue de brigands.

Le Secrétaire :
VÉLITCHKOV.

Le Préfet du département :
Dr Gl. ZAHARIEV.

N° 66

AU PEUPLE.

De la part de l'inspection militaire de la région de Morava.

Avant 40 ans, les Bulgares de la diocèse bulgare de Nisch, étaient à la tête du mouvement bulgare intellectuel, politique et religieux. Ce mouvement s'appelle dans notre histoire la « renaissance bulgare ». Par malheur ces meilleurs Bulgares des environs de Nisch — de la Morava bulgare — ont été, lors de la libération de la Bulgarie, séparés du corps bulgare et livrés aux Serbes.

Mais Dieu retarde et n'oublie jamais. Pendant ces 40 années, la Bulgarie grandissait, devint puissante intellectuellement et militairement et arriva à la possibilité de libérer aussi cette partie de la Morava bulgare.

Les Serbes, de l'ancien royaume serbe — de la Choumadia — envièrent cette liberté et abusèrent de notre attitude loyale, et surtout de cette autonomie communale que nous leur avons laissée. Organisés en bandes, ils se sont levés contre nos autorités. La population de la Morava bulgare mérite l'éloge d'avoir rejetté l'invitation de suivre l'exemple de certains bandits armés.

Cette insoumission des « Choumadintzi » s'est manifestée juste au moment quand les hommes aptes pour le service militaire de l'âge de 19 à 40 ans, ont été appelés non d'aller au front, mais d'aider, par leur travail, les combattants dans l'arrière.

Par suite de ce désagréable incident, je m'adresse au peuple et je lui ordonne :

1. De ne pas se laisser tromper par ces bandits. Tous les habitants de la région doivent remettre aux quartiers de police les armes jusqu'au 15 mars de l'année courante, à 6 heures du soir. Celui chez qui on trouverait une arme après cette date, sera jugé selon la loi des bandits, condamné à mort, sa maison brûlée, et sa famille déportée.

2. Celui qui ne se présenterait pas à la commission de recrutement ou bien celui qui, quoique recruté, ne se présenterait pas à son unité et se cacherait, *de même que les prisonniers qui se sont enfuis du camp*, seront considérés comme des bandits et jugés suivant la loi des bandits, s'ils ne se présentent pas jusqu'au 15 mars.

3. Le village qui cache les bandits, les soldats fugitifs et les prisonniers, leur donnant la nourriture, sera considéré comme un foyer de bandits et soumis à la punition prévue sous le N° 1.

4. Les citoyens paisibles qui exécutent tous les ordres de la loi et des autorités jouiront d'une pleine liberté et du secours de toutes les autorités.

Le 10 mars 1917, Nisch.

Le chef provisoire de l'inspection militaire
de la région de Morava :
Colonel PROTOGUÉROV.

N° 67

Arrondissement de Koumanovo
N° 1530
18 Avril 1917
Koumanovo

A MM. les Présidents des communes dans l'arrondissement de Koumanovo et aux commissaires de police.

J'ordonne à MM. les Présidents des communes et aux commissaires de police, de donner les instructions à leurs organes pour attraper et escorter jusqu'au bureau tous les Turcs et Albanais originaires de l'arrondissement de Vélés et âgés de 20 à 40 ans se trouvant dans mon arrondissement, et étant appelés au service militaire.

Le Sous-Préfet : St. MICHEV.
Le Secrétaire : St. Popov.

N° 68

Le Sous-Préfet de Koumanovo écrit le 7 mai 1917, N° 1950, au maire de la commune d'Orachatz : « Par ordre du Commandant du département militaire de Koumanovo du 8 courant, N° 2373, je vous communique, monsieur le Maire, le registre des jeunes gens habitant votre commune et nés en 1916 et 1917, qui, à la suite d'un second examen ont été déclarés aptes au service militaire par la Commission principale pour la revision des classes. Enjoignez à ces jeunes gens à se présenter devant le commandant du département militaire le 15 courant, à 7 heures du matin, qui les enverra faire leur services dans les régions de Bulgarie.

Faites-leur savoir que ceux parmi eux qui, ne se présenteront pas à l'endroit indiqué et à l'heure dite, seront considérés comme déserteurs en temps de guerre, de sorte qu'ils seront envoyés par force dans leurs unités *et leurs familles seront internées....*

N° 69

Ministère de l'Intérieur
et de
l'Hygiène Publique
2 — VII — 1917
Sophia
N° 8208

CIRCULAIRE.

A MM. les Préfets des départements de la Région de Morava et de la Macédoine.

En liaison avec N° 5195, du 5-I.

Le Ministère de l'Intérieur et de l'Hygiène Publique a été saisi, à plusieurs reprises, de plaintes provenant des habitants de la région de Morava et de la Macédoine contre la conduite brutale et incorrecte observée par les fonctionnaires, à leur égard. Certaines de ces plaintes ayant été contrôlées par des commissaires spéciaux, on a constaté à notre très grand regret des faits qui ne sont nullement flatteurs pour notre bureaucratie.

Vous ne devez pas ignorer, Monsieur le Préfet, qu'en procédant à la nomination du personnel destiné aux régions nouvellement occupées, le Ministère avait eu souci de nommer aux postes convenables des personnes intelligentes capables de faire régner l'ordre et la légalité dans la population avec laquelle nous nous efforçons depuis si longtemps de nous apparenter et de lui inspirer la conviction qu'elle fait partie d'un Etat constitutionnel. *Ces espoirs, sauf quelques exceptions rares, furent partout déçus. La conduite de nos fonctionnaires comparée à celle des fonctionnaires du régime antérieur, est nettement inférieure, et cela excite beaucoup contre le régime bulgare la population ignorante des campagnes et encore davantage les habitants des villes.*

Dans certains endroits, nos fonctionnaires ont observé une attitude absolument indifférente, et même hostile, envers les mœurs et coutumes de la population appartenant aux autres nationalités, comme Turcs, Albanais et autres.

Cet état de choses regrettable oblige le Ministère, Monsieur le Préfet, de vous prier d'inviter les organes administratifs relevant de votre autorité, tant dans la police que dans l'administration des communes, en toute responsabilité, de se comporter envers la population de la façon la plus correcte et courtoise, de respecter ses coutumes religieuses et de tolérer ses mœurs jusqu'au point où elles ne se trouvent pas en opposition avec les lois et la décence, de donner satisfaction aux revendications légitimes des habitants et d'éviter de recevoir une rémunération quelconque pour les services rendus.

Qu'on sache que chaque plainte sera vérifiée et qu'en cas où les griefs seraient fondés, les fonctionnaires seront impitoyablement suspendus de leurs fonctions et dirigés dans leurs unités militaires respectives.

Le secrétaire général, signé : TRIFONOFF.
Le chef du département, signé : St. KIROFF.

NOTE. — La lettre reproduite ci-dessus constitue un aveu du Gouvernement bulgare que les fonctionnaires ont commis de graves abus dans leurs fonctions, et que l'administration bulgare a été la pire de toutes.

Il est remarquable que le Gouvernement bulgare n'a pris aucune mesure tant soit peu énergique pour mettre fin à l'arbitraire et aux abus de ses fonctionnaires.

N° 70

Administration du
diocèse métropolitain
de Skoplié
N° 791
5 Juin 1917.
Skoplié.

Au Président du Comité de l'Aministration de l'Eglise,
à Tchoutcher.

Honorable frère,

Comme les peintures dans votre église sont détériorées et ont besoin d'être réparées, je vous engage à vous entendre avec le peintre Dimitri Zougrafoff, pour qu'il procède immédiatement à leur réparation. Vous prendrez les moyens sur l'excédent du budget. Si toutefois les sommes nécessaires ne peuvent pas être couvertes par la municipalité, vous recueillerez des dons.

J'invoque sur vous la grâce de Dieu, et je reste l'interprète de vos vœux auprès de Jésus.

Le métropolite de Skoplié,
Signé : NÉOPHITE.

Le cachet du siège métropolitain de Skoplié.

Reçu de la somme de trois cents lèves.

J'ai reçu de M. D. J. Tchelikoff la somme de trois cents lèves pour avoir exécuté trois portraits en l'église de la Trinité au village Tchoutcher.

Village de Tchoutcher
1/VII 1917.

ZOUGRAFOFF.

NOTE. — Une commission technique a constaté sur place que les travaux d'art dont il est question dans les deux documents cités ci-dessus consistaient à recouvrir les images des saints serbes avec des peintures reproduisant des saints bulgares.

N° 71

ORDRE.

De l'inspection militaire de la région de Morava N° 40.

Le 5 Juillet 1917, Nisch.

J'annonce aux autorités et aux habitants de cette région qu'il est, par mon acte de grâce du 10 Juin de l'année courante facilité à la plupart des coupables qui étaient dans les compagnies de guérillas, de devenir sages, de se repentir, de retourner à leurs maisons et de reprendre une vie paisible. Mais à mon grand regret, beaucoup d'entre eux n'ont pas voulu suivre mon appel. Continuant à vivre dans les forêts sous les armes, ils terrorisent la population paisible, attaquent ceux qui ont profité de mon pardon, tuent tout homme qui n'est pas de leur avis font du désordre et entraînent toute la région dans une situation dangereuse. Tous ces gens égarés ne désirent pas de bien au peuple ; mais ils se conduisent comme des ennemis qu'on doit poursuivre en appliquant contre eux les lois les plus sévères. Envers ces hommes, de même qu'envers ceux qui sont du même avis et qui les cachent, j'ordonne l'application des punitions suivantes :

Celui qui emploie les armes contre l'ordre existant ou celui qui participe dans des bandes sera considéré comme brigand et par conséquent fusillé. Ses biens seront confisqués au profit de la caisse d'état et sa famille internée.

Seront considérés également comme des brigands les personnes ci-dessous avec lesquelles il faut se conduire de la même façon : a) Tous les complices des organisations secrètes qui sont dirigées contre les autorités et l'ordre existant, de même que ceux qui agissent auprès des autres pour les faire entrer dans de telles organisations. *Tous les prisonniers de guerre et même ceux qui sont employés aux travaux qui fuiraient des camps des prisonniers ou des Commandements des ouvriers* ; b) *les internés qui s'enfuiraient de l'endroit qui leur est fixé pour vivre* ; c) *ceux qui se cachent et ne se présentent pas aux Commissions voulant éviter d'être employés aux travaux.*

REMARQUE. — Les personnes sous a) ne seront pas punis comme brigands si elles sortent des organisations secrètes et se présentent volontairement aux autorités. On se conduira de la même façon envers les personnes sous b) et c) qui se présenteraient volontairement aux autorités.....

N° 72

ROYAUME DE BULGARIE
Ispection militaire des
contrées macédoniennes.
N-o 28859.
Le 6 Aout 1917. Skoplié.

Au chef du dépôt des prisonniers
Vélès.

Donnez l'ordre pour faire des protocoles à l'occasion de la fuite des prisonniers qui vous sont donnés pour le travail ; dans ces protocoles on doit affirmer que les prisonniers voulaient partir dans les régions de Morava pour former des bandes dans le but d'attaquer et de tuer les habitants et les patrouilles à la frontière, de même que de détruire nos ponts militaires.

D'après l'ordre.

Le chef d'Etat-Major des régions,
Colonel : PETEV.
Le second adjudant-lieutenant,
D. TOURANOV.

NOTE. — Il est remarquable que les autorités attribuent aux prisonniers inculpés de tentative d'évasion de faux prétextes de fuite, sans les avoir soumis à aucun interrogatoire.

Ce procédé a pour but de justifier les exécutions arbitraires des prisonniers.

N° 73

ROYAUME DE BULGARIE.
9e division d'étape.
N-o 10497.
Le 7 Septembre 1917.
Vélès.

Aux Commandants du 1 et 2 bataillons.
Ici.

En informant les Commandants de bataillons que la censure à Vélès par son rapport N-o 248 avertit de l'arrivée d'un grand nombre de lettres de la part des soldats originaires des régions de Morava et affairés dans le régiment,

qui sont écrites en langue serbe et que la censure n'expédie pas, — j'ordonne de faire savoir à ces soldats de Morava, qu'ils doivent écrire leurs lettres en langue bulgare, autrement celles-ci n'arriveront pas aux lieux de destination.

Le Commandant du régiment
Adjudant-lieutenant,
Colonel MASLINKOV.

N° 74

ROYAUME DE BULGARIE
ARRONDISSEMENT DE KOUMANOVO.
N-o 3318.
Le 11 VII 1917 ; Koumanovo.

A Monsieur le Président de la commission de trois membres, au village de Dovézéntsé.

Envoyez-moi, Monsieur le Président, le 14 du mois courant au matin six Serbomanes suspects de votre commune qui seront envoyés pour le travail à la gare de Vélès. Ils doivent prendre avec la nourriture de deux jours et l'habillement.

P-r le Sous-Préfet :
VELITCHKOW.
P-r le Secrétaire :
DIMBAKOV.

N° 75

CIRCULAIRE.
Urgent.

A MM. les maires de villages et les prêtres de paroisses dans le rayon du commissariat confié à mon administration.

J'engage MM. les maires d'inviter les prêtres de leurs paroisses respectives de porter à la connaissance des habitants des villages qu'il leur est

désormais interdit de faire des gâteaux pour leurs fêtes. A la place de ces gâteaux, on doit faire des oublies, c'est-à-dire des paints bénits.

Je tiendrai les maires et les prêtres personnellement responsables pour la non-exécution du présent ordre.

Le 24-X-1917.
Kroutchévichté.
Reçu le 25-X-1917.
Pour joindre au n° 666 D. 13.

NOTE. — L'interdiction de faire des gâteaux vise la célébration de la Slava, fête que, parmi tous les Slaves, les Serbes seuls ont conservée. Les pains bénits restent permis parce que au point de vue de la Slava ils n'ont aucune signification.

N° 76

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Vélès.
N-o 6682.
Le 3 novembre 1917, Velès.

TRES URGENT

A MM. les Présidents des commissions de 3 membres dans l'arrondissement.

Je vous informe, Monsieur le Président, que le lundi le 5 du mois courant à 10 heures du matin arrivent dans notre ville 12 journalistes allemands qui sont de remarquables représentants de la presse allemande, et de bons avocats de notre juste cause.

En vous avertissant du fait, je vous ordonne de faire venir dans la ville, lundi de bonne heure, toute la population bulgare de votre commune : hommes, femmes et enfants, de façon qu'elle puisse exposer ses sentiments bulgares.

Le cas est extrêmement important, mettez en action toute votre énergie pour pouvoir exciter chez le peuple le besoin de venir en ville à temps fixé.

P-r le Sous-Préfet :
YOR. APOSTOLOV.
P-r le Secrétaire :
YOR. KRNDEV.

N° 77

Circulaire.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Tetovo.
N° 7937.
12 décembre 1917,
Tétovo.

Aux maires dans l'arrondissement
et aux détachements de gendarmes.

Je vous adresse, M. le maire, la copie de l'ordre N° 13673 de l'Etat-Major de la région pour que vous le fassiez connaître au public par voie de tambour et l'affichant dans la mairie.

Le Sous-Préfet *Signé :* ILLISIBLE.

Le Secrétaire, *Signé :* P. KRSTEV.

Copie. — *Dépêche confidentielle.*

Aux préfets, aux chefs des régiments dans les départements et aux commandants de places.

De jour en jour le brigandage augmente et prend le caractère d'une insurrection. Voici quelles en sont les causes :

1. Les autorités sont faibles et négligeantes.

2. Les coupables ne sont pas punis assez sévèrement.

3. Il y a de la propagande malintentionnée.

Afin de ramener l'ordre et l'obéissance aux lois,
j'ordonne :

1. Que les autorités fassent preuve d'un plus grand zèle.

2. La tolérance des brigandages sera rejetée sur les agents d'autorité eux-mêmes, et je demanderai qu'ils soient renvoyés et mis en accusation.

3. Les brigands qui ne se rendent pas à temps de leur propre chef et ne déclarent pas qu'ils seront de paisibles citoyens, seront punis de la manière suivante : on mettra feu à leurs maisons, on confisquera leurs biens et *on déportera leurs familles dans la région de Morava.*

On établira après chaque assassinat une contribution de 1000 à 2000 levas au profit de la famille de l'assassiné, qu'on fera payer à l'assassin, ou s'il est insolvable au village tout entier.

5. Il en sera de même dans le cas des pillages.

6. Procéder systématiquement au désarmement de la population dans les communes et garder les armes dans la mairie dans la mesure où cela est nécessaire pour les milices, ce qui sera déterminé par l'Etat-Major de la région.

7. Donner un délai pour le désarmement, et celui chez qui on aura trouvé des armes après ce délai doit être fusillé comme un brigand.

8. Dans les villages où l'on commet des brigandages, prendre deux hommes comme otages et mettre feu à leurs maisons si les brigandages se renouvellent, et *déporter leurs familles dans la région de Morava.*

9. Pour chaque assassinat consommé dans le ressort d'un village les paysans de ce village doivent payer une contribution de 1000 à 5000 levas.

10. *Si ceux qui sont appelés sous les drapeaux ne se présentent pas dans un délai déterminé, ils doivent être considérés comme des brigands et leurs familles doivent être traités comme celles des brigands.*

11. Les soldats déserteurs du front qui ne se rendent pas volontairement doivent être assimilés aux brigands.

12. Dans le cas où l'armée ou la milice seront envoyées dans une région à cause des brigandages, elles doivent être ravitaillées par le village où l'on a constaté l'assassinat ou le brigandage.

13. Toutes les mesures prévues, châtiments, contributions, déportations ou incendies de maisons, doivent être exécutées sur le champ.

14. On doit m'avertir des mesures prises pour l'exécution du présent ordre.

15. Vers la fin de chaque mois, on doit m'envoyer un rapport sur ce qui s'est passé, me communiquer les mesures prises et à prendre.

16. Mettre de suite en exécution le projet sur la milice qu'on vous a envoyé (N° 12759 du 12) et qui a été élaboré par le commandant en chef des armées.

17. Il est permis à la police de recourir au recrutement de la milice autant que cela sera nécessaire pour poursuivre les brigands, et cette milice sera à la charge de l'Etat.

18. Les mesures précités doivent être prises sans tarder dans l'arrondissement de Gnjilane et dans les communes voisines des autres arrondissements. Pour les autres arrondissements et départements, il faut demander une autorisation en motivant la demande.

Pr. le Chef de la Région militaire d'inspection pour la région de Macédoine.

Signé : Colonel PROTOGUÉROV.

N° 78

Le télégramme-circulaire du commandant des armées de Tschoustendil (N° 164) envoyé à tous les commandants :

Il est de notoriété publique que dans les villages limitrophes bulgares des paysans des villages entre la Morava et l'ancienne frontière se sont réunis aux comitadjis serbes, car chez un certain nombre de prisonniers on a trouvé beaucoup de munitions et de bombes. C'est pourquoi nous prévenons toute la population masculine de ces villages que : « Si un seul des brigands de n'importe quel village est pris en attaquant un village bulgare, des soldats seront envoyés pour égorger toute la population masculine, pour brûler le village et pour confisquer les biens communaux. 2) Si un village bulgare est attaqué, on brûlera un village voisin serbe et toute la population masculine sera égorgée. 3) Si l'appui (abri ou nourriture) est donné à un seul des comitadjis serbes, c'est-à-dire à un brigand, *à un prisonnier en fuite ou à un interné*, tout le village sera brûlé, et tous les biens en seront confisqués au profit de l'Etat.Vous rendrez personnellement responsables le maire et dix otages pour la non-communication de cet ordonnance. »

N° 79

ETAT-MAJOR DU 35e BATAILLON.
N-o 6142.
Le 5 Février 1918.
Vrania.

Au Maire du village Slatina, Commune Kokachnitchka, A-dt de Leskovatz.

D'après l'ordre de l'état-major de l'inspection militaire des régions de Morava N-o 20033 et 20213, du décembre de l'année dernière je vous ordonne, Monsieur le Maire, d'annoncer à la population de votre village ce qui suit :

1) Tous les gens, qui sont venus volontairement travailler dans les mines auprès du village Bounouchévatz et tous ceux de la Morava que le commandement de Vrania a appelé et dirigé aux mines doivent toujours travailler là. Personne n'a le droit de laisser le travail et de partir pour son village sans

permission de la part de la direction des mines. Tous ceux qui vont au village pour affaires, ou bien qui ont le congé, doivent avoir la permission de la part de la direction des mines.

2) Le travail de tous les ouvriers est obligatoire. Comme le soldat qui abandonne le front affronte la punition de mort, de même le travailleur qui quitte son travail fixé de la part des autorités militaires, ou bien s'il s'enfuit, doit être puni sans pitié.

Chaque homme qui volontairement abandonne le travail dans les mines et retourne au village, sera puni : pour la première fuite avec 25 coups de bâton sur le corps nu et une amende pécuniaire de 10/300 lévas ; pour la seconde fuite, ou bien s'il ne retourne pas au travail dans les mines dans un délai d'un mois, il sera puni par la confiscation des biens et l'internement.

3) Tout habitant du village, femme ou homme qui sait qu'un travailleur des mines est arrivé au village sans permission, ou bien qu'il a fui et s'y cache, et n'informe pas à temps la Commune pour l'attraper, sera considéré comme récéleur, et comme tel sera puni.

Vous êtes obligé d'annoncer à la population la teneur de cet acte et de tenir la liste de tous les ouvriers de votre Commune qui travaillent dans les mines. Dès que quelqu'un retourne au village sans la permission de la direction des mines, il faut l'attraper et le diriger immédiatement à l'état-major du bataillon à Vrania.

Le manque d'attraper les fuyards ou de les aider à se cacher, vous rend vous aussi responsable. Momentanément, il y a dans les mines des habitants de votre village dont les noms sont marqués dans la liste ci-inclus.

Informez-moi au plus vite possible de la publication de cet ordre.

Le Commandant du bataillon :

Lieutenant-colonel VLKOV.

Adjudant sous-lieutenant :

PRELEZOV.

N° 80

Très urgent.

RAPPORT TELEPHONIQUE.

Au commandant du XVII bataillon complémentaire,
Vlasotintzi.

Les actes du sous-lieutenant Petkof ne peuvent plus être tolérés, il inflige aux civils des bâtonnades, les brûle dans des fourneaux allumés, les pend. Il y a des hommes alités crachant du sang.

On a abattu jusqu'à présent 44 moutons, 25 poules, 1 bœuf, 1 agneau ; on a pris 260 kilogrammes d'avoine, de grandes quantités de fromage, de graisse, d'eau-de-vie et 200 pains environ — chacun pesant 3 à 4 kilogrammes (on reçoit cependant la ration réglementaire à la cantine). Petkof n'a fait encore aucune inspection dans les montagnes. Toute son activité consiste à ne pas bouger du village de Yastrebatz, et c'est ainsi depuis son arrivée ici. J'enverrai un rapport détaillé sur tout ceci. Prière de me répondre le plus tôt possible afin de mettre fin à l'anarchie que Petkoff a provoquée.

Le commandant de la 3e compagnie,
Lieutenant INGHILISOF.

Remis par le soldat Pierre Atanasof — Grdelitza.
Reçu par l'officier Ivan R. Chopof.

26 II 1918 à 8 heures du soir.

N° 81

ROYAUME DE BULGARIE.

La Sous-Préfecture de l'arrondissement
de Boyanovtsi.
N-o 983.
Le 28 Février 1918.
Boyanovtsi.

A MM. les Maires des communes de l'arrondissement.

Conformément à l'acte de la Censure Militaire de Komanovo N-o 32 du 26 Février de l'année courante, annoncez, Monsieur le Maire, que la correspondance en langue serbe est absolument interdite dans les contrées du

Royaume, et que par conséquent toutes les lettres écrites en cette langue seront annulées, vu que celles-ci doivent être écrites en langue bulgare.

Le Sous-Préfet :
S. PARTOV.

P-r le Secrétaire :
TRANDAFILOV.

N° 82

2e compagnie
du 35e bataillon complémentaire.
N-o 1556.
17. V. 1918, Sourdoulitsa.

Au Président de la commune
de Kriva-Féya.

En se basant sur l'ordre du Commandant du bataillon N-o 918 du 9 mai de l'année courante et sur l'ordre de la région N-o 22.303 parag. 2 et 3, votre commune est soumise au payement d'une contribution de 11.000 dinars pour avoir blessé le Président de la commune de Kriva-Féya et pour l'assassinat du serviteur de la même commune.

On vous propose Monsieur le Président de répartir une somme égale à chaque maison. Vous me remettrez au plus vite possible la somme ramassée de 11.000 dinars avec la liste.

Le chef de la 2e circonscription,
Lieutenant EFREBOV.

N° 83

Concernant la politique intérieure de la région.

Secret. opératif.

Par ordre de l'Inspection militaire de la région de la Morava.

N° 13.

Etat-Major Nich.

Le 29 mai 1918.

Avec le développement successif de l'organisation de l'occupation de la région de la Morava et vu les résultats qu'on a réussi à obtenir dans toutes les branches de l'administration de la région, cette dernière a le devoir immédiat d'élaborer les bases d'une politique intégrale intérieure, une politique qui doit nous procurer non seulement la possibilité de nous assurer un ordre intérieur parfait, mais aussi les moyens de pouvoir commencer à dominer petit à petit l'âme de la population, de cette population qui nous est si proche d'origine et de sang. Cette politique nous procurera le moyen de convaincre cette population qu'elle est le sang de notre sang et que sa fusion avec la Bulgarie est un fait accompli pour nous.

Pour atteindre ce but élevé, il ne suffit pas de le désirer d'une façon platonique, de faire de la propagande orale et écrite et de pérorer, il nous faut des actes et des actes plus puissants et d'une influence considérable. Il est nécessaire d'avoir tout un système, tout un plan général et détaillé qui embrasse tous les facteurs et tous les côtés de la nature humaine. Pouvoir dominer l'âme d'une population, qui était éloignée par la force et systématiquement de la Bulgarie pendant les 40 dernières années, c'est une œuvre qui exige l'effort et l'utilisation de toutes nos forces et de tous nos moyens. On a reconnu par l'expérience que parmi tous les moyens ceux d'ordre matériel sont les plus efficaces. Et cependant, justement ces moyens là ont été presque complètement négligés par nous. C'est pourquoi l'Inspection militaire, etc., se permet d'exposer au G. Q. G. les mesures suivantes qu'on devra adopter.

1. Il faut donner aux internés en Vieille Bulgarie le droit d'exercer librement leurs métiers respectifs ou bien il faut leur permettre de travailler quoiqu'ils aient déjà la possibilité de vivre. On pourrait les utiliser aussi pour les travaux de l'armée, travaux dont il y en a tant. On devra exclure de cette faveur les internés dans lesquels on n'a pas confiance.

2. Tous ceux qui sont recrutés dans les compagnies de travailleurs devront être traités comme soldats, leurs familles devront être secourues par l'Etat tout comme les familles des soldats. Cette mesure, qui ne sera pas très coûteuse, sera fort utile pour rapprocher ceux qu'on recrute pour les travaux de l'Etat, et on démontrera ainsi que les gens de la Morava sont traités comme ceux de la Vieille Bulgarie. De plus il faut donner à ces gens des congés comme aux soldats bulgares.

3. L'Etat bulgare devra aider tous ceux qui étaient secourus par l'Etat serbe soit comme pensionnaire soit comme invalides. On démontrera par cette mesure que notre Etat s'occupe également des gens de la Morava, quoique ceux-ci aient été auparavant au service de la Serbie, forcés par le destin il est vrai. Cependant il ne faut donner des pensions qu'à ceux qui sont de la région, et non pas à ceux qui sont venus de la Choumadia.

4. On devra permettre aux prêtres de cette région, qui sont actuellement internés en Bulgarie, de lire la messe sous condition qu'ils apprennent la langue bulgare, qu'ils portent les signes distinctifs et les vêtements des prêtres bulgares et qu'ils deviennent tout à fait bulgares.

Pour pouvoir bulgariser cette région il faut détruire tout ce qui est serbe et, ainsi, sur les ruines du Serbisme on édifiera le Bulgarisme.

5. Tous les anciens instituteurs et fonctionnaires serbes, qui ne seront pas utiles pour la région, devront être déplacés en Vieille Bulgarie. Ne seront pas considérés comme utiles tous ceux dont l'esprit moral représente les éléments d'une résistance passive.

Pour cela il faudra organiser en Bulgarie, dans une ville ou dans plusieurs, des cours de la langue bulgare destinés à ceux qui veulent être affectés à un service d'Etat ou à un service communal bulgare.

Pour pouvoir effectuer toutes les mesures énumérées ci-dessus, mesures destinées pour bulgariser la région de la Morava, nous tous qui sommes ici, officiers, fonctionnaires, soldats et, en général, tous ceux qui occupent un emploi public, nous tous nous devons travailler avec une énergie dédoublée. Une attention toute spéciale devra être apportée au dévelopement des sociétés bulgares, « sociétés de culture », qui devront devenir une organisation puissante et un facteur efficace de la Bulgarisation de la Morava.

Voilà les points essentiels de notre politique dans la région de la Morava.

I. Les buts de la politique intérieure.

1. Assurer l'ordre et la sûreté générale dans la région mais d'une manière bienveillante et qui nous permettra de dominer l'âme de la population.

2. Aider puissamment, et dans la mesure que la guerre le permet, le développement économique et intellectuel de la population.

3. Eveiller dans la population la conscience bulgare endormie en lui inculquant un attachement sincère à la Bulgarie, à la culture bulgare, à la langue, l'histoire, le passé et l'avenir bulgares.

Le premier point doit être effectué par les troupes d'occupation et les autorités administratives. Ils y arriveront par une activité organisatrice par une initiative énergique, par l'adresse et la vitesse.

Le point 2 est affaire d'une part de l'Intendance, d'autre part il dépend de l'Université, de l'Eglise, de tous les comités, sociétés et ligues de culture nationale bulgare. Par un amour parfait pour l'œuvre, par une connaissance approfondie des conditions du travail et par une étude sérieuse de la population on arrivera au but.

En ce qui concerne le point 3, celui-ci devra préoccuper toutes les autorités bulgares et, en général, tous les Bulgares de la région qui devront établir d'avance un plan murement réfléchi.

Le point 3 exige en premier lieu et principalement tous nos efforts. Il nous faut lui consacrer tout notre temps, toute notre énergie et tous nos moyens sans économiser. En effet, en réussissant dans cette entreprise nous accomplissons aussi les deux premières stipulations, car nous assurons ainsi le développement de la sûreté, celui de l'ordre, de la richesse économique, de l'esprit de la région et, en même temps, nous formons la conscience bulgare de la population.

II. Organes de la politique intérieure.

1. Toutes les forces occupatrices avec toutes leurs sections et tous leurs hommes jusqu'au dernier soldat.

2. Toutes les autorités de l'Etat, tous les fonctionnaires jusqu'au dernier huissier ou domestique.

3. Les sociétés « culturelles » avec leurs membres et leurs affiliés, le journal « Moravski Glas » (La Voix de la Morava) avec tous ses collaborateurs. toutes les troupes de théâtre, les sociétés chorales, etc.

Le premier et le deuxième groupe des organes de la politique intérieure sont d'une importance capitale jusqu'à ce que le troisième groupe se soit suffisamment développé.

Tous ceux qui appartiennent à ces groupes et qui sont en contact permanent avec la population devront agir mais toujours suivant un plan établi d'avance et en détail et cela partout par leur parole, dans la rue, sur les places publiques, sur les marchés, à l'église, etc.

Quant au troisième groupe on devra faire en sorte qu'on aie une organisation toute puissante de sociétés qui auront une influence capitale sur toute la région de la Morava. Cependant les personnes qui en feront partie ne devront pas suivre le penchant bureaucratique, mais ils devront se rappeler qu'un travail intensif n'est possible qu'au milieu du peuple. L'organisation des sociétés est une organisation du peuple et les chefs et les organisateurs de ces sociétés devront passer leur vie au milieu du peuple.

Le rôle du journal « Moravski Glas », celui des troupes de théâtre et des sociétés chorales est d'une importance toute particulière. Toutes les autorités devront leur rendre tous les services et les aider à tout propos.

Toutefois, tous ce qu'on vient de dire n'est pas encore suffisant. Il faudrait que les sociétés développassent une activité énorme et qu'elles fondassent des salles de lecture, des cinématographes, etc., qui seront le centre du sentiment bulgare. C'est dans ces organisations que la plupart des Bulgares d'ici apprendront la langue bulgare.

III. Les devoirs généraux de tous les Bulgares : officiers, fonctionnaires, soldats.

1. D'être toujours conscients de leur sentiment national, de même que du rôle qu'ils doivent jouer dans la région.

2. De respecter toujours le nom de la Bulgarie et le peuple bulgare.

3. De faire bien attention à tous ce qu'ils parlent ou font, car c'est d'après nos œuvres que les habitants du pays nous jugeront et c'est par notre conduite qu'ils reconnaîtront nos droits et notre puissance.

4. D'être ardents dans la propagande pour que la population devienne bientôt conscience de sa nationalité bulgare, sentiment qui s'est, par suite de l'occupation serbe, estropié et même, dans quelques parties de la région, complètement perdu.

5. Agir toujours avec toute la force, de toute âme et par tous les moyens possibles et impossibles pour que les Bulgares d'ici apprennent leur langue, le bulgare.

IV. La politique envers les Bulgares d'ici.

En majeure partie les Bulgares d'ici sont composés des populations des vallées de la Nichava, du Timok, de la Bougare Morava et de la grande Morava. Leur langue est un dialect purement bulgare avec quelques mots littéraires serbes entrés dans la langue par la caserne, l'église et l'administration au temps de l'administration serbe. Toutes les mœurs, toute la psychologie de cette population est bulgare et les gens savent très bien qu'ils étaient, dans le passé, une partie du peuple bulgare. La population des campagnes, qui est plus conservatrice que celle des villes, a mieux conservé la langue et les sentiments bulgares. Certaines régions, celles de Pirot, de Babouchnitza, de Bela Palanka, de Sourdoulitza, Vlassotintze, Vrania, Leskovatz et Nich, ne sont pas si serbisées que la région de la vallée de Timok et celle-ci est moins serbisée que certaines contrées de la Grande Morava.

Pour ces différentes catégories de Bulgares d'ici notre conduite doit être différente aussi.

Envers les paysans et citadins serbophiles nous devrons nous montrer comme des ennemis. On ne devra point leur rendre des services jusqu'à ce qu'ils deviennent conscients de leur origine bulgare et se déclarent purs Bulgares qui veulent partager avec leur grande famille bulgare toutes les joies et toutes les peines.

Envers les autres, les non-serbophiles, nous devrons nous montrer comme des amis, leur rendre tous les services, faire tout notre possible pour leur plaire, les estimer et leur montrer notre considéation, nous devrons nous comporter en un mot comme des frères.

Voici comment nous pouvons montrer notre bienveillance aux Bulgares d'ici :

1. Il faut les traiter toujours en frères.

2. Il faut leur diminuer les réquisitions et leurs impôts.

3. Il faut les soutenir dans le commerce, quand ils voyagent et partout, où ils demandent notre aide.

4. Il faut les secourir au mieux en leur procurant de la nourriture, du pétrole, sel, sucre, etc., et cela en leur faisant des facilités auprès des intendances.

5. Il faut leur faciliter leurs devoirs envers l'Etat : recrutement, réquisitions, impôts, etc.

6. Il faut leur réserver des places d'honneur dans les fêtes nationales et d'Etat.

7. Il faut les séparer complètement des serbophiles et les engager petit à petit à combattre ces derniers. Ceci est d'une importance extrême car notre

succès ne sera assuré qu'au moment où les Bulgare d'ici s'opposeront d'eux-mêmes aux serbophiles.

Ce dernier point est le plus important et aussitôt qu'une partie des Bulgares de la région commencera à s'opposer aux serbophiles et à les combattre — ce qui est le premier but de notre politique intérieure — par le principe psychologique de l'irradiation infectieuse (sic) l'œuvre commencera à se développer puissamment. De cette façon prospéreront et se développeront toutes les organisations et, par conséquent aussi, les œuvres nationales et en même temps également se développera la conscience nationale des Bulgares de la région. L'œuvre sera difficile — qu'on pense qu'il s'agit là d'une tradition serbophile de 40 ans — mais la « nationalisation » sera finalement faite par la population elle-même par la force de ses instincts.

Toute notre attention devra être réservée pour les gens de la région qui se proclament Bulgares ou qui sont disposés de l'être. Nous aurons ainsi la majeure partie de la population avec nous et, en peu de temps, nous aurons aussi la minorité. Il nous faut attentivement et énergiquement travailler pour ce but dans toutes les régions voisines de la Vieille Bulgarie et, successivement pousser aussi à l'Ouest. Tous nos organes de cette région ont la tâche de consacrer toute leur activité à ce but hautement national.

Nous devrons demander systématiquement et énergiquement à la population bulgare d'ici :

1. D'écarter et d'oublier complètement un certain nombre de mots serbes entrés de force dans le langage avec l'occupation serbe de la région de la Morava, mots dont on trouvera l'énumération à la fin du factum.

2. De se dire et de se déclarer partout et toujours Bulgares et d'être fiers de l'être.

3. De prendre part en toute sincérité à toutes nos joies, à toutes nos fêtes et aux sociétés nationales bulgares.

4. De prendre part activement à notre défense nationale et à l'effort pour propager les sentiments bulgares parmi tous ceux qui ne sont pas encore éclairés. Dans ce but il nous faut des Bulgares de la région qui sont déjà bulgares et qui entraîneront les autres par l'exemple. Ces gens-là seront les premiers ouvriers de la cause et tout le succès dépend en premier lieu de leur sincérité et de leur énergie. C'est là une tactique des plus importantes.

Notre attention devra en tout cas être attirée tout spécialement par les villages ; c'es là que nous trouverons nos premiers appuis et soutiens et c'est par ceux-ci que nous arriverons à détruire le serbisme dans les villes. Il faut opposer les villages aux villes.

V. Serbes qui sont venus de la Choumadia.

La seconde catégorie des gens d'ici se compose de ceux qui sont venus de la Choumadia dans la région de la Morava, des Serbes, des Monténégrins et ceux d'Ipek. Ils sont disséminés dans la Morava et possèdent de grandes colonies dans les régions de Kourchoumlia et de Prokouplié. Ce sont eux qui forment les centres de l'organisation serbe et de la serbisation, de la Morava. Ils possédaient tous les privilèges possibles de la part de l'Etat serbe et on les a utilisés pour l'assimilation des Bulgares de la Morava.

Cette catégorie de gens est irréconciliable et c'est parmi eux que les idées révolutionnaires de K. Petchanatz ont trouvé des partisans fanatiques. Ce sont eux qui ont levé leur main contre l'Etat bulgare et leur conscience serbe est inébranlable. Leur langue nous est complètement étrangère et leurs mœurs, leurs vêtements et leur âme nous sont parfaitement inconnus.

Il faut alors suivant le but de notre politique intérieure :

1. Les surveiller de près et les étudier constamment ;

2. Réduire à zéro leur influence sur les Bulgares de la région en faisant systématiquement une différence entre les deux catégories ;

3. Avoir une liste de ceux parmi eux qui ont le plus d'influence et les forcer à s'annoncer aux Bulgares ou les laisser émigrer. Dans ce dernier cas, il faut faciliter leur émigration ;

4. Ne pas les favoriser, excepté ceux qui deviennent Bulgares ;

5. Les faire parler le bulgare et leur faire respecter le nom et la patrie bulgares.

VI. Les Roumains (Valaques).

La troisième catégorie est composée par les Valaques dont il y a dans la région à peu près 200.000, qui habitent les régions montagneuses entre Négotine et Pojarevatz et qui descendent jusqu'à la ligne Paratchine-Zaietchar. Cette catégorie n'a rien de commun avec les Serbes et, au point de vue politique, elle est neutre. Les Valaques seront toujours avec le régime qui leur assure une vie commode. Envers ceux-ci, il faut alors se montrer bon, bienveillant tout en respectant pleinement les lois de sorte que ces gens voient en nous une nation respectable, une nation douée de facultés organisatrices et tolérante, mais une nation aussi qui sait dominer. En prenant en considération qu'il y avait toujours parmi eux, et il y en a encore, des brigands, il faut exterminer énergiquement ces derniers et cela toujours en montant à la population que c'est dans son propre intérêt.

Nous devrons demander aux Valaques :

1. D'être des citoyens et sujets fidèles de notre patrie;
2. De respecter notre culture, notre langue et notre initiative;
3. De parler le bulgare;
4. De s'appeler Valaques ou Bulgares, mais jamais Serbes.

VII. Les Juifs, Turcs, Grecs et Tziganes.

Cette catégorie est peu nombreuse et ne joue aucun rôle important dans la région, mais ils ont leur signification politique tout de même comme groupes et comme personnages isolés.

Les Juifs sont complètement amorphes. On peut les utiliser, en les menant adroitement, comme moyen de propagande. Il faudra les organiser d'abord conformément à notre politique intérieure. Il faudra leur parler et leur demander explicitement leurs services. Rendre des services seulement à ceux qui se montrent propagandistes très actifs.

Les Turcs et les Tziganes sont très peu nombreux et ne nous sont point utiles. Envers eux, nous devrons nous montrer bienveillants et sévères.

Cependant tous, Juifs, Turcs et Tziganes, devront être utilisés et il faut les séparer des Serbes.

Les Grecs sont plus dangereux pour nous et il faut employer une politique énergique envers eux. Il ne faut nullement les favoriser. Une surveillance pas leur permettre de se grouper et de s'organiser. Une surveillance consconstante de ces gens est nécessaire. Aucun privilège et aucune permission spéciale ne devront être accordés aux Grecs. Il faut leur appliquer la loi dans le sens le plus strict du mot.

VII. Les habitants des autres régions, internés en Morava.

Ils sont composés par des Grecs, des Turcs, des Albanais et puis des Serbomanes et Grecomanes inflexibles.

La psychologie des internés est bien vite décrite; ils haïssent ceux qui les ont internés. C'est une erreur d'attendre des internés de bien vouloir embrasser notre cause. Il ne faut jamais nous attendre à quelque chose de bien de la part des internés qui sont toujours peu sûrs à quelle nationalité qu'ils appartiennent.

Voici la conduite à suivre avec les internés :

1. Il faut les séparer autant que possible et ne jamais permettre qu'ils forment des groupes importants ou des colonies;
2. Il faut surveiller leurs rapports avec la population d'ici ;
3. Il faut toujours les étudier et utiliser ceux qui désirent nous être utiles tout en leur accordant quelques privilèges.

4. Gouverner et utiliser des internés est une œuvre difficile qui exige beaucoup d'énergie et de perspicacité. Le plus important est de trouver et utiliser ceux qui sont disposés à nous servir.

Les Grecomanes devront être séparés complètement des Grecs et on leur imposera leur nationalité bulgare qu'ils ont perdue.

Les Serbomanes, s'il y en a, devront être envoyés en vieille Bulgarie où ils peuvent retrouver leur nationalité d'origine.

Il faut maltraiter les Grecs, les Turcs et les Albanais.

IX. Les réfugiés.

Les réfugiés de la Macédoine sont peu nombreux et, d'après leur nationalité, ce sont des Bulgares et des Turcs émigrés de Turquie. En majeure partie, ce sont des villageois et très peu de citadins, de Doiran, Gjevgjeli et Bitolj. Ils ne représentent aucun élément important au point de vue de leur qualité, mais on peut les utiliser parce qu'ils parlent le bulgare et qu'ils ont des sentiments bulgarophiles. On les emploiera comme nos employés, nos fonctionnaires, nos serviteurs, en général on les emploiera dans les services d'Etat pour qu'ils se sentent « maîtres ». Cette idée là, il la leur faudra inculquer tous les jours, qu'ils en soient conscients et fiers.

Dans l'œuvre difficile de l'extermination du Serbisme, nous devons utiliser tous les moyens aussi petits qu'ils soient.

Pour les réfugiés, il faudra appliquer très énergiquement ce qui suit :

1. Il faut les favoriser dans toutes leurs entreprises, dans le commerce et dans leurs métiers.

2. Il faut toujuors être bienveillant envers eux, les recevoir toujours aimablement, en un mot leur faire sentir qu'ils représentent une « force ».

3. Avoir toujours soin qu'ils aient leur logement et leur nourriture.

4. S'ils travaillent, il faut bien les payer. Cependant, il faut éviter de les employer aux travaux publics.

De leur part, ils devront :

1. Etre fiers d'être des Bulgares,
2. Parler leur langue (bulgare),
3. Se garder du Serbisme,
4. Conserver leur mœurs,
5. Avoir pleine conscience d'être les maîtres et de se rappeler qu'ils sont tant soit peu une force qui peut contribuer, même beaucoup, à l'administraion bulgare du pays de la Morava et qui peut influencer sérieusement sur le développement de la conscience nationale bulgare des habitants du pays moravien.

X. Les Macédoniens, les Zinzars et tous les autres qui sont venus de la Macédoine en Serbie avant la guerre

Les Macédoniens vivent disséminés dans quelques villes et sont peu nombreux. Ici, il n'y a jamais eu de colonies macédoniennes, comme il y en avait dans l'Empire bulgare. C'est pour cela que les Macédoniens de la Serbie avant la guerre, n'ont jamais joué un rôle politique comme ils l'ont fait en Bulgarie.

Les Zinzars représentent un élément qui nous est un adversaire. Dans le passé, ils ont été toujours contre nous. Malgré cela, on peut les diviser en deux parties : les uns qui, ouvertement et sincèrement sont avec nous et ceux qui sont restés Serbes et Zinzares fanatiques. Les premiers devront être employés à notre propagande pour travailler à ce que la population de la Morava puisse revenir aux sentiments bulgares; les autres devront être traités en ennemis. Le reste, Grecs, Arméniens, Juifs, venus de la Macédoine avant la guerre, devront être traités de la même façon que leur conationaux de la région même de la Morava.

XI. Les personnes d'après leur sexe et leur âge.

En ce qui concerne l'activité des diverses personnes suivant leur âge et leur sexe, l'expérience nous a fourni les données importantes suivantes que nous devrons, nous Bulgares, comprendre comme il le faut et qui serviront à orienter nos opinions et notre activité.

Il est incontestablement établi que les chauvins les plus fanatiques et les plus violents sont toujours les femmes. Elles sont le centre vivant de l'esprit serbe et elles sont les agents les plus actifs de l'organisation secrète serbe. Les femmes font les courriers de la poste secrète; elles sont les idéologues de l'organisation; elles sont les principales propagatrices et elles sont agressives et dangereuses.

Exploitant le penchant naturel de l'homme pour le sexe féminin — ce qui se vérifie chez nos Bulgares d'ici, ceux de la région de la Morava — les femmes développent une activité dangereuse contre toutes nos initiatives dans cette région. Par leurs beaux yeux et par leur beauté, par leurs excitations et en se donnant volontiers et avec plan, les femmes d'ici tiennent plus d'un de nos officiers, de nos fonctionnaires, les influencent fortement et les utilisent pour aider la cause serbe et pour agir contre notre œuvre de propagande.

Il est temps de réagir contre ce mal terrible qui peut nous coûter une partie de notre nation et ébranler la sûreté de notre Etat. Il est temps de

rompre avec cette hypnose féminine et de voir clairement toute la nature de ce mal et toute son étendue.

Envers les femmes, notre politique intérieure devra être menée de la façon suivante :

1. Il ne faut permettre à aucune femme de voyager dans la région en dehors de celles qui se déclarent bonnes Bulgares et de celles qui sont inscrites comme membres des sociétés nationales bulgares et qui fréquentent toutes nos fêtes, soirées, soirées théâtrales, etc.

2. Il ne faut pas secourir les femmes et leurs familles, sauf si elles se sont déclarées bonnes Bulgares;

3. Toutes les femmes devront parler le bulgare et on ne devra prendre en considération aucune demande soit orale, soit écrite qui n'est pas soumise en langue bulgare.

Pour atteindre ce but, on devra établir une liste de toutes les femmes intelligentes et influentes qui pourraient jouer un rôle, aussi petit soit-il, dans la propagande du Serbisme.

On peut diviser la population d'après son âge comme suit :

1. Les vieux, ceux qui se souviennent de leur origine bulgare. Parmi eux sont bons pour nous seulement ceux qui déclarent être Bulgares et qui travaillent activement à notre œuvre. Tous les autres ne sont pas utilisables pour nous. Ils sont fanatiques comme tous ceux qui ont changé leur foi. Nous devrons être exceptionnellement aimable et bienveillants envers les premiers, envers les autres nous serons les plus sévères. Ces derniers sont les hommes les plus dangereux pour nous.

2. Les gens âgés de 40 à 55 ans : ils sont devenus Serbes par la tradition, parce qu'ils étaient tout jeunes quand s'est produite l'occupation serbe. Ils étaient dans l'âge où l'on s'assimile très facilement à l'esprit étranger. Cette catégorie de gens est très capable d'être assimilée.

3. Les gens âgés entre 36 et 45 ans : C'est l'âge où on est le plus actif, dans toutes les nations, par conséquent, c'est une catégorie que nous devrons étudier attentivement, chaque personne séparément, pour les connaître à fond

4. Les gens âgés entre 20 et 36 ans : Ils sont violents comme tous les jeunes gens, mais ils ne sont pas si dangereux. Ils sont encore trop jeunes pour avoir un caractère ferme et, par conséquent, ils ne sont pas dangereux.

5. Les gens plus jeunes que 20 ans : C'est une masse de tout jeunes gens qu'on peut non seulement facilement neutraliser, mais aussi les faire combattre pour notre cause.

Quant aux femmes, l'âge ne joue aucun rôle, car on a constaté le fait que les femmes sont également dangereuses à tout âge.

L'extermination du Serbisme signifie l'extermination des femmes serbes qui, en fait, sont les facteurs les plus puissants du Serbisme.

XII. Les personnes d'après leur métier.

Une politique intérieure qui ne se rend pas compte de la différence des caractères provenant de la différence des métiers respectifs est une politique qui s'écroulera bien vite par sa propre faute. A ce point de vue, il nous manque cependant un plan d'action général dans la région de la Morava et l'on commet des fautes irréparables.

A cause de cela, nous donnerons la ligne de conduite suivante :

1. Les prêtres serbes : Ils représentent l'expression essentielle de l'esprit serbe. On devra les tenir éloignés de la région et ne pas les laisser revenir. S'il y a encore quelques prêtres dans la région, il faut les interner. On devra faire une exception pour ceux qui déclarent être Bulgares. Ceux-ci devront porter les vêtements des popes bulgares et lire la messe en bulgare. Si parmi ces derniers il y en a qui sont internés, on pourra les laisser revenir dans la région.

2. Les instituteurs serbes : Ils ne deviendront jamais Bulgares et, s'ils restent dans la région, ce n'est pas pour notre bien. Ils devront rester internés et on ne devra point leur donner la permission de revenir.

Ce qu'il y a de mieux pour les instituteurs, c'est de chercher à leur faire accepter une passivité bienveillante, ou, ce qui est encore mieux, de leur faire accepter des services en Bulgarie.

Les prêtres et les instituteurs internés ne pourront obtenir une permission pour la région que si un membre de leur famille est gravement malade ou en cas de décès, faits qui devront être constatés par une commission spéciale.

3. Les fonctionnaires serbes : On ne devra pas se fier à eux. Les plus dangereux sont ceux qui occupaient les hautes places : chefs de département, et ils ne devront pas rester dans la région car ils auront toujours de l'influence sur la population. On devra leur permettre avec bienveillance d'émigrer ou bien leur trouver des emplois en Vieille Bulgarie.

4. Les anciens membres actifs des partis : Tous ceux qui faisaient partie et s'occupaient activement des différents partis politiques serbes avant la guerre sont dangereux. Parmi eux, les plus dangereux sont ceux du parti de Pachitch. On devra tous les surveiller et les faire « émigrer » en Bulgarie.

Les libéraux — c'est-à-dire les adversaires de Pachitch — sont un peu moins dangereux. On peut leur accorder des facilités en les employant, si possible, pour agir contre les radicaux.

En encourageant la division en partis politiques, nous devrons nous en servir pour exterminer les éléments dangereux pour nous.

5. Les anciens fonctionnaires de l'Etat ou des communes : Ce sont les kmets, les médecins, les ingénieurs, les agronomes, les juges, etc. Il faut s'en méfier et les étudier pour reconnaître leur caractère, (catégories différentes).

6. Les hôteliers, cafetiers, photographes, pharmaciens, épiciers, horlogers, charcutiers, tailleurs, etc. : à étudier séparément et à classifier.

7. Les avocats et libraires : Ce sont ceux-là qui, au temps de paix, représentaient les membres les plus actifs des organisations politiques. Il faudra connaître le degré de leur danger pour nous. En général, il faut s'en méfier et il sera toujours utile de les interner ou de les faire émigrer en Vieille Bulgarie ou en Serbie occupée par les Autrichiens. En tout cas, ils ne peuvent point nous être utiles.

8. Les banquiers, les changeurs, les commerçants : Ceux-ci, suivant leur position matérielle, sont disposés et capables de jouer un rôle politique éminent en soutenant l'esprit serbe de la population d'ici. En général, on doit les surveiller de près et les plus dangereux parmi eux devront être internés.

9. Les agents de commerce, les cochers, etc. : Ils sont dangereux comme courriers de l'organisation secrète serbe. Il faut les surveiller de très près et soigneusement. Tous ceux qui sont suspects ne pourront pas exercer leur métier.

10. Ceux qui ont des fils ou des membres de la famille dans l'armée serbe comme officiers, sous-officiers et soldats : Il est très difficile de nous les concilier, plus difficile que ceux qui n'ont personne de leur famille dans l'armée serbe. Il faut les surveiller très strictement et s'en méfier beaucoup.

11. Les citadins et les villageois : Les villageois ont gardé assez suffisamment les mœurs, le dialecte et les traditions bulgares, beaucoup plus que les citadins. Il faut les gagner à notre cause et détruire par eux l'esprit serbe des villes.

Nous devrons demander aux villageois :

1. Qu'ils se rangent ouvertement de notre côté en combattant avec nous l'esprit des villes ;

2. Qu'ils se disent Bulgares;

3. Qu'ils n'emploient dans leur langage aucun des mots serbes adoptés pendant l'occupation serbe.

En général, il faut les soutenir moralement et matériellement, être bienveillant envers eux et les séparer complètement des habitants des villes pour que ces derniers n'aient aucune influence sur eux. En soutenant les villageois partout et toujours, nous pouvons attendre un beau succès de cette séparation des villageois des citadins.

XIII. Les devoirs de tous les sujets sans égard au sexe ni à l'âge.

1. Ils devront parler bulgare, s'appeler Bulgares et renouveler leurs sentiments bulgares qu'ils avaient avant l'occupation serbe.

2. Ils devront dénoncer tous ceux qui complotent contre l'Etat et les intérêts bulgares;

3. Ils devront être des collaborateurs actifs de toutes les initiatives nationales bulgares;

4. Ils devront nous aider dans notre effort de ravitailler la région et l'Etat pour que nous puissions terminer victorieusement la guerre ;

5. Ils devront écrire leurs lettres et correspondances en bulgare;

6. Ils devront suivre les cours de langue bulgare et oublier de cette façon les expressions serbes.

XIV. Leurs privilèges.

1. Permissions pour les voyages,

2. Permissions pour exercer le commerce,

3. Ravitaillement,

4. Internés permissionnaires.

5. Pouvoir employer les recrues-ouvriers des différentes compagnies dans leur ville natale,

6. Libérer les travailleurs et les prisonniers de guerre,

7. Facilités pour les impôts, les réquisitions, etc.,

8. Facilités pour les logements, etc.

Tous ces privilèges ne peuvent être accordés qu'aux personnes qui se déclarent ouvertement Bulgares et qui prennent activement part à la propagande bulgare. La région de la Morava était bulgare et doit rester bulgare. Pour la nation bulgare, c'est là une importance capitale. Sans la Morava, la Bulgarie sera forcée de combattre éternellement pour son propre ravitaillement et d'y épuiser ses forces. Elle ne pourra jamais développer sa culture nationale et son bien-être. Par la région de la Morava, la Bulgarie entrera dans le concert des puissances européennes comme un Etat digne de respect et désirable comme alliée.

XV. Ce qui est défendu à toutes les personnes et cela de la manière la plus catégorique.

1. Le mot « serbe » doit disparaître complètement et personne ne devra le prononcer. Tous devrons l'oublier totalement.

2. Ne pas prononcer et utiliser des mots serbes.

3. Les demandes par écrit ou orales ne seront pas prises en considération si elles sont faites en langue serbe ;

4. Il est défendu de chanter des chansons serbes;

5. Il est défendu de parler contre les Bulgares devant les gens d'ici ;

6. Il est défendu de parler contre les autorités et les ordres bulgares;

7. Il est défendu d'accorder un privilège quelconque aux personnes connues comme serbophiles fanatiques;

8. Il est défendu de traiter avec violence les personnes d'ici et qui sont douteuses sans établir d'abord leur culpabilité;

9. Il est défendu de correspondre en serbe. La censure ne laissera pas passer des lettres écrites en serbe.

10. En général, il est défendu d'utiliser les inscriptions serbes soit sur les magasins, soit sur les tombeaux, etc.;

11. Il est défendu de donner des noms serbes aux nouveaux-nés;

12. Il est défendu de donner des noms serbes aux rues;

13. Toute personne qui aura à s'adresser à une autorité officielle bulgare devra le faire en langue officielle bulgare sans un intermédiaire quelconque. Il faut être très sévère sur ce point.

Il faut se rappeler que les Serbes, du temps de leur courte occupation en Macédoine, ont employé des mesures draconiennes pour serbiser la langue macédonienne qui est le bulgare. Il faut se rappeler qu'on ne vendait point de viande en Macédoine aux gens qui ne parlaient pas le serbe. De plus, les kmets serbes en Macédoine surveillaient très soigneusement que les Macédoniens ne se servent que des livres et bibliothèques serbes. Si quelqu'un désirait quelque chose, le kmet ne voulait rien faire pour lui et lui disait : « Va-t-en lire d'abord un livre serbe quelconque. »

Ainsi agissaient les Serbes, et ils savaient très bien ce qu'ils voulaient faire. Nous n'avons qu'à suivre en tout cette même politique.

Le chef de l'inspection :
Général-Lieutenant : NERESOV.
L'adjoint, général-Major : TASSEV.
Le chef d'Etat-Major, Colonel DRVINGOV.

REMARQUE : Cet ordre doit être attentivement gardé, et enfermé après chaque emploi.

N° 84

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Préchevo
N° 2839
Le 24 juillet 1918.

TRES URGENT

A MM. les Présidents des commissions communales de « 3 membres »,

Selon l'ordre de M. le Préfet du département de Koumanovo n° 3392, du 21 du mois courant, vous devez, Monsieur le Président, dans un délai de 24 heures, faire dans votre arrondissement les listes avec les documents demandés de tous Grecs, Grecomanes et des familles roumaines (Zinzars), qui ont des membres dans l'armée grecque ou serbe, ou bien ils se sont enfuis là. Ces familles doivent se préparer pour le voyage. Elles seront internées dans les anciennes frontières du royaume, et ceci dans un délai de 7 jours. Seront internés aussi les membres de ces familles ci-haut mentionnées qui sont considérés comme des espions dans notre armée. Les lettres, dépositions de témoins, témoignage, différents renseignements, aveu de leurs parents vous serviront de preuve.

Vous serez personnellement responsable pour l'inexécution à temps de cet ordre.

Le Sous-Préfet :
P. OUZTCHEV.
Pour le Secrétaire :
K. G. STOLEV.

N° 85

NOTE
N° 249

Section d'informations du 35e bataillon complémentaire,
Le 3 août 1918, à Vranjé.

Réponse au n° 716.

Je vous ordonne, Monsieur le Maire, de m'envoyer, à 8 heures du matin, le nommé Michel Stoïkov, habitant votre village, *ou, à sa place, toute sa famille*, afin d'être internée dans la ville de Radomir, en Bulgarie. Au cas de

l'inexécution de cet ordre, vous serez traduit devant un tribunal. Envoyez cet homme lui-même ou sa famille. Combien de jour y a-t-il qu'il a été engagé à travailler ?

Chef de Section,
le lieutenant ZANOV.
maire de la commune de Bolchtrané.

N° 86

Le Sous-Préfet de l'arrondissement
de Bouyanovtsi.
N° 4.995
Le 18 septembre 1918, Bouyanovtsi.

A MM. les Présidents des Commissions Communales
de 3 membres.

Annoncez de la façon la plus urgente ce qui suit : Dorénavant, personne n'ose employer les mots : banque, dinar, predsednik, prota, et autres ; car ce sont des mots serbes. Ceux qui n'exécuteraient pas cet ordre seront très sévèrement punis.

Envoyez la copie de cet avis à MM. les fonctionnaires de police afin qu'ils tiennent compte de son exécution.

Le Sous-Préfet :
GLIGOR GLIGOREV.
Le Secrétaire :
B. GUIERISSEV.

N° 87

Commandant de la Place d'Ohrid
N° 176
24 septembre 1918
Ochrida

ORDRE DE TRANSPORT

Seront emmenés d'Ohrid à Skoplié, pour y être internés, M. Nikolas

Morieff, âgé de 60 ans, sa femme Hélène Morieff, âgé de 43 ans, son fils Pétar Morieff, âgé de 13 ans et sa fille Anastassié Morieff, âgée de 32 ans.

A côté de la signature,
qui est illisible a été apposé
le cachet du 35e Régiment d'Infanterie
de Vratchani.

N° 88

Commandant de la Place d'Ohrid
N° 178
24 septembre 1918
Ohrid

ORDRE DE TRANSPORT

Sera emmené d'Ohrid à Skoplié, pour y être interné, M. Stavri Stoeff, âgée de 66 ans, et sa fille Redjina Stavreff, âgée de 16 ans.

A côté de la signature,
qui est illisible a été apposé
le cachet du 35e Régiment d'Infanterie
de Vratchani.

Commandant de la Place d'Ohrid
N° 177
24 septembre 1918
Ohrid

ORDRE DE TRANSPORT

Sera internée dans la ville de Skoplié, la nommée Sophia Stavreva, âgée de 65 ans.

A côté de la signature,
qui est illisible a été apposé
le cachet du 35e Régiment d'Infanterie
de Vratchani.

N° 89

La lettre de M. Theodoroff, ministre des Affaires étrangères et des cultes de Bulgarie, adressée le 27 décembre 1918 au général Chretien, commandant les troupes alliées en Bulgarie.

« Par mes lettres du 25 novembre et du 16 décembre a. c. sub. N° 2988 et 9582, j'ai eu l'honneur de porter à votre connaissance que le Gouvernement Bulgare a institué une commission, composée de cinq membres dont un colonel d'Etat-Major comme président et quatre magistrats, chargés d'enquêter les accusations contenues dans les pièces annexées à votre lettre du 16 novembre, A. X. N° 1188, afin d'infliger, le cas échéant, les sanctions légales aux inculpés.

Je suis déjà en état de vous informer, Monsieur le Général, que, malgré les circonstances défavorables que certaines archives à consulter et les personnes à interroger ne sont pas à Sofia, elle a déployé tous ses efforts et un zèle remarquable pour accomplir la tâche dont elle est chargée. Dans ses travaux, en dehors de la conscience de son devoir, la Commission a été guidée par la conviction dont est animée le Gouvernement lui-même, à savoir que cette œuvre d'élucidation et éventuellement de sanction doit se faire dans des conditions de parfaite impartialité. Les résultats obtenus par cette commission d'enquête, qui fut définitivement composée et se mit à l'œuvre au commencement de ce mois, sont à l'heure qu'il est les suivants :

1° Le dossier prétend que 41 prêtres serbes ont été tués dans la région de Sourdoulitza, département de Vranya. La Commission a constaté qu'en effet quelques prêtres serbes ont été tués dans cette région. Leur nombre exact et leurs noms ne pourront être cependant constatés et établis que plus tard d'après la vérification si parmi les noms des inscrits à la liste comme tués ne figurent pas de prêtres internés en Bulgarie et libérés par la suite. Il faut relever notamment que tandis que le dossier respectif est intitulé « prêtres tués en Bulgarie », certains groupes de ces prêtres portent la mention « disparus ».

D'après l'avis de la Commission, la responsabilité pour ces crimes incombe au colonel *Kalkandieff*, commandant le 42e régiment d'infanterie, au commandant *Ilkoff*, aux lieutenants *Youroukoff* et *Radkoff*, et au sous-lieutenant *Simeonoff*. Contre tous ces officiers sont déjà entamées des poursuites judiciaires.

2° D'après le dossier en question, 36 prêtres serbes auraient été enfermés dans la citadelle de Niche et ensuite tués sur la route vers Béla Palanka, et que 10 prêtres auraient été enfermés au lycée de Zaïtchar, au commencement de décembre 1915, et également tués hors de la ville. La Commission a constaté

qu'il y a eu des prêtres serbes malheureusement tués dans ces deux régions ; mais. comme dans le premier cas, elle ne peut pour le moment déterminer leur nombre et leur nom. Quand aux responsabilités, elles pourront être déterminées dans quelques jours, en attendant certaines informations complémentaires, et l'interrogatoire de quelques témoins, dont l'arrivée à Sofia est empêchée par les dificultés de voyage.

3° La Commission a constaté que l'évêque serbe Vikenti et son diacre Tzvetko ont été tués en route dans les détroits de Katchanik. Certains indices portent à croire que la responsabilité pour ce crime incombe au sous-lieutenant Popoff Gheorgi, du 24e bataillon d'étapes, contre lequel est entamée une poursuite judiciaire.

4° Quant aux accusations pour mauvais traitements des prisonniers de guerre dans le dépôt de Sofia, la Commission compte achever sa tâche jusqu'à la fin de ce mois.

5° La Commission continue ses recherches ultérieures sur le dossier concernant les prêtres serbes prétendus tués ou disparus.

Parmi les officiers inculpés et ci-dessus mentionnés, Ilkoff, Siméonoff et Popoff sont arrêtés. Le colonel Kalkandieff est mort dans le train pendant son transfet de Varna à Sofia, et Youroukoff tué dans les derniers combats.

N° 90

Copie de la note verbale du Ministre des Pays-Bas à Sofia adressée à M. le Ministre des Affaires Etrangères des Pays-Bas.

N° 18518.

Par sa note verbale du 28 mai 1918, N° 4174. le Ministère R. des Affaires Etrangères pria la Légation des Pays-Bas d'adresser désormais par intermédiaire de la Société Bulgare de la Croix-Rouge à Sofia qui aurait soin de la distribution aux ayants-droit, les secours en argent, envoyés jusqu'alors par son entremise, aux sujets serbes habitant les territoires occupés par les armées Royales.

Le Ministère R. motiva cette décision par l'unique désir d'introduire un ordre d'expédition plus régulier et plus rapide, qui assurerait mieux la distribution de ces secours.

Conformément à cet arrangement, la Légation des Pays-Bas envoya à l'honorable Société précitée, depuis le 26 juin 1918 jusqu'au 25 septembre der-

nier, des sommes d'argent s'élevant à un total de 445.663.80 lévs, avec la prière de les faire distribuer aux nécessiteux serbes, désignés dans les bordereaux y afférents.

Or, la Société Bulgare de la Croix-Rouge vient de restituer à la Légation de la Reine une somme de 439.492.20 lev, ainsi que tous les bordereaux et reçus remis depuis le 26 juin dernier, à la seule exception de ceux du 30 juillet 1918 relatifs à des remises d'ensemble 6.171.60, dont la Légation peut encore espérer qu'elles soient parvenues à destination.

Il résulte de ce fait que depuis le mois de mai dernier un très grand nombre de sujets serbes ont attendu en vain dans la plus grande misère les secours modestes pour tous les cas individuels, qui leur avaient été alloués et dont le total se monte à 439.492.20 levs.

En portant ce qui précède à la connaissance du Ministère R. des Affaires Etrangères, la Légation de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas à Sofia, chargée de la protection des intérêts serbes en Bulgarie, croit de son devoir de lui faire connaître la pénible surprise qu'elle a éprouvée en constatant que la Société de la Croix-Rouge Bulgare a manqué d'une façon aussi regrettable à ses engagements tant envers cette Légation qu'à l'égard des familles nécessiteuses serbes.

Sofia le 19 octobre 1918.

NOTE. — Voir aussi les très importants documents bulgares publiés dans les rapports de M. Reiss, p. 78-85, et p. 96.

TABLE DES MATIÈRES

(A)

DOCUMENTS DE LA COMMISSION INTERALLIEE D'ENQUETE

Page

1. — Rapport sur la condition des prisonniers de guerre et des internés civils serbes, en Bulgarie : par J. C. Cunningham, Major Argyll et Sutherland Highlanders et Drag. T. Nicolaïevitch, colonel 3

2. — Rapport sur l'état des édifices religieux de Skoplié et de certains villages de la région : par Dr Miloïé M. Vassitch 9

3. — Procès-verbal d'audition de témoins :

Déposition de Lazare Doitchinovitch :
Tortures, bastonnades, emprisonnement.

Déposition de Michaelo Stankovitch :
Emprisonnement, tortures, bastonnades 11

4. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition de Novak Trimtchevitch.
Massacres, pillages, tortures, internements 13

5. — Rapport sur une déclaration de Mgr Myedia, archevêque catholique de Prizrend.

Entrevue avec Mgr Vincent, archevêque orthodoxe d'Uskub. — Le régime bulgare et la famine à Prizrend. — Entraves à l'exercice du culte 14

6. — Déclaration de Georges Génev, officier de réserve bulgare : ordres spéciaux, massacres des serbes influents. — Vols, pillages, régime bulgare 15

7. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition de Zorka Stergevitch, femme Georgevitch.

Perquisitions, pillages, chantage, extorsion de fonds. Tortures, bastonnades. Régime bulgare de violence, de corruption, de concussion 17

8. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition de Julienne Tassitch, femme Terpkovitch.
Massacre, pillage, vol 20

9. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition de Nathalie Koldrovitch, femme Michaïlowitch.
Massacre, tortures, chantages, extorsions de fonds, pillages (Cl Ilkow), perquisitions 21

Page

10. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Nicolas Blagoïevich.
Massacres, torture 24

11. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition d'Elisabeth Minovitch, Vve Kotscha.
Mauvais traitements, bastonnade, internement 26

12. — Procès-verbal d'audition de témoins :
Déposition d'Olga Hadjisailkovitch, Vve Nicolitch.
Massacres en masse ; pillages, incendies, tortures. Bastonnades, internements.
Déposition de Zorka Arandjelkovitch, Vve Dragoulioub Stankovitch.
Mêmes faits.
Déposition de Lioubitza Stoïlkovitch, Vve Popovitch. Mêmes faits.. 27

13. — Procès-verbal d'audition de témoins :
Déposition d'Anna Ouchtétovitch, Vve Dimitrievitch.
Perquisitions, pillages, massacres en masse ; saisie de livres.
Déposition de Tassa Georgevitch, Vve Angelkovitch.
Pillages, internements, mauvais traitements 29

14. — Procès-verbal d'audition de témoins :
Déposition de Kama Ristovitch.
Viol, pillage.
Déposition de Dhalip Moustaphovitch :
Viols, massacres, pillages, bastonnades, internement, tortures.
Déposition de Kousman Kostevitch ;
Internements, condition et régime des internés, morts, pillages 31

15. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Dane Georgevitch.
Viols, tortures, pillages, massacres, extorsions de fonds. Misère 33

16. — Procès-verbal d'audition de témoins :
Déposition de Témelko Nedovitch.
Massacres, tortures, pillages, réquisitions.
Déposition d'Atsa Ristova.
Viols, pillages, tortures, massacres.
Déposition de Kamka, Dimé, Temelkovitch.
Viols, pillages.
Déposition de Grosda, Arso-Arsovitch.
Viols, pillages, tortures 36

17. — Procès-verbal d'audition de témoins :
Déposition de Temka, Giorgia Yanackievitch.
Réquisitions, pillages, massacre, viol.
Déposition de Risto Georgevitch.
Massacres, tortures, pillages. Internement.

Page

Déposition de Pano Datchevitch.
Pillages, tortures, vols.

Déposition de Lenka, Nicole, Saldovitch.
Massacres, emprisonnement.

Déposition de Catherina Babunski.
Régime de terreur, tortures, massacres. Extermination du Serbisme, pillage, internement.

Déposition de Maria Zaphira Petrovich.
Massacres, tortures.

Déposition d'Athanase Yovanovitch.
Massacres en masse, viols, tortures, pillages, recrutement forcé.

Déposition de Sazdo Gallevitch.
Tortures, pillages, viols, extorsions de fonds.

Déposition de Matsa Thodoravitch.
Tortures, pillage.

Déposition de Nicolas Gotchevitch.
Pillages, massacres en masse, viols en masse. Tortures, sadisme. Destruction de village.

Déposition de Dasta Bogdana Arsovitch.
Pillages, viol.

Déposition de Stoyan Georgevitch.
Massacre (serbe enterré vivant), pillage.

Dépositions d'Ismaël Sultché, de Suleiman Ali et de Rahmo Courtho.
Massacre de prisonniers serbes 38

18. — Procès-verbal de transport sur les lieux.

Constatations : Cavador, Négotin.

Auditions de témoins : Pépelitche, Velès 49

19. — Procès-verbal de constat :

Violation, pillage du Vice-Consulat de France à Uskub 52

20. — Procès-verbal d'audition de témoins :

Déposition de Vassil Djakonovitch.
Pillages, viols, massacres en masse.

Dévastations, incendies. Internements. Régime bulgare 59

21. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition de Xanda Denko Staïlcovitch.
Bastonnades 61

22. — Procès-verbal d'audition de témoin :

Déposition d'Elisabeth Hadjipopovitch.
Viol, pillage 61

Page

23. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition d'Elisabeth Ristitch.
Bastonnades, torture 62

24. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Stana Dimitrievitch.
Viol, tortures 63

25. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition d'Arsa Traïkovitch.
Massacre 64

26. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Natsi Moulievitch.
Massacre de prisonniers, pillage 64

27. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Zarko Zvetkovitch Mladenovitch.
Enrôlement forcé. Régime bulgare lors de la révolte 65

28. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Iovka Tassitch.
Massacres, tortures, famine.
Déposition de Nicolas Georgevitch.
Massacre, torture.
Déposition de Maxime Novakovitch.
Pillages, massacre. Internement, régime et condition des internés 66

29. — Procès-verbal d'audition de témoin :
Déposition de Boyana Néchitch.
Massacre de l'archevêque Vincent et d'un pope.
Déposition de Bossilka Mladenovitch.
Massacre de l'archevêque Vincent et d'un pope 70

(B)

ENQUETE FAITE PAR M. R. A. REISS

30. — Enquête faite à Vrania 75

31. — Enquête faite dans les villages de l'ancienne frontière serbe 88

32. — Enquête faite à Sourdoulitza 92

33. — Enquête faite dans la ville de Vlassotinzé 101

Page

34. — Enquête faite dans la ville de Leskovatz 106

35. — Enquête faite dans la ville de Prokouplié 113

36. — Enquête faite dans la ville d'Alexinatz 122

37. — Enquête faite dans la ville de Rajagne 128

38. — Enquête faite dans la ville de Tchoupria 132

39. — Enquête faite dans la ville de Svilaïnatz 138

40. — Enquête faite dans la ville de Pojarévatz et dans le département.. 143

(C)

CONSTATATIONS FAITES PAR LES AMERICAINS, ANGLAIS, GRECS, ITALIENS ET SUISSES

41. — Rapport de M. William A. Drayton, de l'Union-Club (New-York) sur les atrocités bulgares en Serbie orientale 189

42. — Rapport de M. D. J. Cowan, de l'armée anglaise, sur les atrocités bulgares commises sur les prisonniers et internés serbes 217

43. — Déclaration du lieutenant aviateur Owen sur les mauvais traitements des prisonniers serbes 220

44. — Déclaration du capitaine aviateur Blandy sur les mauvais traitements des prisonniers serbes 221

45. — Déclaration du lieutenant Berkerley sur les mauvais traitements des prisonniers serbes 223

46. — Déclaration du lieutenant Tracey sur les mauvais traitements des prisonniers serbes 225

47. — Déclaration du lieutenant Moore sur les mauvais traitements des Serbes en Bulgarie 227

48. — Rapport du lieutenant Cooper sur les mauvais traitements des prisonniers serbes en Bulgarie 228

49. — Déclaration du capitaine O'Dwyer sur les mauvais traitements des prisonniers serbes en Bulgarie 231

50. — Déclaration du lieutenant Smith sur les mauvais traitements des prisonniers serbes en Bulgarie 233

51. — Déclaration du lieutenant Gaynor sur les mauvais traitements des prisonniers serbes en Bulgarie 238

Page

52. — Rapport de Miss Elisabeth Schooster sur les mauvais traitements des prisonniers serbes en Bulgarie 240

53. — Traduction française du rapport de Miss Max Curwen et Miss Margaret Storrs Turner 245

54. — Rapport de Me G. A. Georgiadès, avocat hellène 251

55. — Déclaration du sous-lieutenant de l'armée italienne Infantino Corrado sur les mauvais traitements des prisonniers en Bulgarie 257

56. — Rapport des journalistes suisses MM. Dufaux et Jean Martin sur les atrocités bulgares commises à Prokouplié et dans le département 257

(D)

DOCUMENTS BULGARES

57. — Lettre du métropolite d'Ohrid, Boris, au ministre président Dr Radoslavov 263

58. — Ordre télégraphique du colonel Popow, relatif au traitement du personnel sanitaire et des blessés 264

59. — Ordre du chef d'Etat-major de la 9e division, prescrivant de traiter en prisonniers de guerre tous les civils valides de 18 à 50 ans 264

60. — Ordre du lieutenant Popow relatif à l'expropriation des biens 265

61. — Ordonnance de la préfecture de Skoplié, interdisant l'usage de la langue serbe et privant les Serbes de Skoplié de leur liberté 265

62. — Ordre du général-major Bradistilof relatif à l'internement des Serbes 266

63. — Ordre du général Koutintchev relatif à la confiscation et à l'anéantissement des livres serbes 267

64. — Procès-verbal relatif à l'envoi à Sofia des antiquités d'Ohrid 268

65. — Circulaire du préfet de Vrania, interdisant l'usage de la langue serbe 268

66. — Proclamation du colonel Protoguérov exigeant la remise des armes et la soumission aux commissions de recrutement 269

67. — Ordre du sous-préfet de Koumanovo, relatif au recrutement des Turcs et Albanais de l'arrondissement 270

68. — Lettre du sous-préfet de Koumanovo relative au recrutement 271

Page

69. — Circulaire du Ministère de l'Intérieur, au sujet des abus et de l'attitude incorrecte des fonctionnaires 271

70. — Lettre du métropolite de Skoplié attestant la destruction des images serbes dans les églises 273

71. — Ordre de l'inspection de la région de Morava n° 40, sur la poursuite des insoumis, des rebelles et de leurs complices 274

72. — Instructions du colonel Petev sur la réduction des procès-verbaux relatifs à la fuite des prisonniers 275

73. — Ordre de la 9e division d'étape (Velès) interdisant la correspondance en serbe 275

74. — Ordre du sous-préfet de Koumanovo concernant la déportation des Serbes 276

75. — Ordre interdisant la célébration de la Slava 276

76. — Circulaire du sous-préfet de Velès, recommandant de n'envoyer à la réception des journalistes allemands que la population bulgarophile 277

77. — Circulaire de l'inspecteur de la région de Macédoine, concernant la répression de l'insurrection 278

78. — Circulaire du commandant de Tchoustendil concernant la répression de l'insurrection 280

79. — Lettre du commandant du 35e bataillon (Vrania) sur le travail dans les mines et les punitions à appliquer 280

80. — Rapport du lieutenant Inghilisof sur les atrocités commises par le sous-lieutenant Petkof 282

81. — Circulaire du sous-préfet de Boyanovtsi interdisant l'usage de la langue serbe 282

82. — Lettre au maire de Kriva-Téya imposant à sa commune, une contribution de 11.000 dinars 283

83. — Instructions détaillées du chef de l'inspection de la région de Morava, sur la politique de bulgarisation à suivre dans la région 284

84. — Ordre du sous-préfet de Prechévo n° 2839, concernant les déportations des Grecs, Grecomanes et Zinzares 299

85. — Note n° 249 de la section d'informations du 35e bataillon complémentaire contenant l'ordre de déporter Michel Stoïkoff 299

86. — Ordre du sous-préfet de Bouyanovtsi n° 4995, concernant l'interdiction d'employer les mots serbes : banqué dinari, etc. 300

Page

87. — Ordre de transport du commandant de la place d'Ohrida n° 176 concercernant l'internement de Nicolas Morieff 300

88. — Ordre de transport du commandant de la place d'Ohrida n°s 178, 177 concernant l'internement de Stavri Stoeff, sa fille Redjina et Sophia Stavreva 301

89. — Lettre de M. Théodoroff, ministre des Affaires Etrangères et des Cultes de Bulgarie au général Chrétien, commandant les troupes alliées en Bulgarie qui contient l'aveu des assassinats commis sur le métropolite Vincent et plusieurs prêtres serbes 302

90. — Note verbale du Ministre des Pays-Bas à Sofia, adressée à M. le Ministre des Affaires Etrangères des Pays-Bas, n° 18518 303

Imprimerie YOUGOSLAVIA, 48, Rue Monsieur-le-Prince, Paris.